N° 758 41e Année Tome CCXVII 15 Janvier 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BERNARD GRASSET

PSYCHOLOGIE DE L'IMMORTALITÉ

Quelques opinions :

Cette " Psychologie de l'Immortalité " se relie aux "Remarques sur l'Action". Mais ce n'est plus seulement un regard sur la flamme, c'est une vue brûlante sur le foyer souterrain de notre activité créatrice.

JACQUES DE LACRETELLE.

Les ouvrages que publie M. Bernard Grasset sont brefs et craquants de matière. La démarche de sa pensée, prudente, lente, se traduit par un style purement classique : ce sont les mots les plus simples, la syntaxe la plus articulée qui donnent cette cette impression de gravité et de méthode.

ANDRÉ THÉRIVE (*Le Temps*).

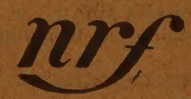
Ce remarquable essai s'étale et se continue avec une ample et forte logique et nous conduit sûrement aux fins de l'auteur. Nous avons perdu l'habitude de ces livres denses et riches de signification. Celà nous ramène aux belles époques de la langue française, à ces temps où l'on avait le loisir de penser avant d'écrire.

EDMOND JALOUX. (*Les Nouvelles Littéraires*)

Dans un essai remarquable Bernard Grasset échelonne des réflexions d'une rare profondeur. L'accueil fait à cette œuvre est un signe de la curieuse renaissance littéraire et philosophique, à laquelle nous assistons en ce moment en France.

LÉON DAUDET " *L'Action Française* ".

Un vol. in-18
Prix : 6 fr.



LES RAPPORTS DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION

Le problème des rapports de la Science et de la Religion est un de ceux qui inquiètent et passionnent le plus les esprits. Cette inquiétude se manifeste par les enquêtes qu'entreprennent périodiquement les grands quotidiens auprès des savants à ce sujet : telle, celle menée en 1926 par Robert de Flers auprès des Membres de l'Académie des Sciences sur cette question : « La Science est-elle opposée au sentiment religieux », dont les réponses ont paru en un livre ; *Le sentiment religieux et la Science*, édité chez Spès; telle, celle toute récente, qui date seulement de quelques mois, entreprise par *Comœdia.* Les réponses à ces enquêtes sont intéressantes dans la mesure où elles nous révèlent la psychologie individuelle de chaque savant pris en tant qu'homme; mais elles ne préjugent guère la réponse objective à fournir à la question posée, parce que les mathématiciens, les physiciens, les naturalistes consultés, se prononcent sur le problème religieux, non en tant que savants au fait de la question biblique, de l'exégèse, de l'histoire des dogmes et de l'Eglise, mais, sous leur responsabilité propre, en tant que simples particuliers qui adhèrent à telle conception métaphysique de l'Univers, plutôt par sentiment et tradition que par raison et effort de pensée indépendante. Le grand Pasteur, qui était croyant, eut la probité de faire ce départ entre l'homme de science et l'homme de

sentiment : il avait coutume de dire qu'il laissait le croyant à la porte de son laboratoire, mais que, rentré chez lui, il redevenait l'homme de foi, l'homme qui souffre, qui espère et qui implore, l'homme qui, au chevet de sa femme ou de ses enfants malades, ne veut pas admettre qu'il puisse en être à jamais séparé. De ce que Newton fut un merveilleux algébriste et un prodigieux physicien, nous ne saurions en rien conclure que le commentaire qu'il donna de l'*Apocalypse* et qui fut brûlé par accident, ait été de quelque valeur pour l'éclaircissement de ce texte. Et, réciproquement, ce n'est pas au compte de leur foi religieuse qu'il faut mettre les découvertes d'un Newton ou d'un Pasteur. La découverte de la gravitation universelle peut servir la foi en manifestant l'harmonie du monde; mais, cette harmonie, la loi de Newton l'explique d'une manière mécanique plutôt que finaliste, si bien que Laplace, héritier des idées de Newton, se verra conduit à exclure la chiquenaude initiale que le Créateur donnait à la matière selon Descartes pour y introduire une quantité constante de mouvement, et répondra à Napoléon qui lui demandait ce qu'il faisait de Dieu dans son système de la nébuleuse : « Sire, je me passe de cette hypothèse inutile. » Les travaux de Pasteur semblent rejeter la génération spontanée, ce qui peut être mis à l'actif de la foi. Mais, en révélant la flore et la faune des microbes, cause des maladies infectieuses, ces découvertes suscitent le problème métaphysique redoutable du rôle de ces infiniment petits dans l'ordre providentiel du monde au sortir des mains du Créateur, ce qui est un nouvel aspect, un aspect biologique inattendu, du problème du Mal.

La réponse des savants sur le bien-fondé des croyances religieuses n'a donc pas grande portée. Elle ne vaut que sur ce problème beaucoup plus restreint : Quelles possibilités, quelle latitude laisse aux croyances religieuses la conception scientifique du monde ?

I

L'ACCORD A PRIORI DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE

D'où nous vient donc cette inquiétude et pourquoi le problème de l'accord de la religion et de la science passionne-t-il de juste le grand public? C'est ce qu'il est facile d'expliquer.

La science est l'œuvre de notre raison naturelle, de cette raison que, suivant l'Evangile, Dieu a donnée à tout homme venant en ce monde, et dont nous avons l'obligation de faire usage en vue d'arriver à une conception intelligible de l'univers. La foi, par ailleurs, se rapporte à un ensemble de vérités surnaturelles, auxquelles jamais notre raison n'eût accédé par ses propres forces et qui émanent d'une révélation directe et expresse de Dieu à certains hommes animés de son esprit. Or, si les vérités surnaturelles dépassent notre raison et constituent des mystères révélés, elles ne sauraient la contredire. En effet, notre raison est la parole ordinaire de Dieu en nous comme la révélation est la parole extraordinaire de Dieu à ses prophètes et à son Eglise. La parole de Dieu ne peut se contredire : elle peut seulement se compléter. Les vérités surnaturelles sont suprarationnelles : elles ne sauraient être antirationnelles ; elles dépassent les vérités scientifiques, mais ne sauraient les infirmer. Les vérités scientifiques sont impuissantes à fonder les vérités de la foi, mais elles ne peuvent les réfuter. Il n'y a donc pas place pour une contradiction entre la religion et la science, puisque, suivant l'enseignement de l'Eglise, la raison et la foi procèdent également du Verbe divin.

II

L'OPPOSITION ENTRE LE MONDE QUE DÉCRIT LA SCIENCE ET CELUI QUE RÉVÈLE LA FOI

Cependant, entre le monde que nous décrit la science et celui que nous révèle la religion, non seulement il n'y

a pas, à première vue, concordance, mais on ne saurait trouver, si je puis dire, aucun point d'insertion possible.

La science, qui résulte de l'élaboration logique de nos sensations, cherche à expliquer tous les phénomènes par des causes efficientes et rejette les causes finales. Elle nous montre, en débrouillant l'écheveau confus des apparences, que les phénomènes physiques sont assujettis à des lois universelles et invariables, qui ne laissent place ni aux interventions surnaturelles, ni aux miracles, considérés comme des dérogations aux lois de la nature. Il est vrai que certains physiciens postulent actuellement un indéterminisme fondamental dans les phénomènes élémentaires et déclarent que les lois scientifiques ne sont que des lois statistiques, c'est-à-dire des lois de grands nombres, qui énoncent la fréquence des cas probables sur les cas improbables sans exclure l'éventualité de ces derniers, amenés par le jeu des chances au bout d'un temps suffisamment long; mais la réalisation de ces cas improbables, de celui qui consisterait, par exemple, dans l'ébullition spontanée d'une marmite posée sur un feu éteint, ne constitue pas un miracle, puisque le calcul des probabilités en prédit l'éventualité au bout d'un nombre suffisamment grand de trillions de siècles, si bien que la conception statistique des lois de la nature, en n'excluant pas l'éventualité de certaines réussites improbables, absorbe le miraculeux dans le scientifique et le destitue de tout caractère transcendant. Enfin, la science s'efforce d'expliquer, suivant la discipline de l'évolution, le plus par le moins, le plus parfait par le moins parfait, le différencié par l'indifférencié, les phénomènes vitaux par des phénomènes physico-chimiques, l'apparition des espèces supérieures, en partant des espèces inférieures, par des hasards heureux dans le mélange des chromosomes et dans les variations individuelles; les sociétés policées par le perfectionnement progressif des sociétés primitives. Le tableau du monde auquel la science abou-

tit peut bien satisfaire l'esprit scientifique, en ramenant la diversité des phénomènes sensibles à l'unité de quelques théories très générales, telles que la théorie de la relativité, celle du champ unique, la théorie des quanta et la mécanique ondulatoire; mais la science ne satisfait nullement notre sensibilité et notre cœur. En effet, le tableau du monde auquel elle conduit n'attribue aucune signification morale et religieuse particulière à l'évolution cosmique, biologique et humaine.

La religion procède tout autrement. Elle cherche à expliquer le moins par le plus, l'imparfait par le parfait, le contingent par le nécessaire, le relatif par l'absolu, le périssable par l'éternel. Elle subordonne les causes instrumentales et secondes aux causes premières qui sont, en même temps, les causes finales. Dans le déroulement des phénomènes, elle ne voit ni les effets d'un mécanisme rigide, ni les fluctuations, amenées par le jeu des chances, d'un déterminisme statistique, mais la trame d'une histoire divine. Sous le symbolisme des apparences, elle nous révèle l'épiphanie des mystères sacrés, si bien que la nature devient une révélation lapidaire à côté de la révélation scripturaire des Livres Saints; dans la destinée individuelle d'un chacun, elle dévoile le débat pathétique entre le bien et le mal, entre la nature et la grâce, qui aboutit à des sanctions éternelles; dans la suite des événements historiques, qui semblent si difficilement se plier à une loi de progrès continu ou à une interprétation unique, elle nous montre les épisodes d'un drame divin : celui de la création, de la chute et de la restauration du genre humain. Elle envisage l'univers comme une économie de salut, avec sa division tripartite : l'Enfer, où gémissent les réprouvés; la terre, où peine et mérite l'Eglise méritante; le Ciel où, dans la société des Bienheureux et des Saints, est glorifiée l'Eglise triomphante. Sur la grisaille confuse des apparences, elle laisse tomber un rayon de la légende dorée, qui l'illumine

et la colore, comme ces verrières dont les carreaux multicolores représentent lés scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Entre cette représentation et celle à laquelle aboutit la Science, il n'y a aucun point d'insertion, aucune espérance d'ajustage possible. Il résulte de là, pour nous, une incommodité et une gêne : là où notre esprit, qui se complaît dans l'explication par les causes efficientes, se trouve satisfait, notre sensibilité et notre sens moral, qui recherchent la justification des choses par les causes finales, ne trouvent pas leur compte. Le divorce apparent entre la science et la religion se traduit en nous par un divorce très douloureux entre notre esprit et notre cœur, notre logique et notre affectivité. Mais, qui dit divorce apparent ne dit pas nécessairement conflit réel; et, après tout, si la science ne semble pas mener à Dieu, on peut encore penser que Dieu a voulu cela pour réserver à la foi tout son mérite.

III

L'INDÉPENDANCE DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION

On peut, en effet, envisager les choses de ce biais. La science et la religion n'ont point à se rencontrer, elles n'ont point à se prêter mutuel appui et à attendre l'une de l'autre des services réciproques, parce qu'elles se meuvent dans deux plans parallèles qui ne se rencontrent jamais.

Qu'est-ce, en effet, que la science? La définition la plus prudente qu'on en puisse donner est celle-ci : c'est la description, aussi précise que possible, et le classement, aussi logique que possible, des relations de dépendance entre nos perceptions. Les instruments de physique peuvent bien agrandir le champ et l'acuité de nos sens, ils ne peuvent les dépasser. Nous restons enfermés dans le dédale de nos sensations, dont la science nous révèle

seulement les rapports de coexistence et de succession. Pour parler le langage des métaphysiciens, la science ne dépasse pas le domaine des accidents sensibles, des apparences et des causes secondes. Elle ne pénètre pas dans celui des substances et des causes premières.

Qu'est-ce, au contraire, que la religion ? C'est la révélation des causes premières et des causes dernières que la science laisse délibérément de côté; c'est l'appréhension des substances et des agents surnaturels qui ne tombent pas directement sous nos sens. Ayant des objets différents, il est logique que la science et la religion ne se rencontrent pas; atteignant ces objets différents par des méthodes distinctes, il est évident que leurs méthodes n'ont point à se connaître. La dualité de la science et de la religion est inévitable. Elle est de nécessité matérielle et formelle, logique et méthodologique. Le savant peut continuer ses recherches, le théologien peut enchaîner ses syllogismes sans avoir crainte de se heurter, parce qu'ils n'ont aucun motif de se rencontrer.

Que telle soit l'attitude actuelle généralement admise dans l'Eglise, je pourrais multiplier les citations pour le montrer. Afin de prendre un exemple, la théorie évolutionniste, qui admet que l'espèce humaine descend d'un ou plusieurs ancêtres tertiaires qu'on ne saurait en aucune façon qualifier d'*Homo Sapiens,* semble contredire au premier chapitre de la *Genèse* qui enseigne la création d'un premier couple humain. Mais, nous dira un théologien, cette contradiction n'est qu'apparente. L'évolution est une théorie élaborée par les naturalistes, pour expliquer l'ordre de succession des formes vivantes dans le temps; la création est un enseignement surnaturel sur le rapport transcendant et hors du temps de l'être créé et du créateur. Ces deux enseignements ne sont nullement contradictoires, parce qu'ils ne sont pas homogènes. Ainsi, la doctrine de l'évolution et le dogme de la création n'ont aucune chance de se contredire, faute de se rap-

porter au même objet. Si l'on joint à cela, et l'incertitude des interprétations scientifiques, — il est des savants comme le professeur Vialleton qui rejettent complètement l'évolutionnisme (1), — et la précarité des données de la paléontologie, — on discute toujours sans s'entendre sur l'homme tertiaire, — et la difficulté de dégager ce qui, dans les premiers chapitres de la *Genèse,* doit s'entendre comme un enseignement scientifique, on voit qu'il est déraisonnable de parler du conflit de la paléontologie et de la Bible. C'est ce que déclare, dans le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique,* le R. P. Teilhard de Chardin, un des plus grands paléontologistes actuels :

En pratique, la difficulté qui restera toujours de préciser la forme concrète et scientifique des faits rapportés par la *Genèse,* jointe à la grande part d'incertitude et d'approximation dont ne se débarrasseront jamais la paléontologie et la préhistoire, rendent peu vraisemblable une rencontre du dogme et des sciences. Même pour des points aussi voisins du domaine des faits contrôlables, que sont l'origine du corps humain et notre descendance d'un seul couple, il faudrait donc dire, une fois de plus, que, *de l'étude des seules apparences,* il n'y a, pour le dogme, rien à craindre ni à espérer (2).

Déjà, antérieurement, le P. Sertillanges écrivait :

Au point de vue du problème de Dieu et de la dépendance de toute chose par rapport à Dieu, l'idée d'évolution est aussi naturelle et aussi facile à soutenir que n'importe quelle autre; j'ose dire qu'en dépit d'apparences fallacieuses, elle est plus claire; en tout cas, elle ne soulève aucune difficulté, et il ne faut pas en avoir peur comme si elle mettait en péril nos divines croyances. En effet, l'idée d'évolution répond à la question des rapports temporels des êtres à l'égard les uns des

(1) Voir : Dr A. Labbé, *Le Conflit transformiste,* 1929.
(2) *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique,* édit. d'Alès, t. II, 1905, col. 512 sq. — C'est nous qui soulignons.

autres : dans quel lien temporel sont-ils? comment se succèdent-ils? sont-ils causes, effets, conditions de telle ou telle espèce? L'idée de création répond à tout autre chose. Il s'agit d'un *rapport transcendant* entre l'être envisagé comme tel et sa cause première, cela, quoi qu'il en soit de ses relations de temps, de ses causes ou de ses conditions dans le temps, qu'il soit ou non émané d'un semblable à soi ou de causes hétérogènes (3).

L'attitude que nous venons de définir est la plus profitable, tant pour la religion que pour la science. Elle laisse en paix la religion et la dispense d'être soupçonneuse à l'égard de la science; elle laisse en paix la science et la dispense d'être agressive envers la religion. Si elle ne fait pas concourir la science à chanter la gloire du créateur, comme le Psalmiste, elle permet la bonne entente entre ces deux disciplines dont chacune est également chère au cœur humain. Elle permet, ce dont il faut lui savoir un gré extrême, à un même homme, comme le P. Teilhard de Chardin, de faire œuvre et de missionnaire et de savant, sans que la foi gêne en lui les recherches du savant, sans que la science compromettre en lui l'apostolat du missionnaire. Or, chaque fois qu'une attitude est de tolérance, chaque fois qu'une attitude dispense la paix aux gens de bonne volonté, elle est recommandable et vénérable.

Est-ce à dire que cette attitude tranche définitivement le débat et exclut à tout jamais l'éventualité de conflit entre la science et la religion et par l'impossibilité de leur rencontre? C'est malheureusement ce qu'il y aurait beaucoup d'optimisme à penser et je voudrais dire pourquoi.

(3) Cité dans *La Vie Intellectuelle*, mars 1929, p. 561.

IV

COMMENT PEUT NAITRE LE CONFLIT DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION

C'est un fait historique qu'il y eut souvent conflit entre la science et la religion. De tels conflits se rencontrent non seulement au cours de l'histoire du christianisme, mais encore au cours de l'histoire des religions païennes, de l'histoire des hérésies, du Judaïsme et de l'Islamisme, pour ne parler que des religions du monde méditerranéen. Il y eut des procès d'impiété à Athènes, au temps de Périclès, dirigés contre les astrophysiciens du temps, qu'on appelait alors les météorologues, et dont Anaxagore fut la plus illustre victime. Au XVI[e] siècle, l'Eglise luthérienne et l'Eglise catholique condamnèrent le système de Copernic, conçu autrement que comme une fiction mathématique commode, en tant que formellement hérétique dans la foi. Si la science et la religion ne se rencontraient jamais, comment de tels conflits seraient-ils possibles? Comment serait-il venu aux esprits informés du temps d'en concevoir l'éventualité même ?

La religion ne repose pas seulement sur la révélation écrite, contenue dans les livres saints, et sur la révélation orale, transmise par la tradition. Elle repose préalablement sur un ensemble de raisonnements, qui, en partant du spectacle de l'univers sensible, ont pour but de conclure que l'ordre du monde réclame un Créateur et un Ordonnateur de toutes choses, partant que Dieu existe, et que ce prodige qu'est l'homme n'est explicable que par la dualité de deux substances, dont l'une, le corps, est corruptible et périssable, et l'autre, l'âme, incorruptible et immortelle. De ce que Dieu existe, on conclut alors qu'une révélation est possible ; de ce que l'âme est immortelle, on conclut que cette révélation est opportune en vue de nous instruire de nos destinées éternelles. A

ces deux propositions, existence de Dieu et immortalité de l'âme, on donne le nom de *fondements de la foi,* parce qu'elles sont, l'une et l'autre, requises pour établir la crédibilité et la convenance de la Révélation. Or, il est bien évident que, selon la conception que l'on se fera de l'ordre du monde et des conditions d'apparition de la vie consciente, on aboutira à établir ou à rejeter ces propositions fondamentales. Les Athéniens du temps de Périclès admettaient la divinité des astres; Anaxagore enseignait, conformément aux doctrines des physiciens d'Ionie, que les astres sont des masses terrestres enflammées : son astrophysique impie ne se prêtait nullement à reconnaître dans le Soleil, Hélios, le plus brillant des dieux; il y eut alors conflit entre la science qu'il enseignait et la religion astrale de son temps. De même, la physique des Epicuriens, qui expliquait le monde par le jeu incertain des atomes, niait la providence admise par les Stoïciens et contredisait la preuve de la divinité du monde, tirée de la finalité de la nature : les Epicuriens passèrent, aux yeux des Stoïciens, pour des athées. Les Orphiques, les Pythagoriciens et Platon enseignaient que l'âme est une substance incorruptible, existant par elle-même, et condamnée par suite d'une faute à vivre dans la prison des corps et dans le cercle infernal des métempsychoses, jusqu'au jour de son affranchissement final. Aristote enseigna, au contraire, que l'âme n'est point une substance par elle-même, mais qu'elle est seulement la forme d'une matière essentiellement périssable, le corps humain, si bien qu'elle disparaît avec lui. L'âme humaine est donc corruptible comme le corps qu'elle informe et les Péripatéticiens, dans l'antiquité, les Averroïstes, au Moyen-Age, les Padouans, à l'époque de la Renaissance, rejetaient l'immortalité individuelle de l'âme humaine. Ainsi, suivant l'idée que l'on se fait de l'ordre mécanique ou finaliste du monde, de la nature périssable ou incorruptible du principe pensant, on est conduit à prouver

l'existence d'une cause première et d'une cause finale de l'univers ou à la rejeter; à démontrer l'immortalité individuelle de l'âme ou à la réfuter. C'est ainsi qu'un des plus grands savants de notre temps, Eddington, écrit à la fin d'un livre sur la nature du monde physique :

L'idée d'un esprit ou logos universel serait, je crois, une inférence assez plausible à tirer de l'état actuel des théories physiques; du moins elle n'est pas en contradiction avec elles. Mais, s'il en est ainsi, tout ce que notre enquête nous permet d'affirmer à bon droit est un pur panthéisme sans couleur. La science ne peut pas dire si l'esprit du monde est bon ou méchant, et son argument boiteux en faveur de l'existence de Dieu pourrait aussi bien se transformer en argument en faveur de l'existence d'un démon.

Entre la science et la religion, nous venons ainsi de découvrir une zone d'interférence où les conflits peuvent surgir.

V

LE PROBLÈME DE L'ERREUR SCIENTIFIQUE DANS LA BIBLE

Il est une seconde surface de friction relative à la question fort discutée de l'inerrance de la Bible en matière de science. Cette question soulève celle de la nature de l'Inspiration et des limites de sa juridiction.

Le Concile de Trente, dans la quatrième session tenue le 8 avril 1546, après avoir défini les Livres qui composent les canons de l'Ancien et du Nouveau Testament, déclare :

Celui qui n'accepterait point comme sacrés ou canoniques ces mêmes Livres en entier, avec toutes leurs parties, telles qu'on a l'habitude de les lire dans l'ancienne édition latine *Vulgate*, et qui, de propos délibéré, mépriserait lesdites traditions, qu'il soit anathème.

Le Concile du Vatican, dans la troisième session tenue

le 24 avril 1870, a renouvelé le même anathème qui définit le dogme de l'Inspiration :

Anathème à qui ne recevrait pas pour sacrés et canoniques les livres de la Sainte-Ecriture dans leur intégrité, avec toutes leurs parties comme le saint Concile de Trente les a énumérées, ou nierait qu'ils soient divinement inspirés.

Cette définition est précédée des considérants suivants :

Pour ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils doivent être reçus comme sacrés et canoniques en entier, avec toutes leurs parties tels qu'ils sont énumérés dans le décret du Concile de Trente et contenus dans l'ancienne édition *Vulgate* latine. Ces livres, l'Eglise les tient pour sacrés et canoniques, non point parce que, ayant été composés par le seul art de l'homme, ils auraient été ensuite approuvés par l'autorité de l'Eglise, ni pour ce seul motif qu'ils renferment la révélation sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et ont été portés comme tels à l'Eglise elle-même. Mais parce que certains hommes exposent mal ce que le saint Concile de Trente a salutairement décrété touchant l'interprétation de la divine Ecriture pour contenir les esprits indociles, renouvelant ce décret, nous déclarons qu'il signifie que sur les choses de la foi et des mœurs qui entrent dans l'édifice de la doctrine chrétienne, il faut regarder, comme véritable sens de la Sainte Ecriture, celui qu'a tenu et que tient notre sainte mère l'Eglise, à qui il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation des Saintes Ecritures; et que, par conséquent, il n'est permis à personne d'interpréter la Sainte Ecriture, contrairement à ce sens, ou même contrairement au consentement unanime des Pères.

Faut-il conclure de là que les Ecritures sont infaillibles seulement en ce qui concerne la foi et les mœurs, les vérités de foi et les vérités morales relevant seules du magister ecclésiastique et constituant l'objet propre de la théologie ?

Faut-il conclure que l'Ecriture est inspirée en entier

et dans toutes ses parties, comme le définissent les deux Conciles, et, par suite, que son autorité s'étend aussi aux matières d'histoire et de science ?

Il n'y a pas l'ombre d'un doute que la plupart des Pères de l'Eglise — mais non pas tous — ont considéré que la juridiction de la parole divine dans les Ecritures s'étendait aux choses d'histoire et de science, de même que les Docteurs du Concile de Trente, de même que ceux du Concile du Vatican, car on lit dans les canons de ce dernier Concile :

Anathème contre ceux qui disent que les sciences humaines doivent être traitées avec une telle liberté que l'on puisse tenir pour vraies leurs assertions, quand même elles seraient contraires à la doctrine révélée,, ou que l'Eglise ne peut les proscrire; ou qui disent : qu'il peut se faire qu'on doive quelquefois, selon les progrès des sciences, donner aux dogmes proposés par l'Eglise un autre sens que celui que leur a donné et leur donne l'Eglise (4).

Cet anathème est fort précis. Il subordonne les sciences humaines au contrôle du magister ecclésiastique dans la mesure où elles intéressent les choses de la foi, parce que les Ecritures, telles que l'Eglise a coutume de les interpréter, valent comme norme scientifique et, par suite, comme critère de vérité en matière de science, chaque fois qu'une affirmation historique ou scientifique est liée, dans l'Ecriture, à un dogme défini par l'Eglise. S'il en est ainsi, entre l'histoire du monde et de l'humanité que raconte la Bible et celle que nous révèle la science, on peut affirmer que le conflit est manifeste et précis. Comment concilier, par exemple, l'antiquité des périodes géologiques, qui se chiffre par des centaines de millions de siècles, et l'antiquité de l'homme préhistorique, qui se chiffre par des dizaines de millénaires, avec la chrono-

(4) *Secreta et Canones Concilii Vaticani*, publiés par la librairie Bray et Retaux, Paris, 1872, p. 33.

logie des Ecritures qui fait apparaître le monde et le roi de la création quatre mille ans avant Jésus-Christ?

Si l'on confine l'autorité de l'Ecriture uniquement en ce qui concerne la foi et les mœurs, le conflit est-il évité pour cela? Il faut bien avouer que non, et pour une raison que va nous dire saint Augustin.

Saint Augustin raconte, dans ses *Confessions*, comment, d'abord affilié à la secte des Manichéens, il en vint à l'abandonner pour le Christianisme, parce qu'il trouva que les dogmes manichéens contredisaient la science des astronomes grecs. Voici comment il s'exprime :

J'avais retenu beaucoup de choses véritables que les philosophes païens ont dites concernant les créatures et, comme j'en comprenais la raison par la supputation et l'ordre des temps et par les révolutions visibles des astres, je les conférais avec les discours de Manichée qui, ayant beaucoup écrit à ce sujet, s'est montré fertile en rêveries, et je ne trouvais pas en ces fables les raisons des solstices, des équinoxes et des éclipses, ni de tout le reste que j'avais appris au sujet de la nature et du cours des astres dans les livres des philosophes païens. On prétendait néanmoins m'obliger à y ajouter foi, bien qu'il n'y eût aucun rapport avec la connaissance que j'en avais acquise tant par le raisonnement mathématique que par le témoignage de mes propres yeux, mais qu'au contraire il y eût une différence étonnante. Or, qui obligeait Manichée de nous faire dans ses livres de si longs discours au sujet des astres, dont la connaissance n'est point nécessaire pour être instruit dans la piété? Car, puisque vous avez daigné apprendre aux hommes dans nos Ecritures que « la piété est la vraie sagesse », quand il aurait eu une connaissance parfaite des astres, ce n'aurait pas été une preuve qu'il possédât cette vraie sagesse; *mais c'est une preuve irréfutable qu'il ne la possédait pas que, ne connaissant rien dans cette science de la nature, il ait eu la hardiesse d'enseigner ce qu'il ignorait.*

Ainsi, lorsque l'on découvre ces faussetés en ce qu'il dit du ciel, des étoiles et du mouvement du soleil et de la lune, *encore que cela ne concerne point la religion,* on ne laisse pas néanmoins de connaître manifestement que la hardiesse avec

laquelle il a écrit était sacrilège, puisque, outre qu'il ignore ce dont il parle et tombe dans des erreurs et des faussetés grossières, il en parle avec une si haute présomption et un orgueil si insupportable, qu'il veut qu'on ajoute créance à tout ce qu'il dit *comme à des discours qui procèdent d'une personne divine* (5).

Ainsi, selon Saint Augustin, bien que la révélation manichéenne, pas plus que toute autre révélation religieuse, n'ait pour fin de nous instruire de la nature du ciel, des étoiles, du mouvement du soleil et de la lune, mais uniquement de ce qui regarde la piété, le fait que Manichée en parle en se trompant, alors qu'il lui eût été si simple de se dispenser d'en parler, est une présomption du peu de créance de ses mystères et de ses dogmes.

Mais alors, qui empêcherait un esprit fort de tenir le même raisonnement au sujet de la Bible? Assurément, on comprend fort bien que le Dieu de l'Ancien Testament ait parlé aux hommes de ce temps le seul langage qui leur fût accessible, celui des apparences.

Malheureusement, écrit M. l'abbé Lefranc, dans son livre sur les *Conflits de la science et de la Bible* (6), les écrivains inspirés étaient persuadés que ces apparences se confondent avec la réalité (7)... Disent-ils que le soleil parut s'arrêter à la voix de Josué, que le firmament ressemble à une voûte de cristal? Non, de l'aveu de tous les apologistes loyaux, ils croient que les choses se passent et sont constituées telles que nos sens les perçoivent. Ils affirment que le soleil s'arrêta réellement pour prolonger une journée de victoire; ils sont convaincus que le ciel est formé de matière ferme et résistante, que la calote terrestre flotte en équilibre sur l'abîme des eaux (8)...

Au surplus, ajoute le même auteur, l'on pourrait contester cette prétendue nécessité où se serait trouvé réduit

(5) *Confessions*, l. V, c. v.
(6) Nourry, 1906.
(7) *Op. laud.*, p. 17.
(8) *Op. laud.*, p. 19.

l'Esprit Saint « de demander le secours de l'erreur pour ouvrir l'accès des intelligences à sa doctrine surhumaine ».

N'est-ce pas faire injure à la suprême sagesse que de la soupçonner sitôt à court d'expédients? Sans user de termes techniques bien inutiles, sans initier les hommes à des connaissances tout justes propres à satisfaire leur curiosité, il lui eût été facile d'esquiver toute erreur matérielle, en suggérant d'autres expressions aussi simples, mais assez précises et assez larges pour s'adapter à la compréhension populaire, et néanmoins conformes aux véritables notions des choses (9).

Si les écrivains sacrés ont pris les apparences pour des réalités et ont enseigné que les apparences sont conformes aux réalités, une question se pose : comment peut-il y avoir des erreurs scientifiques dans la Bible, qui soient imputables aux auteurs sacrés écrivant sous la dictée de l'Esprit Saint, sans l'être à l'Esprit Saint qui les inspirait? Ce qui est mis en cause ici, c'est tout simplement le fait même de l'inspiration, car si les écrivains sacrés se trompent, qu'est-ce qui nous oblige à croire qu'ils sont inspirés, et, pour reprendre l'argumentation de saint Augustin contre les Manichéens, les erreurs qu'ils commettent ne sont-elles pas une présomption contre la thèse même de leur inspiration?

Pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure sur l'impossibilité d'un conflit entre la *Genèse* et la paléontologie, est-il si sûr que le conflit soit invraisemblable? Voici, à ce sujet, comment s'exprime la *Commission biblique* créée par Léon XIII, dans un décret, publié le 30 juin 1909, sur l'historicité des trois premiers chapitres de la *Genèse :*

Peut-on, spécialement, révoquer en doute le sens littéral historique là où il s'agit, dans ces mêmes chapitres, de faits intéressant les fondements de la religion chrétienne, comme sont,

(9) *Ibid.*, p. 21.

entre autres, la création de toutes choses par Dieu au commencement du temps, la création spéciale de l'homme, la formation de la première femme tirée du premier homme, l'unité du genre humain; la félicité originelle de nos premiers parents dans l'état de justice, d'intégrité et d'immortalité; l'ordre donné par Dieu à l'homme pour éprouver son obéissance, la transgression de l'ordre divin à l'instigation du diable caché sous la forme d'un serpent, la déchéance de nos premiers parents de cet état primitif d'innocence, la promesse d'un rédempteur futur?

Or, il semble, de plus en plus, que la paléontologie et la préhistoire conduisent à soutenir la polyphylogénèse, c'est-à-dire la pluralité des souches animales dont sont issues les races humaines. Impossible de mettre sur la même lignée l'homme de Néanderthal, qui ne mérite pas le nom d'*Homo Sapiens*, avec l'homme de Crô-Magnon. Dans son livre classique sur les *Hommes Fossiles*, le professeur Boule, directeur du Muséum, va plus loin. Parlant du squelette néanderthaloïde trouvé à la Chapelle-aux-Saints, il déclare que s'il s'agissait d'un singe, d'un carnassier ou d'un ruminant, « on n'hésiterait pas à le distinguer par un nom spécifique particulier ». L'humanité préhistorique, par ailleurs, ne nous a laissé aucun témoignage de l'état édénique de nos premiers parents décrit dans le Pentateuque : son histoire n'est pas celle d'une chute, mais celle d'une lente et difficile ascension. Il est bien difficile de ne pas saisir ici, entre les révélations de la Nature et celles de l'Ecriture, une flagrante contradiction.

VI. — L'ÉTERNEL DÉBAT

Il ne faudrait pas penser que la divergence entre la science et la religion n'a fait que s'accuser au cours de leur évolution. L'histoire de leurs rapports est celle des avances, de l'indifférence, des brouilles passagères et des réconciliations successives du glorieux et de la coquette

dans les comédies de Marivaux. Les croyances astrologiques des Chaldéens, qu'il faut mettre au compte de leur optique religieuse des choses, les a conduits à créer une astronomie numérique qui leur a fourni des raisons de croire en la divinité des étoiles et en l'éternité du monde. La physique des Milésiens, en postulant l'unité substantielle du Cosmos, les induisit à soutenir que les astres sont des terres enflammées, dont la formation s'explique aussi naturellement que celle des météores, si bien qu'ils n'ont rien de divin : le conflit entre l'astrophysique des Ioniens et l'astrolâtrie des Chaldéens semblait irrémédiable au temps d'Anaxagore. Les Pythagoriciens réussirent pourtant à rétablir l'accord troublé en démontrant, par l'opposition de la mécanique céleste et de la dynamique terrestre, la dualité radicale du Cosmos et celle de ce microcosme qu'est l'homme, composé d'une âme céleste et immortelle et d'un corps terrestre et périssable (10). Les Pères de l'Eglise, au nom de la révélation mosaïque, condamnèrent l'astronomie des savants grecs jusqu'au jour où Jean Philopon, au VIe siècle, entreprit d'établir la concordance entre Ptolémée et Moïse. L'Eglise, qui s'accommoda, pendant tout le moyen âge, de l'astronomie du paganisme, condamna par contre, à l'époque de la Renaissance, l'astronomie nouvelle, fondée par des chrétiens, Copernic et Képler, si bien qu'à l'époque du procès de Galilée, la science et la religion semblaient acculées à un conflit aussi irréductible qu'au temps d'Anaxagore. Pourtant, de nos jours, ne voit-on pas les deux plus grands astrophysiciens anglais, Ieans et Eddington, solliciter les hypothèses scientifiques actuelles en faveur de la religion? Si le premier soutient l'irréversibilité de la transformation de la matière en rayonnement et le second, qui est Quaker, l'évolution fatale du monde vers la mort calorifique prévue par Clau-

(10) Voir Louis Rougier, « L'Astronomie et l'histoire des idées », *Revue de Paris*, 15 juin 1929.

sius, c'est pour en inférer la nécessité de la création de la matière, à une époque lointaine, que Ieans évalue à 200 millions de millions d'années. L'esprit de l'homme, dans sa soif de justifier les aspirations de son cœur, n'est jamais à court d'expédients. Ne me suis-je pas laissé dire par un professeur du Collège de France que cet établissement de libre recherche, ce digne asile de la pensée indépendante présenterait, dans quelque dix ans, un corps d'enseignements digne d'une université pontificale, allant de l'orthodoxie thomiste jusqu'à la mystique, en passant par les exigences de l'idéalisme et le spiritualisme « bon ton », modernisant l'apologétique de Pascal par l'intuitionisme bergsonien?

LOUIS ROUGIER.

LA JEUNESSE D'HUGUES REBELL

DOCUMENTS INÉDITS

—

> On le voit, ce garçon qui, en religion et en littérature, refusait de marcher sous une bannière autre que la sienne, et parmi la mêlée de tant d'influences diverses, essayait de distinguer, en sondant les profondeurs de son être, sa propre personnalité, ne devait guère espérer de se conquérir l'opinion publique.
>
> HUGUES REBELL, *Baisers d'Ennemis*, IX.

Hugues Rebell, de son vrai nom Georges-Joseph Grassal, naquit à Nantes, 6, boulevard Delorme, le 27 octobre 1867 (1).

Dans *La Femme qui a connu l'Empereur*, il a évoqué avec beaucoup de charme ses souvenirs d'enfance :

> A une lieue de Sucé, à quelques pas de la rivière de l'Erdre qui coule derrière les larges branchages des châtaigniers, enfouie sous les glycines, dérobée par les platanes et les acacias qui lui font une ombre à la fois douce et caressante, s'élève cette coquette maison de la Pervenchère, où M. Le Vergier des Combes est venu cacher ses regrets, se repaître de souvenirs, peut-être oublier... (2).

M. Le Vergier des Combes s'appelait en réalité Anselme-François Fleury de Quiry (3). C'était l'oncle de Rebell et le grand homme de la famille. Il faillit mal tourner. Le 12 février 1824, le théâtre de Nantes repré-

(1) Fils d'Auguste-Anselme Grassal (né à Nantes le 29 août 1821, décédé en la même ville le 13 mai 1887) et d'Augustine-Victoire-Françoise-Caroline Mareschal (née à Nantes le 4 novembre 1829 et décédée en la même ville le 22 juin 1885).

(2) *La Femme qui a connu l'Empereur*, Paris, Société du *Mercure de France*, 1898, p. 16.

(3) Né à Nantes le 9 avril 1801, décédé à la Maisonneuve, commune de la Chapelle-sur-Erdre, le 25 juillet 1881.

sentait *l'Ecole des Jeunes Gens,* comédie en cinq actes et en prose, par « un habitant de la ville ». Cet émule de Scribe n'était autre que M. Fleury de Quiry qui, toutefois, s'en tint à ce premier essai, ayant déserté, peut-être avec regret, la carrière dramatique pour le négoce et la politique. La fortune et les honneurs le consolèrent d'avoir, volontairement, manqué sa vocation. Président du Conseil général de la Loire-Inférieure, député au Corps Législatif et maire de la Chapelle-sur-Erdre, il fut aussi officier de la Légion d'Honneur et Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

« Plus bonapartiste que Bonaparte, adversaire non seulement de la République et du socialisme, mais aussi de l'Empire Libéral, combattant acharné d'Emile Ollivier, et le seul homme peut-être dont le désastre de Sedan eût laissé intacte la foi à la Dynastie », M. Fleury de Quiry « avait formé jadis une image idéale du souverain à laquelle s'était d'abord adapté parfaitement le visage de l'Empereur, si bien qu'en servant Napoléon III, il avait pu croire qu'il adorait ses propres rêves. Plus tard, lorsque la politique, la chute du maître, eussent pu décourager son espoir, il conserva le masque glorieux qu'il avait façonné, gardant une reconnaissance à l'Empereur de l'avoir porté si longtemps sans le lui briser (4).

M. Fleury de Quiry donna à son neveu les premières leçons d'histoire. « Devant le vaste horizon du passé », il lui laissait « entrevoir sa vie comme un exemple (5) ». Tout enfant, Rebell apprit ainsi à connaître et à haïr la démocratie.

Ses parents l'envoyèrent chez les Jésuites de Jersey.

A l'âge de 17 ans, juste au moment où, ses humanités terminées, il quittait le collège, il fit une rencontre dont l'influence sur sa formation devait être décisive. Il connut des Esseintes. Certains indices lui firent croire à de

(4) H. Rebell : *La Femme qui a connu l'Empereur,* p. 18.
(5) *Ibid.,* p. 14.

communes affinités. Elevé comme le romantique héros d'*A Rebours* chez les Jésuites, un caractère à première vue semblable, « rebelle aux conseils, pointilleux, fureteur, porté aux controverses » (6), l'avait, lui aussi, préservé de leur empreinte, les Pères, en dépit de leurs efforts, n'ayant pu obtenir qu'il se pliât à des études disciplinées, ni qu'il bornât son ambition à être, dans la société, un citoyen obéissant et pieux. Là s'arrêtait la ressemblance. A l'encontre de Jean des Esseintes, le jeune Grassal avait, de bonne heure, manifesté de réelles dispositions pour l'étude du grec, du latin et des langues vivantes. Nulle hérédité morbide ne lui avait préparé une « enfance funèbre, menacée de scrofules, accablée d'opiniâtres flèvres » (7). Sain de corps et sain d'esprit, enrageant de n'avoir point de tares à cultiver, il s'appliqua à simuler la névrose. La mine lasse et défaite à l'imitation de des Esseintes, il partagea son immense ennui, se donna ses goûts et ses dégoûts, attrapa ses lubies, d'aussi près qu'il le put, calqua sur le sien son genre d'existence. Persuadé que le monde n'est qu'un « ramassis de sacripants et d'imbéciles » (8), il prit en horreur son entourage et, à défaut d'une « thébaïde raffinée », d'un « désert confortable », d'une « arche immobile et tiède » (9), se confina avec les livres et les estampes vantés par Huysmans-Des Esseintes, dans sa chambre parfumée d'essences exotiques où, « à l'abri de l'incessant déluge de la sottise humaine » (10), il se grisa à écouter le chant des poètes, la causerie des historiens, les discussions des philosophes de tous les siècles et de tous les pays, se livrant à des débauches de raisonnements et à des orgies d'imagination (11).

C'est miracle qu'à pareil régime Rebell ne se soit pas

(6) J.-K. Huysmans : *A Rebours*, Paris, 1884.
(7) *Ibid.*, p. 3.
(8) *Ibid.*, p. 8.
(9) *Ibid.*, p. 9.
(10) *Ibid.*, p. 9.
(11) Hugues Rebell : *Baisers d'Ennemis*. Paris, Sauvaitre, 1892, p. 168.

tout à fait détraqué. Heureusement pour lui, il n'imita point servilement le maître qu'il s'était choisi. Il ne donna point dans son fantasque sectarisme. Voulant tout connaître, tout comprendre, tout sentir, il ne borna sa curiosité, ni ne rétrécit son horizon. Il se passionna pour tout ce que la pensée humaine avait conçu, depuis les primitifs jusqu'aux esthètes de la *Revue Indépendante*. Dans « son âme complexe, variée et variable, tous les systèmes, toutes les croyances, toutes les formes possédèrent une petite chapelle » (12). Eschyle et Théocrite y voisinaient avec Ausonne et Suétone, Platon avec les Alexandrins et les Mystiques, Descartes avec Spinoza et Schopenhauer, Pétrarque et Dante avec Shakespeare, — Ronsard, Théophile de Viau, Racine, Chénier, Shelley et Gœthe avec les philosophes et les conteurs libertins du XVIII[e] siècle. En peinture et en musique, Rebell témoignait du même éclectisme. Beethoven et Schumann lui étaient aussi chers que Wagner, et son goût pour Rops ne l'empêchait pas d'aimer Poussin, « l'adorateur des pompes helléniques et des campagnes silencieuses » (13).

Aux prétendus paradis de la terre, il préférait « le ciel qu'imaginèrent dans l'extase les Mystiques du Moyen-Age et le monde que les artistes recréent par le rythme, le son, les formes, où les Idées, qui se dévoilent à travers cet univers manqué, apparaissent dans leur complète réalisation, étincelantes, vraiment divines, inspiratrices de toute beauté, souveraines de tout noble esprit, éclairant l'âme qui les contemple de leur lumière éternelle (14) ».

La Vie et l'Art pour Rebell ne faisaient qu'un, ou plutôt, l'Art, c'était la Vie, comme il en fut, pensait-il, durant « l'Olympiade immense qui va d'Homère à la Renaissance (15) ». En cet âge d'or, les Poètes étaient des

(12) *Ibid.*, p. VII.
(13) Hugues Rebell : *Les Méprisants*. Paris, Vanier, 1886, p. IV.
(14) Hugues Rebell : *Athlètes et Psychologues*. Paris, Vanier, 1890, pp. 14-15.
(15) Hugues Rebell : *Les Méprisants*, p. II.

dieux. Ils mêlaient leur âme à la matière, la répandaient à travers l'univers, qu'ils ornaient et embellissaient. Les hommes, vivant selon les lois de la nature, s'inclinaient devant leur primauté. Mais l'esprit du mal ayant soufflé sur la terre, « les peuples rassasiés de génie et d'art, n'eurent pas assez de jeunesse pour ouvrir leur cœur à l'amour et à l'admiration, et leur intelligence trop mûre, ainsi que des vins trop vieux, perdit toute sa force, ne fut plus bonne qu'à parfaire de vains calculs, à défendre de petits intérêts ». Devenus semblables à des bêtes, étrangers les uns aux autres, ils se détournèrent de ceux qui se refusaient à être leurs mignons, à entrer dans leurs entreprises de péché (16). Alors, s'affranchissant d'un contact impur, les Poètes s'enfermèrent dans un monde rêvé, œuvre de leur imagination, dédaigneux désormais d'une réalité trop affligeante pour leurs yeux (17), et,

Comme si la rumeur des vivants misérables
N'avait jamais troublé leur rêve illimité (18)

continuèrent, incompris de l'abjecte multitude et bafoués, à adorer la Beauté. D'un siècle à l'autre, la noble tradition de ces héros de l'Art s'était perpétuée. D'autres Méprisants avaient rallié leur troupe clairsemée et glorieuse. Même en l'an 1885, « en ces jours de détresse morale où l'artiste qui voulait se borner à n'être que cela était un être maudit des démocraties, où l'Art était devenu un commerce, une vile entreprise d'industriels avides de faire fortune, au milieu de l'immense désertion de ceux qui représentaient le Beau vers le Praticisme, le terre à terre des principes bourgeois » (19), les Grands d'autrefois avaient des successeurs : Louis II de Bavière, Wagner, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé,

(16) *Ibid.*, p. III.
(17) *Ibid.*, p. III.
(18) Vers de Leconte de Lisle, en épigraphe en tête des *Méprisants*.
(19) H. Rebell : *Les Méprisants*, p. IV.

Rops, Paul Bourget, Verlaine, Rollinat, Huysmans, Charles Morice, à la gloire de qui, « sans autre but que de soulager son cœur de haines et d'admirations trop pesantes pour rester inexprimées » (20), Rebell dédiait ses premiers vers et ses premières proses, vers parnassiens, proses alternées, classiques ou « décadentes ».

Souvenirs, regrets, évocations amoureuses, tristesses antiques, légendes philosophiques, contes symboliques ou satiriques, ballades naïves ou macabres, rondeaux, nocturnes à la Gerard Dow, promenades impressionnistes, furent publiés, pour la plupart, d'abord sous le pseudonyme de Charles Blanchère, puis sous son nom véritable : Georges Grassal, dans le *Gai-Sçavoir, œuvres poétiques* (Nantes, 1885-1886), revue qu'il avait fondée en collaboration avec quelques amis. Deux pièces, dans le deuxième fascicule, autographié, de ce recueil, étaient caractéristiques de la manière et des tendances d'Hugues Rebell :

AUX DESTRUCTEURS DE POESIE!

Qu'est-ce qu'un homme dont le principal bien et la meilleure rente de son temps consistent à dormir et à manger? — Une bête. Rien de plus.

HAMLET.

Puisque le beau, le grand vous semble une folie
Puisqu'on insulte alors la sainte Poésie,
Puisqu'il n'est rien de vrai sur le monde de Dieu
Que l'infâme vapeur et le railway de feu,
Puisque, pour le songeur qui ne voit dans sa tête
Ni le principe, Dieu, ni l'effet, le poète,
Tout idéal consiste à trouver les moyens
De boire, de manger, d'aimer comme les chiens,
Puisque l'art pour ceux-là n'est point comme des vierges
Dont le front chaste et pur fait s'abaisser les yeux,
Puisque nos blancs autels environnés de cierges
Ne sont que les débris des superstitieux,
Puisque Shakspeare, Hugo, Michel-Ange, Molière
Ne sont que dieux fanés qu'il faut mettre au grenier,

(20) *Ib.*, p. VI.

Qu'il faut leur enlever leur couronne de Lierre,
En orner Saint-Simon, Enfantin et Fourier,
Puisque les chœurs flambants des noires cathédrales,
Les Dômes byzantins, dans l'azur élancés,
S'écroulent chaque jour sous les coups des Vandales
Ou tombent lentement, dans leur oubli laissés,
Puisque l'art de Bezout prime celui d'Homère,
Qu'une manufacture au milieu des grands prés
Vaut les toits de Chambord du soleil empourprés,
O tombe ! je chéris le sombre cimetière,
Son vieux mur qui se penche au bord du chemin creux,
Ses dalles de granit qui recouvrent des preux,
Ses croix sans épitaphe, à l'ombrage des saules
Et les parfums si doux des fleurs qui font rêver
Je vais quitter la foule et ses honteuses geôles;
Je vais voir au tombeau l'aurore se lever !

Haine de la démocratie, mépris de la foule, anathèmes à la machine, exaltation de l'Art et de la Nature, ce sont déjà, dans cette lointaine ébauche, les thèmes que Rebell développera dans les *Chants de la Pluie et du Soleil.*

L'autre pièce présente l'image idéale de l'Artiste.

Si, plus tard, Rebell se retourna contre l'idole de sa jeunesse et la brisa impitoyablement (21), il resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle au culte de l'Art :

L'ARTISTE

Hans Carvel estoyt homme docte, expert, et studieux, homme de bon jugement, joyeulx en reste, bon compagnon, et raillard si oncques en fut.
RABELAIS.

Les routes s'étendaient, grises sous le ciel noir;
Nulle maison n'ouvrait dans les ombres du soir
Ses prunelles de braise où reluit l'épouvante;
Sur des lits de cailloux qui s'en allaient en pente,
Le ruisseau clapotait tout au loin dans la nuit;
Et les dogues hurleurs ronflaient à petit bruit,
Dans les fumiers fangeux épars aux seuils des fermes;
Les sillons échauffés, les semences, les germes
Sommeillaient au milieu des grands bois obscurcis.

(21) H. Rebell : *Le Culte des Idoles* (III. Gustave Flaubert ou l'Artiste impeccable). Paris, *La Centaine,* édit. 1929, pp. 59-77.

Dans sa chambre, au Croisset, Flaubert était assis
Devant son lourd bureau tout chargé de volumes;
Parfois il se levait, brisant toutes ses plumes,
Rejetait ses cahiers, s'écriant, furieux :
— « Langue, style français, art fol et capiteux!
Je ne pourrai donc point vous atteindre,... pygmée!...
Mais il revenait vite à sa maîtresse aimée,
L'esprit illuminé de ces éclairs du Beau
Qui vibrent, rayons d'or, autour de Salammbô.

La nuit se passait dans ce labeur de poète.

*

Le matin, quelque Hans Carvel levant la tête,
De l'oreiller moelleux, des draps au large pli,
Regardant le roman que son épouse lit,
Disait, plein de colère à sa blonde pécore :
— « Tous ces artistes-là, c'est à souper encore! »

L'aube se levait que Rebell écrivait toujours. Comme le divin Méprisant Flaubert, il passait ses nuits « à se débattre avec les idées, angoissé au moment d'écrire, tremblant de déformer par les maladresses de son style les chères visions qu'il portait dans son âme » (22).

S'étant glissé, à la suite des Méprisants dans le domaine enchanté du rêve et de la pensée, « pauvre poète de province volontairement exilé des pompes et des hypocrisies mondaines » (23), il vivait désormais « des œuvres de clarté que lentement pour le bonheur des solitaires édifièrent les génies ». Leurs livres, leurs tableaux, leurs symphonies lui procuraient un bonheur pur et complet. Il se mouvait dans un élysée peuplé d'ombres romanesques. « Les fantômes des amants sublimes » hantèrent sa rêverie. Il pleura sur Manon Lescaut et Madame Bovary (24). Les poèmes de Baudelaire, de Leconte de Lisle, de Mallarmé le plongeaient dans une extase d'ascète (25). Quand venait le crépuscule, un immense souf-

(22) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 27.
(23) H. Rebell : *Les Méprisants.*
(24) H. Rebell : *Ibid.*, p. 254.
(25) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis.*

fle de panthéisme soulevait tout son être, il tressaillait à des rappels de Lucrèce et de Théocrite. La nuit, aux vacances, sur quelque plage normande, à l'écart des casinos, des heures entières il s'abîmait dans la contemplation des vagues qui, leur crête seule argentée, semblaient rouler dans l'immensité noire des crânes et des ossements de noyés. Ou bien il s'élançait sur la grève, au devant des lames, criant, dans la clarté des étoiles, des strophes de Hugo à la marée montante (26).

Renonçant au siècle, tout entier, religieusement, il se consacra à l'Art. Comme à une divinité, il lui voua un culte exclusif et farouche, poussant le fanatisme jusqu'à déplorer « en prêtre témoin d'un sacrilège les prostitutions de la parole à d'obscènes usages » et, voyant ces mots qui « seulement dans les vers et la prose rythmée lui apparaissaient réels, tels qu'ils sont ! égarer leur pourpre dans la banalité des babillages quotidiens, il se prenait à regretter que les hommes ne fussent muets comme l'animal et qu'un silence forcé n'épargnât au verbe toutes ces profanations » (27). Pour lui, il « ne pensait, ne voyait, ne jouissait des choses que dans la solitude » (28).

Fervent lecteur des revues d'avant-garde, il dévorait tous les livres de leurs collaborateurs. Parnassiens, naturalistes, psychologues, il les vénérait tous avec une égale piété pour leur culte de la Beauté, se délectant aux nobles évocations de Judith Gautier et de Villiers de l'Isle-Adam comme au pessimisme navrant de Maupassant et de Mirbeau (28 *bis*). Flaubert, Goncourt, Huysmans, Camille Lemonnier, les « raffinés de la phrase », l'enchantaient autant que les raffinés de l'analyse, amateurs d'âmes subtiles et choisies, le Sainte-Beuve de *Volupté,* le Barrès de *Sous l'œil des Barbares,* le Rod de la *Course*

(26) H. Rebell : *Les Méprisants*, pp. 251-252.
(27) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 21.
(28) *Ibid.*, p. 249.
(28 *bis*) « As-tu lu *Sébastien Roch* de Mirbeau?, écrivait-il encore en 1891

à la Mort dont les livres étaient les « bréviaires » de ses veilles attristées (29). Ses préférences, toutefois, allaient vers Shelley, Swinburne et Baudelaire qui « retracèrent les angoisses des voluptés mauvaises et dirent en de douloureuses harmonies la solitude éternelle de l'âme » (30).

Avec une sorte de perversité, il se complaisait à cette solitude. Comme d'un « dandysme moral », il faisait parade d'indifférence et d'ironie, voulant dresser une barrière entre son rêve et la foule (31). Sombre et taciturne, il fuyait la camaraderie, se liait peu et difficilement, n'avait que de rares amis, tous « probes et sincères artistes » (32) : le romancier Eugène d'Aubram, les poètes Henri Broutelle et Olivier de Gourcuff, le dessinateur John Flornoy, le musicien Dubreuilh, les critiques musicaux Louis de Romain et Etienne Destranges. Avec eux, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, il avait des causeries passionnées, des discussions de philosophie et d'art qui duraient jusqu'à l'aube (33). Dans l'intimité de ce petit cénacle, délivré de toute contrainte, Rebell dévoilait son âme passionnée, tourmentée par la recherche de l'absolu. Il disait en phrases mesurées, rythmées, précieuses, son adoration pour Baudelaire ou Mallarmé; sa voix, quand il parlait de l'amour et de la femme, avait des inflexions musicales, mais que l'entretien déviât sur la stupidité des « bourgeois huns » (34), le christianisme, le socialisme, la démocratie, aussitôt il se cabrait, la colère le secouait tout entier, empourprait ses joues, il ne s'exprimait plus que par diatribes. Le nom qu'il avait choisi correspondait parfaitement à son tempérament. Il était né rebelle.

à un ami. C'est pour les artistes un événement, bien que ce livre passe inaperçu des lecteurs de Georges Ohnet et de Sarcey. Je n'ai rien lu d'aussi fort, d'aussi puissant, d'aussi profond depuis Flaubert et les Goncourt. »

(29) *Ibid.*, p. 147.

(30) *Ibid.*, p. 171.

(31) *Ibid.*, pp. 307-8.

(32) H. Rebell : *Tymandra.* Paris, 1886 (dédicace).

(33) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 206.

(34) H. Rebell : *Les Joies*, dans *Le Gai-Sçavoir*, 2e année, 1885,1888, pièce n° 24.

Dehors, il se repliait sur lui-même. La promiscuité lui répugnait. Quoiqu'il y comptât des amis, il se tint à l'écart des dîners mensuels du *Grillon*, réunissant, sous la présidence de Dominique Caillé, les talents d'amateurs du cru : poètes, conteurs, romanciers, rimeurs de monologues, fins diseurs, conférenciers, érudits, pianistes, compositeurs, tous gens satisfaits de peu, indulgents les uns aux autres, se louant mutuellement, rivés par des liens de famille ou la nécessité du gagne-pain à Nantes, « cité triste » (35), résignés à leur médiocrité. Jamais, ils s'en doutaient, en dépit d'un ou deux volumes édités à leurs frais à Paris, leur renommée ne rayonnerait au delà de Rennes ou d'Angers. Leur vanité était satisfaite quand ils voyaient, dans *Nantes-Mondain* et *Nantes-Lyrique*, leur prose ou leurs vers s'étaler à côté des ragots de salon et des échos des plages. Ils s'exhibaient au Café de France, place Graslin, à la librairie Vier, passage Pommeraye, à l'imprimerie nantaise, rue Santeuil, à la galerie Laugée, rue Crébillon, aux concerts populaires de la Renaissance, et, si cabotins eux-mêmes, ne boudaient pas le Grand-Théâtre où des troupes de dixième ordre jouaient alternativement l'opérette et le mélodrame, les *Noces de Jeannette*, le *Voyage de Chine*, la *Grande Duchesse de Gérolstein*, le *Bossu*, les *Deux Orphelines*, la *Tour de Nesles*.

Ces soirs-là, Hugues Rebell sortait pour de solitaires promenades. Aussi curieux de pittoresque à la Callot que d'études morales (36), il errait dans le quartier de Saint-Pierre, flânait derrière l'église Sainte-Croix, dans l'ancien ghetto dont « les vieilles maisons aux murs couverts d'ardoises, aux étages surplombants, aux toits en poivrière exhalaient un capiteux relent de moyen âge », traversait des culs-de-sac, enténébrés, descendait jusqu'aux bouges mal famés de Saint-Félix pleins de « cla-

(35) Thomas Maisonneuve, poète nantais, *dixit*.
(36) Hugues Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 258.

meurs de combat, d'hommes saouls se disputant le couteau à la main, de hurlements de femmes et d'enfants battus et de conversations furieuses dans le rauque et sauvage dialecte du Morbihan » (37). Revenant par les quais, il s'aventurait sur la Fosse, qui « se reposait, muette et tranquille, de la rumeur affairée des portefaix et des marins, des arrivées trompettantes des tramways, de la course majestueuse des trams. Sur un ciel léger, comme flottant, une pleine lune veillait, écaillait la Loire de minces argentures parmi les longues fusées blondes du gaz; et dans une brume d'argent et de nuées de tulle, une île apparaissait, — rêve d'idéal pays — entre les fines flèches des goélettes, au-dessus du bras levé des grues énormes ». Il rentrait par les voies tortueuses où se réfugie la luxure des matelots. « A son approche sortaient de l'ombre des blancheurs de camisoles et de chemises, des gorges débordantes de géantes de foires se tendaient, voulant l'attirer de force, au milieu du tapage et des vociférations de matelots qui buvaient de l'eau-de-vie en des bouges fumeux, tenant sur leurs genoux des chairs troussées. » Enfin il apercevait des rues calmes, passait entre de grands murs de couvents — les Dames Noires, les Dames Blanches de Chavagnes, les Sœurs de Marie Rapatriée...

Devant ces quartiers de prostitution et de cloître, d'industriels et de vieille noblesse, il avait la vision de la race à laquelle il appartenait, race mêlée et singulière, où se mélangeaient le mysticisme breton, l'intelligence pratique de l'Anjou, l'indolence et les courtes ardeurs de la Vendée. Elle avait eu tous les enthousiasmes et toutes les folies allant de l'adoration à la révolte, balancée entre la religion et la luxure. Animée d'un esprit fier et indépendant, elle s'était livrée, au moment de la Ligue, au despotisme de Mercœur, catholique exalté; elle avait acclamé la Révolution. Sa fortune n'était pas moins variable que son caractère. Saluant avec passion ce re-

(37) *Ibid.*, p. 258.

nouveau de commerce qui marqua le règne de Louis XVI, les Nantais, pendant un demi-siècle, avaient couru les mers, rapportant au retour des biens considérables. Une aristocratie de richesse s'était ainsi créée peu à peu, dans le labeur et les hasards transformant la calme cité des ducs de Bretagne en une ville de plaisirs fous, de royales prodigalités. Nantes, comme Venise, avait eu ses grandes courtisanes, son carnaval qui ,pendant deux jours, lui donnait l'apparence d'une salle de bal immense, d'un théâtre ayant pour décor toutes ses maisons parées, pour acteurs tous ses habitants travestis... Mais les Nantais avaient expié leurs beaux rêves par de cruels déboires. De même que Carrier leur fit, avec ses noyades, abjurer l'esprit républicain, ils renonçaient maintenant au commerce qui les avait enrichis et ne leur laissait plus de quoi vivre, et rien n'était triste comme ce port où jadis se pressaient les nefs, se mêlaient les mâtures, vide, désert, silencieux au milieu de ses raffineries mortes et de ses usines abandonnées. Cette population ardente, guérie de ses songes et retombée aux langueurs de son climat tiède et humide, s'endormait dans une paresse de bourgade, n'osant plus rien, partagée entre une dévotion machinale et de misérables débauches (38).

Le souvenir et l'exemple de ses ancêtres éperonnant son ardeur, Rebell se jura de s'évader à tout prix de ce milieu déprimant, de courir le vaste monde comme les corsaires nantais et de rapporter en guise de butin des sensations et des émotions d'art. Il était impatient d'admirer de près, de voir de ses yeux, d'entendre de ses oreilles tous les chefs-d'œuvre qu'il ne connaissait que d'après les livres et les gravures. La mort de son père (39) lui permit de réaliser ce vœu. Sitôt sa majorité atteinte, riche d'un héritage considérable, il quitta Nantes. Il s'était promis naguère d'aller vers l'Attique au ciel bleu, vers Florence assoupie aux doux bercements de l'Arno, vers Bayreuth. A la patrie d'Eschyle, à celles

(38) *Ibid.*, p. 261-3.
(39) Survenue le 13 mai 1887.

de Dante et de Wagner, il préféra la patrie de William Shakespeare, « l'artiste et le prophète », le « divin poète » qu'il plaçait au-dessus de tous les autres. Après un bref séjour à Eaux-Bonnes, il se rendit à Londres et s'installa au n° 53, Beauchamp Place, Brompton Road, S. W. Familier avec l'histoire, la langue et la littérature de l'Angleterre, il chercha à travers le vieux Londres les traces de Fielding, d'Hogarth, de Rowlandson et de Dickens. Il flâna le long de la « laborieuse Tamise au milieu de l'armée ouvrière qui vide ou emplit les immenses entrepôts des richesses du Monde (40) », se mêla au tumulte et à l'embarras de la Cité, évoqua dans les parcs les contemporains de Lawrence et de Gainsborough. La nuit, Londres devenait tel que Whistler l'a peint, transformé en pays de rêve par des gerbes de feu et des pluies de flamme (41). Rebell courait retrouver Shakespeare partout où on jouait ses pièces. Dans White-Chapel, au Pavillion Theatre, perdu dans un public de matelots, d'ouvriers et de commères, il eut la vision d'Othello, dans toute sa vérité, « sorte de bête affolée par la luxure et qui ne se contient plus »...

Le visage barbouillé de noir, il criait, menaçait, tirait à chaque instant son épée, tel quelque condottiere ivre au sac d'une cité. Auprès de ce soudard, la délicieuse Desdemona paraissait ridicule, et les grandioses images de Shakespeare, lancées par cette voix, ressemblaient à une pourpre royale sur les épaules d'un rustre. Malgré cela, mieux qu'Irving lui-même, mieux que Garrick, d'illustre mémoire, cet humble acteur de faubourg rendait la pensée générale du poète... L'amour, c'était cette gesticulation féroce, cet égoïsme passionné, qui allait quelquefois jusqu'au meurtre, toujours jusqu'à l'hostilité... (42).

Au Globe Theatre, le *Songe d'une Nuit d'Eté* le ravit. Il

(40) H. Rebell : *Chants de la Pluie et du Soleil*. Paris, Charles, 1894. p. 7.
(41) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 252.
(42) *Ibid.*, p. IV-VI.

goûta l'actualité de ces scènes du XVI[e] siècle, « l'éternelle actualité de la vie, prise dans ce qu'elle a d'essentiel et de toujours renaissant (43) ».

En ce génie complexe et étonnamment varié, ainsi qu'en un jardin étrange et féerique où se marient toutes les végétations, l'observation du moraliste s'unit aux rêveries du poète, les grâces et les larmes suivent de près les divertissements joyeux du caricaturiste. Dans le Songe..., il y a trois pièces entrelacées qui viennent se fondre dans un finale comme celui des Maîtres Chanteurs où, après les tendres dolences d'Eva, les sots discours de Beckmann, le chant de la Bannière, ainsi qu'un Hymne à l'Art Nouveau, éclate dans un crescendo d'espérance et de gloire (44).

Rebell ne manquait jamais d'aller à Covent-Garden chaque fois qu'on y donnait un opéra de Wagner.

C'est avec les maîtres de la musique, de la peinture, avec les poètes que nous pouvons nous consoler de la vie qui est pour nous tous aussi dure et aussi cruelle, écrivait-il à un ami. Jadis les désespérés de l'amour, les blessés de l'existence allaient chercher la guérison dans un couvent et, n'ayant pu avoir le paradis sur la terre, demandaient à Dieu celui du ciel. Nous, nous en avons un près de nous, accessible à tous ceux qui veulent bien déposer à son entrée, pour de hautes jouissances, le bagage des mesquins intérêts, des basses préoccupations (45).

...L'amour est toujours une solitude; on sent que son être ne suffit plus, on a besoin dans sa vie d'une autre âme, différente de la sienne, et qui cependant la comprenne; et puis jamais l'union souhaitée ne se réalise; car, il faut le dire, la possession est un leurre. On n'étreint qu'une chimère, une

(43) Hugues Rebell : *Une Représentation au Théâtre du Globe. Le « Songe d'une Nuit d'Eté ». Nantes-Lyrique*, 1[er] et 5 février 1890.

(44) *Ibid.*

(45) Lettre inédite. Cf. aussi *Baisers d'Ennemis* (p. 155) : « La musique! N'était-ce pas l'art suprême, la religion moderne qui remplaçait les croyances primitives et ouvrait aux pauvres désespérés de la foi le délicieux paradis des harmonies, une route de berceuses caresses vers un empyrée idéal que nos plus célestes rêveries n'eussent jamais sans son secours entrevus? »

ombre, l'âme vous échappe toujours, l'âme est toujours adultère. L'admirable symbole de Lohengrin nous l'apprend assez; la femme, si aimante soit-elle, ne peut s'empêcher de douter de vous, de manquer de confiance, de ne pas accepter votre pensée; et l'homme lui-même croit-il jusqu'à la fin à son rêve? Ne voit-il pas un jour la terrible, l'abominable réalité, l'abîme qui le sépare de son amour? Souffrir et pleurer, voilà le lot de tous ceux qui pensent et qui aiment, quelque heureux qu'ils paraissent aux yeux des imbéciles. La joie n'existe que pour les êtres qui se contentent de boire, de manger et de « coïter ». Mieux vaut encore avoir une âme et souffrir que de jouir à la façon de ces gens-là (46).

C'était à peu près le thème désolé du roman que Rebell était en train d'écrire. Cherchant à se reconnaître à travers ses successifs avatars, il se livrait dans *Baisers d'Ennemis* à un minutieux examen de conscience. Dans ce roman composite, ingénu jusque dans l'artifice, il donnait à la fois sa confession d'un enfant du siècle et l'analyse de son état d'âme. Ame et confession d'un juvénile des Esseintes de province dressant, face au bilan de ses amoureux déboires, la somme de ses préférences artistiques et littéraires. Telles pages sur Swinburne et Keats étaient manifestement inspirées par les pages correspondantes dans *A Rebours* sur Baudelaire, Mallarmé et Verlaine. Evoquant avec une sympathie exempte de malice sa jeunesse sans joie, tour à tour enthousiaste et sceptique, il se composait une attitude. Tout de noir vêtu, l'air mélancolico-rêveur, il agissait et pensait comme des Esseintes, à rebours. « En compagnie de philosophes il causait volontiers de choses légères et entretenait les courtisanes de métaphysique (47). Sa confession n'était pas

(46) Lettre inédite. Cf. *Baisers d'Ennemis*, p. 227 : « L'amour ne subsiste entre deux êtres que s'ils veulent consentir à toujours s'ignorer », et aussi (fragment d'une lettre inédite) : « L'amitié, pour mon compte du moins, console de l'amour, de l'impossible amour. La femme presque toujours vous éloigne de vos amis pour ne pas vous donner une affection supérieure. »

(47) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. VII.

achevée qu'une nouvelle influence était venue corser toutes celles qu'il avait subies. Avant son départ pour Londres, le 31 janvier 1889, il était entré au Théâtre-Libre. On y représentait les *Résignés* d'Henry Céard. Les angoisses de Charmeretz, le sceptique héros de cette comédie bourgeoise, ses vaines aspirations vers un idéal entrevu et qui se dérobe toujours, Rebell les avait éprouvées, sinon réellement, du moins en imagination, en écoutant *Lohengrin* (48), « légende admirable et naïve qui en des harmonies angéliques et doucement tristes (49) dit le mystère de la vie, les douleurs irrémédiables de l'amour : la jeune fille éternellement anxieuse attendant toujours l'Aimé qui doit lui apporter le Bonheur et le Doute se glissant dans les unions les plus tendres, et l'illusion qui une fois brisée ne se répare jamais (50). » Cette légende, Céard, aussi fanatique de Wagner que de Becque et Flaubert, l'avait transposée dans la « réalité quotidienne », en la poussant au noir.

Formulées en sombres axiomes, Rebell reconnaissait ses propres lamentations dans les tirades de Charmeretz, directeur du journal le *Mépris Souverain*, affirmant : « la vie est faite d'à peu-près... Tout n'est que misère dans notre intelligence et misère dans notre cœur. Puisque toutes les circonstances de la vie nous enlèvent un peu de l'estime que nous avions pour nous, un peu de l'affection que nous avions dans les autres, résignons-nous (51). » Ainsi fit Rebell le soir des *Résignés*. En sortant du Théâtre-Libre, il se retrouva plus mélancolique que jamais, mais sans colère, ayant frappé vainement à

(48) Au IIIe acte des *Résignés*, l'héroïne joue au piano le dernier appel du héraut au premier acte de *Lohengrin*. En maintes curieuses pages des *Terrains à vendre au bord de la mer*, Céard exposa son admiration pour Wagner. Voyez surtout p. 442.

(49) Les *Baisers d'Ennemis* furent « admirativement dédiés » à Henry Céard, « au noble artiste qui, le soir des *Résignés*, évoqua dans un décor de réalité quotidienne, mais selon de lointaines harmonies, notre âme moderne, lasse et veuve d'illusions ».

(50) H. Rebell : *A propos de Wagner*. *Nantes-Mondain*, 4 octobre 1890.

(51) Henry Céard : *Les Résignés*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1889, pp. 115-118.

tous les systèmes, et ne voulant pas s'abandonner aux grossièretés du matérialisme. Pessimiste, « parce qu'il n'estimait pas qu'un penseur sérieux pût avoir foi en ce monde ou l'aimer (52) », il n'avait que du mépris pour la gloire , la richesse, l'amour et toutes les liaisons humaines. Comme le Charmeretz qu'il venait d'applaudir, il résolut, lui aussi, de regarder « se dérouler la vie sans daigner se mêler à ses joies, sans jamais frémir de ses colères (53) ». Il ne s'abstiendrait pas de vivre, crainte de l'ennui qui résulte de l'inaction, mais il se jurait « de se garder de désirs trop ardents et de demander aux jours des promesses décevantes (54) ». « Vivre dignement et s'ennoblir l'âme », par les voyages et par l'étude, telle lui apparaissait la suprême sagesse (55).

Il rêvait maintenant de « cette Italie merveilleuse qui est pour nous tous le pays natal, où nous avons vécu une vie antérieure, plus noble, la terre d'élection que tout artiste, Wagner ou Gœthe, Byron ou Shelley regrette dans son pays éphémère de brume et de nuit (56) ». Il se promettait d'y aller en pèlerinage dès qu'il posséderait à fond les souvenirs glorieux de son histoire (56 *bis*).

Vers la fin de 1890, au bout d'une année de séjour en Angleterre, il reparut à Nantes. Cinq volumes de poèmes et d'essais, les *Jeudis Saints, les Méprisants, Tymandra*, les *Etourdissements, Athlètes et Psychologues*, publiés à Paris, chez le bibliopole Vanier, éditeur des modernes, lui avaient valu une enviable réputation de lettré auprès des cénacles nantais. Membre de la Société littéraire du Sud-Ouest et de la Société des Bibliophiles bretons, collabo-

(52) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 119.
(53) H. Céard : *Les Résignés*. Acte II, sc. 1re, p. 52.
(54) *Ibid.*
(55) H. Rebell : *Athlètes et Psychologues*, p. 12.
(56) Lettre inédite.
(56 *bis*) « A vingt-cinq ans [1892] on le trouvait enfermé chez lui avec un professeur d'allemand un jour, d'italien le lendemain; il apprenait ces langues avec avidité et gourmandise. Il apprenait jusques aux dialectes de Naples et de Venise afin que rien des littératures qu'il aimait ne lui échappât; et il lisait, il traduisait. » René Boylesve : *Hugues Rebell*. *L'Ermitage*, 15 juin 1905, p. 330.

rateur de *Nantes-Mondain* et du *Korrigan*, il figurait déjà quoique âgé de vingt-trois ans seulement, dans le *Parnasse Breton Contemporain*. Mais faisant fi de cette gloire locale, après avoir paradoxé quelque temps avec ses amis dans son home discrètement élégant de la rue des Arts, de nouveau Rebell s'éloigna de Nantes. Shakespeare l'avait attiré en Angleterre, Wagner, « le plus merveilleux artiste que le monde ait produit depuis Shakespeare », l'attira en Allemagne. C'était en juillet 1891. Sur la route de Cassel à Willemsohe, il respira un air embaumé de parfums d'arbres, et nota sur son carnet : « Se réjouir et s'affliger trente fois par heure, tel est le but des voyages : une âme bien portante est une grande fabrique d'émotions, une usine dont les ouvriers ne chôment jamais (57) ». A Bayreuth, il communia avec une religieuse ferveur dans la tétralogie, qui rend à l'homme les nobles instincts des héros, « œuvre aussi éclatante de vigueur, de joie et de sérénité qu'un tableau de Rubens, un drame de Shakespeare, un dessin de Vinci ». Du fond de son être, le rythme musical fit s'éveiller des nostalgies et des aspirations, Le chœur des pèlerins dans *Tannhäuser*, « qui veut être triomphal et que l'on sent si douloureux, — douloureux de renoncements imposés, de rêves détruits ; ce chœur qui a la douceur des voies résignées et éteintes, et auquel un soir d'automne prête sa magnificence funéraire », lui rappela ses propres renoncements et ses rêves détruits. Comparables à un feu d'arabesques, à une course de Protée, les *Maîtres Chanteurs* l'éblouirent encore une fois. *Tristan et Iseult* lui firent mieux comprendre l'inconscience de l'amour. *Parsifal* exalta son âme, *Parsifal*, ce drame lyrique où « le grand idéaliste a voulu pour ses derniers jours créer un monde de paix et de beauté qui fût son paradis. Hélas ! paradis désiré, entrevu plutôt qu'atteint. Les plaintes se mêlent

(57) H. Rebell : En voyage (*Notes d'un Album. La Judith de Lucas Cranach.*) *Nantes-Lyrique*, 16 avril 1892.

aux critiques et Parsifal lui-même ne parvient à Montsalvat que l'âme blessée, peut-être souillée par la vie (58). »

Au retour de ce voyage en Allemagne, Rebell vint s'installer à Paris, 25, rue Claude-Bernard. Avide de jouissances artistiques, il fréquenta les expositions de Durand-Ruel et le Salon de la Rose-Croix, admirant ici les fortes et tranquilles paysanneries de Pissaro et les adorables portraits de femmes de Renoir, là les triptyques symboliques de Charles Maurin, les inquiétants et magnifiques dessins de Knoff, les toiles mystiques de Schwabe, les rêves architecturaux d'Albert Traschel, et les peupliers de Claude Monet (59). Toujours éclectique, il s'intéressait aux classiques autant qu'aux modernes, et au Louvre faisait de longues stations devant les mélancolies de Rembrandt, les extases des Primitifs, le rêve galant de Watteau, le « cantique triomphal de Rubens avec les foules ivres et glorieuses de ses Kermesses, les roses charnures, les croupes étalées dans l'orgueil d'un sang riche et puissant » (60). De la peinture, avec le même enthousiasme il passait à la musique. Aux Concerts Lamoureux il suivait l' « essor magnifiquement fougueux, emporté, d'une âme vers la joie » qu'est la *Neuvième Symphonie.* La joie, c'était ce que Rebell cherchait partout autour de lui et ne trouvait nulle part. « Les danses du Moulin-Rouge, la gaieté des bals masqués », cela le faisait songer à « cette orgie du dernier acte de Lucrèce Borgia où les chants de fête se changent en *De profundis*. Des fous furieux minent les hôtels et les palais. Le luxe, et par conséquent l'Art, la Pensée sont bannis désormais du monde (61). » En ce temps-là l'anarchie était en vogue. Elle régnait jusque dans les milieux littéraires. La « lutte

(58) H. Rebell : *Petites Notes wagnériennes. La Plume*, 1er octobre 1892.
(59) H. Rebell : *Lettre de Paris. Nantes-Lyrique et Korrigan*, 27 février et 19 mars 1892.
(60) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 153.
(61) H. Rebell : *Lettre de Paris. Nantes-Lyrique et Korrigan*, 19 mars 1892.

idéale » se poursuivait dans la cave du *Soleil d'Or*. Toutes les provinces, toutes les races, tous les systèmes, toutes les croyances communiaient, au milieu de la fumée des cigarettes et des pipes, devant des verres d'alcool, dans l'amour de l'art. Cela tenait à la fois du cabaret, de la réunion publique et du repaire de conspirateurs.

Dans le souterrain enfumé se succédaient sur une estrade flanquée d'un piano fourbu toutes sortes de personnages. Des compagnons anarchistes préconisaient en des couplets à la dynamite le chambardement universel. Des néophytes du lyrisme psalmodiaient en chevrotant d'émotion leurs premiers vers. Des chansonniers descendus de Montmartre accommodaient le régime à la vinaigrette. Il y avait des mystiques maigriots qui se disaient fils des anges et portaient leur petit chapeau rond comme une auréole. Il y avait des néo-païens qui invoquaient les Muses et ne juraient que par Zeus et Aphrodite. Il y avait de grisonnants Américains et des Flamands blondasses venus de Bruges-la-Morte et de Chicago dans le but de réformer la prosodie française (62).

La promiscuité et le tohu-bohu choquèrent Rebell. Discrètement il s'écarta des soirées de la *Plume*. Il se tourna, dans sa désolation, vers le grand-prêtre de l'Art, celui qu'il avait salué par ces vers :

Si grand que des Bourgeois aucun ne t'a compris,
Tu répands sur les fronts une clarté stellaire
Et t'envoles, songeur, le soir crépusculaire,
Tel un harfang géant aux mystérieux cris (63).

Dans le cadre familial et bourgeois d'une salle à manger, l' « harfang » se montra à son regard étonné sous les espèces et apparences d'un petit homme chaussé de pantoufles, qui, adossé contre un poêle de faïence, parlait d'une façon précieuse. Sagement assis sur des chaises, des fauteuils, des canapés, ses adeptes buvaient, en même temps que des grogs, ses propos qui étaient sibyllins,

(62) Adolphe Retté : *Au Pays des Lys Noirs*. Paris, 1913, p. 13.
(63) H. Rebell : *Les Méprisants*, pp. 211-212 (*A Stéphane Mallarmé*).

mais privés de sens. Un lourd ennui planait sur l'assemblée (64). Rebell regrettait ses illusions perdues. Le mirage dissipé, il allait de déception en déception. L'art, ce n'était plus cette fête de l'intelligence qu'il rêvait avec Gœthe, mais un moyen d'amuser des névrosés. Au pied de la tour mallarméenne, ce n'étaient partout que parades foraines. Chacun dressait son tréteau et par des grimaces et des contorsions s'ingéniait à attrouper les badauds, à retenir les snobs. On avait banni le naturel de la poésie, du roman, du théâtre, pour le remplacer par le maniérisme, la fausse naïveté, la fausse simplicité. Cosmopolites, l'art et la littérature avaient rompu avec la tradition. Reniant les maîtres français, les esthètes adoptaient de prétendus génies exotiques, s'engouaient de l'art maladroit, utilitaire et trop national d'un Ibsen, des prédications folles et barbares d'un Tolstoï (65), des fantoches de cimetière et de laideur de Maeterlinck (66). Sa formation classique reprenant le dessus, Rebell en appelait de tout ce qu'il voyait et de tout ce qu'il lisait à ses chers Hellènes épris de lumière et de beauté, et aux maîtres de la Renaissance, à Michel-Ange, à Benvenuto Cellini, à Germain Pilon (67).

En ces temps de démocratie, constatait-il dans l'*Ermitage* (68), l'écrivain ne s'adresse plus à un public très restreint de lettrés et de raffinés, mais à une foule de toutes les classes et de toutes les nations, ignorante et grossière, occupée seulement de babillages et d'intrigues. Devant elle, il ne peut garder cette élégance qui lui était si aisée quand il avait pour auditeurs des délicats. Ses mots ne seront pas compris s'il ne les souligne, son chant sera jugé insipide, s'il n'y met

(64) Ad. Retté : *Au Pays des Lys Noirs*, p. 202, et *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, 1903, pp. 91-92.

(65) H. Rebell : *La Poésie Française* [A propos de la nouvelle édition *du Pèlerin Passionné*], *L'Ermitage*, septembre 1893.

(66) H. Rebell : *Petites Notes wagnériennes : La Plume*, 1er octobre 1892.

(67) H. Rebell : *Lettre de Paris. Nantes-Lyrique et Korrigan*, 27 février 1892.

(68) H. Rebell : *A propos des Noces de Figaro* (*Notes sur l'Art moderne*), *L'Ermitage*, 15 août 1892.

de l'emphase. Puis la multitude dont il attendait des applaudissements veut être étonnée et lui laisse toute licence pour se montrer vulgaire. Il voit bien que, s'il reste naturel, il est déchu, il consent donc à déchoir

Désormais, il sera un clown ou un prophète, il portera une fausse barbe et une perruque de mage, et comme l'Auguste de l'Hippodrome, s'attachera dans le dos un soleil doré...

Nos écrivains savent tout : l'économie politique et les sciences, l'histoire et les langues; ils n'ont négligé que d'apprendre à écrire... Avec cette haine du latin, cette ignorance de notre admirable littérature du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, avec d'ailleurs cette hâte de composition et ce dédain des maîtres si commun à notre époque, ceux qui sont chargés de conserver notre vraie, notre seule richesse : la prose française! écrivent des livres comme au XVIII[e] siècle des amateurs ou des femmes du monde n'eussent osé écrire des lettres.

En politique, c'était le même gâchis. De mesquines vanités, de grossiers appétits avaient remplacé les nobles ambitions, les passions fortes. Les contemporains semblaient avoir perdu le goût de vivre, ils avaient peur d'être des hommes. Tels les avait fait le régime qui égalisait et nivelait tout, les êtres et les choses.

La démocratie n'a pas seulement la haine de l'or, de la banque, écrivait Rebell... (69). Elle a une haine plus ancienne, plus féroce : la haine de l'art. La démocratie étant uniquement le ventre, elle ne peut guère s'entendre avec l'art qui est la pensée. La démocratie songe à un bien-être médiocre et universel, l'art ne songe qu'au triomphe de l'Idée pour la joie des plus nobles. Ce sont de mortels ennemis... La démocratie surtout a l'hypocrisie et la fausse pudeur; de même qu'elle hait les beaux instincts de l'humanité, elle déteste les formes du corps et les belles expansions.

L'aversion que portait Rebell à la démocratie était à la fois instinctive et raisonnée.

Pour moi, écrivait-il à un ami (70), je n'aime que les

(69) *La Démocratie contemporaine. Ermitage*, février 1893.
(70) Lettre inédite.

siècles aristocrates et raffinés en volupté, parce que ce sont les siècles artistes et tout ce qui me les rappelle m'est précieux. Quant à la politique des braillards en casquettes de maquereaux et des bourgeois ignorants, elle me répugne. La Beauté et l'Art, deux faces d'une même chose : l'Idéal. Il faut aimer cela seulement et se moquer du reste.

Sa passion de l'Art l'avait fourvoyé dans de petits sentiers où, cinq ans durant, il s'était diverti à des jeux stériles et dangereux. Le symbolisme ni le naturalisme, la psychologie ni le scepticisme philosophique ne convenaient à son tempérament. Tour à tour il avait sacrifié à ces modes diverses, et ses successifs engouements s'étaient reflétés dans l'écriture de son premier roman, disparate, affectée, musquée, hérissée de majuscules, encombrée de vocables rares et désuets, avec, brochant sur le tout, un évident souci d'être moderne. Sous l'influence maléfique d'Huysmans (70 *bis*), il avait, dans la cohue des faux-maîtres, trop longtemps méconnu les maîtres. Moréas, avec le *Pèlerin passionné*, en retrouvant le « chant pur des ancêtres » lui avait enfin ouvert les yeux.

Pour la première fois depuis tant d'années, écrivait Rebell (71), nous voyons apparaître un poète viril qui ne pleurniche pas, qui ne se lamente pas, une main sur le cœur, parmi des cires peintes et au milieu d'un orchestre de foire. La poésie s'est éclairée; les villes en carton, les cygnes en bois, les lys en papier ont disparu. Voici des fleurs fraîches, voici des femmes aux chairs jeunes et amoureuses, une musique nous enivre, tantôt gracieuse, tantôt solennelle; des poèmes s'étalent avec une magnificence qu'on avait oubliée.

Le miracle s'était accompli parce que Moréas avait pris pour maîtres Ronsard, Malherbe, Racine et La Fontaine, retrouvant chez eux « la simple audace des tours, les mots sans alliage, le style ».

(70 *bis*) Plus tard, il raillera (*Défense de l'Italie*, *L'Ermitage*, novembre 1897) « les imaginations de faux mystique et de faux passionné, les terreurs et les extases de sacristain de l'auteur d'*A Rebours* et d'*En route* ».

(71) H. Rebell : *La Poésie française*. *L'Ermitage*, septembre 1893.

A l'exemple de Moréas, quittant les « broussailles et les arbres morts du symbolisme », résolument Hugues Rebell s'engagea sur la route royale des classiques.

Mais si la forme chez lui s'était clarifiée, l'esprit demeurait romantique. L'influence des décadents et celle de Céard persistaient encore. De quelque côté qu'il se tournât, Rebell rencontrait, même chez les plus grands artistes, la tristesse.

Sans doute, disait-il, c'est la destinée des artistes de ce temps de ne plus pouvoir évoquer la joie. Ils ont oublié le chœur d'Œdipe à Colonne, où Sophocle célèbre avec l'Attique le bonheur de vivre parmi les triomphes de la nature (72).

Ce bonheur perdu, Nietzsche allait le lui rendre. La découverte qu'il fit, au cours d'un nouveau voyage en Allemagne, de l'auteur de *Zarathoustra* marqua une époque dans la vie de Rebell. « Dans cette douloureuse solitude que le monde moderne ménage à ceux qui ont le culte de la pensée », il rencontra Nietzsche « comme au milieu d'une foule d'indifférents on rencontrerait l'ami souvent cherché (73). » Nietzsche fut pour lui, moins un maître qu'un ami, une manière de frère aîné qui lui ressemblait. La jeunesse de Nietzsche, comme la sienne avait été grave. Tous deux ils avaient aimé la poésie, la musique, la philosophie. Leur pensée avait mûri dans la solitude; ils avaient des haines et des admirations communes. Nietzsche s'était attaqué aux Philistins, Rebell aux Béotiens. Ils s'étaient donné enfin les mêmes maîtres : les Grecs, les Italiens de la Renaissance, et parmi ceux-ci Machiavel, qui, dans le *Prince*, *Castruccio Castracciani* et tels chapitres du *Discours sur Tite-Live*, « subordonne la petite morale du Bien de tous à la morale sociale et sacrifie les individus à de grands desseins (74) »,

(72) H. Rebell : *Petites Notes wagnériennes*. *La Plume*, 1er octobre 1892.
(73) H. Rebell : *Sur une traduction de Nietzsche*. *Mercure de France*, janvier 1895, p. 101.
(74) H. Rebell : *Défense de l'Italie*. *L'Ermitage*, novembre 1897.

les philosophes français du XVIIIe siècle, enfin (75). Ce qui n'était encore que flottant, à l'état de devenir chez Rebell, avait pris chez Nietzsche une forme définitive. Ce magnifique aristocrate, le plus grand, le plus sincère d'entre les Méprisants, acheva de le débarrasser du romantisme. Son influence compléta celle de Moréas. Spontanément Rebell donna son affection à ce génie qui, « durant toute sa vie intellectuelle, en dépit de ses transformations, eut le culte de l'homme supérieur, la haine de la démocratie et de la populace (76) ».

En Italie où, d'Allemagne, il passa ensuite, Rebell fut l'ombre du Voyageur : à Pompéi, dans les fougères de Pestum, il le suivit partout. A toute heure, « comme un guide qui se promènerait sur des monts couverts de forêts », Nietzsche le faisait sortir de la nuit des feuillages pour lui découvrir de nouveaux horizons (77). Rebell ne se lassait pas de l'admirer. Tout lui plaisait en lui : son âme fière, sa belle ivresse de poète et son amour mystique du monde, ses ironies furieuses, ses jeux de mots sanglants, et le grand style lyrique de Zarathoustra, torrent de poésie et de satire (78).

Grâce à Nietzsche, Rebell prenait enfin conscience de sa véritable personnalité. Le voile littéraire qui lui avait dérobé le monde se déchirait, ses yeux découvraient un spectacle qui l'émerveillait. Il voyait tressaillir le grand Pan, il entendait la grande voix de la nature (79) ; il ne voulait plus être « l'aveugle qui joue de la flûte au bout du pont », mais « le violoniste conscient du grand orchestre de l'Univers (80) ». « La pensée, l'amour, l'instinct mêlent chez une belle âme leur hymne glorieux :

(75) H. Rebell : *Le Culte des Idoles* (IV. *Le Nietzschéisme*). *La Centaine*, édit. 1929.

(76) H. Rebell : *Sur une traduction collective de Nietzsche. Mercure de France*, janvier 1895, p. 101.

(77) *Ibid.*, p. 100.

(78) *Ibid.*, p. 101.

(79) H. Rebell ; *Les Chants de la Pluie et du Soleil*, pp. III et 1.

(80) *Ibid.*, p. 139.

toute la nature l'acclame et elle acclame elle-même la nature (81). » Il avait cru jusqu'ici qu'il fallait avant tout être un artiste, rien qu'un artiste, son ambition maintenant était d'être, comme les maîtres de la Renaissance, un homme d'abord, un artiste ensuite, car « un grand art est l'œuvre d'une grande vie (82). » Celle qu'il avait menée le remplissait de stupeur et de dégoût.

Le prisonnier qui, après avoir forcé des portes, trompé ses gardiens, franchi vingt clôtures, retrouve enfin le soleil, l'air libre, le sourire d'une jeune femme, n'a pas cette plénitude de bonheur que ressent mon esprit, au sortir de le geôle douloureuse où il a gémi des années, disait-il.

On a peine à se figurer un amoureux des ténèbres, un homme qui se fait enfermer par plaisir dans un cachot. Tel étais-je pourtant et tels sont encore mes contemporains (83).

Debout, les cheveux au vent, ivre d'espace et de lumière, il abaissait sur ces larves humaines un regard plein de mépris, les foudroyait de ses invectives et de ses sarcasmes. Agité d'un délire sacré,

Je veux être un homme, s'écriait-il, cela seul importe,

J'ai en douaire non l'éternité, mais la vie et je veux vivre (84).

.. ..

... J'irai par les routes illuminées de soleil et je me lèverai dès l'aube et je marcherai toute la nuit.

Je veux me réjouir de tous ces sites riants : que ma bouche baise toutes les bouches féminines, que mes mains et mes yeux connaissent tant de jolies formes!

Mon regard sera plein de combats de nuages et de flots et de la féerie des cultures aux mille nuances et de l'agitation des foules bigarrées.

Mon esprit s'égarera parmi les hommes, les animaux et les plantes et j'entrerai aussi dans les vastes bibliothèques afin de posséder l'âme des peuples (85).

(81) H. Rebell : *L'Union des Trois Aristocraties*, Paris, 1894, p. 42.
(82) H. Rebell : *Chants de la Pluie et du Soleil*, p. 46.
(83) H. Rebell : *Ibid.*, p. 1.
(84) H. Rebell : *Chants de la Pluie et du Soleil*, p. 3.
(85) *Ibid.*, p. 16.

.. ..

... Oui, je me prostituerai à toute la nature afin que tout mon être se réjouisse et dise l'hymne divin (86).

.. ..

... Je ne suis point un dégoûté et mon désir n'a point de bornes (87).

.. ..

... Je ne crois point au Dieu de la foule, ni à son infaillibilité, ni à sa santé. Le consentement universel, c'est l'acceptation de l'erreur et de la folie, car les choses de l'intelligence ne sont point à l'usage du troupeau; la Pensée est une fleur rare que chacun ne trouve point sur sa route à piétiner.

Je ne m'occupe donc point de ce qu'on raconte dans les assemblées, des grosses erreurs fardées de vérité pour mettre le peuple en colère et lui arracher des larmes, mais je m'occupe de l'enseignement et des traditions des penseurs de tous les siècles (88).

. . . .

Les hommes de ce siècle ont la naïveté des primitifs, mais aussi leur ignorance, et par malheur, ils s'imaginent savoir.

Qui aura le courage de leur crier : votre vie est l'œuvre de toutes les vies passées; c'est ce que vous appelez barbarie, cruauté, injustice, c'est tout cela qui vous a créés.

Oh! que la pensée des ancêtres m'accompagne, que je voie toujours avec moi les hommes des anciens âges!

Empereurs féroces, ministres implacables! vous êtes nos collaborateurs dans l'œuvre de civilisation! Et je ne vous renierai point, mes pères, car il faudrait aussi renier l'âme que vous m'avez transmise (89).

. . . .

J'attends le Tyran, le Tyran beau et fort qui va venir. Pour lui je prépare l'encens et les couronnes, et je rythme des chants de héros.

C'est en vérité l'homme suprême, l'Homme qui s'élèvera et élèvera les forts comme lui.

(86) *Ibid.*, p. 31.
(87) *Ibid.*, p. 54.
(88) *Ibid.*, pp. 34 et 35.
(89) *Ibid.*, p. 81.

Il saura être roi.

Il saura dominer de sa verge de fer les multitudes et les courber sous son joug de beauté et de gloire.

Il saura contraindre les peuples à se guérir du médiocre et du laid.

Au nom de l'Idée dont il est le représentant magnifique, il arrachera les préjugés, il proscrira les principes infâmes.

Je le vois déchirer les bannières de la fausse révolution; je le vois effacer les mots grotesques : liberté, égalité, fraternité.

Il n'entrave en rien la marche du monde, mais il canalise la rivière; il dessèche les marais, il défriche les landes.

Un esprit triomphant le conduit et l'anime.

Il ne se soucie des humbles ni de la pitié, il se moque de l'individu comme de lui-même.

Il n'a foi que dans l'âme universelle, dans l'âme divine dont il est la superbe floraison.

Au besoin, il deviendra cruel, au besoin il sera le fléau des misérables.

Car il faut que l'homme suprême soit glorifié en ceux qu'il élèvera (90).

Hugues Rebell s'exaltait ainsi à crier ses joies et ses haines, à prôner une « morale noble et humaine », une « beauté respectueuse du Passé et confiante dans l'Avenir (91) ». Il chantait pour lui-même. Il n'avait pas d'illusions. Il savait que sa voix ne serait pas entendue. Les peuples vieillis croupissaient dans de petites habitudes, les races épuisées n'aspiraient qu'au repos, au néant. Abrutis par la machine qui les avait asservis, les hommes avaient oublié la nature. Ils pratiquaient les vertus qui rapetissent. Sa conception « toute héroïque et idéale de la vie, toute dédaigneuse du côté individuel des êtres (92) » n'était point faite pour les séduire.

Il les laissa à leurs cabanons.

Pour lui, transformant continuellement sa vie, il aspi-

(90) *Ibid.*, p. 44.
(91) *Ibid.*, p. 199.
(92) H. Rebell : *Les Rois*, par Jules Lemaître. *L'Ermitage*, décembre 1893.

rait à l'absolu et se définissait « un homme en route pour être Dieu ».

De la rue Claude-Bernard il se transporta 35, boulevard des Batignolles, et bâtit un abri pour ses rêves, retraite sacrée et inviolable, où seuls de rarissimes privilégiés étaient admis. Des tentures ménageaient une pénombre tiède, d'épais tapis, des objets précieux, chasubles, ciboires, pupitres de chantre achetés à des prêtres bretons donnaient au logis un air de sanctuaire, et c'en était un, en effet, où avec une ferveur accrue, Rebell vénérait les dieux échappés à la ruine de ses illusions. Des estampes de Baudouin, des eaux-fortes de Rops et de Félix Buhot, des dessins de Degas jetaient une note moderne sur les murs. Près de sa table de travail veillaient les inspiratrices sereines des mystiques, la Vénus de Botticelli, la Béatrice de Dante — Gabriel Rossetti, un moine de Vélasquez, « plein de la quiétude d'un exilé de l'action », le saint François d'Assises « étreignant le Christ descendu de sa croix. Au-dessus de la cheminée s'étalait une reproduction de la fresque de Mantegna évoquant les batailles d'Alexandre. Le masque de Baudelaire, « revivant avec son esprit toujours allumé dans les dédales intérieurs », tel que Zacharie Astruc l'avait moulé, était fixé sur le dossier de sa chaise, et les portraits de Wagner, « le front pacifique d'un génial combattant se reposant après le triomphe », et de Nietzsche, étaient toujours sous ses yeux comme pour le soutenir et l'encourager (93).

Du parquet au plafond, des bibliothèques se dressaient : amis et ennemis, poètes et romanciers, philosophes, chroniqueurs et historiens, grecs et latins, français, italiens, anglais, allemands se pressaient sur les rayons, et dans cette ruche Rebell butinait avec ivresse, à la façon de Renan, allant d'une époque à une autre, s'occupant de

(93) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, pp. 161-164. Voyez aussi : *Hugues Rebell*, par René Boylesve. *La Plume*, 1er août 1894.

toutes les classes, de toutes les sociétés. Mais cet amour qu'il portait à toutes les formes de la vie « n'excluait point des préférences et autorisait des dégoûts (94) ». Son intelligence rejetait tout système, toute doctrine qui s'opposaient à son complet développement.

Après l'avoir si longtemps cherchée, Hugues Rebell avait fini par trouver sa personnalité.

Ce qu'il pensait de Baudelaire pouvait désormais s'appliquer à lui-même :

« En vain son esprit fut souillé par d'antiques ou de modernes éducateurs ; en vain a-t-il endossé parfois le costume à la mode : dans son œuvre, il apparaît délivré de toute influence étrangère, retrouvant pour créer la simplicité primitive (95). »

AURIANT.

(94) H. Rebell : *Le Dilettantisme. L'Ermitage*, août 1893.
(95) Opinion sur Baudelaire. *Le Tombeau de Charles Baudelaire*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire de la Plume, 1896, p. 102.

ÉLÉGIE D'AUTOMNE

A René Coste.

Je suis venu chasser dans tes vignes, ce soir...
Ce soir d'automne, qui ressemble à tant de soirs!...
Mon chien, souple et léger, se glisse entre les feuilles
Et, parfois, il s'arrête et son regard recueille
Un ordre de mes yeux, un geste de ma main...
Nous suivons, tous les deux, l'habituel chemin,
Mais mon fusil pèse un peu plus à mon épaule.
Soudain, vrillée dans l'air, une caille s'envole,
Et le chien me regarde et s'étonne de voir
Que je n'ai pas tiré comme les autres soirs...

Le ciel crépusculaire est toujours aussi beau;
Aux feuilles de la vigne, aux briques du hameau
Les rayons du soleil incandescent éveillent
Toutes les féeries et toutes les merveilles...
Ce soir, ce soir d'automne est semblable à tous ceux
Dont nous avons empli notre cœur et nos yeux :
Soirs de lumière et de douceur, où l'âme plie
Comme une branche sous la brise,... soirs où prie
Une lointaine foi qui n'est déjà plus nous
Et brûle notre sang sans forcer nos genoux!...

Ce soir de pourpre et d'or est semblable, et pourtant,
Sur ta maison, le léger voile qu'il étend,
— Sur ta maison aux volets clos, aux portes closes —
Se fane ainsi qu'au parc se flétrissent les roses,...
Et, dans le lointain clair où sonnent les clochers,
C'est une vision que mes yeux vont chercher,
— Et c'est une autre voix qu'entendent mes oreilles,
Cloches de joie ou de douleur, cloches pareilles
Qui sonnez la naissance et qui sonnez la mort!...

L'airain de notre cœur devrait être aussi fort
Que celui dont le chant de deuil ou d'allégresse
S'exhale tour à tour, et meurtrit ou caresse...
Mais, faible est notre cœur vulnérable à l'amour,
Et s'il résonne ainsi qu'une cloche, toujours
Le battant prend un peu de sa vie et l'emporte
Dans le chant qui se mêle au vol des feuilles mortes...

...Je suis venu chasser dans tes vignes, ce soir
D'un automne, qui est semblable à tant de soirs
Où, dans le vent léger, nous regardions ensemble
Le baiser du soleil sur les feuilles qui tremblent
Et l'eau crépusculaire où va sombrer le jour...
Je sais que tu ne viendras plus, que ton bras, lourd
Du poids de ton fusil, ne me fera plus signe...
Tout seuls, mon chien et moi traverserons la vigne
Et le chaume émaillé de bruyère et de thym...
... Un clocher rose, un cyprès noir dans le lointain,
Sur la colline émerveillée de crépuscule,
Sont ton dernier sourire et l'adieu qui recule
Jusqu'au gouffre sans fond où le regard se perd
Dans ce ciel de lumière, houleux comme la mer!...

Octobre 1929.

TOUNY-LÉRYS.

ORGANISATION DES FRONTIÈRES

ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION

Cette question a fait l'objet, tant au Parlement que dans la presse, de nombreuses discussions et interventions depuis la publication de notre article dans le numéro du 1er novembre du *Mercure*. Nous les résumerons dans l'ordre chronologique.

Nous avons pu obtenir des renseignements certains sur la durée de la construction, par les Allemands, des grands forts ou « feste » de la rive gauche de la Moselle, à Metz. Le groupe fortifié, dit aujourd'hui groupe Lorraine, dénommé par les Allemands « feste Lothringen », et situé à l'ouest de Saulny et du Point du Jour, a été construit de 1899 à 1903, avec renforcement des façades en moellons par des bétonnages en 1912. Il est à 8 kil. de la Place. Cette durée est à peu près la même que celle qui a été nécessaire pour construire les deux grands forts de Douaumont et Vacherauville, à Verdun.

Nous venions d'adresser notre article au *Mercure* lorsque le *Temps* a signalé, fin octobre, le voyage d'inspection des travaux de la frontière du nord-est, depuis le Grand-Duché de Luxembourg jusqu'au Rhin et le long du cours du Rhin par une délégation de la commission de l'armée du Sénat, comprenant MM. Albert Lebrun, président, Pierre Berger, vice-président, et le général Hirschauer, membre, accompagnés des officiers directeurs des travaux dans les 6e et 20e régions. D'une manière générale, ils ont trouvé les travaux moins avancés qu'ils ne l'espéraient après leur visite de l'an dernier. Ils comptaient demander à la commission d'insister avec

force auprès du gouvernement pour faire en sorte qu'ils soient exécutés à un rythme plus accéléré.

A propos du renvoi (10) page 564, M. Lebrun nous fait observer que c'est lui, et non M. Chéron, ministre des Finances, qui, dans un discours au Conseil général de Meurthe-et-Moselle, s'est écrié : « L'Histoire dira si la France a été trop loin dans la série des concessions et des sacrifices consentis au raffermissement de la paix. » Seulement, à ce moment il sera peut-être trop tard. Nous parlions aussi de travaux exécutés à Toul; M. Lebrun nous dit qu'il n'en a pas entendu parler.

Dans une interpellation à la Chambre, le 5 novembre, qui a suscité une émotion considérable tant à la Chambre que dans l'opinion, M. Franklin-Bouillon a donné le détail des travaux offensifs, camouflés, exécutés par les Allemands dans la zone occupée, chemins de fer, routes, ponts, etc. En particulier tout serait organisé pour que cent vingt trains par jour puissent être lancés dans la direction de notre frontière, vers Thionville et la région minière de Longwy. Avant la guerre il y avait vingt-six ponts sur le Rhin; malgré certaines protestations, dix nouveaux ponts ont été ou vont être construits. Tout le matériel des chemins de fer du Reich est aujourd'hui muni de freins automatiques, de sorte que les trains de marchandises peuvent atteindre 50 kilomètres par heure avec une charge de près de 1.000 tonnes.

Enfin les Allemands ont créé le train automobile militaire, et organisé un nombre considérable de lignes d'automobiles, employant des voitures de 40 chevaux, pouvant transporter une section complète d'infanterie. Les Allemands ont été surpris, la nuit, se livrant à des expériences de convois automobiles par dix ou douze voitures, soi-disant commerciales, en vue d'assurer le transport rapide des troupes. Les Allemands ont, en outre, mis à l'étude la construction de cinq autostrades

de Cologne à la frontière belge, de Coblence à la frontière belge, de Mayence et de Mannheim à la frontière luxembourgeoise et à la nôtre; grâce à cette dernière autostrade, deux des sept divisions de la Reichswehr pourront être transportées dans une nuit sur notre frontière.

La volonté d'offensive apparaît là avec une force indiscutable. Les plans sont d'ailleurs faits pour créer une organisation semblable sur la frontière polonaise. Remarquons, en passant, qu'il résulte de ces indications que c'est vers la frontière belge et luxembourgeoise, qui constitue une trouée non protégée actuellement, que porterait l'effort principal des Allemands. On se croirait reporté à la veille de la guerre de 1914, où l'on pouvait voir les Allemands préparer, comme l'expérience le prouvait peu après, l'invasion de la Belgique et de la trouée Montmédy-Charleville en utilisant des lignes préparées dès le temps de paix, Stavelot-Muno (près de Carignan) et la déviation de la ligne des Ardennes à Montmédy pour remplacer le tunnel, déjà mis hors d'usage en 1870, par une voie contournant la Place, dont tous les éléments étaient réunis à Trèves, dans l'ordre de pose.

Ces préparatifs allemands en Rhénanie, faits à notre barbe, ne sont d'ailleurs que la répétition de ceux découverts par les alliés à la frontière polonaise et vers Kœnigsberg, en 1925, et détruits partiellement seulement par les alliés. L'indulgence, pour ne pas dire plus, dont nous avons fait preuve à ce moment, n'a pu qu'encourager les Allemands et on peut être certain que, aussitôt notre évacuation de la Rhénanie terminée, ces travaux vont reprendre de plus belle.

Quand on a assisté à l'invasion de 1870, qu'on a senti, comme tous les gens de l'est, venir la guerre de 1914, plusieurs années à l'avance, et qu'on a vu, pour ainsi dire tracés sur le sol, les travaux préparatoires exécutés par les Allemands, peu de temps avant la guerre, en vue

de l'invasion par la Belgique méridionale et la trouée Montmédy-Charleville, comme on le voit actuellement en Rhénanie, on ne peut que partager, avec la Chambre et l'opinion, l'émotion produite par les révélations courageuses de M. Franklin-Bouillon, qu'il a bien fait de porter à la tribune de la Chambre.

En 1914 il n'y avait que l'état-major pour ne pas croire à l'invasion par la Belgique. Le fameux plan 17 supposait que l'attaque allemande se ferait par la trouée de Charmes; un corps, concentré vers Rethel, surveillait bien les débouchés de la forêt des Ardennes, mais l'état-major ne songeait même pas à une invasion par le Nord. C'est l'opinion publique qui avait raison contre lui. Il n'y a donc pas lieu de s'indigner quand un député vient, comme M. Franklin-Bouillon, dénoncer à la Chambre et au pays des préparatifs offensifs aussi caractérisés, et demander quelles mesures on a prises pour y parer.

Dans le discours prononcé le 8 novembre par M. Briand, redevenu ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet Tardieu, en réponse à M. Franklin-Bouillon, le ministre des Affaires étrangères a parlé des émotions d'audience, et s'est défendu avec son habileté ordinaire d'avoir un bandeau sur les yeux, et d'avoir manqué de clairvoyance. Pour lui, M. Franklin-Bouillon exagère, pour le moins. Il lui a reproché de troubler le pays en apportant à la tribune les éléments d'un document rédigé par le colonel Fischer, directeur des transports rhénans, rapport transmis au général Guillaumat, et communiqué au ministre de la Guerre. Il reconnaît cependant qu'il y a eu des réalisations, et un programme dont l'étendue est inquiétante. Mais d'après une convention du 4 août 1929, le programme allemand est ajourné à douze ans, nos droits étant d'ailleurs réservés après cette période. Pour le moment beaucoup de lignes vont disparaître.

Le ministre a terminé par le couplet habituel sur l'es-

prit de Locarno, le rapprochement franco-allemand et la paix, couplet qui commence à s'user et qu'on aimerait voir rajeunir et surtout compléter par un couplet sur la sécurité, inspiré, par exemple, du discours de M. Maginot à Longeville. Il viendrait d'autant plus à propos que même certains Allemands, dont M. Franklin-Bouillon a cité des écrits, dénoncent le danger du militarisme prussien. Mais quoi qu'en dise le ministre des Affaires étrangères, cette convention du 4 août 29 est un nouvel abandon de nos droits, comme l'était déjà l'accord conclu au sujet des travaux effectués dans l'est, à la frontière polonaise et comme le sont toutes les conventions que nous concluons avec les Allemands. D'ailleurs, comme le fait remarquer avec raison Clemenceau dans ses Mémoires, ces abandons successifs ont commencé dès que, après le traité de paix conclu, il prit sa retraite. Il fallait, dit-il, continuer à tenir bon; au lieu de cela, on a tout lâché.

La *Gazette de Cologne* a donné, à la date du 20 novembre, les indications suivantes sur l'accord conclu entre l'Allemagne et les gouvernements alliés au sujet des chemins de fer de Rhénanie considérés comme voies stratégiques.

Pour la ligne de la vallée de l'Ahr, conduisant de Remagen sur le Rhin à Gerolstein, une voie de raccord, qui constituait une véritable troisième voie, sera supprimée sur une longueur de 900 mètres. Les avancées de cette ligne vers la Belgique, de Gerolstein à Steinebrück, et de Jünckerath à Losheim, seront ramenées à une voie unique.

En ce qui concerne la ligne de Münster-am-Stein à Hombourg, elle n'aura plus qu'une voie sur les 19 kilomètres qui séparent Münster-am-Stein d'Odernheim.

La liaison directe entre la rive droite du Rhin et la vallée de l'Ahr, autour de Bodendorf, près Remagen, sera supprimée.

L'Allemagne a pris également l'engagement, pour les voies qui, d'Odernheim à Staudernheim, joignent la vallée de la Nahe à celle de la Glan, de n'employer à l'avenir que des rails de 35 kilos par mètre.

Trois quais d'embarquement militaires seront détruits à Ehrang, Jünckerath, Schaidt, et onze autres raccourcis.

L'Allemagne a enfin promis au cours des dix premières années de ne pas porter à quatre voies les lignes Cologne-Düren et Coblence-Ehrang et de ne pas augmenter, de Maxau (près Carlsruhe) à la frontière hollandaise, le nombre des voies traversant le Rhin.

M. Maginot, ministre de la Guerre, accompagné du général Debeney, chef d'état-major général de l'armée, et du général Bellague, président de la Commission d'organisation des régions fortifiées, est allé, le 18 novembre, examiner sur place les projets d'organisation défensive et se rendre compte de l'état d'avancement des travaux dans les régions de Metz, Thionville et Strasbourg. Sa visite a duré deux jours. Il a commencé par la région de Thionville. Le lendemain il se rendait sur la crête des Vosges, au nord de Péchelbronn, puis dans la forêt de Haguenau, où le colonel Frossard, directeur des travaux dans ce secteur, lui montra quelques casemates édifiées, face au Rhin, à la lisière des forêts.

Au retour de son voyage d'inspection, M. Maginot a fait les déclarations suivantes à la presse :

Je suis loin d'être mécontent de ce que j'ai vu. Le plan des travaux à exécuter pour la défense de la frontière, lorsqu'on en juge sur place, est judicieusement conçu, s'adapte parfaitement au terrain et tient pleinement compte des enseignements de la guerre. Certains travaux sont commencés et, à en juger par le zèle intelligent que déploient nos officiers du génie, qui sont vraiment à la hauteur de leur tâche, on peut être assuré qu'autant que la saison le permettra, ils seront poussés avec activité. Je ne doute pas que ceux qui visiteront la frontière l'année prochaine, à la même époque, ne fassent des constatations rassurantes.

Ces déclarations optimistes du ministre de la Guerre contrastent heureusement avec le discours, plutôt pessimiste, de Longeville. L'organisation de la frontière n'a

pas pu se modifier sensiblement pendant la période de formation du nouveau ministère, quelque longue qu'elle ait été. D'autre part on ne peut pas soupçonner M. Maginot de voir les choses plus en rose depuis qu'il est ministre de la Guerre. La vérité, plus simple, c'est que nos officiers du génie, si compétents et dévoués, ont fait et feront l'impossible pour rattraper le temps perdu, et qu'en les voyant à l'œuvre, sur le terrain, on reprend confiance.

Le *Temps*, dans son N° du 22 novembre, publie un article intitulé l'*Organisation des frontières,* ne portant pas de signature, mais où l'on reconnaît la manière du général Nudant (1).

Le bastion de Lorraine est, dit-il, de capitale importance et à réaliser en première urgence. Il comporterait sur son flanc droit l'organisation défensive de la ligne du Rhin, et la région fortifiée irait de Nancy-Pont-Saint-Vincent à Metz et Thionville, pour se prolonger ensuite en direction de Longwy. En arrière de cet ensemble d'organisations se trouveraient encore la Place de Verdun et les forts de la Meuse, la reliant directement à celle de Toul.

Pourquoi, ajoute-t-il, le Luxembourg, à l'exemple de la Suisse, ne prendrait-il pas toutes les mesures de nature à sauvegarder sa neutralité? Le cas échéant, se contenterait-il, comme en 1914, de barrer la route à l'envahisseur avec la voiture de la grande-duchesse? Il serait plus logique qu'il entrât, lui aussi, dans le système de défense résultant des organisations franco-belges. Quoi qu'il en soit, la nécessité s'impose à nous de couvrir le bassin de Longwy, aujourd'hui l'un des plus importants de France; et cette couverture indispen-

(1) Voir dans le *Temps* du 6 décembre une analyse par le général Nudant du « Journal du maréchal Wilson », où on trouvera des appréciations très intéressantes sur les maréchaux Joffre et Foch, sur Clemenceau, le président Wilson, le général Sarrail, M. Painlevé, etc. Le maréchal n'est pas tendre pour le président Wilson, qu'il tient pour un malade à demi fou. Il avait, dit-il, peu de ménagement pour les militaires : « Quand le général Le Rond eut commencé la lecture du rapport (sur le Traité de paix), le président Wilson prétendit que les militaires n'avaient pas à s'occuper des frontières! Foch, Bliss et moi, nous nous en allâmes donc. »

sable constituera l'aile gauche de la région fortifiée, comme la ligne Bitche-Wissembourg en constitue l'aile droite.

D'autre part, les dispositions prises par nos amis belges à Liége et bientôt à Namur renforceront les nôtres.

Or, ce sont là à peu près les idées que nous avons développées dans notre article du 1er novembre; nous sommes heureux de pouvoir le mettre sous la haute autorité du général Nudant.

M. Maginot a fourni à la Commission de l'armée de la Chambre, le 27 novembre, des renseignements plus détaillés sur son voyage :

Le ministre a notamment développé la conception actuelle de notre système défensif, rappelant à ce propos comment, après de laborieuses études nécessitées par la complexité du problème, l'accord s'est établi au cours de cette année entre tous les techniciens consultés et comment les plans de notre organisation nettement défensive ont été approuvés par le cabinet que présidait M. Poincaré.

C'est ainsi que M. Paul Painlevé a pu passer sans retard les premiers marchés destinés à assurer la mise en train des travaux. Or, M. André Maginot, après une étude personnelle faite sur place, s'est déclaré partisan du système adopté, qui lui semble s'adapter parfaitement au terrain et tenir compte des enseignements de la guerre. Il a donc exposé devant la commission les grandes lignes des organisations défensives prévues sur les frontières du nord-est, du nord et du sud-est, faisant ressortir la différence qui existera entre le système fortifié en cours d'exécution et celui que nous possédions en 1914 et qui avait été édifié par le général Séré de Rivières.

Le système actuel est destiné avant tout à être utilisé par les troupes de couverture sur la frontière même, pour en empêcher la violation. En dehors de ces fortifications permanentes, tenues en état constant d'entretien, en vue précisément de leur utilisation par les troupes de couverture, la fortification du moment jouera un rôle des plus importants. Par sa souplesse, par son adaptation aux circonstances, par

son évolution possible et parallèle aux progrès de la science, elle peut être utilisée sur tous les terrains et par toutes les troupes; elle est capable, d'une part, de donner aux organisations défensives permanentes la profondeur nécessaire, et, d'autre part, de constituer un barrage dans les régions découvertes.

M. Maginot a insisté sur ces organisations du moment, qui seront réalisées à l'aide des ressources des parcs mobiles de fortification.

Il a exposé ensuite l'organisation détaillée des secteurs de défense, l'importance des ouvrages, leurs dispositifs techniques, leur armement, ainsi que l'équipement des zones arrière, les évaluations financières et le plan d'emploi des crédits votés par le Parlement.

Le ministre envisage à cet effet la création d'un compte spécial qu'il se propose de soumettre très prochainement au Parlement.

L'ensemble des travaux ne pourra être terminé avant 1934. Dès 1930, les troupes de couverture trouveront, le cas échéant, sur le terrain, des éléments suffisants pour s'y établir solidement.

Ajoutons que M. Maginot a insisté sur ce fait que la défense de la frontière ne peut constituer la défense du territoire national. Celui-ci est exposé à des attaques aériennes puissantes. Il faut donc que la défense aérienne, en accord avec le ministre de l'air, soit assurée; tous les points vitaux sont à protéger, et la population civile doit être défendue. Des crédits importants sont prévus à cet effet.

Pour conclure, le ministre a fait connaître à la commission les principes dont il est inspiré pour la répartition des troupes sur le territoire national et la constitution de la couverture, en exécution de la loi d'organisation de l'armée, lorsque l'occupation de la 3e zone rhénane (Mayence) aura pris fin.

Malgré l'obscurité de ce compte-rendu, on peut en déduire quelques remarques intéressantes. Le système de fortification permanente auquel on travaille actuellement en Alsace, par exemple, est destiné avant tout à

être utilisé par les troupes de couverture sur la frontière même, pour en empêcher la violation. Ces fortifications permanentes pourront être renforcées par la fortification du moment, de manière à leur donner la profondeur nécessaire; ces fortifications du moment pouvant être utilisées aussi pour constituer des barrages dans les régions découvertes.

Quant aux secteurs de défense proprement dits, bastion de Lorraine, etc., et aux ouvrages qui doivent les constituer, on peut induire de ce compte rendu qu'ils seront entrepris ou complétés plus tard; le ministre s'est borné à en exposer l'organisation détaillée telle qu'elle est prévue; mais le compte rendu est muet sur la désignation exacte des secteurs, leur composition, leur armement, etc...

L'ensemble des travaux ne pourra être terminé avant 1934, comme nous l'indiquions dans notre premier article. Dès 1930 les troupes de couverture trouveront, le cas échéant, sur le terrain, des éléments suffisants pour s'y établir solidement. En résumé on a été au plus pressé, la protection immédiate de la frontière; le reste viendra après. Le principe de la défense de la frontière elle-même est à retenir et doit être approuvé complètement.

On connaît maintenant les emplacements des divisions après l'évacuation de la Rhénanie, c'est-à-dire des troupes devant servir à la couverture et à l'occupation des positions fortifiées :

2e région : Une division de la 3e à Amiens, Beauvais, Soissons, Compiègne et Mézières;

6e région : deux divisions, la 42e à Metz et Thionville; la 12e (reconstituée) à Châlons ou Reims, Verdun et Bar-le-Duc;

7e région : deux divisions, la 13e à Besançon, Belfort, Chaumont et Langres; la 14e à Mulhouse, Neuf-Brisach, Colmar, Remiremont et Gérardmer;

20e région : 3 divisions, la 11e à Nancy, Saint-Avold et

Bitche; la 43e à Strasbourg, Saverne, Mutzig, Haguenau et Wissembourg; la 2e nord-africaine, à deux brigades, à Toul, Epinal, Sarrebourg et Morhange.

Cette dernière pouvant être envoyée dans le midi, 12e ou 16e région, qui enverraient, l'une ou l'autre, à la 20e une division du territoire.

§

Le numéro de l'*Illustration* du 30 novembre, consacré à Clemenceau, reproduit ses mémoires parlés recueillis par son secrétaire et ses opinions sur les événements auxquels il a été mêlé. A propos de la guerre de 1914-18 et du traité, il dit :

On nous reproche d'avoir signé l'armistice trop tôt et d'avoir empêché nos troupes d'entrer en Allemagne (2), alors que les Allemands nous accordaient tout, rendaient leurs canons, leurs fusils, leurs prisonniers, évacuaient la France, la Pologne; d'autre part, il avait été convenu — et c'était au prix de cet engagement-là que les Etats-Unis étaient entrés dans la mêlée — qu'une fois les quatorze points du président Wilson accordés, nous poserions les armes.

On nous a reproché de ne pas avoir détaché la Rhénanie de l'Allemagne. L'annexion, outre qu'elle n'est plus de notre temps, était impossible; les Anglais et les Américains s'y seraient opposés. Mais j'ai obtenu, malgré Lloyd George, qui voulait borner l'occupation de la Rhénanie à deux ans, ou rien, et cela grâce à Wilson, que la durée de l'occupation fût portée à quinze ans. Nous n'y sommes que pour veiller à l'execution du traité. Si les Boches remplissent leurs engagements, nous partons. *S'ils ne les remplissent pas, nous restons, nous restons au delà de quinze ans, nous restons cent ans s'il le faut,* jusqu'à ce qu'ils aient payé ce qu'ils nous doivent, *et ceci en vertu des articles 428, 429 et 430 du traité, dont personne n'a l'air de soupçonner l'existence.* Mais qui

(2) Un certain nombre d'étrangers étaient aussi de cet avis. Un Hollandais ami, qui était en Allemagne au moment de l'armistice, disait que le peuple, crédule, trompé par ses gouvernants, ne se croyait pas battu, parce que le pays n'avait pas été envahi.

a lu le traité? *Et si,* UNE FOIS QUE NOUS AURONS ÉVACUÉ, LES BOCHES VIOLENT LEURS ENGAGEMENTS, EH BIEN, NOUS RÉOCCUPONS, toujours en vertu de ces articles. Alors? est-ce que nous ne l'avons pas, le Rhin? Qu'est-ce qu'on veut de plus?

Il semble bien en effet qu'on n'a pas l'air de se douter, en France ni en Allemagne, de notre droit absolu à réoccuper le Rhin dans l'hypothèse où les Allemands n'exécuteraient pas leurs engagements, point des plus importants dans la question qui nous occupe, la défense des frontières.

On m'a fait un crime de m'être contenté des frontières de 1870. J'ai essayé d'avoir Landau. Un jour, j'ai dit à Balfour que nous l'avions avant 1815; il m'a répondu : « Mon pauvre ami! » Songez donc que, deux jours avant de déposer le Traité, on a failli tout remettre en question. J'ai réussi seulement à avoir la Sarre. *Et qu'est-ce qu'on en a fait, de la Sarre? Demandez à Poincaré et à Briand ce qu'on a fait de la Sarre.*

Clemenceau aurait pu demander aussi ce qu'on avait fait de l'alliance polonaise. Le prince Radziwill vient de prononcer, dans les premiers jours de décembre, un important discours sur la politique extérieure, à Lwow. Il ne doute pas de la sincérité de la France, ni de l'aide qu'elle donnerait à la Pologne en cas d'attaque de la frontière occidentale, conformément à l'alliance conclue. Mais, dit-il, on n'ignore pas que la politique qui a tiré son nom de Locarno ne nous donne aucune garantie sous ce rapport, et c'est là l'objection que nous soulevons justement contre les pactes locarniens. » Ainsi la soi-disant politique locarnienne aboutit à faire douter de nous un de nos alliés les plus sûrs et les plus importants.

On me dit : « Vous n'avez pas obtenu assez! » Et je prétends que si, moi! que j'ai obtenu ce que logiquement je pouvais obtenir! Mais voilà! La valeur d'un traité n'est que dans son application. Il fallait continuer et tenir bon. Qu'est-ce qu'on a fait? Rien! des discours! que de discours!

Après moi, M. Millerand est venu, et d'autres — et le traité

s'est écroulé. Le traité obligeait l'Allemagne à nous livrer du charbon gratuitement; on lui a versé 2 milliards en échange. Partout où le traité disait 100 milliards, M. Millerand et ses successeurs ont dit : « Non, non! c'est beaucoup trop! donnez-nous 50 milliards, 30 milliards, nous vous tenons quittes du reste. »

Quant à la présidence de la République, l'Assemblée Nationale a bien fait de m'écarter. Je n'y serais pas resté trois mois. Vous ne me voyez pas approuvant Locarno, la réintégration, avec félicitations et congratulations du gouvernement, de ces gens qui ont failli nous faire crever, l'impunité pour les traîtres, les espions, les déserteurs et autres crapules... Je serais sorti de ma boîte un beau jour, et j'aurais dit : « Non, il m'est impossible d'accepter ça, de donner mon nom à ça. »

Nous avons tenu à reproduire ce long extrait des déclarations de Clemenceau, qui éclaire bien des choses, parce qu'il montre bien, comme nous le disons plus haut, que les abandons successifs de nos droits et des fruits de notre victoire que nous avons consentis aux Allemands ont commencé dès après la conclusion du traité, abandons qui nous ont conduits petit à petit à la situation presque d'infériorité, en tous cas difficile, où nous nous débattons actuellement avec les Allemands et nos ex-alliés. On peut maintenant dire, *à posteriori*, que toutes ces difficultés nous auraient été épargnées si l'Assemblée nationale avait désigné pour la présidence de la République Clemenceau, le patriote ardent et clairvoyant, l'homme de la politique nationale.

Ces déclarations posthumes de Clemenceau éclairent en outre un certain nombre de points restés obscurs pour le public dans la genèse du traité. Elles porteront peut-être ombrage à quelques personnalités politiques de premier et de second plan, mais cette considération n'aurait pas effrayé Clemenceau.

Si le Parlement et l'opinion ne réagissent énergiquement, les négociations qui viennent d'être entamées au

sujet de la Sarre, sans que personne puisse dire pour quelle raison elles ont été engagées, risquent d'allonger encore la liste des conventions avec l'Allemagne qui, depuis dix ans, ont diminué nos droits et nos garanties, y compris nos garanties militaires. Ces négociations sur la Sarre reposent sur une équivoque voulue. On prétend réserver la question politique; mais on envisage des combinaisons qui supposent *a priori* l'annexion du territoire de la Sarre à l'Allemagne.

Les manifestations rhénanes, en grande partie de commande, qui se sont produites lors de l'évacuation de Coblence (3), auraient gagné à être plus modestes. Elles montrent une fois de plus que, tandis qu'au nom d'un idéal généreux, nous ne pensons qu'à clore une période de l'histoire, nos voisins ne cherchent qu'à en ouvrir une nouvelle, la période de la revanche. Décidément nous sommes trop polis avec ces gens-là, qui ne comprennent et ne comprendront jamais que la force, à la manière de Bismarck.

Nous avons sans cesse diminué les pouvoirs que nous donnait le traité de paix, et on nous a répondu par les manœuvres de l'autonomisme (4), qui se soutient surtout par l'appui des Allemands, et des minorités nationales, Anschluss, etc., les intrigues au Maroc, et des préparatifs offensifs de guerre nettement dirigés contre nous. Et nous ne parlons pas des usines russes qui fabriquent obus, gaz asphyxiants, etc..., pour les Allemands, et que nous ne pouvons contrôler. En voilà assez; il n'est que temps que notre politique vis-à-vis des Allemands change. Il y a encore en France assez d'éléments d'intelligence et de cœur capables d'imposer le choix viril

(3) Beaucoup de Rhénans nous regrettent; quoique rattachés à la Prusse depuis un siècle, ils disent encore, quand ils passent le Rhin, qu'ils vont en Prusse. Il n'y a qu'à causer cinq minutes avec des habitants de Trêves, cette antique cité gallo-romaine, et capitale de la Rhénanie, pour être fixé.

(4) L'autonomisme se maintient uniquement grâce au clergé local, qui nous est hostile, et prend son mot d'ordre en Allemagne. C'est là qu'il faut frapper, et nous le pouvons, rien qu'avec les armes du Concordat. Il

et courageux. Qu'ils agissent! Le pays entier les approuvera; il dort, mais il vit. Travaillons à le réveiller.

§

Le 7 décembre, un coup de théâtre s'est produit à Berlin, à propos du plan Young. Le docteur Schacht, président de la Reichsbank, qui représenta l'Allemagne au comité Young et au comité d'organisation de la Banque des règlements internationaux, a adressé au gouvernement du Reich un mémoire où il critique d'une façon très acerbe la façon dont les gouvernements étrangers et le gouvernement du Reich lui-même ont traité jusqu'à présent le plan Young. Il critique la gestion financière du Reich, et plus encore des Etats et des municipalités de l'Allemagne, ajoutant que le déficit menace jusqu'aux chemins de fer, qui sont la principale garantie du plan Young. Ces critiques sont d'ailleurs en grande partie fondées; elles avaient déjà été faites par l'agent général des paiements, sir Parker Gilbert, et M. Poincaré avait multiplié les avertissements.

La conclusion du Dr Schacht, c'est que l'Allemagne ne pourra pas supporter les aggravations de charges qu'on lui a déjà imposées et qu'on se propose encore de lui imposer à la 2e Conférence de la Haye. Il dénonce l'avidité de M. Snowden, le principal bénéficiaire de ces augmentations.

L'intervention du Dr Schacht a causé dans les milieux gouvernementaux une grande stupéfaction. On considère que c'est là une manœuvre politique dirigée contre le gouvernement, qu'on s'explique par le désir du Dr Schacht, nationaliste, de jouer, à la faveur des circonstances, les premiers rôles dans l'Etat,

n'y a qu'à déplacer les meneurs et les envoyer dans la Lorraine française ou allemande, arrondissements de Metz, Forbach, Thionville, etc., où règne encore le Concordat, mais où l'autonomisme et le cléricalisme sont inconnus. Il suffit de vouloir; mais il semble qu'on n'ose pas.

Cette attaque du Dr Schacht ne peut que fortifier les adversaires du plan Young.

Il est probable que nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec ce plan, et on voit en même temps que ceux qui ne considéraient ces négociations ainsi que celles sur la Sarre qu'avec méfiance n'avaient pas tout à fait tort, non plus que ceux qui estimaient que nous évacuions trop tôt la Rhénanie, que nous serons peut-être obligés de réoccuper, en vertu des articles 428, 429 et 430 du Traité.

§

On nous représente souvent, à l'étranger, comme une nation militaire au moment même où nous venons de réduire la durée du service militaire et l'effectif de notre armée. La confusion qui était faite jusqu'ici de toutes nos dépenses militaires dans le budget de la guerre pouvait, jusqu'à un certain point, justifier ces critiques. La séparation en deux budgets distincts contribuera à restituer à la France sa vraie figure devant l'opinion du monde.

D'après le rapport sur ce budget, la France dépense pour la défense de son propre territoire 4 milliards 1/2, et 1.750 millions pour la défense des territoires d'outre-mer; en outre, une somme de 104 millions figure encore au compte spécial d'entretien de l'armée du Rhin, pour l'entretien d'un effectif progressivement décroissant en Allemagne sur la rive gauche du Rhin jusqu'en juillet 1930. La Commission des Finances de la Chambre a ainsi entériné par avance la politique de paix poursuivie par le gouvernement. C'est peut-être aller un peu vite en besogne. Il y a lieu de remarquer que nos dépenses sont inférieures de 10 % à celles de 1914. En prenant les dépenses totales de défense nationale pour les dates 1914 et 1930, nous verrons qu'en France elles ont diminué de 500 millions, alors qu'en Grande-Bretagne elles ont cru

de 3 milliards 680 millions, et aux Etats-Unis de 13 milliards 350 millions.

La comparaison de ces chiffres avec les budgets militaires des pays voisins montre que pour l'entretien de 280.000 hommes dont 106.000 de carrière, nous dépensons moins que les Allemands pour la Reichswehr (100.000 hommes). Notre budget est inférieur aussi au budget britannique et au budget italien. La séparation des dépenses était réalisée dans les deux pays depuis longtemps; c'est ainsi que le budget britannique ne comporte aucun crédit pour l'armée des Indes, et le budget de la guerre italien ne fait pas état des troupes de Tripolitaine, etc... En France, c'est la première fois que la séparation est faite, ce qui permettra la comparaison.

Quant aux Etats-Unis, leur budget militaire atteint aujourd'hui 13 milliards de francs et 18 milliards en 1930; les dépenses navales se monteront, pour 1930 et les six prochaines années, à 30 milliards de francs, si la prochaine Conférence navale n'aboutit pas à une réduction sérieuse des armements sur mer. Le président Hoover, dans un message aux dernier Congrés, constate que « le total de nos dépenses militaires dépasse celui des plus grandes puissances militaires du monde. » Aussi il participera à la Conférence avec « le désir de réduire le lourd fardeau économique du désarmement ».

Le débat qui s'est ouvert à la Chambre le 11 décembre sur le budget de la guerre, a pris de suite une grande importance. Du discours de M. Daladier il y a lieu de retenir le tableau saisissant qu'il trace de l'armée allemande et de l'armée italienne.

En Allemagne, la Reichswehr, armée de cadres et de soldats de métier, inspire autour d'elle une sorte de terreur. Avec quels effectifs? Avec 4.000 officiers contre vos 25.000; avec 20.000 sous-officiers contre vos 40.000; avec 74.000 hommes contre les 282.000 que vous possédez.

Oui, c'est une armée forte et puissante, non point tant à

cause de ses effectifs qu'à cause de son matériel, celui qu'elle a le droit de construire et celui qu'elle a construit sans en avoir le droit; c'est une armée plus dangereuse encore par l'esprit qui l'anime, une armée orientée vers l'encadrement de la nation et fondée sur ce principe que les dépenses de personnel importent moins que les dépenses de matériel.

Ce qui est le plus redoutable, c'est l'esprit qui anime le ministère de la guerre du Reich, c'est la collaboration étroite entre la direction de l'armée et la grande industrie métallurgique et chimique.

Car nous sommes à une heure où les nations interdisent la guerre chimique, mais où beaucoup d'entre elles donnent l'impression de la préparer.

Ce qui m'inquiète, c'est ce souci de mobilité, cette collaboration avec l'industrie, cette aviation commerciale qui est actuellement la première du monde.

Et si nous nous tournons vers l'Italie, dont le chef nous a assez avertis qu'un jour elle ferait explosion, nous voyons une armée de 234.000 hommes, des crédits militaires de 3 milliards 630 millions dont 20 % sont consacrés au matériel et à la guerre chimique.

La durée du service est en principe de dix-huit mois; en fait, certains conscrits font six mois, d'autres trois mois. Avec des crédits votés pour 200.000 hommes, on instruit 350.000 hommes chaque année.

Voilà une armée moderne, animée de l'esprit de mobilité dont la collaboration avec l'industrie est parfaite et qui inspire à certaines régions françaises une inquiétude incontestable.

M. Pierre Cathala dit avec raison que la sécurité du pays est la plus haute responsabilité du Parlement. Le tableau qu'il trace à son tour de l'armée allemande d'aujourd'hui est du plus haut intérêt.

Si l'on compare notre armée à l'armée allemande, on peut être inquiet. Au mépris du traité de Versailles, l'Allemagne se consacre spécialement à la préparation de la guerre chimique, qui lui paraît la guerre de demain.

Son armée, moins chargée d'hommes, plus riche de maté-

riel, est plus moderne que la nôtre, et sa valeur offensive est tout à fait redoutable. Le traité de Versailles? L'Allemagne a su s'en servir et le général Nollet a pu dire que le traité de Versailles l'avait dotée d'une véritable armée moderne.

La Reichswehr est plus qu'une armée de coups de main, elle est l'encadrement de toute la nation, prête à la guerre de masse comme l'était l'armée allemande de 1914.

Le vrai potentiel de guerre allemand, c'est la volonté de l'Allemagne de rester une grande nation et de saisir l'hégémonie.

En face de ces risques de guerre, quelle est notre situation militaire? Nous avons un certain nombre de soldats de métier, et derrière eux des réserves dont la propagande anglaise essaye de nous priver. Les régiments de 1914? Ils ont disparu. Un régiment, c'est un fichier et non plus un corps vivant comme naguère. Notre seule force, ce sont les réserves instruites qui ne sont pas sous les drapeaux.

Entre une tactique moderne inspirée par les développements du matériel et la tactique d'hier, nos meilleurs officiers hésitent. Nous n'avons qu'une armée de transition qui ne sait trop ce qu'elle doit faire.

Notre armée doit être une armée de réserves. Il faut nous tenir à cette conception.

Quand le ministre demandera de l'argent pour les fortifications et le matériel, nous le lui donnerons. Mais c'est sur le plan international qu'à notre avis le problème de la sécurité des nations doit être posé et résolu.

M. Pierre Cot voudrait organiser la défense de la frontière uniquement avec de petits ouvrages, complétés par de l'artillerie lourde et des bataillons de mitrailleuses. Il n'a pas confiance, dit-il, dans ce système de protection qui consiste à enterrer « des cuirassés toujours à l'ancre ». Il préférerait la création d'un système basé sur ceci que l'invisibilité doit primer la protection suivant les enseignements de la guerre.

M. Jean Fabry, président de la Commission de l'armée, signale aussi le danger de la Reichswehr et des formations offensives qu'elle est destinée à encadrer.

L'Allemagne, dit-il, s'est donné le moyen de jeter sur notre frontière, quand elle le voudra, des troupes de choc comprenant de 300.000 à 400.000 hommes et munies d'un matériel facile à transporter. Voilà le danger.

En ce qui concerne la défense des frontières, il se déclare favorable, comme M. Pierre Cot, au système des « fortifications du moment ». Toutefois, il ne condamne pas entièrement les fortifications lourdes et admet qu'un solide barrage défendu par une forte artillerie peut être nécessaire sur certains points particulièrement importants, comme le bassin de Briey.

Ces deux orateurs n'oublient qu'une chose, c'est que, pour défendre des fortifications du moment, plus ou moins analogues aux tranchées de la dernière guerre, il faut beaucoup de monde et « des réserves ». Or le propre de la fortification permanente ou semi-permanente est de permettre à une troupe très inférieure en nombre de garder une position plusieurs jours et même beaucoup plus longtemps, comme l'ont prouvé depuis longtemps, dans notre histoire militaire, les nombreuses défenses héroïques qui l'ont illustrée. Les organisations comme celles que préconisent MM. Pierre Cot et Fabry, sous l'influence des faits de la guerre de 1914-1918, défendues par des hommes n'ayant que quelques mois de service, ce qui est le cas pour les troupes de couverture, seraient balayées en peu de temps par les troupes de choc des formations allemandes. D'ailleurs c'est en connaissance de cause que l'état-major de l'armée, sous la haute direction du maréchal Pétain, a adopté définitivement le système des régions fortifiées, basé sur des ouvrages permanents que renforcent et complètent les fortifications du moment.

M. Fabry ajoutait qu'il n'accepterait pas de considérer comme troupes de couverture des divisions qui sont actuellement réparties dans toute la France.

On ne peut appeler troupes de couverture, dit-il, que celles

qui sont à la frontière, qui connaissent les lieux et qui peuvent immédiatement intervenir en cas de danger.

On ne peut qu'approuver entièrement, comme l'a fait d'ailleurs la Chambre entière, ces dernières observations de M. Fabry.

M. Jean Fabry a donné, dans son discours, des renseignements très intéressants sur l'état comparé des forces allemandes et françaises au début d'un conflit.

On sait, a-t-il dit, que la Reichwehr compte 100.000 hommes et la Schupo 110.000 hommes. Grâce à son système de réserves, l'Allemagne peut appeler en outre 200.000 hommes d'un jour à l'autre. En tout, plus de 400.000 hommes de troupes de choc, dotées d'un matériel facilement et rapidement transportable, grâce à la multiplication des chemins de fer, des routes et des véhicules automobiles.

En face de cette armée d'élite, de quoi disposons-nous? Lorsque sera appliqué le service d'un an, nous pourrons compter sur 350.000 hommes; en attendant, nous devons nous contenter de 205.000 hommes. De nouvelles réductions sont donc impossibles. . . . .

D'après les chiffres donnés par M. Maginot dans le discours dont nous allons parler, nous comptions en 1924 579.565 hommes de troupe; nous n'en compterons plus que 440.419 en 1930, métropole et colonies comprises.

Le discours de M. Maginot, en réponse aux précédents orateurs, a produit une forte impression. Nous le reproduirons textuellement en ce qui concerne l'organisation des frontières, parce que c'est la première fois que cette organisation est exposée officiellement dans son ensemble, ensuite parce que celle que nous avons exposée s'en rapproche beaucoup; la principale différence, c'est que, étant plus libre, nous avons pu entrer dans plus de détails, notamment en ce qui concerne des régions non encore fortifiées, comme celle de Longwy, question que

compliquent les pourparlers rendus nécessaires avec le Luxembourg.

Remarquons, dans cette organisation, l'emploi, même dans les ouvrages importants, de pièces supérieures aux canons de campagne, à l'exclusion de l'artillerie lourde, et l'emploi considérable qui est fait des mitrailleuses, conformément aux enseignements de la dernière guerre.

L'observation de M. Franklin-Bouillon que cette organisation aurait dû être réalisée avant l'évacuation de la Rhénanie, et non en 1934 seulement, comme l'indique le ministre, nous paraît des plus judicieuses. Mais il est encore temps d'arrêter cette évacuation, si nous le voulons sérieusement, comme nous l'avons déjà dit.

Tout le monde est d'accord, a dit M. Maginot, sur la nécessité d'une ligne de feu continue, organisation défensive à laquelle nous obligent le service d'un an et l'absence de la barrière du Rhin. Après de nombreuses controverses doctrinales, on a décidé de repousser toute formule rigide :

Sur la frontière des Alpes, on barrera seulement les voies d'accès, tandis que la région de Nice sera fortifiée. En Alsace, on utilisera le Rhin et la ligne boisée qui le longe, en établissant des mitrailleuses sous casemates aux passages, avec des rocades, à l'arrière, pour l'artillerie.

Dans les Vosges, on prépare la destruction des points d'accès et l'établissement de postes légers. En terrain découvert, on combinera la fortification légère et les ouvrages plus importants.

Enfin, sur les points particulièrement menacés, on prévoit des ouvrages plus considérables, qui pourront étaler largement sur le terrain leurs organes de feu, reliés par des communications souterraines.

Ils disposeront d'armes automatiques et de pièces supérieures aux pièces de campagne, mais non d'artillerie lourde. Telle est l'organisation prévue pour la vaste trouée de Lorraine, route séculaire des invasions, que le voisinage de centres industriels et miniers, qui constituent un de nos princi-

paux arsenaux de guerre, et la proximité de la capitale désignent à l'envahisseur.

La frontière du nord sera dotée de mitrailleuses sans abri et traitée en champ de bataille du moment où pourront s'y porter des parcs mobiles de fortification, pièces maîtresses de notre organisation.

Nous ne pouvions pas songer à élever une sorte de muraille de France, d'ailleurs trop coûteuse. Aussi a-t-on prévu des moyens très puissants et très mobiles pour organiser la défense en s'inspirant toujours de cette double règle : tenir compte du terrain, établir partout où il le faut une ligne de feu continue.

C'est un système moderne, sage, qui tient compte des enseignements de la guerre et est susceptible de suppléer, pendant les premiers jours, à l'insuffisance numérique de l'avant-garde de notre couverture.

Ce système, il faut qu'il soit terminé avant 1934, avant la période des classes creuses. Quand elle s'ouvrira, il faut que le pays ait vraiment le sentiment qu'il est à l'abri de l'invasion dont la victoire n'arrive jamais à compenser les irréparables dommages.

Le ministre de la Guerre terminait, « non pas sur une note optimiste, car il faut se garder de l'optimisme lorsque la sécurité du pays est en cause », mais sur une observation qui lui paraissait correspondre à la réalité des choses : l'organisation militaire, si nous savons consentir les sacrifices nécessaires, est capable de décourager ceux qui pourraient nourrir de mauvais desseins à l'encontre de notre pays.

Mais, pour cela, il faut que toutes les conditions que j'ai indiquées soient remplies et il vous faudra, au cours des années prochaines, accorder au ministre de la guerre, quel qu'il soit, tout ce qui est nécessaire.

A chaque instant, on appelle l'attention de ce peuple sur les efforts accomplis par certains pays étrangers pour augmenter ou restaurer leur puissance militaire. Il ne faut pas en tirer argument pour considérer nos efforts comme insuffisants et se décourager; bien au contraire, il faut réaliser

l'effort nécessaire avec persévérance et sans aucune défaillance.

Rappelons-nous que les vaillantes et mâles qualités de ce peuple ne sont pas perdues. Dans cette constatation puisons des motifs, non pas pour désespérer, mais pour affirmer la volonté de la France de vivre et de travailler en paix.

A la séance de la Chambre du 14 décembre, à propos du budget des poudres, M. Ch. Baron, socialiste, a traité la question de la guerre chimique.

L'Allemagne, a-t-il dit, paraît avoir augmenté considérablement son armement par la suite de l'augmentation de sa production d'azote qui aurait atteint 800.000 tonnes en 1928, ce qui correspond à 16.000 tonnes d'explosifs environ. En France, nous sommes obligés d'acheter la matière première de l'acide sulfurique, les pyrites, en Espagne et en Italie. Que deviendrait la défense nationale si les marchés nous étaient fermés? Nous devons faire ce que l'Allemagne a fait pendant la guerre, en traitant le gypse, le vulgaire sulfate de chaux qui se trouve en abondance dans les Pyrénées et dans les Alpes. Stolzenberg est encore, en Allemagne, le grand préparateur de la guerre chimique; il l'organise en particulier pour les Soviets qui ont à Moscou une école de guerre chimique et qui entretiennent, entre autres moyens de guerre, 280 usines de gaz toxiques, plus un certain nombre de laboratoires produisant les bacilles nocifs.

Et M. Ch. Baron terminait en montrant la crise des cadres qui mettait en péril la science française.

M. Ch. Baron ayant été chaleureusement applaudi par la grande majorité de l'Assemblée, M. Petsche, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a répondu qu'il était indispensable de résoudre d'abord la crise des cadres, et affirmé que les efforts accomplis par le monopole dans l'ordre technique seront poursuivis, notamment en ce qui concerne la fabrication des nitrates.

Le 14 décembre, M. Tardieu a reçu les ministres des Finances et de la Guerre, les présidents des Commissions des Finances et de l'Armée du Sénat et de la Chambre,

les rapporteurs des budgets de la Guerre des deux Assemblées, un contrôleur général et le général inspecteur des travaux des frontières.

Cette entrevue, dit l'Agence Havas, avait pour objet d'achever l'examen du programme gouvernemental relatif à l'organisation des frontières. Ce programme a été approuvé.

Ainsi lorsque MM. Painlevé et Maginot venaient successivement affirmer que les travaux d'organisation des frontières étaient poussés activement et que l'essentiel serait terminé avant le 30 juin prochain, l'examen du programme n'était même pas achevé. Mais ne chicanons pas; le principal, c'est qu'il soit maintenant arrêté définitivement.

Le fait que M. Tardieu se soit occupé personnellement de la question de l'organisation des frontières est de bon augure. Un article du *Temps*, en date du 17 décembre, qui reflète certainement l'opinion gouvernementale, montre que l'esprit qui régit notre politique vis-à-vis de l'Allemagne est changé, et est maintenant plus ferme et plus clairvoyant.

La fin de cet article est à lire :

Hier encore, le général Grœner, ministre de la Reichswehr, qui a la réputation d'être un ferme républicain dégagé de toute influence nationaliste, faisait à la *Germania*, sous prétexte de réfuter ce qui fut dit à la Chambre française au sujet de l'armée allemande, des déclarations qui ne sont pas précisément de nature à raffermir la confiance. Il a plaidé la thèse connue de l'Allemagne désarmée « dans une mesure qui ne peut être surpassée ». Il a raillé l'idée qu'une armée sans armement moderne, sans artillerie lourde, sans chars d'assaut, sans aviation, puisse constituer une force offensive contre une armée comme celle dont dispose la France. Il a soutenu, non sans audace, que l'armée allemande compte 100.000 hommes, pas un de plus, sans réserves d'aucune sorte, car la police, à l'en croire, ne serait pas utilisable militairement...

Le général Grœner eût fait preuve de prudence en gardant

le silence. Ses affirmations ne sauraient prévaloir contre des faits dûment établis. Les 100.000 soldats de la Reichswehr forment une armée de cadres dans laquelle viendraient se grouper, en cas de mobilisation, au moins 400.000 hommes instruits et entraînés par des associations dont le caractère militaire est connu. Le désarmement de l'Allemagne n'a jamais été complet et la Reichswehr constitue dans l'Etat allemand une sorte de force autonome dont le travail échappe même au contrôle du gouvernement responsable. Ses contacts avec les groupements réactionnaires ont été trop souvent dénoncés en Allemagne même pour qu'on puisse avoir des doutes sur l'esprit qui l'anime. Ce qui est beaucoup plus important, d'ailleurs, que le désarmement matériel, fût-il aussi complet que le prétend le général Grœner, c'est le désarmement moral. Or, en ce qui concerne celui-ci, le peuple allemand en est toujours à devoir faire la preuve de son évolution décisive. Peut-être faudra-t-il plus d'une génération pour qu'il puisse accomplir efficacement cet effort sur lui-même, mais on ne saurait trouver mauvais que jusque-là ceux pour lesquels la puissance allemande reste une menace au centre de l'Europe prennent les précautions indispensables pour que la politique nécessaire de réconciliation et de rapprochement ne se tourne point contre la paix qu'elle doit servir.

Le 18 décembre, le budget de la guerre a été voté. On peut s'étonner et se féliciter de n'avoir pas vu se dresser de résistance sérieuse devant les précisions relatives apportées par le ministre de la guerre sur les dépenses afférentes à la réfection de notre organisation défensive aux frontières.

Le ministère des Affaires Etrangères vient de publier les documents relatifs aux accords sur les chemins de fer rhénans conclus le 4 août 1929, dont M. Briand a parlé à la Chambre dans sa réponse au discours de M. Franklin-Bouillon. Ils sont conformes, d'une manière générale, au résumé que nous en avons donné plus haut. L'essentiel est que les droits que nous tenons du traité soient entièrement sauvegardés, et pendant la période de douze

ans prévue par l'accord, et, surtout, après cette période. Ce n'est que sous cette réserve que la Conférence des ambassadeurs a consenti à ne pas exiger l'exécution intégrale du programme des destructions des ouvrages militaires qu'elle avait envisagée en 1922. Dans la lettre de M. Briand du 4 août à l'ambassadeur d'Allemagne, il est dit qu'il doit demeurer naturellement entendu que « les gouvernements intéressés ne renoncent en aucune manière à faire usage éventuellement des droits qu'ils tiennent de l'article 43 du traité de paix, soit en ce qui concerne les travaux qui seraient exécutés à l'expiration de la période de douze ans mentionnée au paragraphe 11 sur les lignes et ouvrages qui y sont énumérés, soit à l'égard de tous travaux ferroviaires exécutés, avant ou après l'expiration de la dite période, en un point quelconque de la zone démilitarisée, et qui constitueraient à leurs yeux une infraction au dit article 43. » Cet article 43 est celui qui interdit, dans la zone rhénane démilitarisée, en même temps que le maintien ou la construction de fortifications, et l'entretien ou le rassemblement de forces armées, à titre permanent ou temporaire, « le maintien de toutes facilités matérielles de mobilisation ».

Tout est bien qui finit bien. Mais il n'en est pas moins vrai que les lignes critiquées avaient été construites sous nos yeux et en violation du traité. Que sera-ce quand nous aurons évacué toute la rive gauche du Rhin, et malgré la convention que nous venons de rappeler? Le précédent analogue des travaux de fortification effectués à la frontière est ne permet pas de doute à ce sujet.

§

Dans sa séance du 20 décembre, le Sénat a discuté une interpellation de M. Lémery sur les accords de La Haye et les garanties de sécurité que la France tient des traités.

Le sénateur de la Martinique s'est plaint que M. Briand n'ait pas demandé le contrôle de la démilitarisation. Il a

souligné que tant que durait l'occupation de la rive gauche, nous jouissions d'un contrôle de fait qui nous a permis de constater l'exécution par l'Allemagne de certains travaux qui avaient évidemment un caractère stratégique.

Nous avons, dit-il, réagi et obtenu certaines satisfactions, certains apaisements, mais nous allons évacuer la rive gauche, nous avons même déja évacué la deuxième zone, car nous avons été mis devant les faits accomplis. Comment saurons-nous, désormais, ce qui se passe dans la zone dite démilitarisée?

Il y a l'article 213 du traité et les commissions de conciliation de Locarno, a dit en commission le ministre des Affaires étrangères, donc le conseil de la Société des Nations pourra s'assurer que le traité de Versailles est respecté dans la zone rhénane. Mais les facilités matérielles de mobilisation échappent à ses investigations. Par suite, l'article 213 ne permet ni de garantir ni de contrôler la démilitarisation de la zone rhénane.

En 1926, la Société des Nations ayant été saisie de la question du contrôle, le texte rapporté par M. Benès prévoyait, notamment pour la Rhénanie, l'institution d'un contrôle permanent à créer par accord direct entre la France et l'Allemagne, contrôle accepté par M. Stresemann.

La presse allemande n'a d'ailleurs pas manqué de reprocher à M. Stresemann la concession qu'il avait faite. Ainsi, en Allemagne même, on admettait que « l'évacuation anticipée de la Rhénanie aurait pour contre-partie l'établissement du contrôle stable et permanent prévu dans le rapport Benès ». Et M. Lémery a eu beau jeu pour demander au ministre des Affaires étrangères pourquoi et contre quels gages il avait renoncé à cette possibilité.

J'affirme que M. le ministre des Affaires Etrangères a abandonné sans lutte, sans débat, les moyens qui avaient été mis à notre disposition par la Société des Nations et qu'ainsi il a

compromis la sécurité de la France et la paix elle-même.

Je lui demande de ne pas répondre une fois de plus par des considérations éloquentes sur le rapprochement des peuples. Nul ne peut douter de son patriotisme, ni de son habileté. Mais c'est l'esprit qui préside à la politique de paix telle que vous l'avez conçue, monsieur le ministre, qui est sujet à critique. C'est votre méthode qui nous inquiète, cette méthode qui consiste à remplacer les traités par des actes de foi. Il y a dix ans, nous avions des garanties effectives; nous n'avons plus que des déclarations et des promesses. Au lieu de négocier pour donner le maximum d'efficacité aux garanties que nous possédions, vous avez préféré faire confiance à l'esprit pacifique du Reich.

La réponse de M. Briand a été vague et peu satisfaisante, bien que, comme à l'habitude, il ait réussi à obtenir un succès de tribune.

On avouera que s'en rapporter, pour le contrôle de la rive gauche du Rhin, à la Société des Nations, c'est vouloir s'illusionner de parti pris.

Le Sénat, d'ailleurs, n'a pas paru très convaincu.

La discussion du budget des Affaires étrangères à la Chambre, qui s'est déroulée pendant plusieurs séances du 23 au 27 décembre, a donné lieu à d'importants discours, notamment de MM. Franklin-Bouillon, Paul Reynaud, Mandel, Dubois, Marin, Briand et Tardieu. C'est au cours de cette discussion que, le 27 décembre, a été lue à la Chambre, par M. Reibel, la note que le maréchal Foch a adressée en octobre 1926 au président de la République, à laquelle nous avons déjà fait allusion et dont nous reproduisons la partie principale :

... L'occupation actuelle de la Rhénanie garantit solidement notre sécurité et par la possession de la barrière du Rhin et par l'ouverture des hostilités en pays étranger en cas de conflit.

Nous perdons tous ces avantages le jour où nous aurons évacué le pays. Bien plus, rentrés dans notre territoire et nos frontières, au contact immédiat de notre puissant voisin

nous nous trouvons, si nous ne prenons des dispositions pour répondre à cette éventualité, dans une situation exceptionnellement grave, à cause :

1° De notre armée désorganisée depuis la guerre et qui attend sa réorganisation légale;

2° De notre frontière déplacée et dépourvue d'un système de fortifications approprié;

3° De nos régions frontières menacées par les attaques de l'aviation ennemie.

C'est ainsi que, si nous évacuions le Rhin prochainement, notre pays courrait les risques d'une invasion autrement redoutable que celle de 1914.

La réorganisation de notre armée, l'établissement de notre système fortifié, les dispositions à prendre contre les bombardements aériens vont demander, pour être réalisés, plusieurs années de travail et surtout comporter des dépenses qui vont encore accroître les durées d'exécution.

D'où les conclusions que, sans compromettre gravement la sécurité du pays :

1° Nous ne pouvons songer à hâter l'évacuation de la Rhénanie;

2° L'organisation de notre état militaire et en particulier celle de notre système de défense, comme aussi de la défense contre avions, doit être entreprise sans aucun retard afin de présenter un degré d'avancement certain le jour où nous évacuerons la Rhénanie.

Les limitations apportées par le traité de Versailles à la durée de l'occupation des pays rhénans avaient été consenties par le gouvernement français contre l'engagement pris par les gouvernements américain et anglais de venir à notre aide en cas de nouveau danger allemand.

Cet engagement n'existe plus : on voit à quel péril notre pays serait exposé si le gouvernement français acceptait de réduire encore les délais d'occupation de la Rhénanie fixés par le traité, et s'il n'entreprenait sans aucun retard l'organisation défensive de la nouvelle frontière, la réorganisation de l'armée et les mesures propres à protéger les populations frontières.

Nous ne pouvions espérer un meilleur patronage pour notre article.

Malgré l'importance des critiques et des appréhensions formulées dans le débat et qui ont produit une vive impression sur la Chambre, le gouvernement, sur un discours de M. Tardieu manifestant une certaine fermeté, l'a emporté et a obtenu la grande majorité qu'il désirait pour pouvoir se présenter à La Haye avec l'autorité nécessaire.

§

Le 28 décembre enfin, la Chambre a discuté et adopté le projet de loi relatif à l'organisation des frontières, déposé par M. Désiré Ferry, au nom de la Commission de l'Armée, et dont voici l'économie :

1° Programme des travaux de fortification (et fabrication du matériel d'artillerie) : 2.900 millions;

2° Programme d'organisation de défense anti-aérienne : 400 millions (à exécuter dans un délai maximum de cinq ans, à partir du 1er janvier 1930).

L'organisation prévue aux frontières doit servir de point d'appui à nos troupes de couverture. Elle permettra la mobilisation et la concentration qui, avec le système de la loi d'un an, exigeront plus de temps qu'en 1914, puisque l'armée active n'aura qu'une classe (dont la moitié seulement sera instruite), au lieu de trois. Il faut être en mesure, dès la première heure, de pouvoir briser, avec une couverture relativement faible, toute irruption de l'ennemi sur notre sol.

Les fortifications auront aussi pour but de protéger les grands centres vitaux que sont les bassins métallurgiques de l'Est et les places de Metz, Thionville et Strasbourg, que leurs anciens forts, trop rapprochés des agglomérations et des voies de communication, ne mettent plus à l'abri des coups de l'artillerie légère.

Ce rôle tactique assigné, dans la phase préliminaire, aux organisations défensives, pourra devenir ensuite un rôle stratégique, comme celui des anciennes places fortes dans la grande bataille où l'ensemble des forces sera engagé.

Le projet de loi donne quelques précisions sur les intentions du commandement. Le programme de fortification comporte :

1° Des organisations défensives permanentes établies dès le temps de paix;
2° Des organisations défensives étudiées dès le temps de paix et organisées en position du moment à l'aide de parcs mobiles de fortification et à l'aide des parcs du génie des armées.

1° LES ORGANISATIONS DÉFENSIVES PERMANENTES.

Les organisations défensives permanentes sont constituées par une ligne d'ouvrages, d'importance variable, parfaitement adaptés aux nécessités du terrain, et qui ne ressembleront nullement aux anciens forts.

Le haut commandement, chargé de la réalisation du projet, s'est inspiré du précepte de Vauban, qui a écrit : « L'art de fortifier ne consiste pas dans des règles et des systèmes, mais uniquement dans le bon sens et l'expérience. »

Les nouveaux ouvrages utiliseront le machinisme le plus perfectionné. Ils seront armés de matériels qui ne sont pas encore en usage, mais dont les types sont en fabrication.

L'organisation défensive de la frontière du Nord-Est n'est encore qu'ébauchée. Elle est loin d'être entièrement réalisée.

Il faut donc prévoir plusieurs années pour son achèvement total. Les ensembles les plus puissants, quels que soient les moyens mis en œuvre, ne pourront pas être terminés dans un délai inférieur, pour les uns à quatre ans, pour les autres à cinq ans.

Mais, à partir de l'année 1930, si les travaux se poursuivent sans relâche, un premier barrage, encore frêle, se dressera, qui, progressivement, sera renforcé.

Après la période de démarrage, nous sommes arrivés au moment où les travaux peuvent et doivent être entrepris à un rythme plus accéléré.

2° PARCS MOBILES DE FORTIFICATIONS.

Ces parcs mobiles permettront, le moment venu, de ren-

forcer ou de compléter, par des organisations improvisées, les fortifications permanentes.

Un certain nombre de parcs, de divers types, doivent être constitués, avec un approvisionnement en outils et matériaux, et des moyens de transport appropriés.

Leur approvisionnement peut être rapidement stocké.

DÉFENSE ANTIAÉRIENNE.

Le projet du gouvernement prévoit, d'autre part, l'organisation de la défense antiaérienne.

Il s'agit d'établir aux points sensibles du territoire un réseau de batteries volantes, de mitrailleuses et de projecteurs, nécessaires pour faire face aux attaques aériennes.

C'est le premier effort important qui sera fait en vue de la protection des populations civiles contre les bombardements par avions.

Après des discours de MM. Bouilloux-Lafont, Désiré Ferry et Jean Fabry, le ministre de la Guerre, M. Maginot, a défendu à son tour, de la manière la plus insistante, le projet :

L'invasion, a-t-il dit, met l'envahisseur dans un état de supériorité indéniable. Notre statut militaire, reposant sur un service à court terme, ne nous permet pas d'avoir une couverture suffisamment étoffée. Elle doit être, il est vrai, renforcée en temps de guerre par le rappel des disponibles. Mais il s'écoulera forcément quelques jours avant que ces disponibles aient rejoint leurs unités; il faut que pendant ce temps, dans l'hypothèse qui n'a rien d'absurde d'une attaque brusquée, nous prenions des mesures pour empêcher l'ennemi de nous envahir, de s'emparer de nos mines, de nos nœuds de communication, de gêner notre mobilisation.

Seule une organisation défensive de nos frontières pourra nous permettre de faire face à ces dangers.

Estimant qu'un problème aussi grave doit exclure l'esprit de parti, le ministre a rappelé que des divergences théoriques ont divisé pendant longtemps les milieux compétents. Mais, aujourd'hui, les idées sont fixées.

La formule choisie assure la prédominance à la conception fondée sur l'utilisation du terrain et des petits ouvrages. On a ainsi élaboré un programme dont les modalités varient suivant les caractéristiques particulières des positions à défendre et suivant la nature du terrain.

Ce programme, tantôt se sert des protections naturelles comme les fleuves, les bois et les montagnes, tantôt il organise la défense des voies de passage possible, tantôt il prévoit des moyens d'inondations. Dans les régions particulièrement exposées comme la ligne de Metz-Thionville, en la plaine d'Alsace, le programme a prévu des ensembles d'ouvrages pouvant largement étaler sur le terrain leurs organes de feu.

M. Maginot a insisté également sur l'innovation réalisée par les « parcs mobiles de fortification », réserves de matériel et d'outillage placées à proximité des voies ferrées et qui permettront aux troupes de se retrancher rapidement.

Il a enfin déclaré que, pour réaliser le plan établi, il fallait que les crédits fussent soustraits à la règle de l'annuité budgétaire. Et il a conclu :

Je demande à la Chambre de voter le projet, et pour qu'il ne se mêle à ce vote aucune considération politique, je ne poserai pas, malgré sa gravité, la question de confiance.

J'espère que, dans son immense majorité, la Chambre adoptera le projet. Ainsi, incapable d'une agression envers qui que ce soit, la France montrera au monde sa ferme volonté d'assurer sa sécurité et son indépendance.

Après le vote à mains levées par la Chambre, le projet a été adopté le même jour par le Sénat.

§

Nous n'avons pas parlé, dans cette étude, de la frontière italienne, d'abord parce que nous ne la connaissons qu'en partie, ensuite parce que l'urgence est moindre. Bornons-nous à dire qu'on travaille aussi à l'organisation

de cette frontière, qu'on ne doit pas perdre de vue, en raison des menaces voilées qui nous sont adressées périodiquement.

On pourrait nous reprocher d'avoir touché, dans cet article, aux questions politiques qui n'ont pas une relation directe avec notre sujet : l'organisation des frontières. Mais c'est en montrant les dangers que nous pouvons courir du fait de la mentalité allemande, de sa duplicité et de ses préparatifs de revanche, en étudiant l'armée allemande, son esprit et ses méthodes de combat, que nous justifions la nécessité impérieuse qui s'impose à nous de veiller à notre sécurité et d'organiser fortement le réduit où nous allons être bientôt obligés de nous enfermer, contraints désormais à la défensive et faisant presque figure de vaincus. Voilà le résultat de la politique d'idéologie et d'abandons successifs de nos droits et de nos garanties et du remplacement du traité de Versailles par les accords de Locarno. Nous avons à craindre aussi que notre gage, le plan Young, ne nous échappe, par suite de l'effondrement des finances allemandes, qu'il soit le résultat d'une mauvaise gestion, comme actuellement, ou qu'il soit provoqué au besoin, de parti pris.

De tous les faits, il résulte que nous ne devons avoir qu'une confiance très limitée dans la bonne foi des Allemands, qui ne cherchent qu'à nous rouler, suivant l'expression de Clemenceau, et qui préparent une guerre de revanche. Pendant que nous évacuons, les soldats de la Reichswehr défilent martialement sur les routes d'Allemagne aux sons de : « Nous voulons battre victorieusement la France. » (*Journal des Débats* du 14 décembre.) Tant que les Allemands auront intérêt à observer le traité, ils le feront avec plus ou moins de bonne grâce. Le jour où ils croiront pouvoir le déchirer, ce sera la guerre. Nous sommes à six mois d'un événement des plus importants, l'évacuation de Mayence. Si nous gardons Mayence, nous menaçons Francfort et la ligne du Mein

qui vise l'Allemagne au cœur et l'oblige à se tenir tranquille à Posen et à Vienne : elle n'usera point des forces de Locarno tant que nous serons là. Si nous nous en allons, c'est la guerre à la Pologne, et, peu à peu, la guerre européenne, universelle, qui, de proche en proche, s'ensuivra, qu'on le veuille ou non. Les passions et les intérêts allemands ne sont un peu refoulés que parce que nous sommes sur le Rhin.

Notre devoir et notre sécurité nous commandent donc d'y rester coûte que coûte, et, comme on disait au moyen âge, *qui qu'en grogne* (5). C'est pour ainsi dire une question de vie ou de mort pour nous.

Qu'on ne mette pas en avant le traité; cent fois, depuis dix ans, il a été écorné en faveur de l'Allemagne; il faut avoir l'énergie de l'écorner une fois en faveur de la France, si l'on veut qu'il y ait une France demain. Ce n'est pas Clemenceau qui eût hésité; et le meilleur moyen de commémorer sa mémoire, c'est de montrer un peu de son énergie. Sa mort a produit dans l'opinion un réveil sensible, qui est de bon augure et qui se traduit de plus d'une façon. Le solennel hommage rendu par les anciens combattants au Président du Conseil de la Victoire est une leçon vivante de patriotisme qui mettra en garde les jeunes contre les gaz asphyxiants qui se dégagent de certain pacifisme bêlant et de certain internationalisme dont le pays commence à avoir assez; les expériences de ce genre peuvent coûter trop cher.

En ce qui concerne plus spécialement la question qui nous occupe, la fortification et la défense de la frontière, nous terminerons en reproduisant les lignes par lesquelles un général termine la lettre qu'il a bien voulu nous adresser à la suite de notre article du 1er novembre.

Tout de même, à force d'en parler [de la fortification des frontières], la machine finira bien par se mettre en branle.

(5) Il existe encore à Toul la rue Quiquengrogne, vieille rue étroite, qui ne manque pas de cachet.

Souhaitons-le. J'espère bien qu'avec Tardieu et Maginot, s'ils durent, Dieu le veuille! on en mettra un coup sérieux.

C'est notre devoir le plus immédiat. Mais comme notre besogne aurait été simplifiée si on avait suivi le conseil du maréchal Foch : garder la frontière du Rhin et occuper les têtes de pont jusqu'à paiement *complet* des indemnités de guerre et jusqu'à ce que la sécurité de la France et de la Belgique soit complètement assurée!

LIEUTENANT-COLONEL CHENET.

UNE NOUVELLE VERSION DE MAYERLING ET DE SERAJEVO

Ces jours-ci vient de paraître un roman de M. t'Serstevens, intitulé *Taïa,* qui donne une nouvelle version des drames de Mayerling et de Serajevo. En voici le thème :

L'archiduc Rodolphe d'Autriche ne se serait pas suicidé à Mayerling. Il aurait été assassiné avec Marie Vetsera par l'archiduc François-Ferdinand, et cela sur l'instigation de son propre père, l'empereur François-Joseph. Mais auparavant il avait eu secrètement une fille et ce serait elle qui, pour venger ses parents, aurait armé le bras de Princip, meurtrier de François-Ferdinand à Serajevo.

La conclusion suivante se dégage tout naturellement de ce récit. Le meurtre de Serajevo qui a déclanché la guerre est la conséquence des folies criminelles de la maison d'Autriche. Le vieil empereur a fait assassiner successivement tous les héritiers du trône et ceux-ci en mourant n'ont fait qu'expier des crimes précédents.

Il est du devoir de tout historien de bonne foi de protester contre une pareille accusation. L'empereur François-Joseph a vu son règne assombri par une série de malheurs dignes des tragédies antiques, mais il a été chaque fois une victime, non un responsable. De son côté François-Ferdinand a été assassiné avec sa femme, mais il n'était pas un assassin ; il y a cependant une nuance.

En tant que romancier, un auteur possède tous les droits et n'est limité que par son imagination. Il n'y aurait donc rien à dire contre *Taïa,* roman, si une préface

ne nous avertissait qu'il s'agit non d'une fiction, mais d'un fait historique.

La presse s'est ralliée à cette version et l'a consacrée dans plusieurs articles. Citons entre autres celui de Léon Treich dans le *Carrefour,* de Léon Daudet dans l'*Action Française,* et le récent article de l'auteur même de *Taïa,* paru en première page du *Journal* (n° du 9 décembre).

Au cours de mes travaux sur les mouvements révolutionnaires modernes (1), j'ai été amené à m'occuper de Serajevo et c'est en historien que je viens ici rétablir les faits. Je suis d'autant plus qualifié pour le faire que c'est chez moi que t'Serstevens a appris l'existence de celle qui se prétendait fille de l'archiduc Rodolphe.

Au début de 1926, j'habitais 48, rue François-Ier et recevais souvent des amis à goûter. L'un d'eux, le comte Jean O., qui est d'origine polonaise, vint un jour avec t'Serstevens et au cours de cet après-midi nous raconta l'histoire suivante :

En 1919, O. était en mission militaire à Londres. Dînant un soir chez la princesse Alice de Monaco, il fut présenté à une jeune femme d'une grande beauté. Celle-ci fut heureuse de retrouver un Slave et lui dit être elle-même Tchèque. Par la suite, la princesse de Monaco (morte aujourd'hui) lui raconta son histoire. Cette jeune femme disait être la fille de l'archiduc Rodolphe et de Marie Vetsera. Très jeune elle aurait été emmenée en Amérique du Nord, où elle avait épousé un Américain dont elle avait un fils et dont elle s'était séparée. Ensuite, elle avait épousé un Anglais et était sur le point de partir en Argentine. La princesse de Monaco croyait à la véracité de cette histoire. D'autre part, O. s'étant renseigné, chose facile étant donné son poste diplomatique, apprit que l'Intelligence Service anglais avait été prévenu par le Service des renseignements américain et avait sur-

(1) Léon de Poncins : *Les Forces secrètes de la révolution. Franc-Maçonnerie et Judaïsme,* Bossard, nouvelle édition, décembre 1929.

veillé cette jeune femme pendant quelque temps. A la suite de son enquête, sir Thompson, alors chef de l'Intelligence Service, était arrivé à la conclusion que cette histoire était une fable qui ne reposait sur aucun fonds de vérité. Il en a parlé dans ses mémoires, paraît-il, détail qu'il serait facile de vérifier.

Trois mois après, O. apprenait par les journaux que la jeune femme en question s'était empoisonnée.

Telle est en deux mots l'histoire de Taïa, qui prit naissance chez moi. Nous étions d'ailleurs, ce jour-là, plusieurs et les témoins que j'ai interrogés se souviennent clairement de ce récit qui nous avait frappés. T'Serstevens, très intéressé, avait d'ailleurs posé de nombreuses questions.

Il était possible que, mis sur cette voie, il ait fait des recherches pour compléter cette ébauche de documentation et ait découvert des faits ou documents inédits.

Il ne semble pas qu'il en soit ainsi, à nous en tenir du moins aux seules preuves d'authenticité que l'on nous ait communiquées. Ces preuves reposent presque uniquement sur le témoignage personnel de t'Serstevens, ce qui nous force à répondre sur le même terrain.

Léon Treich, dans un article du *Carrefour,* nous a appris que l'auteur de *Taïa* avait retrouvé et interrogé personnellement Loschek, valet de chambre de l'archiduc Rodolphe, de qui il tiendrait sa documentation.

Il est inutile d'insister sur cette version, puisque t'Serstevens l'a lui-même démentie dans un article du *Journal* que nous avons déjà mentionné.

En voici les principaux passages, — c'est t'Serstevens qui parle :

En avril 1919, je venais d'être démobilisé et me trouvais à Londres depuis quelques jours, lorsque je fus présenté, chez la princesse Alice de Monaco, à une jeune femme que tout son entourage, du meilleur sang anglais, considérait et

recevait comme la fille de l'archiduc Rodolphe et de Marie Vetsera.

Elle s'appelait Alma Haynes-Vetsera, Haynes du nom de son ex-mari, qui vivait à Londres et y vit peut-être encore. Dès ma première entrevue avec elle, je fus saisi par une ressemblance extraordinaire. Je connaissais le peu de portraits que l'on possède de Marie Vetsera, et je retrouvais en Mme Haynes les traits, la chevelure, les yeux d'un bleu si particulier, la carnation éclatante de Marie; comme aussi l'allure et les manières de celle-ci, d'après le portrait qu'en ont tracé les contemporains, notamment la comtesse Larisch.

On me dira qu'une ressemblance, aussi frappante soit-elle, ne prouve rien. C'est possible; mais je suis moins formel quand il s'agit d'une femme qui était reçue par la plus haute société anglaise... portant toujours, à côté du nom de son ex-mari, celui de Vetsera, et dont, au surplus, on devait trouver, après sa mort, un acte de naissance prouvant sa filiation.

Elle n'en faisait, du reste, aucunement parade. Il me fallut plusieurs visites pour l'amener à me parler de sa vie et de ses parents. Je la revis d'abord dans son appartement de Duke Street, près de Grosvenor Square. Quand elle me fit l'honneur de me raconter son existence, j'eus l'occasion de voir des photographies familières qui ne pouvaient se trouver en d'autres mains que celles d'une Habsbourg-Vetsera.

Et voici ce que j'ai pu savoir de Mme Haynes.

Son acte de naissance porte la date du 6 juillet 1888. Mme Haynes m'a parlé, deux fois, de la mi-novembre. J'ignore les raisons de cet écart.

...Après le drame de Mayerling, elle fut transportée, non pas à Eïao — comme je l'ai fait dans mon roman, où la fiction du décor se mêle constamment à la vérité des faits — mais dans le nord de l'Amérique, où elle fut élevée jusqu'à l'âge de seize ans, en pleine connaissance de son état. C'est alors qu'elle épousa Mr Haynes, qui l'emmena en Alaska, où il avait d'importantes affaires. Elle en eut un fils qui, lorsque je rencontrai Mme Haynes, avait environ treize ans. La mère, n'ayant trouvé dans le mariage que déception, revint en Europe pour divorcer. C'est ici que se placent ses séjours en Autriche et dans les Balkans, qui ont provoqué la conclusion

et le sujet même de mon livre. Sir Thompson, directeur de l'Intelligence Department, dont j'ose invoquer ici le témoignage, en a su quelque chose, n'est-ce pas? Mme Haynes, comme l'Eléonore de mon roman, vivait d'une assez forte pension qui lui venait de la cour de Vienne — je ne dis pas de l'Empereur. Elle fut très surveillée en Angleterre, pendant la guerre, surveillance d'un ordre si particulier qu'elle ne l'empêchait nullement d'être reçue dans la plus belle société anglaise et française.

Lorsque je quittai Londres, Mme Haynes m'avait annoncé son prochain mariage. Mais tout ce qui suit, je ne l'appris que bien plus tard. Elle épousait, le 30 août 1919, le capitaine Cedric Sebastian Steane... Le 11 novembre, les deux époux venaient, à 5 h. 30, s'installer dans l'appartement de Duke Street... *C'était le premier anniversaire de l'armistice.* A deux heures du matin, ils rentraient à Duke Street. A 2 h. 30, la fille de Rodolphe et de Marie Vetsera s'empoisonnait avec du cyanure de potassium et mourait aussitôt.

Le Dr Ingleby Oddie, coroner, que je me permets de citer en témoignage, fut chargé de l'enquête. Elle fut, en ce qui concerne la filiation de Mme Haynes, singulièrement troublante. Je n'ai pas ici la place qu'il me faudrait pour en citer les plus importants passages. Mais j'ignore pour quelles raisons mystérieuses le capitaine Steane a dit au juge que sa femme lui avait souvent parlé du suicide de ses parents. Alma Vetsera n'a jamais cru au *suicide* de ses parents. Elle n'ignorait pas que son père avait été *assassiné,* avec la complicité tacite de l'empereur François-Joseph. En Marie Vetsera, on avait supprimé un témoin. Voilà ce que l'enfant des victimes savait parfaitement, pour l'avoir entendu répéter autour d'elle par ceux qui l'avaient élevée.

Le drame de Mayerling, tel que Loschek le raconte dans mon livre, n'est pas uniquement tiré de mes conversations avec Alma Vetsera. Je me suis servi, pour quelques détails, de l'importante bibliothèque que la tragédie a fait naître. Ce que la fille de Rodolphe m'a toujours dit, c'est que son père avait été *assassiné par ceux-là mêmes qui avaient un intérêt direct à supprimer sa succession à l'Empire* — c'était, n'est-ce pas, Charles-Louis et François-Ferdinand — *et que Ro-*

dolphe n'avait péri que parce qu'il voulait s'emparer de la couronne de Hongrie. Ce dernier point d'histoire est, du reste, établi. Le drame de Mayerling est donc un assassinat politique, et bien digne de cette terrible et grandiose figure qu'est l'empereur François-Joseph, celui-là même qui, vingt-cinq ans plus tard, laissait aller se faire tuer, à Serajevo, le troisième héritier du trône d'Autriche, François-Ferdinand.

Dans cet article il y a les faits d'histoire générale et les faits nouveaux basés sur les souvenirs personnels de t'Serstevens.

Les faits d'histoire générale sont connus, tout le monde peut les contrôler et de plus compétents que moi pourront les discuter, si toutefois il y a matière à discussion.

Je ne crois pas qu'il soit établi que Rodolphe ait voulu s'emparer du trône de Hongrie, ni même que François-Ferdinand ait été délibérément envoyé à la mort à Serajevo. Rodolphe s'est-il suicidé ou a-t-il été assassiné à Mayerling? Pour tous les historiens sérieux, le suicide est indiscutable; il n'y a pas eu d'orgie et encore moins d'assassinat, mais sur ce sujet je laisse la parole aux historiens qualifiés. Il a couru sur ces deux drames les rumeurs les plus étranges, mais la plupart n'ont aucun fondement sérieux. Il y a d'ailleurs des ouvrages qui font autorité, tels que *Serajevo,* de Seton Watson, et les *Origines immédiates de la guerre,* de Pierre Renouvin.

Arrivons donc tout de suite aux faits nouveaux qui reposent sur le témoignage de t'Serstevens et sur le récit que lui aurait fait la fille de Rodolphe.

Mentionnons sans y insister l'invraisemblance qu'il y a à reconnaître quelqu'un qu'on ne s'attend nullement à rencontrer et cela d'après les descriptions qu'ont faites de ses parents les contemporains.

Il y a en effet une impossibilité bien plus flagrante : Comment la prétendue fille de Rodolphe aurait-elle pu en 1919 faire ces confidences à t'Serstevens, puisque ce dernier n'a appris son existence qu'en 1926?

Le comte Jean O. était certainement le plus qualifié pour remettre les choses au point. Je lui ai donc écrit pour lui poser les questions suivantes :

1) Te souviens-tu avoir raconté chez moi, en présence de t'Serstevens, l'histoire de cette jeune femme qui se prétendait fille de l'archiduc Rodolphe?

2) T'Serstevens ignorait alors [1926] bien tout de cette histoire, n'est-ce pas?

3) T'a-t-il jamais parlé de son intention d'en tirer un roman?

4) Au cours de ton séjour à Londres, en 1919, as-tu jamais vu t'Serstevens chez la princesse de Monaco?

5) Y a-t-il eu effectivement, ainsi que le dit t'Serstevens, un acte de naissance de la fille de Rodolphe?

6) T'Serstevens t'a-t-il montré des documents originaux qu'il avait découverts au cours de ses recherches?

7) Puis-je publier ta réponse?

8) La prétendue fille de Rodolphe t'a-t-elle jamais dit que ses parents avaient été assassinés?

Voici la réponse de Jean O. :

Mon cher ami,

Bien reçu ta lettre à l'instant; te réponds en hâte parce que appelé auprès de ma mère malade :

1) *Oui, parfaitement, et si tu t'en souviens, nous étions plusieurs.*

2) *Effectivement, t'Serstevens n'avait alors aucune connaissance de l'histoire lorsque je l'ai racontée ce jour-là.*

3) *Il ne m'a pas parlé de son intention, mais bien du fait accompli, il y a six mois environ, au cours d'une rencontre chez des amis communs. Il m'a annoncé qu'il avait écrit le roman et m'a demandé un certain nombre de renseignements complémentaires.*

4) *Jamais, quoique reçu fréquemment chez la princesse et très lié avec son cercle d'intimes; je ne connaissais d'ailleurs pas t'Serstevens à cette époque.*

5) *t'Serstevens m'a montré une fois un entrefilet de l'In-*

23

transigeant *disant que dans les papiers de François-Joseph on avait découvert cet acte ou quelque chose d'analogue.*

6) *Jamais.*

7) *Oui, certainement.*

8) *Non, elle m'a toujours dit que ses parents s'étaient suicidés, et elle disait même se sentir, pour cette raison, appelée au suicide. Elle en avait d'ailleurs déjà fait une tentative.*

Au revoir ,en grande hâte. Mon adresse jusqu'à nouvel ordre : Kandili, Stamboul.

Tibi.

JEAN O...

Cette réponse est formelle. Emporté par son imagination de romancier, t'Serstevens s'est substitué à Jean O. S'il n'avait fait que reproduire fidèlement le récit de ce dernier, cela n'aurait pas grande importance, puisque seule l'authenticité historique des faits nous importe ici. Mais dans le cas présent, le récit d'O. a été profondément modifié. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire. De tout cela, que reste-t-il? Il y a eu à Londres quelqu'un qui se prétendait fille de l'archiduc Rodolphe, simple affirmation ne reposant sur aucune preuve matérielle précise. Ce n'est pas suffisant pour modifier l'histoire de Mayerling ou de Serajevo. Il y a dans ce dernier drame un point qui n'est pas encore complètement éclairci : le rôle de la franc-maçonnerie dans l'attentat ; peut-être le procès Dohna-Schlodien contre Ludendorff, qui doit venir ces jours-ci en Allemagne, apportera-t-il quelques lumières; mais quant à la thèse de *Taïa,* à savoir que la fille de l'archiduc Rodolphe aurait par vengeance armé le bras de Princip, elle ne repose que sur l'imagination de t'Serstevens, qui n'a d'ailleurs même pas essayé de la justifier.

En résumé, *Taïa* est du domaine de la fiction; il ne faut pas en faire un document d'histoire. La mémoire des princes, comme celle des particuliers, a droit au repos.

LÉON DE PONCINS.

MOUNA, CACHIR ET COUSCOUSS[1]

—

VI

MOHAMMED BEN MOHAMMED

Lorsque Berthier, au Bar du Maltais, décidait qu'une anisette supplémentaire s'imposait au groupe d'Algériens, il hélait tranquillement le serveur arabe, dont le nom lui était probablement inconnu :

— Iâ Mohammed! (ô Mohammed!)... M. Pascualino il a soif!

Et le serveur arabe, qui pouvait être tout aussi bien un Kabyle, et qui se nommait peut-être Mostefa ou encore Kaci, répondait tranquillement à Berthier :

— Oilà!

A sa place, un garçon européen eût pu remarquer :

— Je m'appelle, non pas Jules, mais Victor.

L'idée ne vient pas à Kaci-Mostefa de décliner Mohammed. Même si l'officier de l'état civil lui proposait de le lui conférer définitivement, il l'accepterait en satisfaction :

— Souà souà! (Ça va bien!)

Et, à défaut de Mohammed, il accueillerait de même : M'hamed — Mahmoud — Hamoud — Ahmed — Hamadi — Hamida... toutes *formes* arabes poussées sur la racine verbale « hamada » (louanger), y compris la forme berbère Mohand, qui, ensemble, expriment « digne d'éloges » et s'apparentent au nom du Prophète.

Porter en Berbérie ce nom sacré et glorieux (inscrit dans la formule : Il n'y a de Dieu qu'Allah; *Mohammed*

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 756 et 757.

est l'envoyé d'Allah), est un hommage, une bénédiction distribuée dans chaque famille musulmane avec une largesse pieuse.

Il arrive que telle escouade d'une dizaine de frères puisse se grouper sous cette escouade de prénoms. Des combinaisons s'en mêlent : l'aîné se nommera Mohammed-Kebir (le grand), le cadet Mohammed Ser'ir (le petit).

Parfois, on ne s'embarrasse pas de ce scrupule. A chaque instant, nous croisons sur notre chemin un burnous dans le capuchon-sacoche duquel une carte d'identité aligne : *Mohammed ben Mohammed ben Mohammed* (fils de... fils de...). Peu importe que de cette généalogie en cascatelles identiques naissent des difficultés administratives ou judiciaires. La suprême chance serait, pour chacun, de pouvoir remonter, de Mohammed en Mohammed, jusqu'au Mohammed de tous, « Sidna-Mohammed », Notre-Seigneur-Mahomet.

Seul un converti au christianisme acceptera des Pères-Blancs ou du missionnaire évangélique de devenir Elisée ou Augustin, à la manière du Juif, qui, lui, peut renoncer à son nom hébreu sans abandonner Israël. En Islam, il est des expressions de physionomie qu'on ne doit pas mettre sur sa figure, sous peine de se voir qualifier par les autres musulmans de *metourni* (renégat).

Aussi l'arabo-berbère a beau monter dans la vie sociale jusque vers le sommet de l'échelle, il peut être médecin, professeur, avocat, artiste, conférencier, écrivain, il a beau porter le veston à martingale comme Maurice Nekache et Maurice Berthier, il pourrait même quitter la chéchia, suprême estampille islamique, pour coiffer le feutre mou; si on lui demande, à lui, ce qu'il représente parmi la population algérienne, il répondra, sans une seconde d'hésitation, en compréhension parfaite de ce qu'il dit : « *Je suis musulman.* » Il ne dira pas : Algérien. Il ne dira pas : Français.

Notons, du reste, qu'il n'est pas (sauf exceptions résultant d'initiatives personnelles) *citoyen* français. L'administration elle-même le qualifie : indigène musulman. C'est un Français qui a conservé son statut familial, arabe ou berbère.

La France, en 1830, avait promis à tous les indigènes algériens de respecter leurs coutumes. En 1870, elle a naturalisé en bloc les Nekache, Choukroun, Mesguich, Bensimon, Chaloum, Chuchana, qui manifestement cherchaient à s'assimiler, même sous le serouel ou le caftan. A l'heure actuelle, elle constate encore qu'à peu près aucun des Mohammed, Mostefa, Kaci n'a renoncé à ses conceptions traditionnelles, dominées, s'il est d'origine arabe, par le Koran, — s'il est né berbère, par les Kanouns de sa tribu. En équité, en intelligence, elle ne peut songer à lui imposer notre code civil. Elle a simplement poussé vers sa bonne volonté et sa plume la demande de naturalisation française qu'elle sanctionnera s'il la signe. Et elle attend.

*

Mohammed (entendons : le musulman *moyen*) ne se presse pas. Sans doute comprend-il que la France est la nation protectrice, une dame puissante, maîtresse de la maison algérienne où, dans une chambre close, il a installé son gynécée. Sans doute dira-t-il, au cours des cérémonies officielles, parlant le langage des traditions, que la France est la mère-patrie commune. Pourtant, ce qui se dresserait tout d'abord au fond de lui-même pour répondre au mot « patrie » *appuyé,* ce serait la grande figure universelle et rayonnante de l'Islam, avec, au-dessous, une tente, un gourbi, dans un coin du monde, quelconque, obscur, étroit.

Seule une élite intellectuelle commence à se créer un nouveau concept, à entrevoir la Patrie, haut placée et large, à côté de la Religion. C'est ce qu'un romancier

arabe algérien, Chukri-Khodja, vient d'exprimer avec bonheur et justesse dans son premier livre. Que fait-il dire à son héros, un jeune musulman lettré, ancien élève de nos études, *Mamoun?*

« ...La France a un droit sur moi... Je sens un désir imprécis, une velléité de faire quelque chose qui lui soit utile... mais je la connais si vaguement! Il m'est impossible de donner une consistance à mon idéal... J'ai un idéal, moi, Arabe! Comme c'est fantasque!... Ah! j'ai trouvé : *C'est l'idée de patrie qui germe en moi.* »

Reconnaissons en toute justice et simplicité que cette germination intérieure, fraternellement saluée par nous, n'aurait pu que difficilement se dénoncer plus tôt sous le guennour ou la chéchia.

Les Berthier, les Sanchez, Papalardo, Xicluna, Lombardini, avaient, coude à coude, marché sans hésitation, sans faiblesse, au travers de la grande friche morale algérienne, vers un clair poteau, planté haut et droit par la France et que tous reconnaissaient pour en avoir déjà vu un du même genre sur le sol natal d'Europe.

Les Nekache, s'attachant une fois de plus à une fortune qui passait, toujours prêts à laisser choir le bagage inutile ou la conception encombrante, suivaient, essayant de régler leur pas sur la cadence des roumis.

Logiquement, les Mohammed fils de Mohammed, après avoir cherché à couper cette avancée étrangère en terre islamique, devaient ensuite, durant un autre stade, s'écarter de la trouée européenne dont ils ne pouvaient comprendre le sens symbolique, car chez eux, depuis la grande période berbère disparue au lointain des siècles, aucune puissance morale n'avait planté de poteau.

*

Il n'existait même entre eux nulle cohésion.

Les uns représentaient l'élément *berbère* proprement dit, la race d'ailleurs multiforme, agglomérat ethnique

de très anciens habitants venus de partout, divisé lui-même en ruches montagnardes, Kabyles, Aurasiens, Chaouïas, jadis païens, puis chrétiens, convertis enfin à un islamisme amputé, réduit à la partie strictement rituelle, coadjuteur religieux des *Kanouns* civils, inscrits sur le roc, maîtres-directeurs du foyer, du jardin et du village.

Ces Mohammed, qui entre eux prononçaient souvent Mohand, étaient sédentaires. Courbés sur leur pic dans la gandoura couleur de glèbe, ils apparaissaient attachés au sol, — rugueux, desséchés comme lui. Et chacun en arrivait à ne plus connaître que ce coin de terre auquel il avait fini par ressembler.

A cause de cette glèbe, parfois si ingrate pourtant, c'était la guerre perpétuelle de gourbi à gourbi, de village à village, de tribu à tribu. Sans doute on se réunissait en djemâas, en confédérations de douars, par exemple lorsque, vers le milieu du XVIIIe siècle, à Djemâa-Saharidj, la Haute-Kabylie décréta, pour la sauvegarde du lopin familial, que les femmes seraient bannies à jamais de tous droits de propriété et de succession. Sans doute, on faisait ensemble le coup de feu, voire en s'attachant les uns aux autres par des chaînes de fer, ainsi qu'il arriva à Ichriden, pour défendre le village en bloc compact jusque par delà la mort.

Mais, dès que le danger avait disparu, dès que la question de droit commun était réglée, chacun allait reprendre son pic, et en même temps il rechargeait son fusil, puis surveillait de l'œil son voisin. Si bien que lui-même, en parfait observateur, psychologue doucement humoriste, le Berbère s'est synthétisé dans ce proverbe :

« O Kabyle, le feu est à ton douar. — Seigneur, préservez mon village ! — O Kabyle, le feu est à ton village, — Seigneur, préservez ma maison ! — O Kabyle, le feu est à ta maison. — Seigneur, préservez-moi moi-même ! »

D'autres Mohammed représentaient l'élément *arabe*,

l'envahisseur oriental du VIIe siècle, celui qui avait converti l'autochtone à sa religion actuelle.

L'Arabe était, lui, le musulman intégral, réglant ses gestes familiaux comme ses actes religieux sur la doctrine koranique. Nomade des plaines de l'Asie, il demeura pasteur vagabond sur les Hauts-Plateaux africains et parmi les solitudes sahariennes. Vers le littoral, il se laissa gagner un peu par le foyer permanent. Pourtant il persista longtemps à l'abriter sous sa tente, « la maison de toile », plus accommodée que l'habitation de toub ou de pierre à son fatalisme toujours prêt à la nécessité du départ, habitué à secouer sans regret la poussière de ses semelles, puisque *elli fatt matt* (ce qui est passé est mort) et que la patrie des musulmans n'est nulle part, étant partout.

Et ainsi la France trouva, il y a cent ans, dans les Etats barbaresques, des gens en burnous, les uns Arabes, les autres Berbères, d'autres encore Arabes berbérisés ou Berbères arabisés, qui s'ignoraient ou se combattaient entre eux et représentaient ce qu'on a pu qualifier : une poussière de peuples.

Durant un quart de siècle, cette poussière lui fut cependant jetée au visage par des mains qui, afin de pouvoir la ramasser, se donnaient comme sanctifiées par Allah.

On ne décrétait pas en effet une mobilisation de guennours, il fallait, pour grouper les fusils à longs canons, *prêcher la guerre sainte*. Abdelkader ne put devenir un grand général que parce qu'il était d'abord marabout. Plus tard, le féodal Mokrani dut s'allier à la confrérie religieuse des Rahmanyias qui lui recruta des partisans. Plus tard encore, le chef de l'insurrection de Margueritte, Yacoub, imposait les mains aux fellahs pour en faire des révoltés, les fanatisait parmi des incantations. L'idée de patrie ne germait point; elle n'avait même pas été semée dans les cerveaux.

*

Et puis ces cerveaux berbères ou arabes, emplis des relents du gourbi et de la tente, nous demeuraient tellement hermétiques! Les coutumes générales, les usages minuscules divergeaient sous un tel angle! Comment concevoir qu'un musulman « moyen », jusque vers la fin du dernier siècle, pût considérer l'Européen sous un autre aspect que celui du voisin ou de l'associé? Quelqu'un entreprit un jour d'énumérer les différences marquées et reconnues entre ces associés de l'Algérie :

— Nous écrivons de gauche à droite. Eux de droite à gauche.

— Le côté montoir de notre selle est le côté gauche. Le leur est le côté droit.

— Les sillons de nos charrues s'efforcent vers un parallélisme rigide. Les leurs s'embrouillent volontairement en arabesques.

— Nous labourons, et ensuite nous jetons le grain. Eux sèment d'abord, puis ils labourent.

— Nous hélons notre voisin : « Hôôôô! Dupont! » Ils crient au leur : « Mohammed! Aâââââhh! »

— Nos femmes, à notre côté, sont notre ornement. Les leurs, camouflées sous le haïk, suivent le bourricot.

— La plus modeste maison européenne se révèle par une façade. Un palais mauresque se dissimule derrière une muraille en ruine.

— Nous nous découvrons à la porte d'une église. Au seuil d'une mosquée, ils se déchaussent...

L'énumération des divergences continuait. Elle s'étendait à la vie intellectuelle, morale, sociale. Nulle part, ou à peu près, la chéchia et le feutre ne semblaient pouvoir s'accrocher à la même patère symbolique. Tantôt la conception européenne montait contre la muraille. Tantôt c'était, reconnaissons-le, la conception musulmane : devoir envers le pauvre; égalité absolue devant la mort;

discrétion dans l'accueil généreux de l'inconnu; ignorance complète de la muflerie...

L'auteur s'excusait de ne pouvoir tout citer. Peut-être s'effarait-il devant certains aperçus... pittoresques et non moins révélateurs, celui-ci entre autres :

L'Européen qui a déjeuné chez Lucullus se met en quête de termes choisis pour remercier et complimenter. — Le musulman, lui, après un couscouss, remercie et complimente en... éructant. Il ne déclare pas qu'il est gavé, il le montre.

Par contre, et ici la divergence particulière s'accentue encore, le plus vague soupçon « d'oubli à l'envers » le disqualifierait à l'égal d'un criminel. Chez nous, l'histoire est connue du généreux humoriste prenant la peccadille à son passif : « Dites que c'est moi! » En Islam, pays de témérité, il est impossible de concevoir un courage assez audacieux pour... dire que c'est lui. Témoin cette autre anecdote :

Mansour, s'étant « oublié » à la djemâa, partit, le soir même, sous la réprobation générale. Dix années plus tard (*elli fatt matt,* le passé est mort), il osa se rapprocher de son pays. Une nouvelle route qu'il ne connaissait pas l'y conduisait.

« O berger, depuis quand ce pont a-t-il donc été construit?

— J'ai entendu dire, fit le gamin, que c'est au ramadhan qui a suivi le pet de Mansour. »

*

...Pourtant, aux confins des deux mondes moraux, peu à peu une élite intellectuelle musulmane commençait à se former. La France avait ouvert à tous les enfants de l'Algérie les portes de toutes ses écoles. Des amitiés d'étudiants rapprochaient le chapeau et la chéchia. Mohammed ben Mohammed était devenu, aux classes enfantines, le camarade de Berthier et de Nekache.

Un jour de 1914, succédant à la guerre sainte qui avait jeté les uns contre les autres les grands-pères, il arriva que la guerre tout court mobilisa les pères et aussi les frères aînés dans le même régiment de tirailleurs. Au retour, il sembla que quelque chose avait été rapporté de France, qui se dégageait des maculations de la capote et des bosselures du casque. Le casque, accroché au poteau de la tente arabe, devenait symbole, aide-mémoire, fétiche. La capote remplaçait la gandoura, et de loin on l'apercevait courbée sur la pioche berbère.

Alors « l'ébauche d'idéal », comme dit Mamoun, le personnage de Chukri-Khodja, jeta de temps en temps une petite lueur, quelquefois mal équilibrée, souvent douce, jolie.

— Je fais ce que je peux pour la France, disait un Arabe. Je bois l'anisette et même je mange du boudin.

Il voulait exprimer qu'avec les camarades français il consentait à oublier de graves pratiques musulmanes.

Dans certaine école des Beni-Yenni, une de ces dernières années, nous entendions des petits Mohands, berbères blonds, réciter imperturbablement leur leçon d'histoire :

— *Nos* aïeux les Gaulois...

Pourquoi n'auraient-ils pas eu les mêmes aïeux que leur maître?

L'année précédente, les conscrits kabyles, réunis à Michelet, partaient sur trois autobus pour le régiment. Petits drapeaux, bouteilles. Adieux tranquilles aux mamans résignées, massées en troupeau de bonnes brebis. Une demi-douzaine d'hiverneurs, anglais et anglaises, observaient ce recrutement indigène. Soudain, les moteurs ronflèrent.

— Vive la France! crièrent les conscrits kabyles.

Jamais je n'oublierai les têtes britanniques que j'observais moi-même à ce moment-là.

*

Ce qui n'empêche pas cependant Mohammed de demeurer Mohammed. « La France a un droit sur lui (Mamoun dit vrai). Il éprouve un désir imprécis de s'attacher à elle solidement... » Serait-elle vraiment sa mère? Peut-être... Il ne distingue pas encore cela très bien. Mais le lui a-t-on suffisamment expliqué?... Et puis il est des coins de son esprit où la tradition musulmane tient des assises souveraines.

Même lorsque Mohammed est ingénieur, avocat, écrivain, il apparaît difficile, par exemple, que *Madame* Mohammed puisse se risquer hors du gynécée autrement que sous la forme d'un ballot blanchâtre, ovale, flou, sans étiquette ni marque particulière, porté par deux pieds sortant d'un encombrement de linges, conduit par deux prunelles encadrées dans un vasistas.

— Que voulez-vous, mon cher? expliquera le mari en rajustant ses manchettes. Je ne demanderais pas mieux que d'émanciper ma femme. Tout de même, je ne voudrais pas être le premier à oser ça.

Alors, par respect des traditions, Mme Mohammed est bien obligée de continuer à se camoufler lorsqu'elle se hasarde dans la rue.

A cause aussi de la persistance des usages, il arrive que Mme Mohammed soit quelquefois tirée à deux, trois, quatre exemplaires, que, par-dessus le marché, à côté des « officielles », le Seigneur commun installe des coadjutrices bénévoles et momentanées, le tout sous la sérénite légale islamique, — à moins que bien entendu Mohammed n'ait signé sa demande de naturalisation française, à partir de quoi il pourrait être guetté par le Divorce, la Correctionnelle ou la Cour d'assises, comme Pascualète, Berthier et Nekache.

Il arrive encore (la coutume est tellement difficile à déraciner!) que — même si Mohammed s'est fait natu-

raliser français — il continue à cloîtrer sa « légitime », à vivre chez lui à la mode arabe ou berbère comme devant.

Enfin la tradition se révèle omnipotente à ce point qu'elle fait déchoir Mohammed non seulement à mal interpréter le sens, plus large et plus haut placé qu'il ne le croit, des versets koraniques concernant son devoir envers ses femmes, mais encore jusqu'à méconnaître d'autres versets réglant son attitude vis-à-vis de Dieu :

En vain la lecture (El Korane), notamment aux chapitres XVII, XVIII, XXXII, XXXIV, dénonce l'impiété, le sacrilège de toute croyance au pouvoir divin d'un homme « quel qu'il soit », à son rôle *d'intercesseur* auprès de l'Unique, à sa faculté de « changer le poids d'un grain de mil ». Lettre morte! Quand il vous plaira, vous pourrez voir les Mohammed « moyens », apparentés ainsi à ceux des Nekache qui adorent et invoquent les Rabbs de Saint-Eugène, rendre un culte propitiatoire à des santons ajoutés en fraude par l'Islam berbère à celui d'Allah.

VII

MYSTICISME... RÉGULIER

C'est en effet la Berbérie qui, en dépit des termes formels du Koran et de la Thora, a inventé les Marabouts et, par contre-coup, les Rabbs.

Peut-être plus exactement a-t-elle conservé, mêlées à sa foi nouvelle exaltant en pureté le Dieu-Esprit apporté du Proche-Orient, certaines anciennes croyances fétichistes ou animistes des temps païens.

Elle les conserve encore de nos jours, assez près sans doute des conceptions primitives, avec plus de ténacité que l'Israël barbaresque, son élève. Elle ne se contente pas comme lui d'un culte rendu aux tombeaux. On la voit se prosterner, psalmodier, trembler, se raidir en catalepsie extatique devant des personnages en burnous,

prolongeant le Saint, détenant sa *baraka* (bénédiction), déterminant d'un mot ou d'un geste, à date convenue, le miracle consacré, — et dont l'automobile croisera la vôtre sur le boulevard Front-de-Mer.

*

Ce matin, le *Comité du Vieil Alger* rend visite à la Confrérie musulmane des Ammaryias. Occasion un peu provoquée peut-être par l'Archiviste du groupement que je suis, de présenter à Germaine et à son mari-chroniqueur un de ces Bouddhas vivants de notre Nord-Africain.

Le rendez-vous a été donné Place de la Lyre, à la jonction des trois quartiers français, israélite et arabe. Nous grimpons les escaliers contournant le Théâtre municipal et émergeons en face du Marché couvert. Les membres du Comité et leurs amis se dénoncent déjà en foule parmi le grouillement judaïco-arabo-mahonnais-maltais.

Notre savant Président, M. Henri Klein, arrive par les Tournants Rovigo, escorté du fidèle Secrétaire Général, M. Oulid-Aïssa, dont le nom arabe exprime en français : Petit enfant de Jésus. Germaine déclare que ce musulman a su combiner avec bonheur le veston cintré, le lorgnon d'or et la chéchia écarlate.

Le cortège se forme, — ce qui interrompt pour un instant le jeu de la houpette ou du bâton de rouge devant le sac éclairé d'une glace, et par contre provoque des explosions gutturales entre hiverneurs manifestement notoires bien qu'inconnus, reconnaissables au casque enturbanné, au chapeau vert ou aux diagonales de courroies jaunes.

Notre colonne s'engage entre les trottoirs de la rue Randon, sur lesquels viennent de se masser en vis-à-vis deux agglomérats compacts de gandouras et de burnous plutôt miteux, abondamment pourvus d'une mitraille de puces (de quoi Germaine nous informe tout de suite), et d'où s'élèvent sur notre passage, saluant le bataillon

roumi à la *tiraillour,* de vastes paumes diversement maculées vers des chéchias qui furent rouges.

Devant nous, celle de M. Oulid-Aïssa tourne sur le haut faux-col. Le binocle, ainsi démasqué et accroché par une coulée de soleil, lance un éclair. Brusquement, un tintamarre se déclenche : des flûtes, des rheïtas (sortes de hautbois) sifflent, chuintent, des tambours toussent, raclent, éternuent. Cela arrive du coin de la rue Médée. En même temps, une demi-douzaine d'étendards, verts, bleus, constellés, fleuris, se dressent, balançant une ligne dorée de croissants en lune bégude. C'est une délégation de Khrouanes (Frères) Ammaryias descendue des hauteurs de la Kasba au-devant de nous.

La rue Médée abaisse vers nos semelles hésitantes cinq ou six marches vernissées d'un gras spécial qu'elle compose principalement avec des têtes de sardines, des côtes de pastèques et des déchets de volailles. Puis elle nous aspire vers le haut dans un couloir pas beaucoup plus large qu'une trachée-artère, mais qui s'infléchit et paraît décidé à se tortiller comme un intestin.

Nous montons au travers d'une anatomie architecturale extravagante. Voici par exemple deux murs dont l'un est déjeté en avant, de la poitrine, l'autre enfoncé en oblique horizontale, de l'abdomen, celui-ci cagneux alors que celui-là est panard, et qui ont réussi cependant à s'accoter en hauteur. Le premier ressemble à un rachitique congénital, le second s'avère lépreux abandonné à son sort. Tous deux sont aveugles. La maison d'en face, qui a la bonne fortune de n'être que borgne, contemple ce couple inférieur au travers de sa lucarne ronde, badigeonnée de bleu à la façon dont une paupière de Mauresque est cernée de Koheul. Pitoyable, elle allonge à son secours une espèce de contrefort aérien, lequel s'arrête brusquement à moitié route sans en donner une explication quelconque et, pour le moment, sert de support à un vieux nid de moineau.

Entre les pieds de ces grands infirmes et de leurs congénères résignés, sont creusées, depuis évidemment une époque lointaine, des cagnas dont l'ouverture ne dépasse généralement pas une hauteur d'homme. Au-dessous d'une couche supérieure d'immobilité et de silence, où d'aucuns prétendent sentir planer le mystère oriental des moucharabiés, arrive de ces trous une petite vague papoteuse en même temps que s'en dégage un relent de semoule au poivre rouge et au beurre de l'avant-dernière semaine, par quoi se dénonce aux nez algériens la troisième entité culinaire de l'actuelle Berbérie : *le Couscouss.*

Nous cheminons parmi des commerces minuscules dont quelques-uns à la page et des industries contradictoires. Le tout s'enchevêtre, arrive à s'amalgamer en une petite vie à côtés baroques, à la fois moyenâgeuse et se voulant « consciente et organisée ». Le visage de la Kasba, à l'image du moral de Mohammed ben Mohammed, est fait de surprises et de contrastes. C'est ainsi que, succédant à une rôtisserie ingénue de foie en brochettes, un boyau à prétentions émancipées s'affiche en français : *Salon de coiffure.*

Sur quoi le cortège roumi, montant derrière la délégation des Khrouanes, s'engouffre sous un tunnel formé par des maisons qui, à force de s'incliner du haut, se sont rejointes, lequel tunnel, enfant lui-même d'une fantaisie obligatoire, ne semble pas très bien renseigné sur l'orientation de la sortie vers laquelle il nous conduira.

Cependant, le clapotis mou des conversations s'est soudain mué en crépitement de castagnettes sous les voûtes. Des battants de geôles un à un se referment sur des cintres de pénombres coloriées. On entrevoit des demi-visages coulant derrière des ovales blafards. Quatre doigts sont demeurés accrochés un instant à un croisillon.

Le grand jour revient. Etendards. Capsule écarlate de

M. le Secrétaire Général. La nouba mystique gronde et chuinte pour relever notre pas... devant un nouveau *Coiffeur*. Le but de notre ascension est-il donc encore loin de nous? A compter du point de départ, un oiseau eût volé pendant à peu près cent cinquante mètres. La Kasba va nous promener durant trois quarts d'heure.

La Kasba ne s'inquiète jamais du temps. Les minutes et les années sont « choses de Dieu ». Le blédard rigole en pensant au « kilomètre de spahi », capable à lui seul de contourner une montagne.

— Est-ce que c'est loin encore, ton douar?

— Grib! Grib!!! (Près! Tout près!!)

L'après-midi coule, lente, pénible, au balancement du barda.

— Ah çà! n... de D...! où est-il, ton douar de chien?

— Grib, Sidi! Grib!!

...Nous montons toujours. D'une ruelle transversale, débouche l'ânier. Ses bourricots, pas beaucoup plus gros que des jouets d'enfant, descendent parmi les Européens. Une fillette qui parle un anglais criard se précipite vers l'un d'eux, rit très fort et lui offre une bouchée de sa brioche. Il accepte, lui aussi, sans se presser, en fataliste sachant n'exulter devant l'aubaine que dans la mesure où il se résigne sous les coups.

Coiffeur... coiffeur... coiffeur... Germaine affirme que celui-ci est au moins le vingt-cinquième depuis les marches vernies aux têtes de sardines de la rue Médée. J'explique que la modération n'a jamais passé pour la qualité maîtresse en Islam. Avec sérénité, l'arabo-berbère « moyen » abuse de ce que sa religion ou sa coutume ne lui défend pas. D'où, affirme-t-on, l'interdiction *intégrale* du vin, de la viande de porc et du « sort des flèches » qui exprime le jeu.

Le Koran n'a pas songé à lui interdire : — notre parapluie, il en a immédiatement abusé; — nos pendules en boîte, il en fourre dans tous ses patios; — le talon

Louis XV; plus une Mauresque passable de la Kasba qui ne soit montée sur échasses.

Certains musulmans lettrés et narquois ont même risqué doucettement :

— Il n'y avait pas de champagne au temps du Prophète; donc, le champagne ne doit pas être interdit aux Croyants. Du reste, le vin, ce qu'on appelle « vin » en arabe, ne mousse pas. Ce qui mousse, c'est l'eau gazeuse. Baptisons le Rœderer : *gazouze,* et... servez frais!

...Brusquement, la Kasba, qui jusqu'ici pour nous conduire vers un dépositaire de la foi musulmane nous a poussés du côté du ciel, nous jette sans nous avertir dans une dégringolade qu'elle nomme *rue de Thèbes*. Une Américaine, qui chemine à côté de Jacques et porte un insigne théosophique, demande si c'est là un hommage rendu à la « Voyante » de ce nom. Je réponds que, tout au moins, une porte sur l'*Au-delà* va s'ouvrir pour nous — au N° 12.

Cette porte est déjà ouverte dans une muraille nue. Au-dessus, un écriteau long et large comme un couvercle de cercueil expose que là siège et opère un mysticisme officiel. Deux lignes de caractères arabes suivies de dix en français :

...Par arrêté de M. le Gouverneur Général du 7 juillet 1923, la zaouïa des Ammaryias, dirigée par le mokaddem Lazla Si-Mohammed Amziane, est la seule qui fonctionne régulièrement à Alger... (Art. 1er... 2... 3... etc. des Statuts). Toute autre zaouïa qui se constituera clandestinement sera poursuivi.

— *Poursuivi* au masculin, note Jacques.

— Pourvu qu'on ne s'avise pas de corriger! s'écrie Germaine.

M. le Secrétaire Général Oulid-Aïssa, qui fait les honneurs du seuil, sourit; et, s'apercevant que la jeune roumiia suit la colonne sous ma protection, il s'incline à la française et lui baise la main.

*

Couloir contourné, bien entendu. En Islam, au physique et du reste aussi au moral, la ligne rigide évoque l'indiscrétion, la maladresse, la brutalité. Rien n'apparaît droit au sens où nous l'entendons. La courbe, l'entrelacs, la jolie confusion de l'*arabesque* règnent sur le monde visible et le monde caché.

Voici par exemple, dans cette encognure, un petit tarabiscotage couvrant une niche en embuscade. Autour de nous, monte le rire rosé et vert des faïences, cependant que la menace noire d'antiques soliveaux descend sur nos têtes. Soudain, dans l'épaisseur d'un mur couleur de fromage de Brie, s'enfonce un escalier en hélice cheminant ainsi que le ferait un gros ver. Et le patio s'ouvre devant Germaine, empli d'une jolie lumière bleue.

Le patio, c'est la cour intérieure des demeures arabes, l'âme claire de ce monde fermé au passant et qui s'aère et se libère du côté du ciel. Pour des yeux européens, égarés depuis la rue parmi des pénombres qui se suivent, se commandent, s'enchevêtrent, quelquefois se battent, la surprise est inédite de ce carré lumineux encadré d'arcades, s'étirant entre quatre échelles de balustrades coloriées et coiffé là-haut de large fluide.

La coulée occidentale flue sous les ogives, grimpe aux étages, dispose sur les balustrades vertes et jaunes, à inscriptions musulmanes, des chapeaux-cloches, des cheveux à l'embusqué et des crânes pédagogiques.

Abusant de mon titre d'archiviste du Comité, j'ai fait placer Jacques et Germaine au premier rang du parterre.

Devant eux, le carré dallé de marbre avec des coins en porphyre.

A leur gauche, la nouba et les drapeaux entre les colonnes.

En face, un groupe d'Arabes en tenues de conceptions

multiformes, échelonnées entre le burnous classique et le veston à longs revers. Des rubans rouges à quatre ou cinq boutonnières, exagérés en largeur, comme le parapluie ou la pendule-boîte en distribution. Deux rosettes à diamètre de soucoupes.

Au milieu du groupe, un haut vieillard dans le costume musulman traditionnel, coiffé d'un turban de soie blanche.

M. Klein paraît, suivi de M. Oulid-Aïssa. Eclatement sonore. Etendards figés brusquement au port de l'arme. La nouba mystique, avec ses flûtes, ses rheïtas et ses tamtams, nous salue en nous envoyant... la *Marseillaise.*

Ce n'est pas du tout mal envoyé. Les chalumeaux à sept trous ont su diézer juste; les tambourins, dont la petite colère gronde d'habitude à contre-temps, se révèlent enclins à la courtoisie musicale et capables d'à-propos.

Tout de même, chez des *Khrouanes,* qui vont tout à l'heure entrer en transe frénétique et faire de l'extase martyre une brave petite *Marseillaise* en mesure!!... Tête de Germaine qui examine les doigts poilus des joueurs et leurs joues en courges. Têtes surtout des hiverneurs à plumes de coq.

Jacques note pour sa Revue ce symptôme d'évolution. Puis il essaie de fixer dans ses lobes la physionomie polymorphe de l'assistance. Peut-être ses lecteurs ne trouveront-ils pas indifférent qu'autour de Berbères un peu cousins des fakirs il se soit aggloméré sur les quatre faces d'une cour mauresque des fidèles de sept à huit religions, venus de vingt ou trente contrées des deux hémisphères.

Je lui signale, à côté du Consul des Pays-Bas et près de Son Excellence le Prince d'Annam, un grand chef du Sud, gandoura de soie roulée à la cavalière sur les cuisses, temmags de cuir pourpre sous le pantalon

plissé, guennour en monument cordé au front, qui vient de glisser sous son aisselle gauche une canne du « dernier rotin » et qui roule ses gants mastic.

*

« ABREU... VE NOS SILLONS !! » Sur les quatre côtés de la cour, surgit un cordon de mains remuées. Les Britanniques applaudissent vigoureusement. Les Ammaryias aussi. M. Klein et le vieillard à turban de soie, qui est le Mokkadem Lazla, s'entretiennent.

Puis M. Oulid-Aïssa traduit à voix haute une adresse de ce chef vénéré, continuateur du thaumaturge Sidi-Ammar, rédigé en arabe par le trésorier de la Confrérie :

...Vous savez, Messieurs et Mesdames, que nous sommes parmi les plus purs observateurs de la religion musulmane... (Hum! Chapitres XVII-XVIII et cinq ou six autres du Koran) *...Nous aimons de tout notre cœur reconnaissant notre mère la France, qui nous a donné la civilisation et les avantages de la vie moderne...*

Jacques sténographie. Germaine se demande si la traduction...? Mais oui, c'est ça, ma petite! Rappelez-vous : Mohammed ben Mohammed, ébauche d'idéal, mère commune, cérémonies...

...On connaît nos « baddras » avec flûtes et tambours, dont le produit bénéficie à notre communauté. Et nous espérons... Car notre budget est élevé... Nos dépenses... Votre générosité toujours prête...

Ah! voilà... voilà!... Nos jeunes amis aperçoivent le point de contact entre le mysticisme musulman et la vie moderne... Chez les Ammaryias-fakiristes de la rue de Thèbes, nous nous retrouvons entre pauvres gens moyens de toutes les longitudes et de tous les temps.

Quels sont-ils pourtant, ces fakirs de l'armée chrétienne 1929 qui nous parlent de leur budget après une petite préparation à la *Marseillaise*? C'est ce que M. Klein va nous dire.

M. Klein est l'auteur des *Cahiers d'El Djezaïr* comprenant déjà plusieurs volumes, évocation colorée et magistrale de tout le passé d'Alger. Sans doute la visite de ce matin aux Ammaryias prendra-t-elle place à son tour dans quelque prochain fascicule. Et Germaine et Jacques assistent à la naissance, au développement de ce fakirisme qui, tout à l'heure, au dire de l'écriteau, « *fonctionnera régulièrement* » devant nous.

Voici que se lèvent au fond d'une histoire brumeuse les 23 confréries nord-africaines comprenant plus de trois cent mille affiliés; voici le mysticisme lui-même : « exaltation du sentiment contre la subtilité des controverses », le but des Khrouanes : « absorption en Dieu ». Et nous les voyons, en pensée, les Khrouanes, prostrés sur la première marche de l'ascension : Solitude, veille, abstinence, oraison inlassablement répétée. Peu à peu, ils montent : sept degrés pour atteindre l'état parfait. A chaque degré, des lumières nouvelles. *Au septième, on entend parler le Seigneur...*

— « Et l'on songe aux sept châteaux mystiques de sainte Thérèse », note M. Klein.

Voici à présent l'histoire de Sidi-Ammar, père des Ammaryias, annoncé par des prophéties, qui, riche, puissant, se réfugia dans l'ascétisme. Thaumaturge, fendant du geste les eaux d'un oued au lieu dénommé depuis Medjez Ammar (passage d'Ammar), ressuscitant sa mule noyée et faisant porter ses hardes par des lions...

Les Khrouanes écoutent. Quand le nom du Saint est prononcé, ils se signent, je veux dire qu'ils se touchent du doigt le front, les lèvres, le cœur. L'un d'eux porte des lunettes d'écaille; c'est un étudiant de notre Université; il donne le signal des applaudissements.

*

Changement subit. La nouba aux étendards disparaît. Surgit l'orchestre spécial des *baddras* : deux flûtes de ro-

seau peinturluré, à huit trous, plus longues que la flûte ordinaire, donc plus basses; deux tambourins larges comme un couvercle de chaudière, dont on chauffe le cuir barbare en les faisant tourner au-dessus d'un brasero par petites saccades.

Les quatre joueurs s'accroupissent sur les dalles. Le mokaddem des Ammaryias, entouré des dignitaires de la confrérie, s'accroupit de même.

Ensemble, trois fakirs se présentent : le premier en blouse d'épicier, le suivant en veston de sport, un autre en burnous miteux.

Derrière eux, une musique s'élève, jamais entendue en plein air, pleurant un désespoir monotone, soudain hérissé de sanglots en pointe.

Cependant, deux Khrouanes circulent, offrant aux Européens, l'un de minuscules verres de thé, l'autre un registre ouvert et un stylo.

On sourit, on signe, on boit. Les flûtes commencent à exciter les tambourins, les fakirs attendent, le mokaddem prie.

Au-dessus du brasero, l'encens enchevêtre ses volutes. Elles s'élèvent, se déroulent, arrivent aux arcades.

Alors, deux des trois fakirs debout dévêtent leur compagnon qui est l'épicier. J'entends Germaine glousser derrière l'éventail parce que, sous les plis du pantalon arabe en jupe, les mystiques sont en train de dégrafer des jarretelles.

Le torse et la tête, qui est rasée autour des oreilles, sont nus. Un burnous descend sur cette blancheur tatouée et maigre qu'il absorbe. Le capuchon retombe sur la face. Plus de mains, plus même de pieds. Au centre de la cour mauresque envahie par des importés de toutes nations, une cagoule bourrue, immobile, aveugle.

Soupir d'une flûte. Cette longue chose blême, pointue, se met en marche du côté où le triste chant l'appelle. Lentement, en somnambule, elle arrive devant le dépositaire

de la *baraka*. Elle s'accroupit, ne bouge plus. Le Saint, accroupi lui-même comme dans un temple, psalmodie des incantations. Son regard chargé s'abaisse vers le spectre. Peu à peu, sa main se lève. Sous le bord du capuchon-suaire, elle allonge des doigts qu'on croirait sans nœuds et dont nous apercevons le tremblement.

— Il dépense beaucoup de *flouide*, souffle derrière nous quelqu'un.

Germaine se retourne. C'est un monsieur en jaquette, rasé comme Jacques et qui se nomme Merzoug ben Mohammed El Hachemi.

Cependant la cagoule s'est relevée. Elle s'oriente cette fois par l'odorat, et toujours sans mains, sans pieds, glisse du côté du brasero chargé d'encens.

Elle se courbe au-dessus de l'incandescence, s'imprègne des fumées houleuses qu'elle dégorge. En même temps, les lamentations des flûtes, les sanglots des tambourins s'élèvent, hoquettent.

Debout, sans nom, presque sans forme, séparé du monde, l'aveugle qui voit en esprit commence à se sentir soulevé. Tout son corps s'agite dans un tremblement comme les mains du marabout...

Peu à peu, ce tremblement devient une danse... la danse se transmue en sport... pendant que les lamentations et les sanglots des entraîneurs s'amplifient, se bousculent, se précipitent vers le vacarme.

Soudain, le burnous semble grandir. Il s'élargit. Rejeté en l'air, il tombe sur le marbre en loque vidée. Une face d'extase apparaît au-dessus du torse nu. Les mains du mystique en transe s'étendent, les phalanges inquiètes cherchent, réclament... quoi? Deux torches sans doute, que voici.

La danse reprend. Elle est devenue une course au flambeau nouvelle manière. Le coureur court après lui-même; il fait devant nous le tour de l'arène maraboutique; et la double flamme à langue mobile, fuligineuse,

lèche la chair des bras, de la poitrine, de la face; elle grésille sous les aisselles, sur le ventre; et elle envoie au nez de Germaine, qui bravement essaie de ne pas se froncer, un authentique relent de roussi.

Déjà, arrivant à son tour du brasero qui continue à vomir l'encens, se dresse une deuxième cagoule, celle-ci noire. Le chant des flûtes se fait plus violemment grave. Il s'infléchit, s'épand, vers le bas de son registre, en clapotis de désolation. Un pas d'angoisse à la fois et de frénésie soulève, tord ce trépassé vertical, qui est de la couleur d'Iblis...

En l'air, le burnous! Les prunelles surgissent. Elles ressemblent à deux coquilles de verre teinté. Des rais de chair boursouflée couturent les joues. Deux nouvelles mains avides de torture se tendent. Cette fois, l'instrument, c'est la pelle qu'on retire du brasero, rougie à blanc.

Le frère Ammari saisit le manche. Ses yeux morts essaient de repérer la spatule. On voit trépider la cassure de ses phalanges qui guident le cautère vers sa bouche.

La langue sort. Elle tâte, lèche, appuie, râpe. De petites fumées giclent, de celles qui s'échappent du gril pendant la cuisson. L'opération se prolonge le temps de retourner le sablier. La langue doit être grillée à point. Le rôtisseur-supplicié l'avale...

Pour se reposer, il se couche à terre, sur le dos. Le torse nu, il offre à — ce qui s'apprête à venir sans doute ses côtes qui tendent comme des arceaux sa peau tannée. Vacarme désordonné des flûtes. Ce qui arrive, c'est un gourdin au bout d'un bras cordé de tendons, appartenant à un autre frère Ammari.

Celui-ci s'accroupit auprès du fakir en posture de « méridienne ». La matraque se lève. Sévère, sonore, elle s'abat sur cette peau tendue. Pas une oreille, même celle du moins favorisé du spectacle, perdue dans l'encognure

la plus éloignée du patio, qui n'ait recueilli le retentissement du choc... Deux... trois... cinq... dix coups...

Les bras résignés, le flagellé musulman regarde de ses prunelles opaques du côté d'Allah et de Sidi-Ammar le Santon. Nos amis l'ont reconnu. C'est ce jeune homme que nous avons vu tout à l'heure en costume de sport.

*

Entr'acte. Petit intermède par deux Ammaryias chaussés et vêtus. Même fort bien vêtus. L'un se rengorge, cravaté du bleu 1929. Tous deux sont armés du même instrument, qui est une sébille.

Sourires, formules d'un à-propos élégant, cassure à 45° devant les éventails et les face-à-main... Le budget de la confrérie se rappelle en jolie candeur à la générosité des Infidèles. « Les avantages de la vie moderne dispensés par notre mère la France » ne vont pas sans quelques frais. La vie est chère... Loyers, taxis, spectacles. . (heu! *gazouze* Rœderer)...

Comment s'y prendraient les Incroyants pour refuser l'aumône au représentant du thaumaturge? Le billet bleu, de par l'invitation largement indiscrète de la sébille, s'avère de rigueur.

Deuxième partie du programme. *Crescendo*. Mise en transe d'un nouveau martyre volontaire; mais, cette fois, les yeux d'extase ne semblent pas avoir perdu la vision du monde extérieur.

Au contraire, voici l'homme, *ecce homo*, qui fait le tour de la société. Il exhibe un long et mince poignard, espèce de broche, dont il appuie la pointe sur son pouce. Où donc ai-je déjà assisté à cette promenade d'un *numéro?* Ah! j'y suis : au cirque. Le numéro-khrouane regagne le centre de l'arène. Le charivari musical hulule, tousse, tonitrue. Et revoici, sans sébille, le jeune homme à la cravate du dernier bleu.

Il rajuste ses lunettes d'écaille, puis il se dresse, il

invoque Allah au nom de l'*intercesseur*. La paume au front, geste théâtral du tourment, il éjecte, lamentable, des mots coupés, onomatopée de l'agonie... Mon père, éloignez de lui ce calice!...

Mais Allah par Sidi-Ammar l'a désigné : il accepte la mission d'exécuteur. Alors il reçoit le poignard de la main du supplicié. Avec l'arme il disparaît presque en entier sous le burnous dont on vient de recouvrir le fakir.

Un moment coule, long, lourd. Sous cette espèce de linceul jeté sur les deux vivants, le drame s'accomplit. On devine un dos arqué, un coude rejeté en arrière, puis la poussée ferme d'une poigne qui troue...

Pas un autre geste, pas une plainte. Lentement, le burnous s'ouvre, une main l'emporte. Le bourreau à verres de myope lève les bras, il offre sa douleur au Dieu de Miséricorde et de Bonté. La victime, elle, recommence tranquillement son tour de piste.

Et il n'y a pas d'erreur possible : le fleuret traverse le flanc gauche en séton. On voit, on touche le miracle...

— Ti mets le doigt comme ça, madame!...

Germaine n'ose tout de même pas.

Mais d'où sort cet autre baladeur en vérification de blessures? A peine le premier a-t-il défilé devant nous, que déjà l'exécuteur avait troué les joues du second.

Celui-ci s'en prend à Jacques. La bouche ouverte en carré, il remue la langue sous l'aiguille...

Et derrière, voici que s'en vient Jésus portant sa croix, comprenez : un fakir supplémentaire, l'échine courbée sous une planche à clous sur laquelle il sera tout à l'heure étendu par les bourreaux, crucifié.

Dans la foule des Mécréants, certains pouls commencent à battre plus sec. Germaine me confie qu'elle a attrapé sa ceinture pour empêcher ses doigts de trembler en même temps que ceux des Khrouanes. Et... Ho! qu'arrive-t-il?... Tumulte : c'est un professeur de la Faculté des Lettres, M. L..., qui vient de tomber en syncope. Se-

cours. Interruption du spectacle. Commentaires... Bah! ce n'était rien. M. L..., éberlué, se retrouve assis sur un escabeau. Il demande ce qui se passe.

M. Klein est là. Il annonce que « le mokaddem remercie les Français de leur générosité, qu'il aurait tenu à leur présenter d'autres *opérations* plus convaincantes encore de la puissance de sa baraka, mais qu'il s'incline au cas où le programme de ce jour semblerait un peu... un peu... Et il prie Allah et Sidi-Ammar de prendre la victime de cette subite indisposition sous leur garde ».

Sur quoi, le cercle qui empêchait l'air indispensable de glisser vers les poumons de M. L... s'ouvre enfin. La cour se déblaie. Entre les étendards à nouveau groupés, le Saint des Ammaryias, la main au cœur, la barbe évasée, salue. A côté du Prince d'Annam, qui s'entretient avec le Consul des Pays-Bas, le Chef saharien réenfile ses gants mastic.

VIII

MADAME MOHAMMED ET QUELQUES AUTRES

La femme de Mohammed ben Mohammed se nomme elle-même le plus possible Fathma, en souvenir de la fille préférée du dernier Prophète de Dieu, Celui à qui l'Ange a apporté le Koran pendant son sommeil pour compléter les Livres saints, c'est-à-dire la Bible de Sidna-Moïse et l'Evangile de Sidna-Jésus.

Fathma est un mot arabe aussi protéen que Mohammed, Mah'med, Hamoud, Hamadi... Il se développe lui aussi en cascatelles : Fathma, Fathima, Fathouma, Ftheïma, Fthim, Fathoum, Fthoum... Il y en a d'autres. De sorte que dix ou douze sœurs ou cousines se rangeront sous la même racine verbale *fathama* (sevrer) en face de la douzaine de frères ou cousins alignés sous l'autre racine, *hamada* (louanger).

« Mohammed louangé — Fathma sevrée »... Il va de

soi que Germaine, un tantinet féministe, s'empare du symbole. Donc, l'idéal familial musulman s'appuie et s'érige sur cette injustice du mâle — commune d'ailleurs à certaines conceptions occidentales, celle de la France en particulier continuant à refuser dédaigneusement à Mmes Curie et Colette le bulletin de vote, qu'elle remet en flagornerie imbécile au biffin... L'Islam *sèvre* la femme. Lui au moins l'avoue...

Je ne veux pas jouer à Germaine le tour de lui demander si elle est *sevrée* par son mari. Il est entendu que les dames féministes plaident non pour elles-mêmes, mais pour leurs sœurs moins heureuses.

Reconnaissons qu'une plaidoirie en faveur de la musulmane barbaresque serait œuvre d'à-propos puisque cette sœur masquée apparaît en effet privée, par ses usages familiaux, de celles des satisfactions quotidiennes auxquelles l'Européenne tient souvent le plus : pour elle, aucun triomphe possible de femme en dehors du gynécée. Au dedans, rien ou presque qui réponde au besoin universel et instinctif de tendresse. Quelquefois, un verrou devant les petites aspirations montées quand même de son tréfonds humain pas encore suffisamment pilonné.

Pourtant, ce n'est pas l'Islam (entendons : *la pure doctrine koranique*) que Germaine devrait prendre à parti ; ce sont les coutumes arabo-berbères persistantes.

Sidna-Mohammed s'était donné à tâche précisément de libérer la femme du sevrage « bédouin » ; il y réussit partiellement. Le Koran, acceptant le principe, fondamental et indiscutable en ce temps-là, de la supériorité du mâle, a en effet réagi autant que faire se pouvait alors contre les abus de l'autorité masculine, lâchés par les mœurs en dérèglement cynique. Un père, furieux et honteux de la naissance chez lui d'une fille, l'enterrait vivante. Un mari tenait à l'attache un troupeau d'es-

claves dont il usait à sa fantaisie, sans retenue légale ou morale.

Le Koran a fait un crime au Fidèle d'Allah de tuer sa fille. Il n'a consacré ni la claustration ni le port rigoureux du masque. Il a limité à quatre épouses le droit de polygamie, qu'il lui était impossible de supprimer. Il a prescrit au mari de traiter ses femmes avec mansuétude, chacune devant en outre bénéficier des mêmes avantages matériels. Il exige encore de cet unique mari le don à la dernière comme à la première des quatre, à la troisième comme à la seconde, d'une part strictement égale de son *amour* (sic)...

Et (cueillez, Germaine, cette généreuse malice d'un grand esprit!) le Prophète ajoute : « *Si vous n'êtes pas certain de pouvoir partager également votre cœur entre vos femmes, alors n'en épousez qu'une pour vous régler sur la volonté de Dieu qui est Juste.* »

Ainsi s'indiquait sous l'inspiration d'Allah, dans un pays et en un siècle de multigamie sans mesure, sans équité, exclusive de tout élèvement spirituel et de toute fraîcheur sentimentale, l'acheminement religieux vers le Couple uni par l'Amour.

En vérité (bessahh), je n'ignore pas que le Prophète abrita à la fois dans son gynécée une douzaine d'épouses... Eh bien, il s'en fit octroyer l'autorisation exceptionnelle... A quoi servirait, Germaine, de pouvoir se dire l'Envoyé de Dieu si comme le quelconque bourricotier...?

Ce qui d'ailleurs établit la dilection qu'avait Mahomet pour les femmes, dilection rapportée par son entourage masculin, et qu'il proclama lui-même dans une devise familière : « Les femmes et les parfums, toute la vie! »

Aussi choisit-il pour sa fille la plus aimée le nom de Fathma, qui est avant tout un joli mot, et qu'il lui donna suivant l'usage le septième jour de sa naissance, alors

que la chérubine devait, à ce moment-là sans doute, téter goulûment.

Hâda ma kane (voilà ce qu'il y a) : Fathma, c'était déjà un nom bédouin, nullement symbolique de privation, que peut-être on avait jeté pour la première fois en sobriquet à une pouponne quinteuse refusant le sein offert.

Le musulman qui appelle *Fathma* ne traduit pas : la sevrée, de même que l'Européen hèle : *Prosper* sans entrevoir qu'il exprime : le florissant.

Fathma, c'est, en Islam, le nom féminin que préféra Sidna-Mohammed. Alors on l'a semé comme le bon grain, d'où est né l'épi : Fathima, Fthim, Fthoum... De telle sorte que les Fathmas (enregistrons cette nouvelle surprise arabe !) se sont multipliées en même temps que le sevrage préislamique se réduisait.



Mme Mohammed ne s'intéresserait que médiocrement à ces spéculations philosophiques. Le Koran est peut-être le Livre de son mari ; ce n'est pas le sien. *La pure doctrine* de l'Islam est passée au-dessus d'elle, on peut ajouter : au-dessus de la tribu et du douar, si bien qu'il était assez difficile à son mari lui-même de s'en imprégner. Pouvons-nous lui en faire un crime ? Lequel de nous, pauvres chrétiens de tous les jours, s'imprègne de l'esprit évangélique ?

Mohammed ben Mohammed, celui qui, à l'encontre de la défense rigoureuse et répétée de « la Lecture », rend en 1929 un culte aux marabouts intercesseurs, devait logiquement continuer, malgré le conseil d'Allah, à jouer avec des brelans, voire des carrés de co-épouses. Et il est exact qu'il les sèvre de maintes joies permises, en même temps que, probablement par compensation, il leur distribue des pénitences prohibées. Ce faisant, il s'estime et se prétend dans son droit.

Mohammed sait en effet recevoir certaines lumières, à propos et dans la mesure qui convient. Ainsi le Koran précise : « *Lorsque vos femmes commettront des fautes, vous pourrez les admonester, au besoin les corriger, à condition que ce soit légèrement...* »

Mohammed a enregistré « corriger », mais il n'a pas retenu la finale. A partir de ce mot « corriger », tombé du ciel, sa mémoire ne fonctionne plus. Alors puisqu'il a licence de corriger, il en use suivant le geste élastique dont il use aussi du parapluie et de la pendule... Sait-il que le Koran ajoute : « ...*Vous pourrez même, à titre de châtiment, les laisser seules dans leur lit* »? Voire! Et si c'était Mohammed qui était, cette fois, sevré?

Fathma s'est adaptée à cette vie étroite à peu près comme le lentisque grandit et meurt au coin du gourbi.

Elle naît et végète dans l'ignorance de tout ce qui n'est pas la mesquine occupation ménagère. Jamais le père d'une Fathma « moyenne » ne songera à hausser son niveau moral, à lui montrer par-dessus le mur revêche, des clartés que, du reste, il n'aperçoit lui-même qu'au travers de brumes. Sa mère, ses sœurs aînées, les commères (adjaïz), pourvoyeuses d'amulettes et de rendez-vous galants, la maintiendront dans une atmosphère basse, brouillée de naïvetés légendaires, de superstitions immuables, d'appétits obliques, de besoin d'intrigues animales.

Mariée à un homme que généralement elle voit pour la première fois le soir de ses noces et qui l'immole sans préparation ,suivant le rite sexuel, — qui parfois, à elle, impubère, se présente avec une barbe plus sel que poivre — qui la « boucle » de même qu'il entrave aussi son mulet — qui la répudiera le jour où tel sera son bon plaisir, — qui ne s'enquiert d'elle, en attendant, que pour savoir vers quel mois elle lui donnera son premier fils, — comment pourrait-elle concevoir le toit conjugal autrement que sous l'image d'un abri momentané ou d'une

prison, et deviner, entrevoir un quelconque refuge spirituel?

Dans les douars, à l'encontre de l'esprit koranique, il est même assez fréquemment admis qu'elle n'a pas d'âme. Les simples disent :

— « Puisque les Houris du ciel attendent, dans le Jardin de Dieu, les Elus dont elles seront les épouses, qu'est-ce que les femmes de la terre iraient faire là-haut? »

On peut entendre aussi certains lettrés se risquer à quelque humour exégétique :

— « Il est écrit : Tous les mortels comparaîtront devant Allah... Mais est-il écrit : Toutes les mortelles »?

Sur quoi arrivent à la rescousse les proverbes, sagesse des Tribus : — Ecoute ta femme et fais à ta tête! — Consulte ta femme, et fais le contraire de ce qu'elle dit! — L'obéissance aux femmes conduit en enfer...

Alors, peu à peu une cristallisation morale s'est établie, au travers de laquelle la Madame Mohammed du douar apparaît sous les espèces d'un assez joli animal domestiqué.

On lui sourit. On comprend qu'il ne faudrait peut-être pas trop lui ouvrir la porte... on se dit qu'à l'exemple de ce qui arriva à la chèvre de M. Seguin, l'idée pourrait venir à sa petite imagination simpliste et ardente d'aller voir dans la montagne comment le chacal est fait, et que, ce jour-là, si le verrou était poussé au dehors, elle aurait assez vite trouvé le moyen de sauter par une lucarne.

Et l'on s'explique tous ces cadenas, toutes ces serrures convertissant le gynécée en geôle, — lesquels cadenas et serrures, bien entendu, en Islam comme en tous autres lieux de la vaste terre, n'ont jamais servi qu'à provoquer la fabrication de fausses clés.

*

Fathma possède en effet du tempérament; et il se trouve que la tradition de Mohammed-Seguin l'oblige à

refouler ses fougues raciales. Elle doit ignorer le gentil bêlement de joie amoureuse. Les abandons européens consacrant l'union parfaite des nouveaux époux lui seraient reprochés à l'égal d'inconvenances obscènes. En Kabylie, elle n'a même pas le droit de s'adresser directement à son mari devant ses proches. Elle dit, parlant à la troisième personne : « Cet homme-là. » Et la communication passe ainsi par ses parents.

A noter qu'au fond d'elle-même cette chèvre à l'attache est femme, très femme, aussi femme que n'importe quelle Sévillane, Napolitaine ou Montmartroise, qu'elle se révèle, si l'occasion s'y prête ou dès qu'on lui en accorde licence, toute prête, en jolie fille de la mère commune (je ne parle pas, comme à propos de Mohammed, de la France, mais d'Eve) à goûter à n'importe quel fruit du Jardin que lui présenterait le Serpent.

Plaçons ici une histoire qui est arrivée :

En 1928, aux environs de Tizi-Ouzou, dans une demeure kabyle accueillante au demi-Kabyle que je suis (prétendent les Mohand), deux jeunes femmes, Marie-Louise et Atika, Si-Ameur, qui est un papa abonné à trois journaux métropolitains, et moi, nous alternions en qualité d'interprètes. Atika aux mains comme il leur arrive d'en avoir, c'est-à-dire joliment pointues, faites pour la caresse légère, admirait la robe tricotée de Marie-Louise, lissait les épaules, souriait aux yeux amis.

— Dites, Si-Ameur, on les fait changer de costumes?

— Hé alors!

La kabyle sauta de surprise. Un quart d'heure plus tard, le couple transformé reparaissait devant nous.

Je dois avouer que la nouvelle Marie-Louise en serouel me sembla alourdie, que les foulards dorés et bleus coupaient brutalement son teint, qu'elle se trouvait en somme un peu carnavalisée...

Atika, elle, sous le chapeau-cloche arborait la plus charmante frimousse du Square Bresson. Dans la cein-

ture basse elle croupionnait aussi allégrement qu'une vendeuse du Petit-Duc. Automatiquement elle avait enroulé le cordon du sac autour d'un poignet débarrassé des ferrailles berbères. En simplicité, elle consulta le bracelet-montre; puis, ouvrant le sac, elle cueillit comme il le fallait la houpette à poudre et entreprit, devant la glace minuscule, de se tamponner le museau. La sœur de Pedro-Sanchez ou la cousine de Maurice Berthier n'auraient pas fait mieux... Docile, un moment après, la chèvre de M. Seguin réintégrait le... serouel.

Bien entendu, Atika ne saurait concrétiser toutes les Fathmas. On en connaît qui, non seulement ne se précipitent pas vers le moderne, mais au contraire s'astreignent à une accentuation du repli. Seconde histoire vraie:

Dans une fastueuse demeure du quartier Belcourt, à Alger, toutes les femmes de trois générations, en accord net, se refusent farouchement à l'ambiance européenne acceptée par leurs voisines. Pas la plus petite pendule à boîte dans le patio. Le parapluie lui-même n'a pas conquis ses entrées. Jamais un pied féminin de cette famille ne s'est posé sur l'asphalte des roumis.

Sans doute ces dames sortent quelquefois, notamment pour aller, dans leur propriété de Bir-Kadem, « changer d'air ». Alors apparaît le seul objet français toléré non pas chez elles, mais, si j'ose dire, *sous elles,* et au dehors momentanément.

L'automobile du maître (quel riche musulman peut se dispenser d'un 50 C. V.?) vient se placer dans une dépression du mur ménagée ad hoc. Un huis se déplace exactement en face des portières. La voiture devient un prolongement du vestibule. Et une à une les dames du château mauresque gagnent les banquettes dans un incognito intégral. La rue sera obligée de les ignorer, et elles ignoreront elles-mêmes la rue, car les vitres de l'auto seront remplacées, ce jour-là, par des auvents.

Ainsi Mme Khadidja, Mme Zoulikha, Mlle Mouni et

Iemma (maman) Keltoum passeront du palais arabe de Belcourt au jardin arabe de Bir-Kadem sans avoir daigné soupçonner rien de chrétien.

*

Entre ces profils extrêmes de Tizi-Ouzou et de Belcourt, les visages des Fathmas-types s'échelonnent à toutes les hauteurs morales et se dispersent suivant les caprices de l'aventure.

En opposition précisément avec la rébarbative maman Keltoum, vous pourriez, au cours de certaines après-midi, voir arriver au cimetière européen de Saint-Eugène une Mauresque enclose dans sa melhafa.

Sa démarche, la peau ridée de ses chevilles la dénoncent aussi une maman. Lentement elle suit l'allée principale, recueillie à la manière de la roumiia aux voiles noirs qui la précède. Dans l'échancrure de son vêtement elle porte des fleurs.

Voici une petite allée qu'elle reconnaît. Elle la suit, s'arrête où il faut. Sous une dalle dort un poilu. Ce fut pendant les journées de Verdun un jeune Français de notre ville, ancien élève du Lycée de Bab-el-Oued.

La maman arabe s'accroupit auprès du tombeau. Elle renouvelle les fleurs séchées. Ensuite, dans la même posture qu'au bord de ses tombes à elle, elle reste là, un moment...

Cette Fathma est une dame vénérée dans son milieu et respectée des femmes chrétiennes qui l'approchent. Son fils Hamoud était le camarade de classes et le compagnon de tranchées du petit soldat français.

*

Continuons à suivre les Fathmas au hasard de la rencontre.

Mustapha est un quartier d'Alger qui de jour en jour se hausse vers les élégances. Les coiffeurs, bien entendu,

y pullulent. Les uns se proclament : pour Dames; c'est la noblesse du ciseau. Les autres doivent se consacrer aux hommes seulement; ils ne s'en vantent pas. Quelques-uns essayent de progresser dans la hiérarchie en tondant *ad libitum* l'une et l'autre nuque.

Dans un de ces salons hydrides, Jacques, « premier de ces Messieurs », attendait son tour, pourvu de la résignation obligatoire.

Assis derrière les quatre occiputs masculins, il se délassait du spectacle en considérant, dans la cabine ripolinée, au-dessus du peignoir, un cou gras, paraissant ferme et de patine chaude. Sur ce cou l'écaille et l'acier conjugués évoluaient. La « boule » était blonde. Pourtant au ras de la peau se révélait une teinte brune... L'artiste versa un liquide dans une soucoupe et, armé d'une brosse, commença à raccorder les nuances.

A ce moment le « voyeur » (j'ai nommé le mari de Germaine), réquisitionné par l'un des tortionnaires en blouse, alla prendre place sur le garrot.

Vers le milieu de l'opération, l'opérée de la cabine jaillit dans une patarasse d'exclamations en *salaouètche*. En même temps son image apparaissait dans la glace en face de Jacques. Jeune, pas laide, elle se souriait, posait. Sur ses joues et au-dessus de la racine du nez il y avait des petits tatouages bleus.

— Eh bien, Doudja, fit le caissier en lui rendant sa monnaie, ça va toujours avec le chauffeur?

— Hé alors! Qu'est-ce que tu crois?

Les garçons riaient. Celui qui achevait de ratisser la tempe de Jacques nota à la hauteur des ciseaux :

— La bonne au bistro du 82... Paraît qu'elle chaloupe, le samedi, au Select.

*

Il est possible que Doudja soit une de ces petites Fathmas d'origine minable, recueillie à titre de parente éloi-

gnée ou de porteuse de moutchatchous (marmaille) par la famille d'une Mme Mohammed classique.

On peut supposer que la demeure de cette dame « moyenne » s'ouvrait dans une de ces ruelles qui nous ont conduits vers le mysticisme religieux suivant une pente tortueuse fabriquée avec des morceaux de fantaisie et qui nous aurait élevés encore plus haut — jusqu'à la débauche tarifiée.

Peut-être que sur la porte de cette Mme Mohammed une inscription en arabe exprimait : *Dar el dinine,* ce qui se traduit : Maison honnête, afin de couper, pour la commodité de son propre souffle, l'atmosphère dégagée par sa voisine ou ses voisines.

Car, notons-le encore, l'Islam est fait de rapprochements inattendus, de perpétuels contrastes dont le Croyant, incliné sous la volonté inaccessible d'Allah, ne doit jamais s'étonner. L'inscription pouvait aussi exprimer en français directement : Maison *honette* ou encore *Misou ounite,* suivant l'orthographe et la phonétique du quartier Kataroudjil-Barberousse.

Sans doute la patronne (moulat) de Doudja vivait-elle là un tran-tran de musulmane-type, à côté de ses voisines désaxées. Alors la servante (djaria), petit animal indocile, curieux, coulant entre les chevilles comme une chatte, a fureté aux alentours, comparé les points de vue, goûté peut-être à des reliefs... Hé! hé! doub! doub!...

Quel spectacle lui donnait cette vie immuable de *lella* (Madame) Mohammed? Depuis le *fedjer* (aube) jusqu'à l'*âcha* (repas du soir) c'était une longue chose ressemblant à la gérance automatique du même intérêt constant.

Pas d'initiatives, pas de surprises, pas d'à-coups. Ablutions — débarbouillage de marmaille — roulement du couscouss selon la routine, engendrant la dispute traditionnelle — café, beignets, sucreries — papotages coulés au moule des arrière-grand'mères, passés en l'état aux

petites-filles — henné, benjoin — auto-engraissement provoqué afin de donner une satisfaction de haut goût à Mohammed ben Mohammed dont l'esthétique envisage ce don du ciel : une épouse réduite à ne plus pouvoir passer par la porte...

Ainsi se remplissait la journée. Le lendemain ne se découvrait et ne cherchait à se découvrir nul exemple à suivre sinon celui de la veille, identique à celui de l'avant-veille, lequel avait imité lui-même... Et lorsque le 355e jour de l'année lunaire mourait au moghreb, le premier jour de l'année suivante naissait sans rien déplacer. Après quoi le cycle recommençait.

On peut admettre que cette Mme Mohammed trouvait sa vie coutumière conforme au décret de Dieu. On conçoit qu'elle savait et sentait « *son sort pendu à son cou depuis sa naissance* », garrot et parure que nulle volonté humaine, à commencer par la sienne propre, ne détacherait jamais ni n'arrangerait autrement. On s'explique que rien dans le cerveau de cette fataliste héréditaire, pas plus que dans sa chair et son cœur, ne se fût tourné, peut-être l'espace d'une seconde, vers des « plus haut » ou des « à côté ».

Et alors il faut conclure que la Fathma des « misous ounites » s'estime probablement une femme heureuse, — en quoi il n'est pas démontré qu'elle se trompe, et que ce soit Germaine qui ait raison.

*

A côté d'une de ces « dar el dinine » détentrices affichées de la rigoureuse immuabilité musulmane, un escalier de briques, badigeonné en bleu berbère, c'est-à-dire cru au point de confiner au violet, s'accole au mur et grimpe, visible de trois des points cardinaux de la Kasba. Cette ascension en tire-l'œil conduit à une sorte de niche-vestibule où trône Zineb.

C'est une belle fille de type fortement arabe, qu'on

photographie. Le français qu'elle parle avec un à-propos et une malice éduqués par l'aventure et l'avatar pourrait donner des leçons à l'algérien-paplouette de Dolorès, sœur de Pierre-Pedro. Zineb est une évoluée en double. Elle pratique ensemble, *ad... libidinum :* d'une part la galanterie pondérée des courtisanes orientales, d'autre part le stupre compliqué du quart-de-monde méditerranéen.

Pour celle-ci, le fanatisme, c'est le « Pas s'en faire ! » Du haut de son observatoire-piédestal elle domine sa chance. Sans doute n'a-t-elle pas la prétention de la régler. Cependant elle regarde un Mohammed ben Mohammed venir des environs de la rue Sophonisbe. Il a piqué sous le bord de sa chéchia une fleur; on voit qu'il repère le vestibule bleu. Et il se fait que c'est ce mittel-européen à plume de coq sur un chapeau vert que le geste menu de la déesse gagne à l'ascension.

Que Mohammed, ayant... reueuheum !! craché son dépit, cherche, demain soir, à se venger, — que le boussaadi sorte du fourreau d'olivier à bagues de cuivre et signe sur la peau épilée et poncée de la kahba (prostituée) le billet d'entrée à l'hôpital... hé ! ouâââ ! Zineb pour le moment hausse l'épaule.

Lorsqu'elle reviendra d'une des salles d'opérations avec une cicatrice (qui sera d'ailleurs la troisième) aux alentours de la carotide, elle recommencera à faire de l'œil au type à courroies et à kodak... Souâ souâ, ça va !...

De même sait-elle se contenter d'une anisette espagnole en guise de dîner, les jours où quelque « relâche » ne lui a laissé que dix sous, ou encore lorsque le cadhi, une cinquième ou une sixième fois, est venu la saisir pour dettes.

Elle prend tout cela du bon côté. Qu'est-ce que tu crois ?...

Un soir, Pierre Demay qui pilotait un Poitevin dans le quartier Barberousse, fit grimper l'escalier bleu à ce roumi. Le cadhi était précisément passé par là, le matin.

Quatre murailles où ne demeuraient que des clous. Un matelas sur une natte. Un fourneau, deux verres...

— Bâ bâ bâ! fit Pierre Demay, il n'y a plus rien chez toi, ma pauvre Zineb!

— Il y a encore moi, Monsieur!

...Hé alors!

*

Combien différente une autre « irrégulière » que j'ai connue à Blida!

Cette Fathma se dénommait Fathima. L'*i* intercalé exprime en arabe le diminutif : Petite Fathma (un peu moins sevrée). Or, le *sevrage* de celle-ci avait été poussé jusqu'au *servage* par un mari de Berrouaghia. A cause de quoi la chèvre avait sauté par la lucarne et s'était enfuie.

Le chacal qu'elle avait trouvé endossait communément un uniforme de médecin-major.

Vieux blédard de poil encore dru, il avait rapporté de ses garnisons du Sud le goût et l'habitude d'une existence privée à l'arabe. En complaisance discrète, Blida-la-Rose, Blida-la-Galante lui offrit une de ces jolies demeures musulmanes du blanc quartier prolongeant la ville européenne vers l'Atlas.

Fathima s'y installa et y installa en véritable maître musulman le médecin français. Jamais épouse plus attentionnée n'avait fait preuve d'une docilité plus enveloppante. Ménage modèle d'un homme qui ne demandait aux femmes qu'une régulière volupté, d'une femme, affolée par le supplice conjugal, trouvant soudain bonté et protection sous le toit d'un homme.

Sans doute ce que nous appelons l'Amour n'avait-il pas réclamé à Fathima ses entrées. Personnage assez inconnu des musulmanes dressées à la servilité matrimoniale, ignorant par contre-coup tous les genres de jalousie embusqués aux divers coins de l'alcôve européenne.

Fathima était née d'un père bigame; et dans la maison du tortionnaire de Berrouaghia, elle avait laissé une co-épouse maltraitée comme elle, à qui elle s'était attachée dans l'infortune. A présent tranquille, elle songeait fréquemment à cette amie qui, par crainte de l'aventure périlleuse, n'avait pas osé s'enfuir.

Fathima d'autre part sentait que ce quartier des Ouled-Soltane lui demeurerait un peu fermé à cause de sa situation irrégulière, qu'il lui serait difficile sans doute de se créer quelque affection féminine dans le voisinage; et le besoin d'une confidente, caractéristique de toute féminité indigène, développé par la claustration, commença à tourmenter sa solitude.

Alors l'imagination arabe, toujours féconde, opéra. Allah donna son approbation. Un vieil écrivain public à turban maculé et qui puait des oreilles, rédigea sous sa dictée une lettre pour l'intermédiaire qui convenait. Du temps passa... Un soir, une mauresque, amenée du train de Berrouaghia par le taxi de Bernard, vint frapper à la porte musulmane du docteur D...

Et il arriva que le docteur D... se réveilla, un matin, bigame — du côté gauche, il est vrai, mais aussi simplement et correctement que le père de Fathima et l'ex-époux de Fathima et de Mouni.

Mouni et Fathima, pourvues l'une et l'autre d'une petite âme conjugale suivant l'Islam, avaient ensemble retaillé et recousu le Koran.

Tout se révéla réglé, à commencer par le « roulement d'amour » entre co-épouses prévu par la doctrine orthodoxe, avec ses interversions possibles ou ses échanges tolérés.

Le contrat de bigamie fonctionna pendant quatorze mois, aussi régulier que les moulins électriques de MM. Maurice et Henri Ricci.

Le quatrième jour du quinzième mois, « la carte fut cassée » (ainsi que disent les Fathma et les Mohammed),

non parce que le major quittait l'Algérie ou avait glissé un déchet européen dans l'engrenage, mais parce que les deux co-épouses amies — classiques l'une et l'autre dans l'emportement arabo-berbère comme dans la placidité matrimoniale — s'étaient brusquement prises de querelle à propos d'une chatte devant la porte de leur maison, avaient ainsi ameuté les voisins et provoqué une telle *baroufa* qu'il avait fallu les conduire au poste et les déférer au Parquet.

*

...Après quoi, suivant toujours à travers l'Islam notre chemin en « arabesques », hier, 16 juin 1929, au Palais d'Eté de Mustapha Supérieur, où le Gouverneur Général donnait sa garden-party annuelle, nous avons salué Mlle Houria.

Mlle Houria, que son père appelle aussi, en français approximatif, Solange (Houri, *ange* du ciel), ressemble à sa jolie cousine Atika, des environs de Tizi-Ouzou. Cette ressemblance s'est accentuée pour moi depuis la vision de celle-ci dans le costume européen de Marie-Louise. Car Mlle Houria, elle, s'est définitivement transformée en une svelte petite française intégrale.

Hier, sa robe et son chapeau rose-pâle, seyant à ses yeux du même bleu que ceux de Germaine, la posaient à l'aise dans un groupe de bachelières, où elle se trouvait d'ailleurs à sa place puisque, la veille, elle avait passé à la Faculté d'Alger son deuxième examen de licence en Droit.

Autour de nous il y avait beaucoup de Mohammed et de Mohand, les uns grandis par le haut guennour surmontant le burnous écarlate de bachagha ou de caïd, les autres moelleux dans la gandoura de soie et le serouel noir qu'affectionnent les cadhis et les lecteurs du Koran, certains rétrécis mais importants sous le fez et le smoking du délégué financier, de l'avocat ou du professeur...

Pas une Fathma de leurs familles n'avait quitté le gynécée... Beaucoup parmi eux pouvaient reconnaître au passage la petite émancipée des Beni-Ratêne...

Lequel se rappelait avoir déclaré, plus d'une fois probablement, en rajustant ses manchettes :

— Je ne demanderais pas mieux que de libérer ma femme. Mais je ne voudrais pas être le *premier* à oser ça.

FERDINAND DUCHÊNE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Claude Laforet : *La Vie musicale au temps romantique* (*Salons, Théâtres et Concerts*). Préface d'Henri Malo, J. Peyronnet. — Marcel Herwegh : *Au Printemps des Dieux. Correspondance inédite de la comtesse Marie d'Agoult et du poète Georges Herwegh*, Libr. Gallimard. — *Les Textes français. Œuvres complètes de Stendhal*, t. I et II. *Le Rouge et le Noir*, Edit. Fernand Roches. — Mémento.

Avec beaucoup d'indulgence, dans une préface fort agréable, M. Henri Malo s'efforce de tempérer les jugements sévères que M. Claude Laforet prononce, au cours de son livre, sur la **Vie musicale au temps romantique**. Ainsi, sans trop le montrer, défend-il l'une de ses héroïnes préférées, Sophie Gay qui, de sa plume fertile en médiocres versiculets, participa à la manie chansonnière de cette époque.

Mais, en fait, M. Claude Laforet, muni d'une information abondante et variée, servi par sa compétence en cette matière, ne met point en cause la musique elle-même, mais plutôt le goût des salons qui firent accueil enthousiaste à des productions de qualité inférieure. Le temps romantique fut, en effet, très favorable à la romance. Celle-ci, toute parfumée d'exotisme, paraissait sous la forme de partitions ornées de vignettes caractéristiques, ou encore de recueils et de keepsakes. Des journaux aussi lui donnaient asile dans leurs textes. Le sieur Romagnesi publia un « Art de chanter les romances, les chansonnettes, les nocturnes et généralement toute la musique de salon ». Un contemporain évalua à deux cent cinquante mille « le débit annuel » des romances. Cette évaluation indique à quel point leur vogue était grande.

Les poèmes sur lesquels était écrite la musiquette, souvent agréable, mais un peu fade des compositeurs, sortaient de plumes accoutumées à ces rimailleries; rarement ils étaient empruntés à de grands écrivains. Victor Hugo et Lamartine

fournirent peu d'éléments à la chanson, illustrée surtout par les noms de Souvestre, Ulric Guttinger, Jules de Rességuier, Delphine et Sophie Gay, Marceline Desbordes-Valmore, etc...

Parmi les compositeurs, aujourd'hui tout à fait oubliés, de cette chanson sans accent, M. Claude Laforet cite principalement Sophie Gail, Dalvimare, Pauline Dechambge, celle-ci fort célébrée par ses contemporains, auteur de plus de trois cents compositions, Romagnesi, Blangini, Panseron, Théodore Labarre, Hippolyte Monpou, Loïsa Puget et quelques personnages de la société, comme Amédée de Beauplan. La reine Hortense elle-même ne dédaigna pas de cultiver l'art musical, mais elle choisissait avec quelque soin ses poètes et l'on entendrait aujourd'hui avec curiosité son interprétation harmonique d'une ballade de Clément Marot.

M. Claude Laforet consacre des pages biographiques succinctes, mais intéressantes, à la plupart des compositeurs de salons, dont beaucoup jouirent d'une prodigieuse renommée. Il examine aussi avec beaucoup de détails les rapports continus des chanteurs et chanteuses de l'Opéra et du Théâtre Italien avec les gens du monde.

En somme, l'amour de la musique, au temps romantique, apparaîtrait assez superficiel — les chansonniers triomphant dans les cercles mondains et Meyerbeer au théâtre — si les concerts, créés assez tardivement, ne sauvaient cette période du reproche d'incompréhension que l'on pourrait lui adresser. Ces concerts révélèrent Bach, Beethoven, Mozart, Haydn. On y joua du Lully et aussi du Pergolèse. Listz, Chopin, Paganini purent s'y faire entendre et y gagner bonne part de leur gloire. Seul, Berlioz, le véritable artiste romantique, dont le génie égalait en puissance créatrice celui d'un Hugo, semble avoir été quelque peu méconnu. On sait avec quelle peine, organisant lui-même ses manifestations, il parvint à fixer sur ses productions les sympathies d'une société empoisonnée par la mode et le snobisme.

Les grands écrivains romantiques s'intéressèrent-ils à la musique? On rencontre, ce semble, peu de traces dans leurs œuvres d'une prédilection pour cet art. Balzac cependant, comme nous l'a précisé récemment, dans une intéressante brochure, M. Philippe Bertault, compta parmi les intellec-

tuels qui lui demandaient des délices d'esprit et des émotions. Il fréquenta, sans nul doute, les concerts de musique religieuse qui, nous dit M. Claude Laforet, emportèrent un médiocre succès lorsque des personnages de la société s'avisèrent d'en offrir à la curiosité publique.

Parmi les gens du monde qui paraissent à cette époque non seulement apprécier, mais comprendre la musique, on peut, sans peine, croyons-nous, ranger Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult. Il est vrai, la liaison tourmentée de celle-ci avec Liszt contribua, en outre de ses goûts personnels, à l'initier à un art hermétique pour beaucoup d'individus peu sensibles. Sa nature impressionnable, ses origines et sa culture allemandes la prédisposaient à goûter les hautes compositions où se révèle une âme et qui parlent à l'âme. Beethoven semble l'avoir surtout vivement touchée.

C'est dans un ouvrage nouveau, publié par M. Marcel Herweg, **Au Printemps des Dieux**, que l'on rencontre l'opinion de la comtesse sur la musique et spécialement sur celle de Beethoven. Cette opinion est digne de l'intelligence supérieure qui la conçut. Elle figure au cours de la correspondance que Mme d'Agoult échangea de l'an 1843 à l'an 1867 avec le poète allemand Georges Herweg et que M. Marcel Herweg, descendant de celui-ci, nous offre, sous le titre ci-dessus indiqué, accompagnée d'un avant-propos et de notes.

Cette correspondante inédite présente cet intérêt particulier que l'on y trouve, en plus des lettres de Mme d'Agoult, les réponses de Georges Herweg, également inédites. On sait que Georges Herweg, rendu doublement célèbre en Allemagne par ses œuvres littéraires, spécialement par ses *Poésies d'un Vivant*, et par son action politique de champion de la liberté, vint en France en 1843, proscrit par Frédéric-Guillaume IV. Mme d'Agoult avait lu les *Poésies d'un Vivant* et leur avait consacré, dans la *Presse*, un enthousiaste feuilleton. Le peintre Henri Lehmann présenta l'exilé à la comtesse et peu après commençait entre ceux-ci l'échange d'idées, de sensations et de sentiments qui alimenta leur correspondance.

Cette dernière ne se traîne pas un instant dans les banalités qui, d'ordinaire, encombrent ce genre d'écrits. Les deux esprits, par des rapports directs fréquents, et par les lettres

qui s'ensuivent, cherchent tout d'abord à se mieux connaître et à se pénétrer. Quand ils y sont parvenus, une amitié vive et confiante naît et fructifie entre eux, dont ils vont l'un et l'autre recevoir grande douceur, douceur que partagera, mais plus modérément, ce semble, Emma Herweg, femme du poète.

Au cours de ces relations, Mme d'Agoult cependant paraît recevoir plus qu'elle ne donne, au moins au point de vue intellectuel. Georges Herweg l'initia à bien des secrets de la littérature et de la philosophie allemandes qui lui seront fort utiles pour ses ouvrages futurs. Il lui fournit les éléments d'articles sur les choses et les gens d'outre-Rhin, articles qu'elle publia à la *Revue des Deux Mondes.*

Liszt naturellement apparaît dans ces pages. Herweg donne sur le musicien un terrible jugement que Mme d'Agoult accepte et confirme à un moment où elle vient de revoir le nomade et de recevoir de lui de nouveaux motifs de haïr son caractère versatile.

La liaison intellectuelle de Mme d'Agoult et de Georges Herweg ne resta pas sans nuages. Une lettre du poète (p. 114) l'indique nettement, et M. Marcel Herweg néglige de nous expliquer si la cause du dissentiment survenu entre les deux épistoliers fut de nature sentimentale ou bien d'un autre ordre. L'exilé, fort souvent, chercha à entraîner la comtesse dans sa farouche ardeur d'apôtre socialiste. Y réussit-il? Mme d'Agoult haïssait la violence. Elle ne penche réellement en faveur des doctrines de son ami qu'après le coup d'Etat du 2 décembre. Une lettre d'elle, en date de 1856, contient son programme politique et social et indique qu'elle ne le précise point sous la seule influence des événements.

Les ouvrages de Mme d'Agoult l'avaient fait classer parmi les écrivains féminins auxquels la postérité peut rendre un juste hommage. La correspondance publiée par M. Marcel Herweg servira singulièrement sa mémoire, car elle la montre attachée, avec une rare pénétration, aux plus hautes spéculations de l'esprit.

§

Une nouvelle édition des **Œuvres complètes de Stendhal** commence à paraître qui, pensons-nous, satisfera tous les

lettrés. Elle est comprise dans la collection « *Les Textes français* », lancée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Elle est accompagnée de bonnes bibliographies et de notes succinctes, mais intelligentes, éclaircissant les points obscurs du texte.

Les deux premiers volumes de ces *Œuvres* enferment *Le Rouge et le Noir*. M. Pierre Jourda s'est chargé d'en établir le contenu, lequel peut être considéré comme d'une grande pureté, étant donnée la compétence de ce stendhalien méticuleux.

Ces *Œuvres complètes* ne débutent point dans l'ordre chronologique. Stendhal avait déjà donné au public, avant *Le Rouge et le Noir,* sans succès d'ailleurs, plusieurs autres travaux. Sans doute, M. Pierre Jourda a-t-il souhaité mettre au jour tout d'abord l'écrit essentiel de Stendhal, quitte à lui adjoindre plus tard ce qui lui a paru, sinon moins remarquable, du moins d'un intérêt moins capital.

En tête des deux volumes susdits, M. Pierre Jourda, dans une excellente Introduction, fait l'historique du roman. Stendhal écrivit *Le Rouge et le Noir* entre 1828 et 1830, à une époque de sa vie où, singulièrement molesté par le destin, ayant subi l'échec de ses théories d'égotisme et de ses ambitions, quelque peu découragé, ayant atteint la quarantaine, il peut désespérer d'atteindre la gloire. Un sursaut d'énergie et une indéfectible confiance en son talent le déterminent à tenter l'effort d'un nouveau roman.

Le Rouge et le Noir semble, nous dit M. Pierre Jourda, lui avoir été inspiré par un fait divers dramatique, survenu dans un village de l'Isère, en juillet 1827, et par la procédure criminelle qui s'ensuivit, fait divers complété par une aventure galante d'enlèvement dont E. Grasset, ami de Mérimée, fut le héros. Mais, à la vérité, sous les traits de Julien Sorel, c'est Stendhal que l'on reconnaît à mille faits et signes. Il s'y est peint avec une sorte d'amer délice. Ses souvenirs de jeunesse, publiés sous le titre de *Vie d'Henri Brulard,* permettent de constater que Julien Sorel lui ressemble comme un frère.

Le Rouge et le Noir suscita à son apparition une sorte de scandale et acheva d'établir la réputation de son auteur, ré-

putation encore indécise dans le domaine des lettres. M. Pierre Jourda explique la signification de son titre énigmatique substitué, non sans hésitation, au titre primitif *Julien :* « Rouge désigne tout ce qu'il y a de sentiments, d'ardeurs et de désirs révolutionnaires en Julien; Noir, l'obligation où il se trouve de suivre, pour réussir, la carrière ecclésiastique et d'afficher des opinions royalistes. »

En outre de sa valeur psychologique, *Le Rouge et le Noir* présente à nos yeux un intérêt particulier : il découvre les aspects périlleux et émouvants d'une existence telle que Stendhal aurait voulu la vivre.

MÉMENTO. — M. A. Chesnier du Chesne, dans un élégant petit volume : *Le « Ronsard » de Victor Hugo* (Editions G. Crès), fait, après Léon Séché, et en complétant les propos de ce dernier de toutes sortes de détails, l'histoire de ce livre fameux que Sainte-Beuve offrit au poète après s'en être servi pour son *Tableau de la Poésie française au XVI*e *siècle.* On sait que le critique avait, sur les pages blanches de ce volume, écrit plusieurs poésies, une, entre autres, à Mme Hugo qui témoigne de sa célèbre délicatesse. Dans la suite, un grand nombre d'écrivains du groupe romantique, Dumas, Lamartine, Vigny, Guttinger et quelques autres, Hugo lui-même, joignirent leurs rimes à celles de Sainte-Beuve. M. Chesnier du Chesne publie ces rimes, généralement de médiocre qualité, et donne des renseignements sur le destin du volume qui, vendu par Mme Hugo lors de l'exil de son mari, passa entre les mains de plusieurs amateurs et fut en définitive acquis par le vicomte de Lovenjoul dans les archives duquel il repose aujourd'hui à Chantilly, sous la sauvegarde de l'Institut. — Les amis de la période romantique sauront gré à M. le Dr Moreau Defarges de leur offrir cinq *Lettres inédites de George Sand* (Edit. de la Revue du Centre), toutes adressées à son grand-père Maxime Bion, natif de La Châtre. Dans ces lettres, curieuses à plus d'un titre, la bonne dame de Nohant cherche surtout à décourager son compatriote d'entreprendre la carrière littéraire .

ÉMILE MAGNE.

LES POEMES

Louis de Gonzague-Frick : *Poetica*, « Editions de l'Epi ». — Georges Turpin : *D'Amour, saignant...*, Girard et Bunino. — Eugène Vermersch : *Florilège*, Messein. — Jean de Chamerlat : *Evocations*, Lemerre. — Charles Tillac : *Essai de Joie*, Messein.

Poetica, — « on a rassemblé ici trois plaquettes, devenues introuvables : *Trèfles à quatre feuilles* (1915), *Sous le Bélier*

de Mars (1916), *Girandes* (1919). Ces deux derniers titres n'ont pas été maintenus dans la refonte du présent volume qui comprend, en outre, des pièces publiées par les revues, d'autres, inédites. Afin d'obtenir la disposition la plus esthétique, on a tenté de concilier et la chronologie et le genre ». — « Tant de minutie » — eût remarqué Stéphane Mallarmé, — « témoigne, inutilement peut-être, de quelque déférence aux scoliastes futurs. »

M. L. de G. Frick s'est, depuis longtemps, acquis une réputation singulière d'amateur, émerveillé, assidu, mais aussi un tant soit peu dédaigneusement affecté, de saine et bonne poésie. Il n'est pas de recueil valable qu'il ne prenne plaisir à prôner succinctement peut-être, mais hautement; point de poète véritable, si à l'écart soit-il tenu, à qui il ne s'empresse d'offrir l'hommage de sa louange et de son admiration. C'est un homme sincère, fort distant, hautain peut-être, très discret à coup sûr, dont le premier et sûr mérite consiste à comprendre, partant à aimer, la poésie lyrique de France et les bons ouvriers du temps présent.

Avec de telles qualités ,et comme il ne produit guère, on est assez aisément induit à ne le regarder, à tort, que comme un amateur, un dilettante (il se plaît à en réaliser les dehors), mais il est digne qu'on se souvienne des plaquettes, devenues introuvables, — et comment ne s'en souviendrait pas quiconque les a lues naguère? — et, plus encore, ou mieux, qu'on conserve au meilleur rang de sa bibliothèque, ce recueil de son œuvre, son œuvre poétique, *Poetica*.

Il y sonne, en vérité, une note d'humour, d'abord presque glaciale et par là un peu effarante sans doute, mais si délibérée, si décisive et résolue qu'elle détermine une précieuse et curieuse physionomie. Et puis, si M. Frick se défend des lieux communs où descend en dépit de toutes précautions le vulgaire, il ne parvient pas à se cacher d'éprouver les grands sentiments et la largeur ou l'élan de la pensée, qui constituent, essentiellement, l'âme, si je puis dire, du véritable poète, qu'il soit d'aujourd'hui ou des temps les plus divers.

Simplement, il s'applique au choix le plus rigoureux, tant il répugne aux banalités, aux redondances, aux redites. Il paraîtra, avec son goût nuancé d'ailleurs et raffiné, du néolo-

gisme où il fait bien et fleurit d'inattendu expressif la trame ordinaire du langage, avec le souci, parfois jusqu'au maniérisme, de choisir son moment, la circonstance, une particularité d'attitude, de geste, d'aspect ou d'intention, en tant que motif allusif à composer un poème, — il paraîtra tout de suite et à chacun un maître rare, moins spontané qu'il ne s'étudie à se donner un rôle, et pourtant, à l'abri de ces dehors, quelle sensibilité exquise, quelle fleur de courtoisie innée, quelle fraîcheur sincère de la pensée et du sentiment, quel dévouement et quelle dévotion à ses amis d'aujourd'hui ou de toujours, ceux qui ont disparu avant l'heure, ceux qui restent ses compagnons élus dans la dure course de l'existence. Les moments où se fait concrète l'inspiration de M. Frick peut-être ne sont-ils pas très fréquents, mais suprêmes, et absorbant dans le lucide éclat de cimes suggérées toute la masse abolie des préludes, essais, préparations qui s'y résument et s'y épurent :

> Je préfère à tous les hommages d'ici-bas
> Un seul vers de Villon, de Ronsard dont l'éclat
> Dépasse en majesté la reine Hériodade
> Qui doit à Mallarmé sa vierge promenade...
> . . . .
> André Chénier unit le chêne au doux roseau...

Et la rêverie menée, pendant la guerre, vers le destin et les travaux des grands amis ou maîtres dispersés. Je n'en distrais qu'une strophe, à cause de son charme merveilleux, plus encore, peut-être, que n'en ont les autres :

> Beaux palmiers, éventez de vos palmes heureuses
> Notre Minerve-Aurel qui s'est faite fileuse
> Pour nos soldats, là-bas, à Nice, où le sanglant
> Soleil, comme un vassal, se traîne à ses pieds blancs.

D'Amour, saignant..., poèmes illustrés d'un portrait de l'auteur et de douze dessins par Du Marboré. Ouvrage très beau et soigné, établi par les soins des éditions Girard et Bunino, album de vers tendres, sensuels parfois jusqu'à la brusquerie, paysages rustiques ou urbains, évocations familières ou de rêves, indignations fières ou maussades de citoyen. L'auteur,

M. Georges Turpin, a signé des livres de critique d'art particulièrement sensibles et clairvoyants. Ici, ce sont ses amours qui l'occupent, ses aspirations, des visions de songe. C'est, assure-t-il, en particulier, aux pages, aux poèmes où, selon ses paroles,

> Où mon cœur se fit comme un violon
> Pour chanter l'amour que ma fiancée
> M'inspira jadis dans un blond salon...

Certains poèmes écrits en vers libres me font l'effet d'être plus spontanément rythmés, surgis de sources plus ingénues et pures que la plupart des poèmes en vers réguliers. *Le 14 juillet 1919, Langueur, J'ai l'âme aussi triste, Là-bas les feuilles tombent* sont, à mon gré, les meilleures parties du recueil : c'est que souvent l'alexandrin que M. Turpin conçoit de trame ferme, s'amollit à d'inutiles surcharges ou à des insuffisances trop aisément acceptées. Un mot paraît être du remplissage, l'importance exacte, la raison d'être, s'il en est une autre que par un apport du hasard, ne s'explique guère. Pourquoi, par exemple, le salon où il rencontra sa fiancée, pourquoi ce salon était-il blond, et en quoi nous importe-t-il qu'il le fût? Cependant, les premiers poèmes, les vers d'amour, quelques sonnets, une pièce en vers décasyllabiques montrent plus de fermeté. Je ne sais, mais M. Georges Turpin ne met peut-être pas à écrire ses vers cette assiduité du critique diligent qui se prémunit contre des erreurs faciles qu'on peut avec une persévérance et de la conscience éviter. J'aimerais lui voir davantage serrer l'expression, non moins que la facture.

A quel secret motif la collection « Apollon » a-t-elle cédé en éditant le **Florilège** d'Eugène Vermersch (1845-1878)? Cet ami de Verlaine, de réputation révolutionnaire, ce condamné de la Commune, ce polémiste violent qui avait ressuscité *le Père Duchesne* intriguait assez l'imagination, tant qu'on ne le connaissait pas. Mais vraiment la matière est pauvre des douze poèmes ici recueillis, et la prosodie en est banale. Après avoir mis à part les six quatrains de *Marie-Magdeleine,* relativement assez bien venus, il ne reste plus grand'chose sinon, de ci de là, quelque exceptionnelle et heureuse rencontre. La *Profession de Foi,* l'*Invective au Siècle* sont d'une rhétorique surannée de véhémence plutôt voulue, tentée par à peu près, que

forte, bouillonnante ou haineuse. Les pièces purement rustiques ou descriptives ne relèvent guère plus que de la médiocrité.

On ne saurait, à la lecture du petit volume **Evocations**, de M. Jean de Chamerlat, se défendre d'un mouvement de sympathie et d'estime. Rien, en effet, dans la suite des poèmes dont il se compose, n'est hasardé à l'abandon, n'est un produit aventuré sans le souci de l'exactitude, en pleine probité de précision et de netteté bien réfléchie. Visions d'Hellade, sincères, lumineuses principalement, de la Côte d'Ivoire aussi et du coin d'Auvergne où le poète jeune a résidé. *Riom sous la neige.* Riom, quiconque y a passé s'en souvient, « ville en demi-deuil » en effet, avec ses monuments de lave austère, les médaillons aux façades des maisons de la Renaissance, cette onde des fontaines murmurantes et limpides... Les vers sont beaux, bien faits, avec beaucoup de réserve et de goût. On aimerait parfois un coup d'aile éperdu qui pût exalter l'auteur par delà tant d'assidue et de timide discrétion.

Il y a dans **Essai de Joie** de M. Charles Tillac un progrès très marqué en ce qui concerne la réalisation plastique de ses poèmes. N'est-il de ceux de qui l'âme est si peuplée de musique qu'ils en oublient la nécessité d'en imprégner leurs vers, faute de quoi eux, mais nul autre, en reconnaissent la présence? Leurs vers apparaissent des squelettes à qui l'âme et la chair font défaut. Cette fois, il n'en est plus ainsi. Les vers de ces nouveaux poèmes existent, vivent, chantent, respirent d'un souffle, la plupart du temps, fort court, aisément interrompu, mais marqué, accentué, décelant une personnalité de poète volontaire, observateur ému ou amusé de choses familières, de douleurs intimes et qui s'efforce, de tous ces motifs à peu près quotidiens, pittoresques, à exalter la vive audace, l'attitude et le sentiment désirable d'une joie supérieure. Plus d'ampleur à la pensée mieux soutenue, plus de substance en la ferveur de l'expression, et, l'on peut en être sûr, les poèmes à venir de M. Charles Tillac atteindront à la grandeur et à la beauté qu'il cherche.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *La Femme aux mains d'ivoire*, Editions des Portiques. — Antonine Coullet-Tessier : *Marthe, femme seule*, La Renaissance du Livre. — Marcel Aymé : *La Table-aux-Crevés*, Librairie Gallimard. — Marcel Sauvage : *Le Premier Homme que j'ai tué*, La Renaissance du Livre. — Albert Marchon : *Tchouk*, Bernard Grasset. — Robert Destez : *Le Cou tordu*, Albin Michel. — Alfred Blanchet : *L'Homme de la Jungle*, E. Fasquelle.

Les critiques qui étudieront dans l'avenir l'œuvre de Mme Rachilde ne laisseront pas, je pense, de faire cette remarque essentielle qu'il y a presque toujours, dans ses romans, une femme impérieuse qui ne saurait aimer sans haïr, et qui se plaît à humilier l'homme, à fouailler son intelligence orgueilleuse, sinon sa chair insolente... Sadisme, eût laissé tomber de haut Maurice Barrès qui fut — comme nul ne l'ignore — le parrain de « Mademoiselle Baudelaire ». Sadisme spirituel, alors, ou mental, et qui rejoint, peut-être, celui du plus séraphique des peintres : Fra Angelico, dont il n'est pas un tableau qui ne contienne un épisode cruellement sanglant... Cette fois encore, dans **La femme aux mains d'ivoire**, c'est une créature suprêmement dédaigneuse que nous présente Mme Rachilde, et qui ne méprise pas moins son amant que son mari, un vice-roi des Indes, s'il vous plaît... Française d'origine, Hélène Hotterfield s'ennuie dans le palais de Calcutta où elle règne surtout par son esprit et sa beauté. Elle pleure, en outre, la mort d'une sœur chérie qui a été assassinée et mutilée par des bandits, dans la jungle. Le poids insupportable d'une vengeance non satisfaite pèse sur cette femme courageuse et fière. Vienne dans sa vie un bel aventurier, Hassan, que protègent les brahmanes du temple de Kali, elle l'aimera de toute la fureur concentrée qui est en elle, avec comme un avant-goût du châtiment qu'elle voudrait infliger au meurtrier de sa sœur. Aussi bien, vous l'avez deviné, cet homme est-il celui-là même dont elle rêvait de voir couler le sang... Mais Hassan n'est pas aussi coupable qu'elle le croit. Il n'a pas tué la sœur d'Hélène Hotterfield. Il lui a seulement coupé les mains, comme elle était morte, pour s'emparer de ses bracelets, enrichis de pierres précieuses, et ce ne serait qu'une demi-vengeance

qu'assouvirait la vice-reine en l'exécutant. La fatalité a voulu que la satisfaction terrible, dans la hantise de laquelle elle a vécu pendant plusieurs années, lui fût impossible *dans son absolu*. Dès lors, peu lui importe de ne pas tuer Hassan, de ne pas voir son mari le livrer à la justice, de ne pas même mourir avec lui, comme elle s'y était, enfin, décidée. Un vieux fakir la convainc sans trop de peine de se résigner à vivre avec son amant... Le sage qui sait lire dans l'avenir prononce, du reste, ces paroles, après avoir fourni aux coupables le moyen de s'enfuir : « Voilà leur véritable châtiment qui commence! » Hélène est déjà assez punie pour avoir inconsciemment épuisé, dans la volupté, le charme qui n'enivre que les forts, et qui était pour elle celui de la vengeance... Mais nous en avions goûté l'âpre saveur avant elle, au cours de la scène qui ouvre le dramatique et puissant récit de Mme Rachilde, et où l'on voit se dresser la forme admirable d'Hassan parmi des cadavres, sous la froide lumière des étoiles. Elle est très belle, d'ailleurs, cette scène, et dans sa farouche grandeur, d'une suggestion qui s'étend à tout le livre, l'imprégnant de mystère, et y exaltant le culte de la force sensuelle et de la vie dangereuse... Mme Rachilde est-elle allée aux Indes? Pas que je sache. Mais elle a deviné le secret de cette terre des contrastes, compris ou senti son âme, toute saturée des vérités éternelles. Goûtera-t-on cependant ce qu'il y a de piquant à entendre cingler, comme les mots d'esprit de Mme Rachilde elle-même, et *comme une cravache*, les paroles altières de son héroïne, dans cette atmosphère stagnante de rêve?... Je le crois. Ce n'est pas un des moindres attraits de la romancière de *Monsieur Vénus* et de *Madame Adonis* que cette impertinence qui donne à son romantisme un caractère si paradoxalement XVIIIe siècle.

Une femme jeune encore, tendre, désirable, et *désirante*, qui sait se défendre contre elle-même et contre l'homme, par charité pour son mari malade, et par dignité — une honnête femme, enfin, qui ne fût pas « dessus de pendule » — il y avait longtemps que nous n'avions vu cela dans la littérature, et dans la littérature féminine, en particulier... Mais cette originalité n'est pas la seule chose à admirer dans le roman de Mme Antonine Coullet-Tessier, **Marthe, femme seule**.

Par l'exactitude et la finesse de son observation réaliste, par la vérité de ses caractères, par son aisance et son naturel, il révèle chez son auteur un tempérament d'écrivain romanesque de premier ordre. Le sujet? En gros : celui de la situation faite à l'épouse d'un grand mutilé, mère de deux enfants, par la responsabilité qui lui incombe, et de sa réaction en présence du plaisir coupable qui la sollicite. Mais peu importe le caractère social d'un tel sujet, et la tendance, je ne dirai pas à la thèse, mais à la généralisation, qu'il a le tort de paraître trahir. Il est certain, quoique en dise Mme Coullet-Tessier, que ce n'est pas la guerre, qu'on a chargée de tant de méfaits, qui a obligé les femmes à travailler hors de chez elles. Le mouvement qui les a portées vers les emplois, jadis réservés à l'homme, et parfois à prendre la place de celui-ci s'était dessiné bien avant 1914. Il y avait même, alors, des épouses qui gagnaient l'argent du ménage, tandis que leur mari ne faisait rien, ou faisait au logis leur tâche domestique; et je ne sais plus qui a écrit, sur les mœurs de ces porte-jupons, un roman intitulé *Les frelons*... Nécessité économique, désir d'émancipation, besoin de plus de bien-être ou de plus d'élégance extérieure, il y avait cela, en tout cas, à l'origine du développement du travail féminin, et la guerre n'a fait que hâter la consécration d'un état de choses qui existait déjà. Mais ce qui constitue l'intérêt du roman de Mme Coullet-Tessier, c'est la psychologie de son héroïne. Celle-ci, douce, dévouée, sage, mais amollie par son malheur, troublée par le contraste entre la médiocrité de son intérieur et le luxe du milieu où elle se trouve avoir à travailler, mal préparée, enfin, à résister à l'assaut du mâle (qui est son patron) par une longue abstinence, est une des figures les plus touchantes qu'on ait depuis longtemps dessinées. Faut-il croire que c'est d'expérience personnelle que la vérité de cette figure est faite, et que, pour cette raison, la réussite de Mme Coullet-Tessier sera peut-être unique? Je ne le crois pas. En règle générale, il est possible d'augurer de l'avenir d'une romancière d'après son degré d'objectivité. Et cette objectivité se révèle en ceci qu'elle est non seulement apte à traduire les sentiments de son héroïne, et les pensées de l'homme qu'elle lui oppose, mais qu'elle sait douer de vie

les moindres protagonistes de son récit, en cerner jusqu'aux comparses, de traits véridiques. Or, il n'y a pas un personnage du roman de Mme Coullet-Tessier qui ne soit expressif, qui n'ait son caractère et sa physionomie propres. Mme Coullet-Tessier excelle à faire chacun parler le langage qui lui convient, à accorder ses gestes à ses propos, et à mettre le lecteur « dans la chambre », pour parler comme M. Paul Bourget. Instinct, ou, déjà métier? Elle prépare, sans qu'on s'en aperçoive, pour le rendre plausible, l'événement qui doit marquer une étape décisive dans l'évolution de son récit, et il n'est aucune des scènes de celui-ci qui ne soit à sa place et qui n'ait sa raison d'être. Mme Coullet-Tessier use d'une bonne langue, enfin; et, si elle accuse une certaine gaucherie quand elle cesse d'être directe ou concrète, elle traduit admirablement les mouvements visibles ou secrets des êtres, évoque ou compose avec sobriété le décor et l'ambiance.

Un paysan, en rentrant de la foire, trouve sa femme pendue. Ses beaux-parents l'accusent de l'avoir tuée. Mais il aime une fille de bûcheron, et, pour tenir à distance le frère de celle-ci, un braconnier qui le hait, s'arme d'un fusil... Tel est le sujet de **La table-aux-Crevés**, le roman de M. Marcel Aymé, lauréat du Prix Théophraste Renaudot. C'est un prix que l'on attribue, en général, avec discernement, et il est allé cette fois encore à un bon livre. M. Marcel Aymé, qui conte admirablement, écrit dans une langue drue. Ses personnages sont ce qu'ils doivent être, point compliqués, tout entiers dominés par leurs instincts, et soumis à une sorte de fatalisme animal qui ne manque pas de grandeur.

Un recueil de nouvelles, **Le premier homme que j'ai tué**, de M. Marcel Sauvage, prix « Gringoire » ? En partie, seulement. Le premier des récits qui le composent, et auquel il emprunte son titre, est plutôt une sorte de poème en prose, en effet, où un jeune soldat dont le sang de l'ennemi a rougi les mains pures, exprime l'horreur et la tristesse de son crime. Des impressions de guerre, ensuite. Des souvenirs, relevés, peut-être, sur un carnet de route ou un journal. Je préfère les récits mi-impressionnistes, mi-réalistes de la seconde partie. M. Marcel Sauvage a de la sensibilité et du talent.

M. Albert Marchon poursuit avec **Tchouk** (le sobriquet de

Raymond Laurençon), l'histoire qu'il avait commencée dans *l'Impasse*. Raymond qu'un tel sobriquet qualifie de fou, à cause des pitreries sous lesquelles il dissimule son horreur de la malignité des hommes, voit sa mère, jeune et belle encore, se débattre au milieu de la débâcle causée par la mort de son père. Les affaires de la pauvre veuve sont si embrouillées que nous nous y perdons nous-mêmes, et que Raymond n'y saurait voir que du feu... Mais quel sombre Midi que celui de la région des Alpes où M. Marchon nous emmène! Que tout y est donc laid et méchant! Il y a bien du pittoresque dans le récit de M. Marchon, et son petit héros délicat fait à la fois songer à Oliver Twist et à Gavroche. Deux aspects de l'enfance romantique.

Le Cou tordu, de M. Robert Destez, nous raconte une histoire qui pourrait être d'Edgar Poe ou... de Conan Doyle. C'est celle d'un romancier qui, ayant entretenu sa femme d'un personnage imaginaire, voit ce personnage entrer dans sa vie, et démontrer la possibilité pour le criminel d'échapper au châtiment. M. Destez lui met, il est vrai, tous les atouts en mains. C'est plus ingénieux que dramatique.

Le roman colonial de M. Alfred Blanchet, **L'homme de la jungle**, se passe en terre d'Annam. On y voit un aventurier de grande allure, mais mystérieux, enlever l'épouse d'un fonctionnaire médiocre, et l'emmener dans la forêt... Là, après un court temps de bonheur, la jeune femme découvre que, sous le nom de Wolsey, le héros a été légionnaire en Afrique, mais que son nom véritable est celui d'un gentilhomme, et qu'il a tué son père... Le roman romanesque de M. Blanchet est très coloré et se lit avec intérêt.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le sexe faible; 3 actes de M. Edouard Bourdet au Théâtre de la Michodière.

Que les gens dont tout l'objet et l'enjeu humain sont exclusivement l'argent et le luxe se dégradent mutuellement de conserve, cela est bien et forme un spectacle divertissant quand un homme d'esprit et de bons acteurs le mettent en relief. C'est le fait de M. Edouard Bourdet et de ses interprètes

dans **Le Sexe Faible**, qui ne désigne d'ailleurs pas le sexe faible par la grâce de la nature, mais bien le sexe fort disqualifié.

J'ai souvent indiqué ici même que, à mon sens, la haute parole, au théâtre, celle qui un jour sera écoutée sans risée, aura certainement la forme du sarcasme; que, avant toutes autres possibilités créatrices dans l'avenir de l'art dramatique, ce qui ouvrira la voie sera le fait d'un satirique. Escompter sa manière probable serait s'aventurer, car justement l'original de qualité a des ressources et des moyens imprévus. Renversera-t-il à la manière de l'ouragan ou fera-t-il écouler son corrosif sur le monde avec une souple économie? En tout cas, M. Bourdet, dont il semble qu'il serait actuellement le mieux en posture pour s'essayer à ce rôle, paraît évoluer avec prudence et circonspection. Il ne paraît pas être homme à risquer le secret ressort de sa pensée (s'il l'a déjà en partie capté pour lui-même) dans quelque ouvrage dont une élaboration attentive n'assurerait pas évidemment le succès. Avec *le Sexe faible*, il a réussi ce succès bien au delà de ce que le vieux Bernstein obtint, au temps jadis sur le boulevard, en tapant sur les nerfs, tandis que M. Bourdet s'adresse à l'esprit. Il a différents aspects derrière lesquels on le trouve. Chacun, de manière ou d'autre, et qui lui fait crédit, y trouve son compte. Contrairement à toutes les gratuites prétentions de beaucoup d'autres aussi bien dans les lettres en général qu'au théâtre en particulier, sa proposition est substantielle. La raison, l'esprit, le bon sens dégagé et une autre chose encore peu distincte, insuffisamment exprimée — retenue par une prudence de chat, peut-être? — y participent. Ainsi trouvons-nous chez lui de l'attrait, du piquant, de l'acide, et quelque déconvenue aussi.

Les types de M. Bourdet ne sont pas expressément de maintenant. Ce n'est certes pas d'aujourd'hui seulement que l'on voit une mère hantée par le vouloir de préparer à ses enfants une vie heureuse, facile, et plus spécialement et définitivement protégée des embarras financiers. Je sais bien que l'on a surtout accoutumé de n'évoquer au théâtre, dans le livre, et sans que cela surprenne, cette pratique maternelle que plutôt vis-à-vis des filles. C'est que, de ce point de vue, elle était ad-

mise dans les mœurs et que son explication et sa justification toutes naturelles étaient dans la faiblesse même du sexe faible, et dans le danger que l'éducation étouffante, amorphe, étriquée des jeunes filles, l'abaissement systématique de leur développement intellectuel et de leur conscience de propriété d'elles-mêmes, faisaient courir à de malheureuses désarmées, et à merci des maris qui leur étaient ensuite, pour la plupart, imposés. Il est vrai que, en une sorte de compensation adverse, les jeunes garçons recevaient les éléments de la politesse, des exemples et des exhortations familiales, selon lesquels pouvaient croître certaines qualités du sentiment qui les rendaient naturellement attentifs et bienfaisants — au moins dans le désir — auprès des femmes qu'ils épousaient. Au pis aller, cela les rendait moins nocifs à ces êtres repliés et fragiles, moins redoutables.

Je disais que la perpétuelle sollicitude des mères au sujet de leurs enfants à caser dans la vie mondaine avait surtout son effort total admis vis-à-vis des filles. Sans doute. Mais l'instinct protecteur maternel devrait-il donc rester silencieux, inactif, étouffé, chez celles qui n'auraient que des fils? Dans ce cas peuvent-elles, au moins, sitôt la première enfance terminée, lorsque la direction effective des fils passe naturellement plus particulièrement aux mains du père, reposer leur alarme, difficilement apaisable, dans cette remise même.

Cela est le cours normal. Mais vienne une particularité, un accident; par exemple, un pion qui tombe, qui vient à manquer dans le jeu régulier : le père fait défaut. Alors, quel trouble, quel effort, que de questions soudain et poignantes à l'esprit de la mère que l'instinct pousse à l'observation intégrale de son obédience; que de possibilités de déroute aussi, au cours d'une direction virile pour laquelle la femme n'est point préparée! Admettons qu'il s'agisse d'une femme exceptionnelle. Peut-être alors trouvera-t-elle dans la grave urgence une inspiration réellement utile. Mais la cause est perdue si cette femme est née, a grandi, a vécu selon la destinée — par exemple — d'une âme étroite, bornée aux choses vaines, chez qui l'aventure, l'irréflexion, la piètre vie d'apparat et d'artifice, ont remplacé la raison, la clairvoyance, le

sens pratique. La cigale menacée : être déjà bien mélancolique... mais la cigale et ses petits encore!...

Ainsi apparaîtrait-il que les traits de M. Bourdet auraient touché un certain point des mœurs, et sous un certain aspect qui appellerait plutôt en vérité la miséricorde. A moins que l'on ne soit franchement dans la bouffonnerie, il y a toujours, il me semble, quelque chose de pénible à moquer une mère quelle qu'elle soit et sur le sujet de son culte effectif pour ses enfants. Justement la pièce n'est point de bouffonnerie comme elle n'est pas non plus de drame. Il en résulte une sorte d'équivoque inspirée au spectateur sensible entre l'un et l'autre, et rend assez prestigieux que l'auteur puisse réussir ainsi. Pourtant, évidemment, il a fait une œuvre plus légère que grave, et qui vaut davantage par la manière que par le fond. Des critiques au sens plus inconséquent que sensible regrettent que M. Bourdet n'ait pas fait davantage œuvre de satirique.

La satire telle que jusqu'ici nous la comprenons, la satire au fond, en l'espèce, eût pu fouetter le genre humain en société plutôt que spécialement les personnages-pantins d'un monde ridiculement inconscient mis en scène par M. Bourdet. Son dessein a été de donner une peinture hautement humoristique, une comédie, hardie si elle avait paru il y a vingt ans, mais aujourd'hui simplement divertissante et en somme assez prudente dans son audace apparente. Ses personnages nous font pitié en même temps qu'ils nous amusent. C'est mieux, à mon sens, que s'ils nous apportaient le dégoût. C'est là peut-être qu'est le secret de la fabrication personnelle de M. Bourdet, dont la qualité ne peut que croître et se préciser dans le sens de l'œuvre réellement accomplie au mieux de ses forces propres, s'il le désire et y prend garde. En attendant, il tient le plus grand succès actuel du théâtre. Je dis cela pour information et non certes pour louange; car, je l'avoue, j'ai pour les favoris du succès la suspicion légitime de celui qui l'a toujours vu aller presque exclusivement à la production la plus inférieure.

Madame Leroy-Gomez avait épousé un bel homme qui lui a donné quatre enfants et puis l'a ruinée. Dans l'intérêt général ils ont divorcé, de commun accord, afin qu'il épouse cette Américaine fort riche qui convoitait son vernis de *rastra-*

cuero de luxe et sa peau. Cette femme, devenue Mme Lee-Gomez, pensionne, avec bonne grâce, la première Mme Gomez. Celle-ci, intrigante et pressée de mettre ses fils (qui sont des gaillards incapables de quoi que ce soit) à l'abri, en a déjà casé deux. Marié richement à une étrangère, l'aîné ne nous est pas présenté abondamment. On voit surtout qu'il tient à sa bonne place et se montre rigoureusement ladre envers sa mère. Tiré d'affaire par elle, pourtant il se dérobe à lui donner un appui quelconque. Le cadet, un joli brun à la fine moustache, également marié richement, avec une Argentine, au contraire de son aîné prudent et circonspect, excède la mesure commune dans laquelle un mari peut pratiquer l'adultère. Sa femme, dépitée, prend pour amant un gigolo argentin. Mais elle n'y tient guère (elle aime en vérité son mari), le paye convenablement et le congédie assez vite, alors que la nécessité pécuniaire urgente incite son mari à se rapprocher d'elle. D'ailleurs celui-ci lui explique son cas : il ne peut s'attacher à une femme à qui il doit tout, jusqu'à ses chaussettes. Et l'idylle sincère (elle feint d'être ruinée et il en devient plus tendre) les réunit. Je ne gage pas, d'ailleurs, que le gentilhomme n'ait été prévenu par un officieux que cette ruine imaginaire n'était que frime. Ce sel supplémentaire ne me déplairait pas. Mais au contraire je trouve meilleur l'esprit de l'auteur s'il a voulu accentuer la veulerie profonde du personnage en le faisant dupe lui-même d'un sentiment humain qui, chez lui, ne peut valoir mieux que tout le reste.

On saisit le comique en surface et la tristesse au fond de ces personnages moralement lamentables surtout par l'abrutissement, l'inconscience avec lesquels ils agissent, plutôt que par les faits mêmes où ils se débattent. Leur vie est suspendue au mariage d'argent, mais avec une espèce de lâcheté languide qui les laisse très loin des maîtres du genre. La simple chronique parisienne a souvent vu mieux chez des Français. Par exemple, ces deux aristocrates cousins qui épousèrent tour à tour la même transatlantique, après de bien jolies disputes à coups de canne et de mines hautaines. Ah! au moins, voilà des hommes!

Le principal intérêt de la pièce est dans le développement des trafics autour de la prostitution des garçons où l'auteur

montre que tout n'est pas rose. Il y a notamment un petit ruffian exotique, vivace et noir comme un brochet, qui, incapable, lui, de se faire épouser, voué qu'il est aux caprices passagers des femmes et à la rétribution immédiate de ses travaux, s'en plaint amèrement. Mais, bien guidés par leur mère, les fils Leroy-Gomez ne sont pas tombés dans cette erreur. Ils entendirent ne pas céder d'un pouce aux sollicitations vénériennes de leurs fiancées avant le mariage. Le puîné suit les traces de l'aîné et du cadet. Il débat actuellement sa chance auprès d'une millionnaire américaine qu'enfin il épousera, mais non sans avoir conclu avec sa petite amie, une gentille ouvrière parisienne de la rue de la Paix, un pacte qui le rendra à elle sitôt que, enrichi par son épouse, il pourra divorcer et revenir à Paris.

La drôlerie réside dans les avatars des uns et des autres, dans les incertitudes, la friction des personnages du jeu mené par la mère. Le premier acte la montre bien supérieure à ce que nous la voyons ensuite. Femme de cran et d'adresse, elle s'émousse singulièrement, et jusqu'à penser avec versatilité et traduire aussitôt avec une volubilité où le haineux succède sans transition à la flatterie intéressée selon une brutalité inintelligente et soudaine (alors que sa bru paraît ruinée) qui est sans doute un effet de théâtre, mais qui manque certainement d'esprit et de circonspection chez une femme dont l'action mondaine n'est pas cynique par goût particulier du cynisme, mais bien plutôt pour réussir. Enfin, admettons que l'auteur n'a voulu présenter qu'une femme n'ayant que des moyens spirituels assez grossiers.

Le comique qui englobe tout le personnel masculin vient de l'état où il est immuablement d'une chose à vendre, à peu près ouvertement comme les prostituées. Il suffit de reporter à des personnages masculins ce que l'observation des filles galantes peut donner pour avoir l'atmosphère générale de la pièce. Là est évidemment son principal point faible, car le mâle prostitué et la femelle prostituée, cela est si semblable que le systématique peut difficilement ne pas être pesant dans sa facilité vers l'effet risible : même sollicitude quasi-exclusive pour l'équipage, pour les dessous, pour la parfumerie, etc., et tout le temps donné à la préparation à paraître avantageusement

devant l'autre sexe, afin d'être choisi pour la parade et pour le lit. Manucure, pédicure, masseur, coiffeur, chemisier, tailleur, bottier, chapelier — et maître d'hôtel complice — voilà tout le paysage spirituel de ces galantins en dehors de l'objet à séduire.

Le trafic de la chair humaine, sous cet aspect de marchandise internationale, ne comporte plus la différenciation des sexes.

De ces individus M. Bourdet fait aussi, pour la plupart, des sentimentaux. Lorsque leurs affaires pécuniaires sont faites, c'est vers le simple et tendre amour que va leur idéal. C'est leur luxe moral, à ces messieurs, que la petite fleur bleue.

La liaison constante entre les gens est au moyen de ce maître d'hôtel du palace parisien où se situe l'action, sorte d'entremetteur confidentiel en toutes choses et entre toutes gens. L'auteur en fait un secret dégoûté. A vrai dire, là-dedans, chacun vaut les autres. Le rôle est bien tenu par M. Victor Boucher, sans rien de remarquable. La mère, Mme Jeanne Cheirel, est entreprenante et décidée. J'ai dit que le personnage, qui paraît d'abord spirituel, fléchit ensuite. Il tombe dans le genre entremetteuse vulgaire ne connaissant plus guère que les bénéfices d'argent, maladroite, bavarde, primesautière, et ainsi cahotée à la manière bouffe. Je trouve aussi qu'elle est mal habillée. Les tissus pour jeunes filles ne vont nullement à une femme d'un certain âge, aux cheveux gris, et dont la corpulence un peu replète est nettement gainée. La rôle, à mon avis, n'est pas assez drôle pour supporter encore une intention directe du couturier dans ce sens. Tout cela, au contraire, fâche lorsque l'on sait avec quelle décision charmante Mme Cheirel porte le vêtement mieux composé et tenant un peu du cavalier, et comme elle tranche joliment d'un verbe net et avec scepticisme. Vêtement et jeu, il y aurait certainement quelque chose à modifier pour gâter vraiment comme il faut les spectateurs à venir. Mme Suzanne Dantès, la fiancée du benjamin Leroy-Gomez, a de l'accent, de la verve et du piment. Plantée sur ses nerveux ergots, comme un petit coq de combat, elle lance ses volontés de future épouse avec une précision et une décision très divertissantes. Elle tranche de ce qui la regarde comme

avec un pistolet qu'elle aurait dans la gorge. De plus, elle n'est pas mal, et derrière tout cela paraît assez naïve. Il y a aussi le jeune ruffian argentin Carlos, tenu par M. José Noguero, espèce de pruneau verni et désenchanté qui est impayable de tour et d'accent. A certain moment, épouvanté des propositions qui venaient de lui être faites à la cantonnade par un riche Anglais, il a donné, face au public, une figure si vraiment éperdue et fixe qu'il en était mirifique. Grave et les yeux largement, longuement perdus comme dans un abîme sans fond, il pouvait à grand'peine lui-même garder son sérieux, et cela se voyait. Maladresse regrettable au point de vue professionnel, peut-être. Mais, mon Dieu, qu'importe. Ce petit combat entre des expressions extrêmes sur ce masque tendu, c'était charmant. Mme Nadine Picard, la sœur des trois garçons, qui, elle, a travaillé et réussi dans la couture et peut se payer largement des récréations luxurieuses avec des Carlos, est chargée aussi de porter de très belles robes. Elle le fait avec naturel.

Encore : Mme Moréno est une aristocrate polonaise qui achète, elle aussi, des hommes par passades. On ne peut mieux montrer à la fois le souci constant du mâle et le dégoût de l'homme. Elle est le spectre même de la lubricité en besoin et en recherche. Mme Grumbach joue la seconde Mme Gomez, qui s'est payé en mariage le père aventurier (il ne paraît pas en scène), lui et ses charges de famille. Elle le fait selon sa réputation de comédienne de race. Spirituellement hautaine, prudente, sceptique, amorale et d'une bienveillance protectrice et amusée envers ses obligés, elle passe ainsi, souveraine dans sa sécurité fortunée, parmi toute cette vermine de velours aux vives couleurs. ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Louis Houllevigue : *La vie du globe et la science moderne*, Colin. — Carl Stœrmer : *De l'espace à l'atome*, Alcan. — Mémento.

Toutes nos théories scientifiques servent-elles à autre chose qu'à reculer la difficulté, en ajoutant un anneau de plus à la chaîne des effets et des causes? Eternellement, cette chaîne restera brisée, et son dernier maillon pendra dans le vide (p. 76-77). Les philosophes du XVIIIe siècle s'extasiaient devant les « harmonies

de la nature »; la science moderne pense, plus modestement, que la vie s'est adaptée aux conditions imposées par le milieu extérieur (p. 226).

Ces deux citations nous donnent tout de suite le *ton* du dernier ouvrage de Louis Houllevigue, professeur de physique à la Faculté des Sciences d'Aix-Marseille, l'un des maîtres de la vulgarisation scientifique, dont les chroniques du *Temps* et les articles de *La Science et la Vie* sont connus de tous ceux qui s'intéressent, tant soit peu, au mouvement scientifique contemporain.

Le petit livre sur **La vie du globe et la science moderne** consiste en « causeries familières », qui ne dégénèrent jamais en « sévères leçons de pédagogie » et s'adresse aux esprits cultivés que la science intéresse moins par ses réalisations pratiques que comme point de départ vers de nouveaux champs de pensée. En particulier, la science s'est attaquée aux différents problèmes de *géophysique*, concernant le sol, l'océan, l'atmosphère.

Plusieurs méthodes convergentes nous renseignent sur l'*âge* de la Terre : la radioactivité, la contraction de la croûte terrestre, la formation des terrains sédimentaires et, aussi, la salure des océans, qui se sont salés par les rivières (p. 2) et qui renferment une quantité de sel suffisante « pour recouvrir les terres émergées d'une couche saline, haute de cent vingt-deux mètres (p. 4) »; bref, nous savons approximativement combien la nature eut besoin d'années pour passer « du trilobite à l'académicien (p. 13 ».

La chaleur terrestre, les tremblements de terre, la « balade des continents », la « respiration du globe », les origines du magnétisme terrestre sont, de même, le prétexte à des développements remarquables et à de curieuses précisions. La surface de la mer

> est une bouillie nourrissante, une sorte de tapioca incessamment renouvelé, que des animaux plus différenciés n'ont qu'à avaler pour y trouver une nourriture inépuisable (p. 123);

et cette surface voisine avec ce que l'auteur nomme spirituellement la « vase atmosphérique »,

> formée de grains de poussière et de gouttelettes de brouillard, qui est le milieu d'élection de la race humaine (p. 155).

Les derniers chapitres s'occupent de la prévision du temps, des rayons cosmiques (qui sont vraisemblablement émis par les nébuleuses spirales), du bleu du ciel, des étoiles filantes et des aurores polaires, du rayonnement solaire et de l'évolution des climats.

Nous avons là un précis de géophysique, rédigé dans un style alerte et toujours scrupuleusement exact (1). C'est par des mises au point comme celle de L. Houllevigue que l'élite pourra se mettre au courant des préoccupations intellectuelles de notre époque.

§

De l'espace à l'atome est l'œuvre d'un savant norvégien, Carl Stœrmer, professeur à l'Université d'Oslo et qui suivit l'enseignement de la Sorbonne il y a une trentaine d'années. Son petit ouvrage est extrêmement vivant et, en général, bien documenté; il précise, par des images souvent frappantes, les immensités sidérales et les infiniment petits du monde sous-atomique. Plus de quarante pages sur 220 sont consacrées à l'aurore boréale, phénomène fort intéressant, à l'explication duquel l'auteur a apporté une contribution décisive; mais, par cela même, l'ouvrage est mal équilibré. Ajoutons que la bibliographie est incomplète, que Stœrmer abuse de « l'éther » — notion à peu près désuète —, qu'il ne mentionne pas les photons, non plus que les idées récentes (1925-1926) sur l'équilibre entre la matière et le rayonnement.

Mais ce ne sont là que des critiques de détail. Par ailleurs, bien des phrases mériteraient d'être citées (2); nous nous contenterons de reproduire ici les passages qui offrent un intérêt général.

Il est maintenant assez difficile de concevoir l'opposition fanatique qui s'éleva (aux XVIe et XVIIe siècle), au sein de l'Eglise toute-puissante, qui avait la prétention de détenir, dans ses

(1) Au cours de la lecture approfondie de ces 240 pages, je n'ai rencontré que deux passages, qui, à mon sens, pourraient être rectifiés : une phrase obscure relative à Saturne et à Jupiter (p. 188) et deux valeurs différentes attribuées, à quelques lignes d'intervalle (p. 235), à la « constante solaire ».

(2) On trouvera de larges extraits de ce livre dans la « page scientifique » des *Nouvelles Littéraires* du 21 décembre 1929.

dogmes, la vérité absolue sur les questions astronomiques (p. 38). Des théories mathématiques, antérieurement édifiées pour un tout autre objet, reçoivent subitement des applications nouvelles, à la suite de découvertes faites dans les sciences de la nature, par exemple en physique... Aussi les physiciens ne doivent-ils pas négliger l'étude des hautes mathématiques, sous peine de voir se tarir les sources nécessaires aux progrès de leur science (p. 143). Ce qu'on apprend de mathématiques à l'école primaire correspond à l'alphabet, ce qu'on exige au baccalauréat correspond aux petites phrases de l'abécédaire, ce qu'on enseigne dans les cours élémentaires des Universités correspond à de petits contes, seuls les mathématiciens de profession peuvent jouir de ce qui correspond à la littérature. A dire vrai, les mathématiques constituent une science aristocratique, dont il n'est pas permis à tout le monde de jouir (p. 43-44).

Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire de l'humanité, de période plus riche en découvertes remarquables que celle des trente dernières années (p. 1). Nos sens sont comme des fenêtres très étroites ouvertes sur le monde extérieur, par lesquelles nous n'obtenons, dans notre conscience, qu'une image très imparfaite de la réalité; c'est seulement grâce à de nouveaux sens, que nous procurent les méthodes d'observation scientifique, que l'image devient plus parfaite,... grâce aux sens artificiels que la physique nous a procurés: plaque photographique, thermomètre thermoélectrique,... (p. 211-213). Quand une nouvelle découverte est faite, on entend trop souvent formuler cette question : « Quelle sera l'utilité de cette découverte? » Ceux qui la posent pensent aux conséquences que pourra avoir la découverte pour notre bien-être ou aux bénéfices pécuniaires qu'on en pourra retirer. En général, le public est trop souvent porté à n'estimer les travaux scientifiques que d'après ce principe d'utilité; s'ils ne donnent pas immédiatement quelque résultat utile pouvant avoir une application pratique, ils sont considérés comme plus ou moins superflus. Cependant, cette manière de voir, qui repose sur une incompréhension totale de la recherche scientifique, est peut-être un peu moins répandue aujourd'hui. Pour le savant, il s'agit de chercher la vérité sans se soucier aucunement des conséquences utiles qui peuvent en résulter (p. 215). Celui-là seul qui se sent empoigné par le problème même et qui y consacre toute son énergie, sans aucune considération secondaire d'intérêt personnel ou d'application pratique, celui-là seul aura la possibilité d'apporter une contribution véritable au progrès de l'humanité... Nous n'en serions jamais arrivés, dans le développement de la culture, au point où nous en sommes au-

jourd'hui, si des hommes « pratiques » avaient prescrit à Galilée et à Newton, à Faraday et à Maxwell, les problèmes dont ils devaient s'occuper (p. 216).

Mémento. — L'attribution du prix Nobel à Louis de Broglie a déclenché d'innombrables sottises dans les quotidiens et hebdomadaires. En voici deux exemples :

Intransigeant du 19 novembre 1929 : Jean Labadié se figure qu'un nageur, frappé en pleine mer par une vague, sera entraîné suivant un plan horizontal (!); toutes ses images, qu'il proclame « exactes » (sans fausse modestie), deviennent par cela même caduques. Cet autodidacte, qui excelle dans le réarrangement des documents sous une forme souvent obscure, agirait sagement en bornant ses visées à ce qu'on pourrait appeler — sans persiflage — la « quincaillerie scientifique » : conseil charitable et désintéressé, dont il devrait profiter, sous peine de nager dans le ridicule.

Illustration du 23 novembre 1929 : Fernand Honoré, qui a sur la conscience un livre des plus médiocres sur *le Radium* (Gauthier-Villars), essaie d'expliquer la « diffraction » sans s'apercevoir qu'il décrit la... dispersion. Que n'a-t-il consulté le petit *Larousse*? D'autre part, il représente la masse de l'électron par une fraction « ayant pour numérateur un gramme (!) et pour dénominateur vingt-huit zéros (!) ». Et c'est ledit Honoré qui écrivait : « J'entends rester maître de mes appréciations... »

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

André Forgeaud : *Du Code individualiste au Droit syndical*, Librairie Valois. — Victor Boret : *Pour ou contre la Terre? Agriculture ou Industrie?* Hachette. — Mémento.

M. André Forgeaud, docteur en droit et lauréat de la Faculté de Nancy, a écrit son livre, **Du Code individualiste au Droit syndical**, pour expliquer et approuver cette évolution de l'individualisme, qui serait l'ancien régime, au syndicalisme qui serait le droit moderne, donc, sans nul doute, des ténèbres à la lumière, et du mal au bien, en supposant que ces derniers termes désuets puissent cadrer avec la conception matérialiste du droit, que revendique l'auteur. Approchons-nous.

Il n'est pas contesté que, par réaction contre les abus du

régime des corporations d'avant 1789, la Révolution avait dressé et fortement armé l'individualisme; l'association libre elle-même était mal vue, et pendant longtemps, toute réunion de plus de 21 personnes ne pouvait se tenir sans une permission de la police. Mais peu à peu cette rigueur s'était bien amollie, et, après la liberté de coalition édictée par le Second Empire et la liberté d'association proclamée, sauf en matière de congrégation religieuse, par la troisième République, on pouvait croire que nous avions atteint à peu près la perfection en ce domaine d'ailleurs très délicat.

Mais beaucoup de gens ne sont plus de cet avis et, à la formule qui pourrait être l'actuelle : « l'individu libre dans l'association libre », ils proposent d'en substituer une toute contraire : « l'individu forcé dans l'association obligatoire », et c'est, en gros, ce qu'on appelle le syndicalisme, doctrine dans laquelle se rencontrent les purs socialistes et les catholiques sociaux, dont je parlais dernièrement à propos d'un livre de M. Jacques Valdour.

Le syndicalisme est en effet à la mode, et comme on ne peut plus, sauf en basse politique courante, prôner cette ineptie qu'est le marxisme, nombreux sont ceux qui, se disant néo-marxistes, se rejettent vers le syndicalisme. Ce système, à première vue, fait, en effet, meilleure figure : les professionnels organisant leur profession, et même tout le reste! C'est la nouvelle panacée sociale, mais qu'il faut voir de près.

D'abord, il n'est pas sûr que les professionnels organisent toujours de façon louable leur profession. Le progrès des industries et des commerces est le fait des grands savants et des grands patrons (inventeurs, prêteurs, directeurs) et non des représentants d'employés et ouvriers. Les petits patrons eux-mêmes manquent souvent de vues et toujours de fonds. Toutes les œuvres professionnelles vraiment utiles (écoles d'apprentissage, recherches de perfectionnements, participations aux expositions, allocations familiales, etc.), sont le fait de patrons, isolés ou groupés, mais non de syndicats néo-marxistes faisant de la lutte de classes.

Ces syndicats professionnels peuvent, il est vrai, être très utiles à leurs membres en défendant leurs intérêts propres, mais ceci est en dehors de l'intérêt général, et même de l'inté-

rêt de la profession, et dans tous les cas, est contraire, en poussant à la hausse des salaires, à l'intérêt des consommateurs. On ne voit pas en quoi nous devons être reconnaissants, par exemple, au syndicat des coiffeurs qui nous fait payer 5 francs ce qui ne nous coûtait avant-guerre que 0 fr. 75, coefficient presque sextuple, ou même 0 fr. 60, coefficient plus qu'octuple.

Quant à l'idée que le syndicalisme apporte la charte de la société nouvelle, et que la représentation professionnelle doit remplacer la représentation individualiste du suffrage universel, elle est carrément absurde. Qui dit représentation dit addition des éléments représentés, et on peut additionner des citoyens, mais non des professions; faire une loi sur le divorce, je suppose, en pesant des opinions de chapellerie, de labourage, de métallurgie, de médecine, etc., est aussi sensé que de faire un total de chevaux, d'arbres et de maisons.

Ajoutez que, même en restant dans le sein du syndicat, la représentation, en tant que mécanisme, est bien suspecte, et qu'on ne peut pas dire que le bureau d'un syndicat représente le groupe de ses membres comme un Parlement représente le pays. Comment se fait l'élection de ce bureau? Qui surveille le scrutin? Qui déjoue les fraudes? Qui juge les protestations? Tout cela se passe en vase clos, et en dehors de tout contrôle du Conseil de préfecture ou du Conseil d'Etat. Les fraudes, pourtant si nombreuses et parfois si cyniques, des scrutins politiques, ne sont rien en comparaison de celles des syndicats professionnels, où ce sont toujours les mêmes qui, on ne sait par quel procédé mystérieux, sont sans cesse réélus.

Donc, le syndicalisme est inadmissible comme nouveau régime représentatif.

Le conflit précis entre le syndicalisme et le libéralisme, à propos duquel M. André Forgeaud a écrit son livre, provoque également quelques réflexions. C'est le conflit de la *Fédération nationale de la Presse* et de l'*Ami du Peuple*. L'auteur, comme bien on pense, prend parti contre l'odieux François Coty, coupable de vendre 0 fr. 10 ce que ses concurrents vendent 0 fr. 25 et il enjoindrait presque aux tribunaux de faire défense audit Coty de vendre son journal meilleur marché que celui du kiosque d'en face. Si la prétention de nos néo-

marxistes syndicaux était admise par les tribunaux, il n'y aurait plus une seule marchandise pour laquelle la concurrence jouerait; tout serait tarifé, et au prix fort! Le seul argument ici du Consortium est que M. Coty, en vendant son journal à perte, leur fait une concurrence déloyale; mais, tout de même, cet industriel est bien libre de faire de son argent ce qu'il veut (cet argent, d'ailleurs, il l'a très légitimement acquis de ceux et celles qui aiment à se parfumer, tandis que l'argent dont vivent certains journaux moscoutaires ou moscoutarisants est d'une origine beaucoup moins suave) et n'importe quel journal qui se fonde vend à perte tant qu'il n'a pas amorti son capital de fondation; eh bien, M. Coty est en train d'amortir le sien et quand il aura acquis un tirage suffisant pour légitimer ses prix de publicité, qu'il tiendra alors très hauts, il ne vendra plus à perte. En attendant, nous autres acheteurs, nous ne pouvons qu'être très satisfaits d'avoir pour 0 fr. 10 à peu près ce qu'ailleurs on nous fait payer 0 fr. 25. Tout ceci est tellement simple qu'on ne comprend pas comment on peut avoir l'esprit assez tourneboulé pour ne pas le voir; mais la haine de la liberté, et la manie de la contrainte, et la flagornerie du politicien sont aujourd'hui poussées à un point qui devrait stupéfier les simples passants.

Il est instructif d'ailleurs de préciser que le procès Consortium-Coty n'est pas du tout celui du Syndicalisme et du Libéralisme, comme voudrait le faire croire M. Forgeaud, mais celui simplement de l'honnêteté et de la malhonnêteté de certains procédés commerciaux. Ce n'est donc pas, quoi qu'en dise l'auteur, « la cause la plus importante que les magistrats aient été appelés à juger depuis la promulgation du Code Napoléon » (et la dédicace du livre au magistrat qui aura à la juger me semble, à ce propos, bien déplacée), mais un simple procès très banal et très simple de concurrence loyale ou déloyale.

J'ajoute enfin qu'il est impatientant de voir quelqu'un emprunter ses épigraphes de chapitres à des auteurs, Hauriou, Duguit, Paul de Rousiers, Gény, etc., qui désapprouveraient hautement son texte; il a l'air de s'abriter derrière leur autorité, et c'est là procédé un peu *improper*, comme disent les Anglais, de la part d'un juriste aussi distingué.

§

Encore un conflit : **Pour ou contre la Terre? Agriculture ou Industrie?** C'est la question que pose M. Victor Boret, et comme l'auteur est un ancien ministre de l'agriculture, on devine vite en faveur de qui il se prononcera. Mais cela veut-il dire qu'il ait tort?

Constatons, tout de suite, qu'il ne s'agit, heureusement, que d'une opposition sur le terrain fiscal. Les agriculteurs se plaignent d'être surchargés d'impôts et voudraient l'être moins. Hélas! ils ne sont pas les seuls. Tous les Français en sont là. Quand il s'agit d'extraire chaque année 50 milliards de nos poches, il faut s'adresser à toutes les catégories de contribuables. Ces 50 milliards-papier représentent 10 milliards d'or, donc exactement le double de ce que nous demandait le fisc avant la guerre. Il est donc incontestable que le rural est deux fois plus pressuré qu'il y a quinze ans, mais l'est-il proportionnellement plus que le citadin? Ce n'est pas probable, et peut-être M. Victor Boret est-il imprudent en réclamant le droit commun. La simple comparaison des deux taxes sur les bénéfices agricoles et sur les bénéfices industriels et commerciaux prouve que le faix de l'agriculteur est moins lourd que celui des autres Français. Mais cette réserve faite, tout ce que dit l'auteur est approuvable.

Il est incontestable que l'agriculture a terriblement souffert de la guerre, 3 millions d'hectares qu'il a fallu remettre en état, nos récoltes diminuées parfois des deux tiers pour le blé, les trois quarts de nos sucreries détruites, notre cheptel diminué de plus de 12 millions de têtes, et notre population paysanne peut-être plus éprouvée que le reste des Français par les batailles! Sans doute le paysan a gagné de l'argent pendant la guerre et il en a très heureusement profité pour libérer sa propriété des hypothèques qui la grevaient, mais ceci ne compense pas d'autres maux; encore aujourd'hui, d'après l'auteur, 2 millions d'hectares autrefois cultivés restent incultes, d'où augmentation de nos importations et appauvrissement général du pays.

Il faudrait donc avoir une politique agricole très étudiée et très sérieuse. Bien que la proportion des produits du sol ait

fléchi, semble-t-il, dans l'ensemble de notre richesse nationale (et encore est-ce bien sûr? tout ce qui relève de la statistique est si approximatif ! En 1913, sur 35 milliards-or de revenu annuel, on estimait à 20 milliards la part de l'agriculture; en 1925, sur 130 milliards de francs-papier, l'agriculture aurait produit 85 milliards, la proportion reste à peu près la même) et qu'en tout cas la proportion de la population rurale, par rapport à la citadine, ait nettement diminué (55 % avant la guerre, 50 % aujourd'hui), l'agriculture reste la grande force nationale, la principale source de richesse, le principal élément de santé, de natalité, de prospérité, de solidité; tout ce qu'on fera pour favoriser nos campagnes aura son contrecoup heureux pour la patrie.

Mais qu'on s'entende bien sur le sens de ce mot : politique agricole! On a tant abusé de l'expression : « politique du blé », « politique du pétrole », etc., etc., pour obtenir des résultats purement politiciens! Il ne devrait pas s'agir d'exonérer les ruraux de leur juste contribution aux dépenses nationales, ni même de les cuirasser de droits protecteurs souvent plus nuisibles qu'utiles (M. Augé-Laribé, un spécialiste des questions agricoles, est en principe libre-échangiste), il faudrait seulement essayer de réaliser quelques choses bien simples.

D'abord, ne pas priver l'agriculture de la main-d'œuvre qui lui est indispensable. Ce qu'on a appelé l'exode rural est trop souvent le fait de lois mal conçues. L'assimilation, par exemple, de l'heure de présence à l'heure de travail, en obligeant les réseaux de chemins de fer à recruter 300.000 cheminots de plus, a retiré 300.000 paires de bras à l'agriculture. La loi Loucheur, en provoquant la construction d'immeubles urbains, poussera l'afflux de nouveaux ruraux à la ville. Sans aller jusqu'aux mesures rigoureuses de Mussolini (le rural qui quitte la campagne perd son droit à toutes les pensions de retraite et autres avantages dont il jouissait), on pourrait trouver des moyens, seulement de persuasion, suffisamment efficaces, et que l'école primaire ferait connaître aux jeunes campagnards.

Ensuite, mettre à la disposition de l'agriculture tous les capitaux dont elle a besoin (30 milliards d'après M. Pierre Caziot), mais en prenant toutes les précautions voulues contre

le gaspillage et l'action des politiciens; le problème n'est pas insoluble; le livre de M. Boret donne, ici, de très bonnes indications.

Enfin, faire l'éducation civique et économique des classes rurales qui trop souvent se laissent prendre au charlatanisme électoral; créer, s'il le faut, une Internationale agraire, mais scientifique et non révolutionnaire; développer tous les progrès techniques possibles, de façon à abaisser les prix de revient sans léser le droit du travailleur à la juste rémunération de son travail; et en un mot appliquer le programme, d'ailleurs énorme, qu'énonce M. Victor Boret, pages 253-260 de son livre, et dont on lira le résumé sans doute avec intérêt. Je groupe et numérote les articles pour faciliter cette lecture.

1° Doter le Crédit agricole de crédits suffisants pour les prêts à long terme et créer une Caisse nationale de la petite propriété paysanne, de façon à permettre à 100.000 fermiers et métayers de devenir petits propriétaires (sous cette réserve, ajouterai-je, que parfois un métayer ou un fermier rend plus de services à l'agriculture qu'un petit propriétaire).

2° Assurer la conservation de cette petite propriété paysanne, en modifiant les articles du Code civil relatifs à l'héritage rural et en accordant des compensations au fils qui reste cultiver le sol patrimonial pendant que ses frères et sœurs vont à la ville.

3° Lutter contre le morcellement; organiser le regroupement des parcelles; faciliter les échanges de propriétés, les ventes de terre et pour cela réduire les taxes de mutation, préparer des mesures analogues à celles de l'*Act Torrens*.

4° Régler dans un esprit d'équité la question des indemnités de plus-value aux fermiers sortants.

5° Améliorer le sort matériel des agriculteurs par la création de routes, la réfection des logements, l'acquisition facile d'autos, de phonos, etc.

6° Pousser à fond l'électrification des campagnes.

7° Surveiller et rationaliser l'immigration étrangère.

8° Vulgariser l'enseignement agricole par la création de professeurs ambulants; doter plus généreusement les laboratoires de recherches; multiplier les expositions techniques,

les concours d'expériences, tels celui du plus bel épi; reviser les tarifs de transport.

9° Dresser un plan méthodique de mise en valeur du territoire français et de grands travaux publics agricoles (irrigation, drainage, adduction d'eau, etc.).

§

Je laisse de côté quelques autres articles du programme de M. Boret qui me semblent plus discutables : assurer aux agriculteurs une protection douanière égale à celle des industriels (rien de plus dangereux que le protectionnisme); leur garantir la même liberté commerciale qu'aux industriels (je ne comprends plus, à moins que ce ne soit la même chose); faire contrôler cette liberté par les ligues de producteurs et de consommateurs pour combattre les fraudes et les gains illicites (bien dangereux encore), réorganiser le marché libre (la liberté qu'on organise tant et qu'on contrôle tant, court grand risque de n'être plus la liberté), créer au ministère de l'Agriculture une direction des services économiques, commerciaux et sociaux (ici nous cédons à la marotte politicienne; croire que la bureaucratie changera en mieux les choses, c'est se faire bien des illusions, et si le fonctionnaire qu'on met à la tête de cette direction est un sot, il ne fera que des sottises.)

Donc, ne prenons dans le programme de M. Boret que ce qu'il a de bon, mais prenons-le et appliquons-le sans esprit d'hostilité contre les non-agriculteurs. Il n'y a pas à être pour ou contre la terre, il y a être pour la science et le bon sens, et aussi pour la France, toute la France, celle des agriculteurs comme celle des industriels, etc.

Mémento. — *Annuaire positiviste* 1929. Les Presses Universitaires de France. Ce livre, publié à la fois en anglais et en français par M. Hartley Bolton, de Liverpool, donne d'abord six articles de fond très instructifs : Le positivisme dans la philosophie, les sciences, l'art, la religion et la sociologie, et une liste des principaux groupes positivistes et des principales individualités positivistes, avec le répertoire des Œuvres d'Auguste Comte et des dernières publications importantes de l'Ecole. J'ai dit, à nombreuses reprises, combien le positivisme était louable, à condition de ne pas le considé-

rer comme une orthodoxie immuable; l'esprit positiviste, fait de recherche scientifique et de synthèse sociologique, est le contraire même de l'esprit politicien antireligieux et révolutionnaire qui se réclame de lui. — René de La Porte : *Le Club des 612*, Librairie Valois. Justement voici les bœufs qui passent! Du ciel électoral « il pleut des vérités premières. Tendez vos rouges tabliers ». Le Club des 612, c'est, on l'a deviné, la Chambre des députés. M. de La Porte est allé les interviewer, non pas tous les 612, heureusement, mais une douzaine et demie d'entre eux, et les curieux liront avec intérêt leurs déclarations reproduites, d'autant que plusieurs ne sont pas sans valeur. L'auteur, qui appartient lui-même à une famille parlementaire, insiste sur deux défauts du régime : l'un qui n'en est pas un, l'obligation de réunir trois centaines d'avis favorables pour faire passer une loi; et l'autre, qui est très exact et très fâcheux, l'éloignement de l'opinion publique; l'auteur propose d'y remédier en mettant le Parlement en contact permanent avec les syndicats. J'ai peur que ce remède soit pire que le mal, car comme je l'ai dit plus haut, les syndicats non seulement ne reflètent pas l'opinion publique, mais de plus la faussent très fort. — Eugène Lacotte : *Le Dessous des cartes*, Editions des Guêpes. Dès la première page, l'auteur demande que les cinq directeurs des cinq grands journaux à grand tirage soient accrochés aux cinq plus hautes lanternes de la place de la Concorde. Sans doute pour y voir plus clair, comme disait l'abbé Maury. Mais, première difficulté, il n'y a plus de lanternes sur la ci-devant place de la Révolution, il faudra donc les élever exprès! Et puis le *Mercure de France* est-il compris parmi les cinq grands tirages? L'auteur qui vomit pendant 300 pages de basses injures contre le nabot sinistre (M. Poincaré), a du moins quelque chose de très bien, la large décoration (ça ne s'appelle-t-il pas crachat?) qu'il a voulu porter pour se faire photograver en frontispice.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Tambour : Anatole France dénigré et défendu; opinion favorable d'un « moins de vingt ans ». — *La Revue Hebdomadaire :* Organisation des voleurs à Chicago. — *Nouvelle Revue Française :* Racine vu par M. Jean Giraudoux. — *Le Correspondant :* déclarations de M. Robert Honnert sur la Poésie. — Mémento.

La revue Tambour a questionné nombre d'écrivains sur « la situation » actuelle d'Anatole France, c'est-à-dire : cinq ans après la mort de l'illustre maître. Déjà, celle-ci avait été prétexte à lui opposer l'ardente foi d'Ernest Psichari, lequel une

critique tendancieuse avait essayé d'établir au-dessus de Renan. C'était de la stratégie — maladroite — appliquée à la guerre d'opinions. La politique, il faut bien le dire, s'était emparée du cadavre de France. Elle l'a exalté en symbole. Si France fut en vérité plus que « le premier des écrivains de second ordre » que voit en lui M. Marcel Berger, homme de lettres et de sport, il n'a jamais égalé un Hugo, par exemple, qui eut avant lui les honneurs des funérailles nationales.

M. Blaise Cendrars ne répète pas moins de huit fois le mot « ennui », pour traduire l'impression que lui a causée la lecture de *Les Dieux ont soif*, sinon celle de *L'étui de nacre*. Il faut que l'impétueux auteur de *Moravagine* ait lu tout France pour authentiquer la condamnation qu'il prononce. « On n'a jamais beaucoup lu Anatole France », assure M. Jean Catel, un peu à la légère. Pour notre part, nous lui souhaitons autant de lecteurs qu'en eut et en a l'œuvre de France. « Le type du grand écrivain pour professeurs », selon M. Jean Cassou, qui semble ainsi rejeter les universitaires du saint des saints de la critique. L'indépendance de France heurte l'esprit de discipline que M. Constantin-Weyer tient d'avoir combattu, quatre ans, sous l'uniforme. « Un délicieux grand homme artificiel », dit M. Léon Deffoux. « On le lit; on ne le relit pas », prétend M. Joseph Delteil. Il « n'a jamais présenté d'intérêt » pour M. Fernand Divoire, qui a pourtant de la finesse. Enfin! M. Henri Duvernois juge que France « a grandi » et que les livres n'en sont pas « entourés d'indifférence. Bien au contraire ». Ce n'est pas un écrivain « considérable », selon M. André Gide. M. Louis Guilloux taxe France de mensonge continuel, tout simplement : « Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il a si péniblement raconté. » M. Guilloux est aventureux plus que véridique en cette affirmation.

M. Jacques Heller ne voit en Anatole France qu'un pasticheur. Il reconnaît : « Il a écrit de beaux vers. »

M. Joseph Jolinon « aimait encore » France « il y a quinze ans ».

Pour M. Marcel Loumaye, l'action de M. Bergeret « s'est éteinte en 1914 ». On attendait de M. André Maurois un témoignage plus favorable; car, le manque de personnalité de

M. Maurois, son goût pour la marqueterie littéraire, pouvaient, par contraste, lui inspirer une connaissance plus juste des mérites de livres qu'il n'a pas lus sans profit.

M. Paul Morand est dédaigneux : « Collectionneur de vieilles chasubles », voilà France. Puis :

L'œuvre de ce compilateur agréable, de cet aimable érudit, de ce charmant écrivain de cabinet, pourra être consultée avec fruit pour l'étude de la petite bourgeoisie française de la fin du XIXe siècle, et des salons parisiens à l'époque de l'affaire Dreyfus.

« Jamais créateur et vivant dans la poussière du passé », il « ne sera pas relu », affirme M. Ribadeau-Dumas. Au contraire, M. Jacques Roujon nous rassure :

Je crois que, dans quelques années, on « redécouvrira » France et les grandes beautés de certaines de ses œuvres. Il a poussé trop loin l'intelligence pour jamais tomber dans l'oubli. Aucun écrivain n'a mieux que lui manié la langue française. Il est bien difficile de le mettre sur un autre plan que le premier.

M. André Salmon, qui se flatte d'avoir appelé « grand-père » Anatole France dont on fêtait les 80 ans, ne le tient pas pour un « créateur ». Il prédit que « l'avenir le rangera au-dessous de Nodier ». A savoir? Et il n'est pas mieux établi non plus, qu'un « jeune écrivain pourra toujours tout ignorer de France sans dommage ».

« Un très grand écrivain », ainsi juge M. Fernand Ferré.

Le benjamin de tous les consultés — M. Valentin de Manofe, un moins de vingt ans, croyons-nous — donne son avis, presque celui de la postérité immédiate :

Vous remettez en scène Anatole France. Vous avez bien raison, car « si nous ne parlons pas de lui, nous y pensons toujours ». Cet écrivain, qui fut et restera discuté, servira toujours de cible à tous ces « princes des nuées », rêveurs pâles qui s'accrochent désespérément à la remorque de la littérature. Mais tout homme a ses défauts, un écrivain plus que les autres sera sujet à critiques — (souvent oiseuses) — Anatole France surtout, parce qu'il est *grand*. Styliste remarquable et classique jusque dans les moelles, il distille une prose élégante qui, sous une apparente facilité, cache un « métier » et une maîtrise incontestables. C'est une continuelle musique que ses phrases légères, ironiques, musquées — sans grande

portée philosophique, je l'accepte, mais d'un « bel esprit », un peu pédant, un peu simiesque, non dépourvu de grâce. C'est le marivaudage savant, les brocards, les effets, la pose parfois, mais tout cela agréable aux yeux et doux au cœur. On a dit, le plus sérieusement du monde, que ses œuvres étaient des pastiches, voire des plagiats de Rabelais ou de Racine. Mais non ! Il s'agit de contacts, d'affinités. Anatole France les subissait parce qu'il était de la lignée de ces deux génies. Qui donc pourrait le nier? Et soyez sûr que si l'on se tait sur Anatole France, c'est qu'on en a déjà trop parlé et trop écrit, mais en dehors de ces bavardages, l'œuvre est là, solide et ferme. Nos neveux et nos arrière-neveux sauront lui redonner un éclat passagèrement terni.

La page valait d'être citée, après tant de boutades. Elle est représentative. Réjouissons-nous. Anatole France subira sans péril les piqûres des moustiques. Très courageusement, M. Francis Aubrière termine ainsi sa contribution à l'enquête de *Tambour* :

Telle est, encore que sommairement exprimée, la philosophie d'Anatole France. Nous la méconnaissons avec une sereine impudence. Mais redoutons que l'avenir, vengeant ainsi le grand vieillard, n'aille confondre nos injustices et nos débilités.

Et, maintenant, pour notre joie, rouvrons *La Révolte des Anges*, ou *Thaïs*, ou tel tome des Bergeret.

§

A en croire M. John Gunther, « maîtres-chanteurs et criminels » tyrannisent Chicago. Ces révélations, publiées par la **Revue Hebdomadaire** (14 décembre), aident à l'explication de mains films américains qui, en France, semblaient par trop invraisemblables. Le vol ou le meurtre sont organisés aux Etats-Unis, ni plus ni moins que des œuvres de charité. A qui plaide l'imitation des mœurs de l'Union pour vivifier notre vieille Europe, nous dédions cette abracadabrante histoire du *rackeetering*. [« *Racket* », mot « originaire de Chicago », signifie : tapage, tintamarre. La politique traite avec les *rackeeters*, parasites des affaires.]

Il est presque littéralement exact que, à Chicago, chaque homme a son prix — pour le bandit qui veut « l'avoir ». Plus la victime es'

importante, plus le prix monte. Me tuer, moi, un journaliste, coûterait probablement 1.000 dollars. Tuer un homme d'affaires connu coûterait environ 5.000 dollars, un fonctionnaire municipal, 10.000. Tuer le président d'une vaste société, ou quelque puissant manieur d'affaires coûterait beaucoup plus cher, peut-être jusqu'à 50 ou 100.000 dollars.

De même qu'il faut payer pour faire assassiner, il faut payer pour tirer d'affaire l'assassin si — chose improbable — il lui arrivait d'être arrêté et traduit devant les tribunaux. Le « fonds de défense » s'élève d'ordinaire à 25.000 dollars, et parfois plus. Cette somme est distribuée aux avocats de la défense, à des détectives privés, à des témoins et même, en certains cas, à des jurés. Mais 25.000 dollars, c'est une grosse somme et, d'ordinaire, notre *racketeer* prend grand soin de ne pas se laisser arrêter — et l'est rarement.

Voici un cas de *racketeering* conté par la victime. On verra l'absence de sanction de justice contre le chenapan :

Un marchand de poisson nommé David Walkoff osait tenter d'exercer son commerce en toute indépendance. Il était en retard pour le versement de ses « souscriptions » à l'association d'Eisen et, de plus, il était accusé d'avoir essayé d'acheter du poisson « au dehors ». Eisen l'accosta au marché au poisson — d'après l'accusation — l'assaillit à coups de crosse de pistolet sur la tête. Dix-huit points de suture durent être faits au cuir chevelu de Walkoff.

Voici le récit de Walkoff tel qu'il le fit au procureur de l'Etat.

« En 1925, Eisen, accompagné de quatre de ses assommeurs, entra dans une boutique que j'avais alors rue Taylor. Il me contraignit à la fermer sous prétexte qu'elle était séparée d'une autre boutique de l'Association par moins de quatre pâtés de maisons. Un mois après, il me dit que je pourrais reprendre le commerce du poisson, si j'achetais un fonds qui faisait partie de l'Association et était situé 1016 rue Sainte-Pauline. Je payai le propriétaire et je dus verser 300 dollars à Eisen pour rentrer dans l'Association. Deux ans plus tard, je vendis ce fonds 650 dollars et je dus remettre à Eisen une commission de 10 pour 100. Depuis, j'ai acheté, puis revendu deux autres fonds. Chaque fois que j'ai acheté, il y avait 300 dollars à donner à Eisen pour l'Association et chaque fois que j'ai vendu, il y avait une commission de 10 pour 100 pour Eisen. »

Eisen fut arrêté et poursuivi pour voies de fait sur la personne de Walkoff, mais ne fut pas condamné.

Les banques, les grands hôtels, les coiffeurs, les sociétés laitières, etc., subissent comme ce marchand de marée les exigences du *racket*. Aussi, les garagistes, le commerce du charbon, les opérateurs de cinéma! Et l'on a vu tel *racketeer*, décédé normalement, se faire ensevelir dans un cercueil d'argent et inhumé après de pompeuses obsèques! Même les entreprises de transports funèbres n'échappent pas aux exactions de ces bandits organisés! Ni les dentistes! Ni les organisateurs de banquets! On chantait naguère :

La Chine est un pays charmant.

Les Etats-Unis en sont un autre.

§

Il est satisfaisant de penser que le premier écrivain de la littérature française n'est pas un moraliste, ni un savant, ni un général, ni même un roi, mais un homme de lettres.

Cette affirmation ouvre un « *Racine* » de M. Jean Giraudoux, qui est de tout premier ordre (Nouvelle Revue Française, 1er décembre). Avec ce guide de choix, nous sommes loin des poncifs dont use une certaine critique néo-catholique. Le Racine de M. Giraudoux est vrai et vivant. L'essayiste abonde en trouvailles pour en établir la psychologie. Ses yeux découvrent un Racine humain, d'une nouveauté qui pourra déplaire à certains, mais qui satisfera même une intelligence irritée par les affirmations hardies de M. Giraudoux :

La passion, chez Racine, est vitale et incoërcible. De là vient la joie avec laquelle il a écrit Esther et Athalie : il a enfin trouvé une fatalité plus impitoyable que la fatalité antique, dont l'incroyance grecque et l'horizon poétique tempèrent la virulence. Il a trouvé son peuple. Il peut, avec les Juifs, troquer son Destin grec contre un Jéhovah qui, en plus de la cruauté native de Zeus, a sur les hommes des desseins précis. Il trouve des êtres qui, outre leur fatalité particulière, portaient encore une fatalité générale. Il trouve enfin leur raison à ces créatures douces et maternelles, appelées ici Josabeth : c'est de voir mourir avec joie une vieille femme ennemie dans les supplices. Il peut enfin confier à un enfant la haine et la cruauté. C'est en cela qu'est la vraie unité du théâtre de Racine, et qu'elle rend inutiles les trois unités de l'Académie : en tout lieu, en

tout temps, à toute phase, l'intrigue serait la même pour ces personnages, qui n'ont pas les souvenirs d'enfance et d'innocence, les aventures courantes communes aux hommes, qui n'ont jamais vécu dans le domaine où s'opère la réconciliation et se manifeste l'égalité, qui n'ont que des souvenirs de passion. Racine a trouvé l'altitude parfaite de la tragédie, c'est celle des grands meurtres, celle où les âmes noires volent à toute allure et à leur plafond le plus haut. A cette unité forcenée, Racine en ajoute même une autre, par laquelle toute issue vers la liberté ou l'ignorance est barrée aux personnages : l'unité de famille. Tous ses héros se connaissent à fond.

Sur le silence de Racine, M. Giraudoux écrit :

Dès que la part d'inconscience indispensable à Racine pour mener à bien sa fonction d'archange et de bourreau avait fondu en lui, il n'y avait plus aucune chance pour que sur cette vie bourgeoise soudain constituée, avec fonction royale, avec jugement moral, avec femme et enfants pieusement conçus et élevés, se superposât la cruauté et la virginité littéraires. C'est pour cette raison qu'il a cessé d'écrire : parce qu'un beau jour il a cessé d'être écrivain. Parce qu'il n'avait plus rien à dire, disent quelques-uns? Ce serait le premier écrivain qui eût cessé d'écrire pour ce motif. C'est au contraire que la connaissance de la vie lui venait, sous ses formes les plus banales comme les plus pathétiques, avec enfants, roi et tumeur, avec les émotions et les luttes que les fonctions de courtisan et d'être mortel comportent, et parfois même sous l'aspect d'un genre qui n'avait pas cours à cette époque sur la scène, du drame.

§

Le Correspondant (10 décembre) confie la critique de la poésie à un poète de grand talent, très jeune, excellent prosateur aussi, M. Robert Honnert, que nous nous flattons d'avoir signalé ici, des premiers. Avant de juger tel ou tel auteur, M. Robert Honnert fait des déclarations sur la Poésie. Elle comporte aujourd'hui de « petits courants ». Il n'y a « plus d'écoles » :

Il y a Mme de Noailles et ceux qui font leurs vers à la manière de Mme de Noailles; M. Paul Valéry, qui jouit encore d'une si étrange vogue; MM. Max Jacob et Jean Cocteau, qui séduisent toujours les très jeunes gens; MM. Claudel, Henri de Régnier, Jules Romains; et, parmi les morts, Mallarmé, Heredia, Verlaine, Rimbaud, Hugo, bien plus qu'on n'y songe. Et beaucoup d'autres.

M. Robert Honnert voit avec lucidité notre bizarre aujourd'hui :

La manie de l'originalité a gagné toute l'époque. Pas de personnalité, croit-on, si l'on n'en souligne artificiellement les traits. Les poètes exploitent systématiquement les différences qu'ils constatent entre eux et les autres, entre notre époque et les précédentes. La situation ne se clarifiera pas, tant qu'ils confondront le saugrenu avec le génial; tant qu'on dira de sang-froid que la poésie commence à Rimbaud ou à Apollinaire. La lignée Villon, Mathurin Régnier, Musset, n'est-elle pas une lignée de poètes?

On n'ose pas le dire, et pourtant on ne passera pour lucide aux yeux de la postérité que si on l'affirme dès aujourd'hui : la manie de l'originalité a désagrégé la langue, même chez les meilleurs, et je tiens à honneur de rappeler cette vérité première : jamais le poème ne sera bon si la langue est mauvaise.

Sur cette vérité première, M. Honnert s'explique encore plus loin :

Un certain nombre d'écrivains ont la vibration intérieure et le dédain de la langue; ils la considèrent comme un obstacle; ils ressemblent à des hôtes qui offriraient un vin vieux, et diraient à la ronde : comme nous le boirions plus facilement sans verre ni bouteille!

Beaucoup de poètes croient vraiment aussi que la maîtrise consiste à torturer la langue; en violant la syntaxe, ils ont le sentiment d'affirmer leur puissance; en donnant aux mots des sens détournés, ils s'imaginent inventer quelque chose; ils en viennent à considérer, — et, par malheur, le lecteur les suit souvent, — un langage pur comme un signe d'indigence. Je mets en fait qu'aujourd'hui, dans la poésie et dans la littérature française, règne cet axiome absurde : *si vraiment vous vous souciez d'écrire une langue pure, c'est que vous n'avez pas grand'chose à dire.* Beaucoup le croient, qui sauraient parler cette langue; beaucoup aussi qui l'ignorent. La connaissance des moyens verbaux ne fait pas le poète, je l'ai dit, mais combien de jeunes gens se hasardent à griffonner des poèmes, qui vraiment ignorent par trop la syntaxe et jusqu'au sens des mots. Ceux-là font de nécessité vertu.

Mémento. — *Revue de l'Amérique latine* (1er décembre : M. Philéas Lebesgue : « Le Mystère de l'Ouest ».

La Nouvelle Revue critique (décembre) : M. Maurice Serval : « L'alchimiste de Douai ». — M. Louis Le Sidaner : « Jules Romains romancier ».

Æsculape (décembre) : « Le tatouage aux îles Marquises », par M. Max Radiguet. — « L'énigme de la papesse Jeanne », par M. le docteur Paul Moinet.

Revue bleue (7 décembre) : « La vieille chanson », un acte de M. André Lichtenberger. — « La jeunesse de Mme de Chantal », par Victor Giraud.

La Revue surréaliste (15 décembre) contient un « second manifeste du surréalisme » rédigé par M. André Breton et, poèmes (?) ou prose, l'équivalent des onze numéros qui ont précédé ce douzième — avec 53 réponses à une enquête sur l'amour.

Le Crapouillot (Noël) : « Le Jardin du Bibliophile », choix d'étrennes.

La Revue de Paris (15 décembre) : « La Volupté du mal », première partie, très attachante, d'un nouveau roman de M. Gaston Chérau, digne des belles œuvres de ce grand romancier.

La Revue de France (15 décembre) : « La Porte dérobée », exquis souvenirs d'enfance de M. Claude Farrère. — « Souvenirs intimes sur Clemenceau », par M. André Maurel, qui le rencontrait à la douche. — « Clemenceau et l'Académie », par M. Marcel Prévost.

Le Bon plaisir (décembre) : « Petite suite provençale », par Mme Cécile Périn.

Europe (15 décembre) : M. A. Chamson : « Lettre non envoyée à M. Léon Blum ». — « L'ombre et la proie », poèmes de M. André Gaillard. — La conclusion de la vigoureuse « Mort de la Bourgeoisie », de M. Emmanuel Berl.

Latinité (décembre) : M. Jean Rivain : « Lettre à Mussolini ». — Poèmes : « Ecrit en Italie », par M. Fernand Mazade. — M. P.-O. Ferroud : « Moussorgsky et Chabrier ». — « Les Erreurs d'une vie romancée : l'*Ariel*, de M. Maurois », relevées par M. F. Laroche. — Correspondance (1782-1790) du marquis de Sade.

Revue mondiale (15 décembre). Fin de l'enquête sur les écoles littéraires.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Conversion de Moréas (*Temps*, 31 décembre). — « Les pompiers en délire » (*Action Française*, 31 décembre).

Sous le titre *La Conversion de Moréas*, M. Emile Henriot publie dans son Courrier Littéraire du Temps, un très intéressant article que lui a inspiré la lecture de l'ouvrage d'Ernest Raynaud consacré à l'étude des *Stances* de Moréas.

Comme cet article, tout entier, apporte une contribution à l'histoire de la poésie à l'époque symboliste, et que le *Mercure de France* fut le centre de ralliement de tout le mouvement poétique de cette époque, il nous paraît utile de reproduire ici, in-extenso, l'article de M. Emile Henriot.

Il ne s'agit pas d'une conversion religieuse, mais du retour de Moréas au classicisme, qui lui fit écrire les *Stances*. Un petit volume de M. Ernest Raynaud, qui fut de l'Ecole romane et consacre dans la collection des Grands événements littéraires une pieuse étude à son ami, vient de nous faire relire ce livre parfait, déjà vieux de trente ans ou presque, et qui n'a pas diminué dans l'intervalle. Savoir même si ce n'est pas le dernier grand livre du dix-neuvième siècle, et l'un des plus authentiques chefs-d'œuvre de notre poésie classique? Nous en étions persuadé et le sommes encore, après l'épreuve d'une tardive relecture de ces vers que nous croyions savoir par cœur et qui, repris, nous ont, dans la présente pénurie de la production poétique, paru d'autant plus éclatants de perfection, remplis de suc et chargés d'une signification élargie. Aussi bien, puisque chef-d'œuvre il y a, est-il curieux de savoir comment Jean Moréas fut amené à le concevoir et à l'accomplir sous cette forme, si éloignée en apparence de celle à laquelle il avait d'abord sacrifié pour sa plus tapageuse renommée. Le fait est qu'il revenait de loin.

Quand il était arrivé à Paris, environ 1880, Verlaine et Mallarmé régnaient déjà sur la jeunesse, mais, M. Raynaud l'observe justement, c'était Jean Richepin qui représentait la poésie aux yeux du grand public. Moréas, inconnu encore, n'était plus absolument inédit, ayant déjà fait paraître à Athènes un recueil de vers grecs, datés de 1878, sous le titre *Tourterelles et vipères*, dans lequel il avait inséré cinq pièces de vers écrites en français, d'un tour régulier, et que nous avons pu lire, faute de l'original introuvable, dans le *Figaro* du 31 mars 1928, où notre érudit confrère Jacques Patin les a fort heureusement reproduites. Ces premiers vers attestent une influence baudelairienne très marquée :

Le cœur saignant, rongé par un dégoût profond,
Perfide volupté, redoutable chimère,
J'ai bu pour me guérir, dans ta coupe sans fond,
J'ai bu jusqu'à l'ivresse, et j'ai la bouche amère
... Je meurs silencieux, plongé dans les ténèbres...

Cette veine n'était pas encore épuisée et se retrouve dans les *Syrtes*, premier ouvrage du poète, d'ailleurs plus tard désavoué, mais d'une contexture assez contradictoire, où, à côté de vers qui

semblent d'adroits et parfois ironiques pastiches de Verlaine (*Les bras qui se nouent en caresses pâmées... Feux libertins flambant dans l'auberge fatale, Où se vautre l'impénitence des dégoûts*, etc.), se laissent percevoir parfois certains accents et se trouvent déjà quelques coupes auxquelles Moréas reviendra plus tard demander sa plus personnelle expression :

> O sagesse clémente, ô déesse aux yeux calmes,
> Viens visiter mon sein,
> Que je m'endorme un peu dans la fraîcheur des palmes
> Loin du désir malsain...

Cependant les temps étaient venus des manifestes fracasseurs, qui annonçaient chaque semaine à l'univers éberlué la création d'une école nouvelle. Moréas eut son rôle, et des plus importants, dans cette grande tentative de réformation spirituelle et poétique que fut le symbolisme. Anatole France, qui lui consacra un de ses articles de la *Vie littéraire*, tout en le dénonçant comme un auteur difficile, l'en désignait même comme le Ronsard; et M. Ernest Raynaud laisse entendre que c'est à Moréas que le Symbolisme dut son nom. Remy de Gourmont, sans contester tout à fait cette paternité, observait au quatrième tome de ses *Promenades littéraires* que la question est demeurée obscure, « comme la signification même du mot dont il semble que l'on se soit peu soucié dans les premiers jours ». Le mot aurait apparu pour la première fois le 11 août 1885, dans un article du *XIXe Siècle*, où Moréas répondit à la fameuse chronique publiée dans le *Temps* par Paul Bourde et qui avait tant indigné la jeune littérature. Elle était alors décadente, en fonction d'un vers de Verlaine (*Je suis l'empire à la fin de la décadence*), et Verlaine avait protesté gaiement contre cette absurde étiquette : « [*Ils*] *m'ont bombardé décadent!* » Symboliste en effet sonnait mieux et pouvait paraître avoir un sens. « Il exhibe du coup de hautes prétentions esthétiques et même philosophiques, note encore Remy de Gourmont. Les formes littéraires vont peut-être se trouver renouvelées. Cela en valait la peine, et on comprend le désir de Moréas, qui, ce jour-là, du moins, fit preuve d'une belle perspicacité... » On sous-entend la réticence. De fait, tous ces poètes ne s'aimaient guère, artisans de l'œuvre commune, et leurs oppositions se retrouvent soulignées, dans les souvenirs publiés par les témoins de cette époque savoureuse, somme toute facile et profitable aux lettres. Mais la véritable histoire du symbolisme reste à écrire, et, de toute évidence, il faudrait que ce fût par quelqu'un qui n'y ait pas été mêlé, ces passions n'étant pas éteintes au cœur intéressé des survivants.

L'école symboliste à peine née, Moréas, qui venait d'être célébré

comme un de ses chefs, en un banquet à l'occasion du *Pèlerin passionné,* se dégoûta bientôt du groupe, dont il avait énoncé la loi et le *credo,* dans un manifeste retentissant, d'ailleurs vague. Il avait proclamé l'avènement d'un art qui, méprisant la conception de l'idée en soi, s'ingénierait à ne la laisser apercevoir que « sous la somptueuse simarre des analogies extérieures » et dont les « symphonies adéquates à la pensée seraient exprimées par un lacis de vers inégaux ». L'usage assez souvent baroque que ses disciples firent de ce généreux idéal, détermina le poète à porter ailleurs sont effort, et, délaissant le symbolisme, il fonda l'école romane qui, s'appuyant sur « le principe gréco-latin, principe fondamental des lettres françaises », devait renouer « la chaîne gallique rompue par le romantisme et sa descendance parnassienne, naturaliste et symboliste ». « Le symbolisme, que j'ai un peu inventé, et qui n'a eu que l'intérêt d'un phénomène de transition, est mort », décrétait Moréas, avec cette superbe accoutumée qui fit beaucoup pour sa légende et lui valut alors quelques inimitiés solides. Par contre, quelques jeunes nouveaux étaient venus à lui, — Maurice du Plessys, La Tailhède, Raynaud et Charles Maurras, — « non en escorte, disait-il, mais pour avoir trouvé dans mon *Pèlerin passionné* les aspirations de leur race et notre commun idéal de romanité ». Il a aussi rendu hommage à Maurice du Plessys, qui ayant le premier discerné « les parties saines » du *Pèlerin,* lui avait révélé à lui-même les éléments d'un renouveau de la tradition classique, épars mais présents dans son livre, et susceptibles de lui permettre d'exprimer au mieux sa plus décisive personnalité, par une série ininterrompue de courageux retranchements.

D'abord, il avait le premier répudié le romantisme, coupable à ses yeux d'avoir altéré dans la conception et dans le style ledit principe gréco-latin et « frustré les muses françaises de leur légitime héritage », celui des trouvères, de Ronsard et de son école, de Racine, de La Fontaine et de Chénier. Il faut voir dans cette condamnation sans doute l'origine du mouvement de réaction, devenu si agressif et si injuste par la suite, contre les grands écrivains de 1830 : mais on a su depuis, par Barrès qui nous a rapporté ses derniers propos recueillis à son lit de mort, que Moréas avait fini par trouver ces querelles absurdes — « Il n'y a pas de romantiques et de classiques, tout cela c'est des bêtises ! » — ayant été lui-même atteint de quelque romantisme, tant verbal que sentimental, en sa véhémente jeunesse. Il n'était jamais parvenu à éliminer complètement ce « poison », dont il subsiste encore des traces dans ses *Stances;* et ce n'en est pas la beauté la moins savoureuse. Mais bien mieux que des exclusives et des théories, on doit à l'école

romane, avec quelques beaux vers qui dureront, l'exemple d'un redressement pratique dont l'œuvre poétique de Moréas porte le plus utile témoignage. C'est ainsi qu'il s'avisa que le vers libre tenait trop à la matière, et qu'il y avait lieu d'y renoncer, comme à tout cet appareil d'érudition et d'archaïsme qui date si fâcheusement aujourd'hui une partie de ses premiers vers, en dépit d'exquises réussites. Il s'en aperçut assez tôt pour pouvoir, dans une nouvelle édition du *Pèlerin passionné,* supprimer un certain nombre de poèmes, d'un goût périmé, et dont la réunion à part a constitué depuis la mince et précieuse plaquette *Autant en emporte le vent.* Et déjà dépouillant son vers épuré de toutes ses précédentes surcharges, il faisait paraître, en 1894, un premier essai de sa nouvelle manière, *Eriphile,* où, revenant au rythme régulièrement cadencé des *Syrtes,* il trouvait l'une de ses plus parfaites expressions matérielles, digne déjà de ses futures stances, *la Plainte d'Hyagnis :*

Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages
Aériens berceaux des rossignols sauvages,
L'ombre est déjà menue à vos faîtes rompus.
Languissants, vous pendez et votre vert n'est plus.
Et moi je te ressemble, automnale nature,
Mélancolique bois où viendra la froidure...
... Mais la naïade amie, à ses bords que j'évite
Hélas! ne trouve plus l'empreinte de mes pieds...
... Chère flûte, roseaux où je gonflais ma joue,
Délices de mes doigts, ma force et ma gaieté,
Maintenant tu te plains : au vent qui le secoue
Inutile rameau que la sève a quitté...

Eriphile, qui n'a guère plus de deux cent cinquante ou trois cents vers, est de 1894. Hormis une réimpression de ses premières *Poésies,* Moréas ne devait plus rien publier avant 1899, date à laquelle apparurent, en fac-similé reproduit à tirage restreint, les deux premiers livres des *Stances* (suivis de quatre autres en 1901, plus un septième en 1903). Ce silence est significatif, entièrement donné à la lente germination du chef-d'œuvre, sans commune mesure avec les précédents écrits du poète, où nous ne voyons plus, en comparaison du livre qui fonde sa solide gloire, qu'une suite de pittoresques jeux verbaux, contournés et d'une extrême absence de pensée, comme si l'abus des images était le corollaire obligé de la médiocrité du fond. Sur les dates précises de l'élaboration des *Stances,* nous ne savons à peu près rien, Moréas n'ayant laissé aucune indication sur ses méthodes de travail, et ses carnets, dont nous avons signalé déjà l'intérêt, ne donnant guère de renseignements, sauf les variantes. D'autre part, il n'a pas écrit de préface pour les *Stances,* ce qui confirme une fois de plus cette vue que les

avant-propos et les manifestes sont inutiles aux chefs-d'œuvre, aptes à se passer de commentaire prémonitoire et d'explications. Un détail permet seulement de dater d'une manière approximative la composition de celui-là. Parlant de son *Iphigénie,* écrite à différentes reprises, Moréas note en ses *Esquisses et souvenirs*, qu'ayant dicté le premier acte de sa tragédie en 1896, il y revint en 1899, après trois ans d'oubli et de délaissement : « Depuis près de trois ans, je ne songeais plus à mon *Iphigénie.* Mon livre des *Stances* accaparait ma sensibilité et mon courage... » Cette indication ne manque pas d'intérêt : elle prouve l'antériorité de la tragédie sur le poème, et l'on peut conclure de là à une certaine influence de l'essai théâtral sur le retour définitif du poète à l'alexandrin régulier.

Sur le choix même de la stance et les raisons qui l'y ont déterminé. Moréas lui-même s'est ouvert de ses intentions à son ami Ernest Raynaud, qui nous les transmet de la sorte : « Les stances [de Racan et de Maynard] ont leur mérite, mais s'apparentent trop, à mon gré, au ton de l'élégie. Ce sont de véritables discours. Les stances de Malherbe elles-mêmes, si justement admirées, ne sont que des morceaux de bravoure. Je veux faire tout autre chose. Je rêve d'une stance plus concise. Je voudrais rejeter tout développement inutile, fondre d'un trait l'idée et le sentiment, et ramener le poème à ses éléments essentiels. Je voudrais que ma stance ne pesât pas plus qu'un soupir et qu'elle se manifestât avec la précision et la brièveté de l'éclair... » On aime à constater, pour une fois, que le dessein formé par un poète dans ses vœux ait été si justement rempli : car on ne saurait mieux définir la grâce et la beauté particulières à ces petites pièces, au rythme large, à l'éclat sourd, fermes d'arêtes et d'une si retentissante densité. Mais voici bien l'autre miracle : c'est qu'ayant retrouvé, après un tel détour, la seule facture qui lui convenait, Moréas lui a dû de pouvoir enfin s'exprimer et traduire non plus cette fois de vaines images, mais sa vérité et son humanité les plus profondes, dans cette admirable suite de plaintes sans espoir, relevées d'un si mâle et fier stoïcisme devant la douleur qu'il semble que l'homme ait été grandi par le perfectionnement de l'artiste, comme si la dignité de l'âme était fonction de la justesse du discours et de la mesure de la forme. Mais c'est bien plutôt le contraire qui est vrai. Il ne paraît pas toutefois que les contemporains de Moréas se soient tout de suite avisés de l'importance et de la signification durable de son livre. M. Ernest Raynaud rappelle qu'il produisit d'abord chez la plupart d'entre les vétérans du symbolisme une sorte de surprise affligée et même proprement de scandale : par ce retour à l'éternelle tradition,

Moréas semblait déserter. On voit bien, aujourd'hui, qu'il avait raison, et dans le présent désarroi de la poésie, qu'aucune leçon ne serait plus nécessaire que la sienne. Mais pour en être persuadé, il faut croire à la perfection.

§

Le jour même où les journaux annonçaient que la grâce présidentielle allait — enfin — mettre un terme à l'injuste exil de Léon Daudet, qui est sans conteste l'un des écrivains les plus intéressants et les plus importants de notre temps, le Directeur de l'Action Française publiait dans son journal un article dont nous voudrions extraire une citation et les lignes finales qui sont un juste hommage au grand poète Emile Verhaeren.

En des temps où trop d'écrivains ont tendance à « travailler » dans l'unique but de séduire et de satisfaire *le public*, cette entité mystérieuse et déplorable, les lignes, jadis écrites par Verhaeren à l'un de ses amis n'offrent-elles pas un excellent sujet de méditation :

Nous sommes des misérables à tant nous inquiéter de ce qu'on pense de nous. Le public, nous devrions le connaître comme nous connaissons la Chine, vaguement, là-bas, et ne jamais prononcer ce nom que comme une hypothèse. C'est si flottant après tout, si changeant, si petit? L'as-tu vu, toi, le public, le vrai, celui dont quelques chroniqueurs parlent, chapeau bas? Moi, jamais.

Pour moi, je suis certain qu'on ne fait de l'Art que lorsqu'on est seul à trouver bien ce qu'on fait. L'Art consiste à imposer une façon unique de voir. Si l'on ne réussit pas, eh bien! tant pis, mais on peut réussir et alors on est Hugo, Baudelaire, Mallarmé.

Et Léon Daudet d'ajouter pour conclure :

Il avait raison, le grand Verhaeren qui souvent atteignit au sublime : « L'art consiste à imposer une façon unique de voir. » Mais il y faut de la persévérance et de l'opiniâtreté. Le grand art exige du caractère.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Alexandre Altmann : Salons Lapré (24, rue Drouot). — Exposition Fernand Maillaud : galerie Sélection. — Exposition Jacques Denier : galerie Carmine. — Exposition Marie Howet : galerie Druet. — Etienne Dinet.

Voici Alexandre Altmann retour du Béarn avec vingt toiles

qui retracent le portrait à facettes nombreuses du village d'Ascain et autant de dessins qui nous apportent les portraits des habitants d'Ascain. Qu'il existe dans ce village une belle population féminine, c'est fort probable, mais Altmann ne nous en informe point. Il s'est borné à transcrire les masques énergiques, madrés, vigoureux, émaciés de différents électeurs. Ces dessins à l'encre de Chine rehaussée de crayon de couleur sont de belles pièces pittoresques avec une évidente pénétration du caractère à la fois rural et avisé de leurs modèles.

Les paysages sont du bon Altmann, avec son extraordinaire habileté décorative, son don de faire rendre au paysage tout ce qu'il contient de plastique et de coloré, son art à convoquer à n'importe quel coin de route tous les prestiges ondoyants de la couleur. Le jardin du peintre rempli d'anémones et de dahlias, à une courbe de l'allée, oppose des massifs de dahlias et d'anémones à d'autres massifs des mêmes fleurs de mouvement différent comme à des miroirs infidèles et jolis. Voici une rue, toute simple et tranquille, des platanes, des maisons à boiseries apparentes, à côté des maisons à tuiles rouges. Pas de passants, mais la lourdeur tempérée du midi! Le sol de la rue est un ruisselet à peine figé de clartés tendres et mouvantes. Il y a près d'Ascain un pont romain. Le peintre a choisi l'heure où le ciel, obscurci d'une menace de gros temps, s'harmonise au ton vieux-gris de cette durable pierraille. Un des meilleurs tableaux, c'est un simple ruisselet d'un bleu de myosotis coulant entre des rives en bosses, parsemées de feuilles aux couleurs d'automne, et c'est d'une très jolie émotion. Tous ces paysages s'imprègnent d'une égale sérénité. On ne trouve pas à cette exposition de ces représentations de minutes rares de la nature, de ces averses qu'Altmann, sous le ruissellement du ciel, fixait à des heures de dangereuse audace, avec une extraordinaire prestesse et une telle richesse de moyens. Son art s'est apaisé, mais s'affirme d'un charme pénétrant et traduit bien toute l'ampleur ensoleillée du terroir qu'il a choisi cette année pour modèle.

§

Fernand Maillaud est le grand peintre actuel du Berry et de la Creuse. C'est une place qu'il n'est point commode d'occuper tant Guillaumin avait mis sa marque sur les coteaux, les berges et les bouillonnements d'eau de la Creuse. Mais l'art de Maillaud est si personnel qu'on ne saurait lui fixer d'attache avec aucun devancier, ni, je crois, avec aucun autre peintre vivant. Cet art de Maillaud est profondément sentimental en ce sens que sa technique hardie, patiente et si savamment nuancée est toujours le véhicule d'une émotion tout à nouveau ressentie et, dirait-on, rajeunie de cette émotion et par elle seule, ce qui fait que dans les nombreuses séries de ce peintre (qui est un vétéran) sur des motifs semblables, aucunes toiles ne se ressemblent. Que de fois Maillaud a-t-il abordé de peindre une petite place de la ville d'Issoudun, ou le marché qui y groupe les ruraux des environs. Le décor est le même, l'heure est la même, mais Maillaud n'était point de la même humeur. Le hasard avait disposé, au devant des allées d'arbres hauts et feuillus, d'autres dominantes de couleurs revêtant les charrettes, les roulottes. Ce cheval dételé était alezan au lieu d'être blanc, et toute une harmonie nouvelle se dégage, diverse, suivie et émouvante dans ses délicates sonorités.

Une des meilleures toiles de l'actuelle exposition de Maillaud a été conçue en Provence, où Maillaud va assez régulièrement chercher des bouquets de couleurs plus scintillantes que celles de son Berry.

C'est aux bords de la Méditerranée, aux rives d'un golfe où, dans le fond, une petite ville longue semble une féerie qui s'allume, entre les plis du rideau fissuré de pins parasols, la présence de baigneuses aux blancheurs nacrées de la plus élégante simplicité de mouvement. Aussi la notation d'un jardin de Provence lui fournit comme une vaste corbeille de fleurs, massif bruissant et coloré, projetant les émaux les plus riches et les plus divers dont la juxtaposition joue la plus nombreuse complexité.

On sait que Maillaud est un des rénovateurs de la tapisserie moderne, et aidé de Mme Maillaud il en a réduit les difficultés techniques en augmentant les nécessités de présence du des-

sin et de la couleur. Il en a diminué la solennité en la rendant plus capable de recevoir des évocations savantes. On se souvient de ses représentations de chasses avec le costume médiéval de ses cavaliers aux puissants destriers, de ses fenaisons, de ses repas de travailleurs sous le large dais de grands arbres isolés dans la plaine. Il nous montre cette fois des baigneuses dans une large rivière paresseuse parmi un large décor de plaine barrée de coteaux, d'une grande variété d'intérêt et d'une belle réussite. Puis des tapis, des meubles de bois sculpté qui semblent des œuvres de maîtrise de bel artisan, au vieux temps du compagnonnage, alors que la machine n'était point appelée à suppléer à la vigueur et à l'habileté de la main.

§

Jacques Denier est un bon artiste que les fluctuations de la mode n'influencent pas. On le sent à la recherche d'une vérité vraie dans le vérisme, aussi bien dans la figuration et la recherche des allures simples de ses personnages que dans la présentation du décor où il les place, ou mieux, où il est nécessaire qu'il les place. On se souvient de sa grande toile avec une halte, une attente de poilus sur un quai de gare, avec, au lointain, l'étoile triste de la lampe électrique, et de l'impression de désolation et de fatigue qu'il avait tirée de l'opposition de ces gens livides et de ces lumières. Mais un artiste ne peut pas toujours procéder par de grandes toiles ni les imprégner de ce dramatisme tranquille. Les tableaux plus restreints de Jacques Denier n'offrent pas un moindre intérêt que ses grands efforts.

Il a rapporté d'un village voisin de Villers-Cotterets une belle série de notations. D'abord les gens, de vieilles paysannes, la face treillissée de rides, mais le regard si franc et si tranquille, si limpide qu'il semble notifier la plus sereine et la plus simple des philosophies usuelles devant l'idée de la mort et sa menace peut-être proche. Et puis voici les intérieurs de ces gens-là, d'un vide de cellule d'une blancheur immaculée s'il n'y avait les rehauts bleu lavande de la cheminée, de la plinthe, sur la cheminée quelques coquillages, au mur quelques images religieuses à polychromie élémentaire. Il

s'y trouve parfois sur une table quelque bouquet ou plutôt un arrangement modeste de branches cueillies ou de fleurs des champs, toujours d'un mouvement flexible et séduisant.

§

Marie Howet fait résonner d'harmonies très diverses et originales un clavier très étendu. Elle produit des études véristes très accoutumées et elle est douée d'une belle qualité d'évocation. C'est un peintre-poète et sans aucune affectation de littérature. Toutefois elle sait écrire, et on se souvient de la qualité de rythme poétique et de présentation d'images plastiques des *Chansons d'Evangélia,* sorte de miroir des pensées et des impressions d'une petite fille grecque. En contraste, rien de plus ressenti et de mieux traduit dans les sonorités assourdies du calme et du soir que ce repos de paysans de Wallonie, devant leur maison blêmissante dans le jour finissant, qui assura, à Marie Howet, pour son début aux expositions de Paris, la notoriété. Depuis après avoir donné du village de Saint-Ay des transcriptions dessinées qui ont valeur de portraits par l'intimité, le recueillement et l'exactitude très poussée du rendu, elle a suscité, à propos d'un recueil, la Chanson d'Evangélia, où s'exprime par le dessin et le poème toute la fièvre enivrée d'une âme de jeune fille, d'une petite Grecque nourrie de parfum et de soleil, les plus brillants décors de l'Attique, de Phalère, du littoral d'Asie Mineure et des jardins autour de Salonique. Elle a envoyé aux Salons des nus de la plus belle tenue, et des portraits. Cette fois, son caprice et la fantaisie de découvrir un décor nouveau et peu connu l'a menée en Irlande. Je ne me souviens point que quelqu'un de nos peintres y soit allé, et les quelques paysagistes que peut posséder l'Irlande ne sont point des familiers de nos expositions. Il y a donc un grand accent inédit à ces rives de l'île d'Achill heurtées par un vent sauvage qui soulève un long et haut ressac de vagues sombres contre les rochers d'un gris jaunâtre de la rive, à cette présentation des noirs amas de tourbes près des cahutes basses que forment le village. Ce paysage n'est point lumineux. Un ciel lourd, une atmosphère spongieuse pèse sur ces tourbières habitées. Mais si la cahute est basse et d'un gris sourd, l'intérieur en est, quand il s'ouvre,

très coloré. Le rouge éclate dans les rideaux, les couvre-lits, les robes pendues; ce sont le plus souvent des chiffons disparates qui forment ces couvertures et ces sortes de tapis; mais le goût de la couleur éclatante a présidé à leur arrangement, et toutes ces tonalités babillent en bel accord.

C'est avec justesse que Marie Howet intitule « Féerie » toute une série de ses évocations. Poète, elle excelle à saisir la dominante mentale d'un sujet, à l'architecturer d'après son accent lyrique et à en graduer les lumieres d'après la vérité poétique entrevue.

A ce point de vue, ses aquarelles, pour ainsi dire en blanc et noir, sont des petites merveilles.

En contraste, et pour retourner au vérisme le plus pur et le plus scrupuleux, Marie Howet nous montre de petits portraits d'Irlandaises, d'une profonde vérité, fumeuses de pipe surveillant un berceau, fillettes aux yeux d'eaux bleues, villageoises aux traits recuits par le travail des champs, et dans un grand format, un très beau portrait de femme vieillie par le labeur, plus que vieille, les mains posées sur les genoux, dans un calme de durable lassitude, le regard atone et esclave, la synthèse de l'oppression sans répit du travail machinal. Ce portrait est une très belle œuvre.

Par ailleurs, Marie Howet expose quelques beaux nus et des portraits d'élégantes dont les allures jolies se présentent comme en des sortes de synthèses de luxe, qu'autour d'elles elles ont créés à leur image ou, si l'on veut, d'après leurs préférences. L'artiste y joint son goût, qui est très sûr, et dans ces aquarelles-là Marie Howet crée un aspect nouveau du portrait sincère et moderniste, où l'on peut lui prédire qu'elle sera suivie.

§

Etienne Dinet est mort. On en a beaucoup parlé parce qu'on a appris qu'il s'était fait musulman et que, de ce fait, ses obsèques ont été célébrées à la mosquée de Paris. On ne saurait donc suspecter la véracité de l'orientalisme de Dinet. D'ailleurs, en dehors de la peinture, Dinet avait donné maintes preuves de la ferveur et de la profondeur de son arabophilie. Il est l'auteur d'un recueil de légendes arabes et d'un roman très curieux et très observé sur les Ouled-Nail et les mar-

chands du Mzab. Sa foi coranique n'était pourtant pas intégrale, puisqu'il se réservait le droit de peindre des figures humaines. Non seulement il peignait des tableaux, mais, érudit dans les questions de technique, il a donné sur les soins nécessaires à l'exécution de la peinture et à sa conservation un petit livre rempli d'excellents conseils.

C'était aussi (ce qui est l'essentiel) un peintre de mérite. Sans doute il avait pénétré très avant dans l'étude de la vie arabe, et un de ses mérites, c'est de l'avoir représentée familière, d'avoir découvert le baby arabe, de l'avôir montré dans ses jeux traîné dans un chariot barbare de bois fragile par sa grande sœur, basanée au soleil triomphal dans des décors escarpés et pierreux de Kabylie. Ce qui ne l'empêche point de pénétrer dans ce jardin merveilleux du conte arabe, d'évoquer Yousouf dans le cadre du harem, ni de réaliser un joli type de femme arabe ronde, potelée, rose et fardée, ce fard relevé par la moucheture bleue des tatouages de la tribu, imprimés sur ce front comme de petites fleurettes. Ainsi dépeint-il les gracieuses fillettes nubiles qui se coupent les doigts en pelant leurs oranges, à cause de leur profonde attention à écouter une histoire d'amour. Ainsi, peintre orientaliste, il est varié, spirituel et puissant.

Pourquoi faut-il qu'on doive se souvenir, en contraste devant ses paysages d'Algérie, des claires polyphonies qu'un Renoir ou qu'un Lebourg, en quelques semaines, apprenaient à faire jaillir du décor d'Alger ou des horizons de la brousse? D'avoir tourné le dos aux vérités de l'impressionnisme, il a méconnu la lumière et commis l'erreur de quelques orientalistes qui est d'avoir peint sombre un pays qui peut apparaître souvent âpre, mais qui connaît tant d'heures de scintillement. N'importe, il demeure, à la suite de Decamps, et au-dessous, un très intéressant anecdotier de l'Islam et de l'Algérie, c'est quelque chose et même c'est beaucoup.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

J. Puig i Cadafalch : *Le Premier Art Roman*, Laurens. — Marcel Poète : *Comment Paris s'est formé*, Hachette.

La librairie Laurens a fait paraître dernièrement un très

curieux ouvrage de M. J. Puig i Cadafalch : **Le Premier Art Roman** (*l'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen aux Xe et XIe siècles*).

C'est la transition, en effet, entre l'art gréco-romain, qui avait si abondamment fourni d'édifices le sol du monde classique, et l'art roman, que nous connaissons et qui a été étudié dans de nombreux ouvrages.

Malgré près d'un siècle de recherches, en effet, le problème des origines de l'art roman reste encore plein d'obscurité. Nous ignorons comment réapparut la technique de la construction voûtée, et comment la coupole est venue, en quelque sorte, se poser sur la basilique...

La difficulté provient certainement de notre connaissance insuffisante de l'art qui précéda immédiatement l'art roman...

La Catalogne, dont il est abondamment question dans le volume, a été placée entre deux grands foyers de culture qui ont déterminé son histoire artistique; au sud, la Bétique intensément civilisée dès l'époque pré-romaine, centre splendide de la culture hispano-romaine, wisigothique et arabe; au nord, la Provence, brillante colonie grecque sur la route de l'Italie, avec Arles, la Rome des Gaules, patrie des troubadours.

C'est en Catalogne, en effet, que le problème de l'art carolingien a pu être éclairci.

Après l'art mozarabe, qui intéresse les IXe et Xe siècles, s'y développe un art que nous appelons le roman primitif ou premier art roman. Ce premier art roman, si nous acceptons les conclusions de l'auteur, est une traduction latine de l'art de l'Orient. Il serait venu de la Perse sassanide, propagé par le monde musulman, Byzance et l'Italie; d'Espagne, il passe en Provence, remonte le Rhône, arrive en Bourgogne, en Suisse, bientôt sur le Rhin, etc.

Les églises se rattachant à cet art pré-roman sont caractérisées par un plan triabsidal, ou une seule nef avec une seule abside; des colonnes monolithes, ou des piliers circulaires, carrés ou rectangulaires; la couverture en charpente ou des voûtes au berceau demi-circulaire sans doubleaux, un chœur plus élevé que la nef. La décoration est réservée aux absides et forme sous la corniche des niches et des arcatures à raison de deux arcs entre chaque bande. Mais les caractères de tous

ces monuments peuvent indiquer qu'ils forment quatre séries. Une première, avec le plan basilical et une couverture en charpente. Dans la deuxième, les églises sont sans transept et voûtées en berceau sans doubleaux. Dans la troisième, les églises sont encore sans transept, mais voûtées sur doubleaux. Dans la dernière apparaissent un transept et une coupole.

Nous n'énumérons pas les églises très nombreuses dont parle M. J. Puig i Cadalfach. Il en présente plus d'une centaine se répartissant dans les régions que nous avons indiquées. Parmi les principales, on peut citer Saint-Martin-du-Canigou (1001-1006); la cathédrale de Gérone (1015-1038); Saint-Vincent de Cardona (1020-1038); l'église d'Elne (1042-1062); Saint-Trophime, d'Arles (1046-1069); Saint-Vorles de Châtillon-sur-Seine, etc. A Dijon, on peut citer encore la rotonde de l'église Saint-Bénigne conservée sous la cathédrale actuelle, qui forme une vaste salle circulaire au milieu de laquelle se trouve le tombeau du saint.

Le livre de M. J. Puig i Cadalfach, dont nous n'avons pu indiquer que très imparfaitement la substance, tant il est abondant et touffu, donne de multiples détails sur les édifices et groupes d'édifices remontant à la période pré-romane. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur désireux d'approfondir la question.

Le volume est abondamment illustré et nous aurons certainement l'occasion d'y revenir.

J'ajouterai que la sculpture manque presque absolument dans les édifices qu'étudie M. J. Puig i Cadalfach, fait qui s'explique, peut-être, par l'incertitude des temps, mais dont on peut accuser aussi l'austérité du culte.

En ce qui concerne la polychromie des édifices dont il a été déjà question, on peut signaler qu'il en subsiste de nombreuses traces.

On peut ajouter que certaines églises, surtout de la région catalane, sont ornées de curieuses peintures extérieures illustrant des scènes de la Bible.

§

Dans la petite collection de la librairie Hachette : *Pour connaître Paris,* M. Marcel Poète a donné un intéressant petit

volume : **Comment s'est formé Paris**, qui doit retenir l'attention. C'est l'historique, en somme, des transformations qui ont amené l'ancienne bourgade gauloise, puis la petite ville gallo-romaine qu'était Lutèce, à devenir la cité immense que nous connaissons.

Lutèce, d'ailleurs, n'existe comme ville qu'à partir de l'occupation romaine.

On sait qu'à l'origine, Paris était cantonné dans l'île de la Cité, que deux ponts de bois reliaient à la rive droite et à la rive gauche de la Seine.

De l'occupation romaine, il reste surtout une grande salle du palais des Thermes, et les Arènes retrouvées rue Monge, dans le local de la Compagnie des Omnibus.

La royauté franque établie, on construit Notre-Dame, à l'orient, et, à l'extrémité opposée de l'île, se trouve le siège du pouvoir civil, le palais qui deviendra le Palais de Justice et dont il reste la tour de l'Horloge, les trois tours à poivrières du quai, et, à l'intérieur, des salles célèbres comme celle où eut lieu le festin des Girondins, ainsi que des locaux divers. Un couloir en sous-sol relie, d'ailleurs, encore aujourd'hui, ces parties anciennes du Palais avec la Sainte-Chapelle, ce bijou qui ne date que de Louis IX. Le Palais comportait un donjon dont ne subsistent que les fondations sous la grande salle de l'édifice actuel.

Le développement graduel de Paris a laissé sur les deux rives de la Seine des constructions et édifices divers; des églises comme Saint-Julien-le-Pauvre, Saint-Séverin, Saint-Germain-des-Prés sur la rive gauche; sur la droite, Saint-Gervais, Saint-Laurent (qui a été presque entièrement refait), Saint-Eustache, du côté des Halles, Saint-Germain-l'Auxerrois, près du Louvre, palais qui, lui-même, a été maintes fois remanié, transformé en musée, et qui se reliait, autrefois, aux constructions des Tuileries, incendiées en 1871. Il n'en subsiste, on le sait, que les pavillons de Flore et de Marsan.

On ne peut mentionner les hôtels trop nombreux qui existent encore dans cette partie du vieux Paris, non plus que dans l'île Saint-Louis. C'est toute notre histoire, en somme, que l'on peut retrouver avec une simple promenade dans les rues historiques de la capitale. L'itinéraire que donne M. Mar-

cel Poète aidera grandement le lecteur, et lui fera souvent découvrir des coins, des choses ignorées. C'est la grande utilité de ce genre d'ouvrages, et on peut le dire, surtout de la petite collection publiée par la maison Hachette, en un format commode et facile à mettre en poche et qu'agrémente encore une illustration abondante et documentaire.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'authenticité de Glozel reconnue en Allemagne. — « Je ne comprends pas l'hostilité qui vous est faite quand vous possédez des choses pareilles, s'écriait, cet été, M. Wilke, après avoir longuement étudié sur place les trouvailles et le gisement du *Champ des Morts*. C'est absolument convaincant au point de vue de l'authenticité. On fait pour vous ce qu'on a fait au début pour les peintures des grottes. »

Rentré en Allemagne, l'illustre préhistorien avait approfondi l'étude du matériel glozélien. Et comme ses connaissances en préhistoire et en ethnographie sont des plus vastes, il avait bientôt trouvé des analogies au triangle sexuel des idoles glozéliennes dont la disposition avait été invoquée par les antiglozéliens comme une de leurs meilleures preuves d'inauthenticité (voir *Mercure de France* du 15 novembre 1929).

Dernièrement, il signalait également un autre parallèle d'une extrême importance.

Pour bien des savants, écrivait-il au Dr Morlet, un des plus graves contre-arguments est l'aspect fantastique des idoles bisexuées. Or, on trouve chez certains peuples primitifs, notamment chez les Indiens de l'Amérique du Nord (1), un mythe, *d'après lequel les hommes avaient autrefois les organes sexuels sur le front.* Cela dura jusqu'à ce que le dieu Kanigjilak, offensé par la façon dont ils pratiquaient le « coïtus », plaça les organes génitaux où ils sont aujourd'hui.

Les idoles bisexuées de Glozel, avec le phallus au front, doivent rappeler un mythe semblable.

(1) J. Boas : *Indianische Sagen von der Nordpacifischen Küste Amerikas*, s. 202. (Légendes indiennes de la côte de l'Amérique du Nord.)

Ces parallèles, M. Wilke les a énumérés dans les conférences qu'il a faites sur *l'Origine de l'Ecriture* à l'Université populaire de Rochlitz et au cours desquelles l'étude de Glozel a tenu la plus grande place.

Voici des extraits du compte rendu qui en a été fait par M. le Professeur Wagner dans le Supplément scientifique du *Rochlitzer Tageblatt* :

Au début, l'orateur étudie la première origine de l'écriture, qu'il fait remonter au paléolithique où les signes symbolisent chacun une idée.

Puis vient l'écriture par caractères, dont il énumère quelques exemples pris dans le Musée de Leipzig (inscriptions sur tessons de Seltsch).

On se figurait que les inventeurs de l'alphabet étaient les Phéniciens, qui avaient instruit les Grecs et les Romains, et ceux-ci les Slaves, les Allemands, etc. C'est une erreur. Car la plus ancienne inscription phénicienne, celle du tombeau du roi Ahiram, date seulement du XIIIe siècle av. J.-C., alors que des vases troyens, gravés de signes alphabétiformes, datent du milieu du IIIe millénaire. Il en est de même en Egypte et en Palestine. Et M. Evans a trouvé en Crète deux inscriptions composées de signes linéaires, de 1.000 ans plus anciennes que l'inscription d'Ahiram. Les alphabets phénicien et grec sont apparentés l'un à l'autre, car ils sont issus d'un même alphabet plus vieux dont le souvenir s'était conservé chez les Anciens.

Mais comme l'écriture est déjà en Crète à un stade parfait, nous sommes obligés d'en rechercher l'origine ailleurs. On peut la comparer aux signes gravés sur les vases de Transylvanie qui appartiennent au plein néolithique, mais sa vraie origine doit être cherchée en Occident.

Ce sont les découvertes d'Alvao et surtout la civilisation des mégalithiques ibériques, dont s'est occupé M. Wilke dans différents ouvrages bien avant la guerre, qui ont apporté l'explication la plus vraisemblable.

Les signes d'Alvao sur pierres et sur tesson sont contemporains d'une civilisation remontant au moins à 4.000 ans av. J.-C.; on y a même trouvé des figurations semblables à celles des paléolithiques. En s'appuyant sur ces découvertes, deux savants, M. S. Reinach et M. Leite de Vasconcellos, ont donné un coup mortel à la fameuse théorie de l'« *Ex oriente lux* », qui n'était qu'un « mirage oriental ».

Des découvertes effectuées, il y a une quinzaine d'années, à

Seltsch par un élève de M. Wilke, M. Moschkau, professeur à Leipzig, ont affermi la théorie de l'origine occidentale de l'écriture. En effet, il est impossible de supposer qu'un Allemand quelconque du Ier siècle ait dessiné des runes sur des tessons néolithiques, parce que, en regardant ces tessons à la loupe, on peut se rendre compte, par le bord des traits des caractères, que l'écriture a été tracée avant cuisson.

Mais les plus importantes découvertes concernant l'origine de l'écriture sont celles de Glozel, que le Dr Morlet a fait connaître au fur et à mesure de ses recherches et que M. Wilke est allé étudier sur place en juin 1929.

L'orateur décrit la situation de Glozel, les premières trouvailles d'Emile Fradin, l'intervention de Mlle Picandet et de la Société d'Emulation du Bourbonnais. Puis, un an après, le Dr Morlet, médecin à Vichy, qui s'était déjà occupé, étant étudiant, d'archéologie romaine et préhistorique, commença des fouilles rigoureusement scientifiques. Il a fouillé seul ou avec d'autres savants sans pouvoir suivre le plan habituel aux fouilles préhistoriques — il est le premier à le reconnaître, — mais ce n'est pas sa faute, car il était obligé de laisser de place en place des carrés de terrain pour qu'on puisse y effectuer des fouilles de contrôle, à cause de la cabale antiglozélienne.

Quelles sont les trouvailles?

On a exhumé deux tombes, d'une disposition semblable à la première trouvée en 1924, contenant des os humains et beaucoup d'objets établissant qu'il s'agit bien de sépultures. Les débris d'ossements, en petite quantité, laissent supposer que les squelettes ont disparu par suite de l'humidité du terrain ou peut-être parce qu'ils ont été employés comme amulettes; c'est cette dernière hypothèse que M. Wilke croit la plus vraisemblable.

L'industrie lithique est bien représentée, mais la technique en est primitive.

L'industrie de l'os est richement représentée; les harpons sont de facture paléolithique.

On n'a point trouvé d'outils en fer ou en bronze. La céramique, comme toute céramique primitive, est peu cuite; ses ornements sont réduits et consistent surtout en représentation de visages sans bouche. Morlet veut y voir le symbole des morts qui ne peuvent parler. Certains vases portent aussi des inscriptions.

Il y a également des idoles bisexuées et monosexuées sans bouche.

M. Wilke a attiré l'attention du Dr Morlet sur le fait qu'on a trouvé à Troie, datant de l'époque du cuivre, une idole féminine

présentant également le triangle sexuel renversé avec la pointe en haut. Les phallus attachés sur le côté droit du front rappellent certaines urnes romaines en forme de tête et portant sur leurs bords phallus et testicules. Ils rappellent aussi les légendes de Kanigilak des Indiens du Pacifique N.-West, d'après lesquelles les hommes avaient autrefois l'organe sexuel attaché au front. Où le jeune Fradin aurait-il pu prendre tous ces détails? Ces idoles bisexuées extraordinaires sont une preuve de l'authenticité des trouvailles.

D'une grande importance sont les innombrables tablettes à inscriptions et les plaquettes de terre cuite avec des empreintes de main rappelant les empreintes pariétales paléolithiques du Nord de l'Espagne et du Sud de la France.

L'art animalier est représenté par diverses figurations animales, cervidés, bovidés, etc., en gravures et sculptures. D'après les renseignements fournis par M. Wilke, il ne s'agit pas d'un véritable bas-relief, et, de cette technique semblable à celle de l'art paléolithique, on peut tirer un nouvel argument en faveur de l'authenticité.

Les inscriptions gravées sur les objets et plusieurs centaines de tablettes sont composées de signes semblables à ceux d'Alvao et de Crète (écriture linéaire).

Beaucoup de tablettes ont été étudiées par M. Wilke, qui a constaté facilement que les signes alphabétiformes avaient été tracés avant cuisson.

Il y a là les signes de tous les alphabets anciens et des signes nouveaux. L'absence de B est d'une grande importance au point de vue de l'authenticité.

Pas plus que l'écriture de Crête et d'Alvao, on ne peut déchiffrer l'écriture de Glozel. Il faut rejeter l'opinion de M. C. Jullian, parce qu'il s'agit, sans aucun doute, d'une civilisation de l'âge de la pierre et qu'il n'y a aucune trace de la civilisation romaine.

Pour fixer la date de Glozel, on a étudié la faune du gisement. C'est M. Depéret, de Lyon, qui a distingué trois groupes d'animaux. D'après la troisième catégorie d'animaux et surtout d'après certains outils (harpons), et d'après les gravures d'animaux, on peut fixer l'âge de la station de Glozel à la fin de l'époque des derniers glaciers. Le renne, la panthère ont pu vivre dans les monts d'Auvergne quelques milliers d'années plus tard que dans les autres régions de la France. D'autres objets, surtout la céramique, sont spécifiques du néolithique. M. Wilke croit qu'on peut fixer Glozel entre la fin du mésolithique et le néolithique, aux environs de 6 à 7.000 ans av. J.-C. En tout cas, Glozel est plus ancien qu'Alvao,

comme en témoigne l'art naturaliste des représentations animales.

Et maintenant, la brûlante question de l'authenticité.

Jusqu'à ce jour, en Allemagne, dit l'orateur, on ne connaissait que les opinions des antiglozéliens que nous avaient apportées certains journaux. Les journaux allemands, comme d'ailleurs les autres journaux à l'étranger, se sont réjouis du scandale scientifique qui avait éclaté en France.

Mais avant M. Wilke, aucun savant allemand n'avait étudié la littérature ayant trait à Glozel, ni visité le gisement.

M. Wilke est le premier qui se soit rendu sur les lieux et ait étudié toutes les publications.

Son opinion est pour l'authenticité absolue. Il n'existe aucun doute, aucune énigme.

Les lumières nouvelles, apportées par les découvertes de Glozel, sur l'origine de la civilisation néolithique, en détruisant les théories de l'« *Ex oriente lux* », ont élevé contre Glozel beaucoup de savants — dont les théories se trouvaient ainsi périmées, — surtout les orientalistes et les épigraphistes.

L'orateur traite ensuite la question du Congrès d'Amsterdam, dont l'intention fut faussée par la nomination d'antiglozéliens déclarés.

Les découvertes inédites — les idoles bisexuées, par exemple — prouvent au contraire qu'il s'agit d'une station très importante. Un autre grand ennemi de Glozel fut M. Bayle, dont le rapport est résumé et réfuté par M. Wilke.

Combien de temps n'a-t-il pas fallu pour qu'on admette les découvertes de Boucher de Perthes !

D'ailleurs, beaucoup de savants, français et étrangers, se sont déjà déclarés pour l'authenticité. Des analyses scientifiques ont prouvé l'ancienneté des trouvailles.

Les os d'animaux et les os humains que M. Wilke a tenus dans ses mains sont d'une grande ancienneté; d'ailleurs, les analyses l'ont prouvé. Il n'a trouvé, en scrutant les trouvailles à la loupe, aucune trace de travail à l'aide d'un outil de métal.

On voit partout une patine naturelle dans les traits gravés sur les os et les galets; certaines inscriptions sont recouvertes de vitrifications anciennes.

Une autre preuve d'authenticité est que les inscriptions de Glozel sont les mêmes que celles d'Alvao et de Seltsch. Mais Glozel est la plus importante et la plus ancienne station.

D'ailleurs les inscriptions de ces trois centres ont visiblement leurs ancêtres dans les signes employés comme marque de propriété, ou comme signes magiques de l'époque paléolithique.

Et l'analogie certaine qui existe entre les écritures orientales et occidentales conduit à admettre une même origine pour les deux groupes. Si les écritures orientales sont plus récentes que celles d'Occident, il s'ensuit que la propagation s'est effectuée, non de l'Est vers l'Ouest, mais de l'Ouest à l'Est. C'est donc en Occident qu'il faut rechercher l'origine de toute la civilisation européenne. Au lieu de l'ancien dicton : « *Ex Oriente lux* », il faut dire, maintenant que l'on est mieux documenté : « *Ex Occidente lux.* »

L'opinion que M. Wilke a rapportée de sa visite à Glozel peut se résumer par les mêmes mots que ceux dont s'est servi M. Foat, l'archéologue anglais bien connu : « Si les trouvailles de Glozel ne sont pas authentiques, il me faut également considérer comme faux tout ce que j'ai vu dans les musées, depuis Londres jusqu'à Constantinople. »

« Les conférences de M. Wilke marquent une date dans la controverse de Glozel », écrivait dernièrement M. Reinach. Cela ne saurait faire le moindre doute pour tout savant de bonne foi.

Et il nous faut bien constater, — alors qu'en France la cabale antiglozélienne, fébrilement secondée par le procureur-archéologue de Moulins et les laboratoires de police, fait l'impossible pour naufrager une importante découverte essentiellement française, — que ce sont les savants étrangers, parmi lesquels vient de s'inscrire au premier rang un éminent préhistorien allemand, qui, jugeant impartialement les découvertes de Glozel, assureront enfin le triomphe de la vérité.

POÉTIQUE

Marcel Jousse, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Gabriel Beauchène, 1925 (*suite*) (1).

VIII. Que le geste ne soit pas indépendant de notre attitude générale, mais, spécialisé dans les yeux ou la main, etc..., qu'il soit une simple accentuation de l'être entier, puis cantonné d'apparence dans l'articulation laryngo-buccale, que ce ne soit point le *mot* qui le traduise plus que la pensée n'est traduite par le mot, c'est ce que le Père Jousse nous prouve admirablement de multiples façons. La pensée se manifeste par le « *geste propositionnel* », c'est-à-dire réunissant les mouve-

(1) Voir *Mercure de France* du 1er novembre 1929.

ments complets de la relation que l'on établit entre les choses et soi. Dans l'aboutissement graphique de l'hiéroglyphe ou du caractère chinois, nous venons de le constater de toute évidence, puisque loin d'être un mot, ainsi qu'on pourrait le croire d'après sa transcription phonétique par monosyllabe, l'unité primitive de ce caractère est faite d'un groupement d'attitudes agissantes. Mais en remontant au langage sémiologique naturel des sourds-muets et des peuples spontanés sans écriture, nous saisissons l'origine du phénomène : ils se comprennent par un ensemble gestuel qu'on ne peut couper ni fragmenter, ou dont chaque fragment prend une signification différente selon cet ensemble. Tout dépend de la combinaison. — La manière dont l'enfant apprend à penser dans une langue donnée est de même nature. Il saisit le sens non pas mot à mot, mais par groupement ne formant qu'un mot dans son oreille. Dans l'expression : « Veux-tu t'en aller », il lui est impossible de séparer, de distinguer quoi que ce soit, pas plus qu'il ne peut distinguer les divisions articulatoires que représente l'expression, ni les séparer des autres gestes de son être; et pour la reproduire, il la manifestera par l'action de son tout petit corps, action extérieure et action intérieure. Il se forme ainsi en nous une incarnation automatique des gestes les plus nécessaires à nos communications quotidiennes; et nous *pensons*, en les enchaînant et en les adaptant par séries de *clichés* où revivent toutes les acquisitions de notre vie et des vies passées. N'oublions pas surtout que ces acquisitions sont concrètes, qu'elles sont des mises en jeu de rapports vivants. Malheureusement, au fur et à mesure que la mémoire nous permet de multiplier ces clichés dans un automatisme à tel point facile qu'on peut les identifier à des réflexes inconscients (on arrive à parler sans diriger ce qu'on dit), ils perdent plus ou moins leur valeur concrète, ils entrent dans l'abstraction. — De cette abstraction est née chez les civilisés occidentaux une langue écrite qui ne se sert plus que de signes fixés à l'état mort, coordonnés entre eux par une logique toute faite, impersonnelle. L'influence de la langue écrite sur la langue parlée est considérable, mais la langue parlée l'absorbe en grande partie; elle la recompose dans le complexus de gestes rythmiques inhérent à toute transmission expressive;

notre phrase orale reprend l'ordre et le caractère de la parole spontanée, car cet ordre n'en est pas moins un pour n'être pas celui de la langue écrite. Il substitue seulement une cohérence physiologique, opérant par *juxtaposition* des divers mouvements qui achèvent la pensée, à la cohérence grammaticale, qui opère par leur *coordination* en un tout artificiel. Toute pensée ou réception spontanée déclenche un geste proportionnel « triphasé », qu'on peut généraliser dans cette formule : « *l'Agent agissant l'Agi* », chaque phase étant scandée par des accentuations ou des pauses rythmiques. Mais tandis qu'avec ses procédés le style écrit nous transmet l'idée, par exemple dans une phrase de ce genre : « Quand nous aurons traversé le bois et que nous aurons atteint la maison du garde que vous connaissez, avec son mur tapissé de lierre, nous tournerons à gauche jusqu'à ce que nous ayons trouvé un endroit convenable pour déjeuner sur l'herbe », les procédés du style oral nous donneraient :

Nous traverserons le bois,
    et puis nous irons jusqu'à la maison,
vous savez, la maison du garde,
    vous la connaissez bien,
        celle qui a un mur recouvert de lierre,
et puis nous tournerons à gauche,
    nous chercherons un bon endroit,
        et nous déjeunerons sur l'herbe (VENDRYÈS) (2).

Dans cette remise en valeur des propositions grammaticales, on saisit la différence entre un procédé concret et un procédé abstrait, et l'on voit comme dessinés sous nos yeux les gestes figuratifs qu'elles traduisent. Mais dans le style oral ou plutôt manuel des milieux ethniques qui ont conservé pure, sans influence d'une graphie artificielle, l'expression naturelle psycho-physiologique, elle est autrement concrète et rapide. Trois termes ou gestes suffisent : en premier (lorsque l'effet déterminant n'est pas intérieur, ce qui arrive le plus souvent dans ces milieux), celui qui représente l'objet, l'« agent » d'excitation dans son mouvement ou dans sa forme (qui est aussi

(2) En France, nos populations du Midi ont davantage gardé dans leur syntaxe la forme directe et prenante du « style oral ». Une servante au pur parler de l'Ile-de-France, et ayant passé par l'école, dira : « *Le déjeuner*

un mouvement) (3), puis celui qui désigne le sujet, qui le distingue de l' « agi », lequel reçoit l'excitation, enfin celui qui marque la nature « agissante » de la relation, nature qui peut être d'ailleurs sous-entendue, contenue dans la représentation métaphorique de l' « agent » et de l' « agi », — chacun des termes n'étant qu'une phase comme musculaire du mouvement propositionnel à l'unité indéchirable, chacun n'ayant de sens que dans cette unité. Que nous concevions et que nous écrivions : « *L'oiseau a mangé le poisson* », un akkadien peindra et vivra : « *Un nageant frétillant au bec* (*ou piqué, ou happé*) *d'un volant* » (4), et ses compagnons sauront même quelle espèce de poisson et quelle espèce d'oiseau il aura vu, ainsi que la particularité de la prise. En style écrit et grammatical, cela demanderait une longue ou plusieurs phrases et encore sans que nous puissions éviter les équivoques, c'est-à-dire les représentations diverses que nous nous formons d'après nos expériences à nous, non d'après celle précise de l'écrivain. Maintenant nous savons que chez des peuples évolués, mais qui ont conservé la prédominance de la tradition orale, l'animation, la gesticulation de ces métaphores sont transposées dans le mimogramme. — Retenons donc bien que dans les milieux ethniques de style oral, afghans, berbères, akkadiens ou mérinas, hébreux, araméens ou chinois, etc., *ces métaphores animées, devenant ou non beaucoup plus tard des mimogrammes, offrent, par leur jeu même, comme autant de*

de Monsieur est servi ». Qu'elle vienne des environs de Toulouse, elle prononcera, malgré l'école : « *Monsieur a son déjeuner servi.* »

(3) Il semblerait que l' « agent » doit être toujours le sujet. Mais au fond le sujet est l' « agi » chaque fois que sans l'excitation de l'objet il n'agirait point.

(4) Cet exemple élémentaire nous rappelle que tout substantif exprimait à l'origine l'attribut prépondérant de l'objet et, quand c'était un animal, presque toujours un attribut de mouvement (serpent = le *rampant;* cheval = le *rapide*). Max Müller a là-dessus d'excellentes pages, et il ne faut pas dédaigner Max Müller pour des classifications périmées comme celles des langues agglutinantes et des flexionnelles, ou pour des axiomes comme celui que Marcel Jousse relève à juste titre : « Sans le langage point de raison, sans la raison point de langage », ce qui ferait dépendre la pensée de la parole. On a trop l'habitude de mépriser les savants de jadis et même d'hier pour les *à priorismes* de leurs systèmes généraux. Leurs observations et intuitions de détail ont bien souvent ouvert dans la bonne direction les voies plus scientifiques d'aujourd'hui. Sans le comparer à un linguiste aussi considérable que Max Müller, le président de Brosses ne méritait pas ainsi le sourire de M. Vendryès (*Le Langage*, p. 19) qui aurait dû l'accompagner d'un sérieux correctif sur ses valables analyses physiologiques.

sens multiples dans un seul sens, mais que les propositions rythmiques qui les enchaînent tendent comme une trame de stéréotypes (correspondant aux clichés des réflexes automatiques acquis de nos expériences), à travers lesquels s'insèrent les acquisitions de la vie nouvelle. — De fait, on constate chez les Rabbis d'Israël ainsi que chez les Rapsodes homériques, un emploi continu de ces stéréotypes dans leurs compositions. Les mêmes formules se retrouvent de passages en passages, extraites des trésors accumulés par la race et la nation, symboles, dictons, proverbes qui transmettent pendant des siècles de père en fils le dépôt d'un idéal commun. L'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, l'*Iliade* comme l'*Odyssée*, ne peuvent entièrement se comprendre si l'on n'a pas en main la clef de ces formules et de leurs transmissions orales par les Récitateurs, les « appreneurs par cœur », les « receveurs » de la parole passée.

IX. L'automatisme imitatif et intuitif nous a donné la raison d'être première de ces formules au point de vue de notre prise de contact foncière, individuelle, avec les choses. Leur raison d'être seconde, au point de vue de la transmission de cette prise, est dans son individualité même qui, sans elles, nous rendrait incommunicables. Nos sensations, nos sentiments, nos idées nous appartiennent tellement en propre, les expériences d'où ils résultent étant nécessairement personnelles, que nous ne pouvons nous comprendre qu'en établissant des analogies, qu'en supposant les expériences de nos semblables pareilles aux nôtres, qu'en associant des mesures communes. D'une part, il n'y a donc pas d'équivalents *réels* entre deux pensées, et par conséquent surtout entre deux langages de milieux différents, d'où infidélité *réelle* de toute traduction; d'autre part nous avons la faculté d'éveiller entre nous des rapports communs, bien que plus ou moins imprécis, par la corrélation et la répétition des formes verbales. Or, n'ayant pas à compter sur le recours permanent à une version écrite, d'ailleurs pour eux toujours insuffisante et fausse, parce que non concrète, non vivante, et de ce fait seul non exacte, les peuples verbo-moteurs, les peuples de style oral usent de ces formes par rappels continus de vocables, d'images, de propositions, de mouvements, réminiscences, reviviscences qu'a déterminées

une longue tradition et qui, de rappels en rappels, la propagent sans cesse et l'agrandissent. — Tantôt ils font miroiter les diverses facettes de la métaphore pour en tirer un reflet ou symbole nouveau; tantôt ils répètent, ils rapprochent les mêmes termes pour en extraire toute la puissance concrète et comme matérielle afin que le sens prenne son entière valeur agissante. Au premier procédé appartient par exemple ce passage du chapitre préliminaire de la prophétie de Jérémie :

> Et la parole de Iahvé me fut adressée
> pour me dire : « Que vois-tu, Jérémie? »
> Et je dis :
> « Je vois une branche d'*amandier.* »
> Et Iahvé me dit :
> « Tu as bien vu,
> car *je veille* sur ma parole pour l'accomplir. »

Qui peut se flatter de comprendre ce passage, s'il ne sait pas qu'en hébreu le verbe *je veille* implique la figure de l'*amandier*, et que l'amandier est appelé *vigilant* parce qu'il *s'éveille* avant les autres arbres? Mais pas plus que le français, les textes grec et latin ne l'ont pu rendre intelligible sans le trahir. Cependant le même moyen est employé par des peuples de style oral, encore nos contemporains. M. Jean Paulhan a relevé à Madagascar un *hain-teny* mérina qu'il est obligé de traduire ainsi :

> Si j'ai planté des aviavy
> Je voulais que vous veniez,

tandis que l'original disait :

> Namboleko *aviavy*
> Tiako hih*avianao*,

« l'*aviavy* étant un figuier malgache aux fruits noirs, petits et nombreux : d'où l'étymologie de son nom, suivant la croyance populaire : « Ils viennent! ils viennent! » c'est-à-dire : « Ils tombent! ils tombent! » le mot *avy* signifiant aussi *venir*... ». — L'évangéliste récitateur saint Matthieu utilise le second procédé dans ce passage :

> Venez à moi, vous tous sous le *joug* et la *charge*,
> et moi je vous *reposerai*.

Chargez mon *Joug* sur vous, apprenez (mes leçons) :
car je suis doux et humble de cœur.
Et vous retrouverez le *Repos pour vos âmes* (et vos gorges) :
et mon *Joug* est aisé et ma *Charge* légère.
(SAINT MATTHIEU, XI, 28-30.)

Faute de serrer de près ces répétitions et ces oppositions, les textes dont on dispose sont autrement vagues, ils n'ont rien de cette force, de cette *réalité*.

X. Ainsi toute représentation étant une imitation, toute imitation une répétition, le geste et la parole naturelle obéissent à la grande « loi de l'oscillation universelle », au *parallélisme*. C'est le parallélisme qui nous donne la clef que nous demandions tout à l'heure. Grâce à ses moyens, nous venons déjà d'ouvrir deux serrures secrètes de la composition orale. Mais ils s'étendent à des *balancements* beaucoup plus étendus, balancements symétriques de propositions, de mouvements, plus ou moins groupés en des ensembles binaires ou ternaires que Marcel Jousse dénomme *schèmes rythmiques*. Les proverbes populaires de toutes les langues obéissent à ces schèmes balancés. Un Malgache dira :

L'argent est la corne du riche,
La bêche est la corne du pauvre.

Un Turc dira :

Ne fais pas ouvrir la boîte,
Ne fais pas parler le méchant.

De ces balancements répétés et appliqués au déroulement de toute une longue action, de tout un chant étaient composés les *Récitatifs* hébreux comme le sont toujours ceux des peuples oraux existant aujourd'hui : le fait ethnique vivant corrobore l'ancien.

XI. On voit dès lors comment se forme entièrement le *Style oral rythmique;* on tient le plein de la chaîne suivie depuis son premier anneau au départ du réflexe physiologique. Il se compose de stéréotypes ou de schèmes, qui sont comme autant de points de repère connus qui remettent sans cesse automatiquement les auditeurs dans le chemin nouveau voulu par le

Récitant. De là, une facilité d'improvisation des discoureurs et chanteurs hébreux, arabes, touaregs ou indiens, etc., dont nous n'avons aucune idée, plus une surprenante faculté de transmission puisée dans l'énergie musculaire, dans le geste que la forte scansion de leurs schèmes soulève en eux et autour d'eux, dans les procédés mnémotechniques spécialement communicatifs dont leurs balancements témoignent.

XII. « Style oral rythmique et *mnémotechnique* ». La mémoire en effet devait et doit jouer complètement, chez les peuples spontanés, le rôle que nous confions la plupart du temps à l'écriture; les clichés d'idées et d'expressions devaient correspondre (nous avons vu avec quelle supériorité) aux jalons que nous fixe la grammaire. A les retenir, à les accumuler, la mémoire acquérait une malléabilité, une sûreté, une ampleur si grande que pendant des siècles les enseignements les plus sacrés lui furent confiés, et les annales des règnes, et les histoires épiques. Jusqu'à ces derniers temps, on l'oubliait totalement dans l'analyse des textes rédigés d'après ces antiques *mémorisations,* et on les étudiait, et on les étudie toujours comme si leur logique avait été de même nature que la nôtre et n'apparaissait pas visiblement derrière la transcription des scribes. On jugeait impossible que les Rabbis ou les Rapsodes eussent composé et récité sans le secours d'un texte tant d'œuvres immenses. Cependant on connut encore à notre époque des gouzlars serbes qui pouvaient enfiler de suite 30.000, 70.000 et jusqu'à 100.000 schèmes rythmiques (5); et l'on connaît des Rabbins qui récitent le Talmud entier par cœur en partant de n'importe quel mot. Ce qui est facilement explicable, parce que les gouzlars jouent avec leurs clichés

(5) Il ne reste presque plus de ces belles mémoires populaires qu'on pouvait encore rencontrer il y a un demi-siècle. Un des derniers représentants de la vieille poésie orale russe, récitateur-chanteur de *bylines* (de *byl,* passé, chansons du passé) allait venir à Paris cette année, lorsqu'il mourut au moment de son départ. A remarquer que la byline présente les mêmes caractères d'expressions schématisées ou mnémoniques que celle du Récitatif hébreu ou de la Rapsodie grecque. Dans le *Mercure* du 1er août 1929, on a pu lire un très intéressant article de M. N. Brian-Chaninov sur *Les Bylines du Cycle Kiévien,* le plus ancien, où il était dit que la byline « abonde en parallélismes » et qu'elle emploie, toujours immuablement, les mêmes adjectifs pour dépeindre certaines parties du corps humain. « C'est ainsi que la terre y est toujours humide, la mer toujours bleue, les mains toujours blanches (ou noires quand il s'agit d'un monstre ou d'un personnage peu sympathique), la bouche toujours suave, etc. ».

« comme nous avec des cartes en les distribuant diversement suivant le parti qu'ils en veulent tirer », parce que dès l'enfance les Rabbins ont comme incorporé dans leurs muscles les schèmes d'idées, de figures, de rythmes dont à tel point est tissée la Bible que chacun des chapitres en peut être reconstitué avec d'autres passages.

XIII. Toute la science de l'antiquité religieuse et profane fut ainsi enfermée dans une rythmisation *mnémonique,* suivant des schèmes familiers aux organisations de tel ou tel milieu. Dans la vie pratique, les règlements de police ne s'établissaient pas autrement. Une loi nouvelle était propagée sur un rythme traditionnel qui l'installait aussitôt mécaniquement, automatiquement dans la conscience du sujet. Les mêmes balancements servaient au physicien, à l'historien, à l'homme d'Etat, à Parménide, à Hésiode, à Solon. C'est pourquoi le P. Jousse revient encore sur la méconnaissance du didactisme fondamental de l'antiquité, sur la poésie que nous leur attribuions à tort, même à des *chants* comme ceux de David ou d'Homère, dans le sens d'une invention *originale* et particulièrement harmonieuse. Car toutes on les chantait en même temps qu'on les rythmait, la récitation orientale ayant été toujours une mélopée, comme elle l'est du proche à l'extrême Orient. Simplement le style oral conservait et vulgarisait les connaissances, sorte de « presse vivante » des peuples avant l'usage courant de l'écriture. Nous ne devons pas « *ramener* » ses procédés de « Récitations rythmiques mnémoniques » à notre conception sociale *purement esthétique* de « la *Poésie* à *vers* et à *strophes,* langage de la sensibilité et de l'imagination ». Une Sourate du Coran, un Récitatif de la Bible passaient de bouche en bouche comme un article de journal, ils étaient une « forme ordinaire du discours ».

XIV. Il s'ensuivait que des légions de *Compositeurs oraux* se levaient à toute heure. Rompu dès le jeune âge aux cadences automatiques qui barrataient sa mémoire et sa physiologie entière jusqu'à les rendre d'une plasticité résistante parfaite, au point que ces cadences et danses revivaient en lui à volonté ou spontanément à la première excitation, chacun devenait plus ou moins un *improvisateur.* Personne ne pou-

vait échapper à quelque célébration par clichés recombinés, appropriés, dont en d'autres cas, on se faisait un jeu. Le Père de Foucauld nous a montré chez les Touaregs ces improvisations adaptées par tous aux moindres incidents du jour. Naturellement des rythmeurs mieux doués s'emparaient avec une plus grande maîtrise des schèmes transmis pour en façonner les figures dans un ordre nouveau, pour les enchaîner au profit d'un nouvel enseignement. Ainsi passèrent les « fruits anciens » de l'*Enseignement* ou *Tôrâh* des Prophètes aux « fruits nouveaux » de l'*Annonce* ou *Besôrâ* du Maître improvisateur et récitateur Jésus de Nazareth. Nous savons à présent comment la mémorisation de son enseignement chez ses écouteurs et disciples était aisée, puisque toutes les formations en étaient prises dans leur milieu, puisque les enchaînements de sa logique métaphorique et paraboliste étaient les leurs, puisque les « procédés mnémotechniques » en parler araméen de sa Composition orale participaient de la nature même de leurs « facultés mnémoniques » et les mettaient aussitôt en branle.

XV. Par le mécanisme inconscient et l'étendue de leur pouvoir enregistreur, et comme d' « incarnation » immédiate sur un rouleau sans fin, ces facultés nous semblent incroyables. Elles sont celles encore pourtant d'un achanti ou d'un targui, comme elles l'étaient d'un arabe ou d'un hébreu, qu'il fût un pêcheur du lac de Génêsareth ou un docteur du Temple. Et elles nous paraîtraient moins extraordinaires, si nous n'avions pris l'habitude de recourir sans cesse au document écrit. Nous avons ainsi perdu le fonctionnement normal de la mémoire. Même quand nous l'exerçons, cette gymnastique n'est qu'une opération mentale; nous la séparons, comme l'intelligence elle-même, de nos sens, alors qu'en réalité *nihil est intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Précisément, la notation graphique réduite à quelques traits desséchés coupe toute communication entre les sens et l'esprit. Du temps du Sermon sur la Montagne elle existait depuis longtemps, mais on se gardait d'y avoir recours. Outre que la parole enseignante ne partageait pas le monde d'alors, comme l'écriture aujourd'hui, en incapables et en connaissants, et que toutes les mémoires également exercées pouvaient enrichir le pauvre d'esprit des trésors de l'intellectuel, on ne confiait cet enseignement qu'à la

parole, et la parole qu'à la mémoire, parce que l'une et l'autre étaient *directement agissantes, par conséquent moins que l'écriture, infidèles.* Tout le secret était là, de l'abondance improvisatrice chez les Rabbis et des capacités réceptives chez leurs auditeurs : dans la communauté de leur psychologie concrète verbo-motrice. Comment n'auraient-ils pas retenu et répandu par milliers des schèmes empruntés à une revivification continue d'homme à homme de tous les éléments d'une même existence, types, coutumes et décors, par similitudes, parallélismes, balancements métaphoriques et rythmiques prenant peu à peu une valeur de symboles toujours la même, définitive? La mémoire devenait une sorte de miroir magique sans défaut qui renvoyait de chaque image la même signification spirituelle. A peine le Prophète sortait-il de sa mémoire, de son « cellier » comme dit l'Evangile, la représentation d'une de ces formes concrètes innombrables qui font de la Bible une encyclopédie vivante de motifs palestiniens, que ses auditeurs savouraient aussitôt son parfum et sa chair symboliques. Nul mot abstrait n'aurait pu remplacer le didactisme de ces motifs formels, chargés de sens par les siècles depuis leur première intégration dans le geste imitatif, qu'étaient « la colombe, le lis, les grenades, le lait ou le miel, le cœur, le ventre ou les mamelles, les pasteurs et les brebis, les sentinelles ou gardiens de la ville, les voies ou les sentiers, la lumière, le roi, le royaume, le père, le fils, l'héritage, le serviteur, le souffle, le cellier, le trésor, les perles, les fruits des lèvres, la montagne, le ruisseau, la maison, etc., etc... », que, par leurs procédés mnémotechniques, Improvisateurs-Récitateurs répandaient à foison à travers le magnétisme de leur mimique expressive. — On s'explique dès lors que ces procédés, *reliés aux conditions psycho-physiologiques premières, fondamentales du langage intérieur et de ses transmissions gestuelles par l'être entier,* aient enfoncé si profondément la doctrine du nouveau Rabbi dans la mémoire des simples, ses apôtres. On s'explique que Pierre ait pu la conserver sa vie durant geste par geste, proposition par proposition, non pas seulement « dans sa tête » comme on dit, mais *dans toute la substance de son corps et de son âme,* avant que Marc n'en ait opéré le décalque grec, d'abord oral, puis écrit. On comprend

que cette traduction, aussi scrupuleuse qu'elle ait été, ne retienne parfois qu'un des sens aux reflets multiples de l'expression araméenne. On ne s'étonne plus du langage si puissamment oral et intimement hébraïque, à travers le grec, du juif Paul, dans lequel Renan ne voyait que chaos, parce qu'il y cherchait toujours la coordination abstraite, coulante, sans redites, d'une langue écrite, articulée selon la logique mentale et grammaticale, au lieu d'y reconnaître, de rapports en rapports concrets, de rappels en rappels d'expériences vivantes, *les enchaînements profonds, physiques et psychiques de l'idée-force.* On n'est plus surpris enfin que l'Evangile ait pu se transmettre oralement et strictement à travers plusieurs générations ne sachant pas lire, avant d'être fixé par l'écriture et retenu par des lettrés. — Mais son exégèse n'est pas mon sujet; je n'ai pas de ce côté à pousser plus avant. Je n'ai voulu qu'en rappeler, en passant, les preuves qui confirment d'une manière incomparable la thèse générale psycho-physiologique de Marcel Jousse (6) et qu'en tirer des exemples, avec approbations ou critiques, propres à soutenir la conclusion qu'elle impose en faveur d'une poétique vivante, — ce qui sera pour la prochaine fois.

ERRATUM. — Le *Traité de la formation méchanique des Langues* du Président de Brosses n'est pas de 1691, comme il a été imprimé par erreur dans la note de la page 718 du *Mercure* du 1er novembre, mais de 1763.

ROBERT DE SOUZA.

(*A suivre.*)

(6) Du point de vue exégétique, je dois dire seulement qu'on peut s'étonner que M. le Dr Couchoud la trouve « aventureuse », alors qu'avec M. Edouard Dujardin il est obligé de risquer tant d'hypothèses pour nous démontrer la non historicité de Jésus. Aussi bien, le profane doit-il être moins convaincu que M. Alfred Loisy qui a écrit : « Le P. Jousse a fort bien prouvé l'existence des clichés rythmiques dans les deux testaments; il en a établi la genèse, il en a marqué les lois, montré la continuité. » Or, si cette démonstration est faite, les Evangiles ne peuvent avoir été inventés après coup, et par ce seul côté (avec nombre d'autres), la non historicité de Jésus est insoutenable.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Roger Avermaete : *Petite fresque des Arts et des Lettres dans la Belgique d'aujourd'hui,* Edition L'Eglantine. — Pierre Bourgeois : *La Foi du doute, 80 compositions lyriques, Romantisme à toi,* Edition L'Equerre. — Georges Linze : *Pont,* Edition Anthologie. — *Le Prophète influencé,* La Renaissance d'Occident. — Lucien Romain : *Gestes et Attitudes,* La Renaissance d'Occident. — Franz Steurs : *Etape,* La Renaissance d'Occident. — Dom A. M. Achard : *Chanteurs de Dieu,* Vromant. — Emile Schwarz : *Saint François d'Assise,* La Source. — Marie Gevers : *Almanach perpétuel des Jeux d'enfant,* Buschmann. — José Gers : *0,99 Jeanne,* A l'Enseigne du Clinfoc. — Frédéric L. Noël : *Aspects,* chez l'Auteur. — Georges Guérin : *Ame en vigie,* Au Glaïeul noir. — *Pollens Mystiques,* Desclée de Brouwer. — H. H. Dubois : *Plages,* Institut des Arts décoratifs. — Elise Champagne : *Le Mur sans porte,* Thone. — Charles Conrardy : *La Flûte et le Banjo,* Le Serpent. — Georges-A. Masson : *Eparts,* Henriquez. — Florent Raes : *Au rythme des tendresses,* Les Nouvelles. — Jean Van Osta: *Primevères,* J. Witjens. — Marcel Angenot : *Malines,* La Nervie. — Maurice Gauchez : *Les Muscles d'or,* La Renaissance d'Occident. — Mémento.

Dans son intéressante **Petite fresque des Arts et des Lettres dans la Belgique d'aujourd'hui**, M. Roger Avermaete consacre les lignes suivantes aux poètes :

La poésie est le genre le plus cultivé en Belgique. Ceci peut tenir à une disposition naturelle, mais ne faudrait-il pas y voir plutôt la jeunesse de cette littérature? Il est possible de constater une prédominance de la floraison poétique dans les littératures qui ne sont pas arrivées à une grande maturité. La poésie, dans son essence, est une forme plus primitive que la prose. C'est par la poésie que la plupart des auteurs entrent dans la littérature. Si cette hypothèse est exacte, il nous faut négliger un fait nouveau qui semble prouver le contraire. Depuis la fin du XIX[e] siècle, nous assistons à une hiérarchisation constante de la poésie, si par là nous pouvons entendre la mise en œuvre de plus en plus importante des facultés intellectuelles, non seulement des créateurs, mais du simple lecteur. Les recherches de la poésie moderne, ses obscurités, ses techniques qui évoquent l'alchimie, en font un genre difficile que seule une élite très cultivée est à même de goûter. Il est évident que cette dernière forme de la poésie n'est nullement signe de jeunesse dans une littérature. Au contraire, elle ne révèle que des préoccupations d'hypercivilisés. Qu'est-ce à dire? Qu'il importe de distinguer la poésie naïve, jaillie comme de source, forme primitive de l'expression poétique, de cette poésie ambitieuse qui entend recréer le monde. En Belgique, la première correspond sans doute à l'âge véritable de la littérature du pays, la seconde est l'œuvre de quelques-uns qui ne sont pas restés insensibles aux grands courants venus de l'extérieur. Il serait témé-

raire et injuste de se baser uniquement sur ces deux divisions pour établir parmi les poètes une hiérarchie des valeurs. Parmi ceux qui sont restés fidèles à la poésie primitive, d'anciens ont atteint des accents qui les sauvent de l'oubli. Et il en est parmi les créateurs de poésie nouvelle dont l'ambition est plus haute que le talent. Mais nous avons omis jusqu'ici un genre qui se classe entre les deux autres, encore qu'il soit une émanation de ce que nous avons nommé la poésie primitive. Il s'agit de cette forme essentiellement littéraire qui n'emprunte à la poésie que ses aspects extérieurs et dont les Parnassiens sont les représentants les plus parfaits. Compositions littéraires dont le seul intérêt réside dans leur forme plastique. Absence d'émotion véritable au profit de recherches techniques. Quantitativement, ce genre est le plus important en Belgique, comme partout ailleurs, parce que trop de gens se trompent sur l'essence de la poésie véritable. Le développement de l'instruction aidant, beaucoup de naïfs croient que, pour avoir aligné plus ou moins facilement quelques vers, ils ont fait de la poésie. Ici, moins qu'ailleurs, nous ne songeons à citer tous ceux qui se réclament de cet art. Il faut se limiter aux noms qui peuvent servir à éclairer ce débat. Ainsi pour un Albert Giraud, qui est le prototype belge de la poésie impersonnelle et qui peut trouver dans son âge, dans sa formation, une justification à une esthétique poétique périmée, il y a de nombreux ouvriers du vers, beaucoup plus jeunes, et qui n'ont aucune excuse pour se confiner dans des exercices prosodiques qui sentent la rhétorique et le dictionnaire des rimes. Certes, il n'est pas facile d'être sincère s'il faut couler sa sincérité en alexandrins, contrôler ses rimes et surveiller la césure. Il est vrai que personne n'obligeait ces besogneux à user de ce procédé.

Pour sévères qu'elles soient, ces considérations ne manquent pas de pertinence, à la condition que l'on admette leur postulat basé sur une conception assez simpliste du problème poétique et qui reflète d'ailleurs l'esprit général d'un ouvrage plus tendancieux que réfléchi.

S'il n'y a pas lieu de discuter ici les doctrines esthétiques de M. R. Avermaete, tributaire, comme il sied à un jeune écrivain, de cet esprit de nouveauté qui nous imprègne plus ou moins tous, mais dont il n'a pas encore deviné les côtés périssables, on peut néanmoins souscrire aux raisons qu'il invoque pour expliquer la prédominance des poètes dans notre histoire littéraire. Car quoi qu'en pensent certains cri-

tiques soucieux de lui créer une tradition, la littérature belge n'est point d'antique lignée et c'est avec raison que M. Avermaete tient *La Légende d'Ulenspiegel,* parue en 1868, pour « le premier signe véritable de son existence. »

Comme chacun sait, *La Jeune Belgique,* placée sous le signe du Parnasse et *La Wallonie* vouée au symbolisme furent plus riches en poètes qu'en romanciers et si, depuis la guerre, la prose a trouvé de bons interprètes chez nos jeunes écrivains, il n'en demeure pas moins vrai que ce sont toujours les poètes qui restent à la tête de nos lettres.

Certes, il est malaisé de les rattacher, comme leurs prédécesseurs, à l'une ou l'autre école poétique, puisque toutes les disciplines ont momentanément sombré dans la crise d'individualisme que nous traversons, mais quoi qu'ils fassent pour s'en défendre, on retrouve toujours dans leurs œuvres et par delà l'esprit qui les anime, tantôt l'écho d'une voix illustre, tantôt le reflet d'une doctrine ou d'une technique à la mode du jour. A n'en point douter, tous s'efforcent de se conquérir une personnalité. Cependant, s'il en est de curieux, d'exquis et même d'excellents, on n'en compte aucun d'assez original ni d'assez puissant pour s'imposer à la gloire et, quelque regret que l'on en éprouve, il faut reconnaître avec M. Avermaete, qu'à part Max Elskamp, déjà célèbre avant la guerre, la Belgique de 1930 ne possède aucun grand poète vivant.

Ce n'est pas que certains d'entre eux, comme M. Pierre Bourgeois, ne soient tentés par le grand lyrisme. Car, malgré ce que peut avoir de rébarbatif leur forme cahotée, des œuvres comme **La foi du Doute, 80 Compositions lyriques** et **Romantisme à toi** témoignent d'une haute ambition et réservent à qui pénètre dans leurs étranges labyrinthes, plus d'une récompense inattendue. A coup sûr, M. P. Bourgeois voit grand. Nul plus que lui n'est ennemi de l'anecdote poétique. Ses poèmes, si l'on peut appeler ainsi les mots en liberté échappés à sa verve lyrique, sont bâtis avec l'ardente foi d'un constructeur qui dédaignerait les assises de ses édifices pour ne se préoccuper que de l'infini où s'épanouiront leurs tours.

Un large souffle les balaie, où passent à la fois la clameur

universelle et les emportements d'un cœur orageux. Qu'une image les traverse et on la trouve empruntée, non pas comme chez la plupart des poètes, à un songe millénaire ou au nostalgique appel d'un monde évanoui, mais à une réalité vivante, jaillie comme un flot de lave d'un univers effervescent. Sans dériver de Verhaeren, à qui il n'emprunte d'ailleurs ni son inspiration ni sa technique, M. Pierre Bourgeois le rappelle cependant quelquefois par sa véhémence prophétique. Comme lui, c'est toujours d'un sommet qu'il laisse descendre en éclairs et en cris son verbe autoritaire. Peu lui importent l'harmonie et le sens de ses discours. Pêle-mêle et au fur et à mesure que les mots lui ont transmis leurs messages, il les accumule dans sa hotte, puis las de les sentir grouiller autour de lui, les déverse sur le monde, à la manière d'un Bacchus ivre qui éparpillerait aux quatre vents du ciel les grappes dont les parfums l'ont grisé. Aucune loi ne régit cette orgie verbale où le mot rare accroche au hasard le néologisme ou l'épithète familière. Au reste, M. Bour-
comme l'explosion permanente d'un moi illimité, il lui refuse,
geois n'en a point cure, puisque résolu à traiter le poème avec un beau dédain de réformateur, toute contrainte susceptible de l'amoindrir et toute règle capable de l'asservir à un cadre.

Sans atteindre à la puissance de M. Pierre Bourgeois, M. Georges Linze prospecte, avec les mêmes instruments, d'identiques territoires. Mais si, comme M. Bourgeois, il tourne résolument le dos au vieux monde, plus que lui il se sent dévasté par un obscur besoin de certitude qu'il semble avoir vainement imploré jusqu'ici des dieux aveugles dont il est l'hôte.

Les proses tortueuses du **Prophète influencé** (par Rimbaud?) trahissaient déjà cette détresse spirituelle que, plus discrètement, mais avec autant d'acuité, les brefs poèmes de **Pont** avivent encore. Dans *Pont,* M. Georges Linze s'est souvenu des *Illuminations,* auxquelles certaines de ses strophes doivent leurs fulgurants raccourcis. Toutefois, par peur d'une éloquence qu'il sent latente en lui et dont il se méfie, il ne tire pas toujours des suggestions rimbaldiennes le parti que l'on souhaiterait. Au lieu d'en adapter les richesses à son

indéniable originalité, trop souvent cet Alchimiste à rebours les convertit en banales fleurs de rhétorique qui, pour exhaler des parfums d'usine ou éclore sur la terrasse d'un gratte-ciel, n'en rejoignent pas moins, tant M. Linze les prodigue avec insistance, les pires poncifs qu'elles prétendent supplanter.

Il est vrai que, pour affirmer son modernisme, M. Georges Linze, au lieu de brocher sa plaquette à la ficelle, en fixe bravement les pages à l'aide d'un boulon. Peut-être a-t-il voulu illustrer ainsi les premières lignes de sa préface aux Gestes et Attitudes de M. Lucien Romain :

Voici, y dit-il, une chose qui fut effrayante pour beaucoup : le rayonnement du monde moderne dans la poésie, l'irruption en rythmes, en mots, de l'homme, des roues, des machines, des maisons, des vitesses, des bruits, des villes.

Si, par rayonnement du monde moderne, M. Linze entend l'intrusion du vocabulaire scientifique dans la poésie et la substitution de clichés, fussent-ils d'excellent acier comme le boulon de *Pont,* à d'autres clichés moins rébarbatifs, on ne peut que partager son effroi, tout en lui faisant remarquer qu'avant l'ère moderniste, de nombreux poètes, et non des moindres, avaient déjà fait entrer sans crainte l'homme, les maisons, les villes et tous leurs accessoires, dans des œuvres de valeur assurément inégale, mais auxquelles un lettré de la qualité de M. Linze ne peut que prendre plaisir.

M. Romain, qui proclame avec une désarmante suffisance « qu'un poème ne se corrige pas » et « qu'une seule dimension (?) subsiste : l'intensité (?) », pourrait donc épouvanter M. Linze, s'il ne tempérait sa naïveté doctrinale de réels dons lyriques.

Pour M. Steurs, que M. Gauchez préface avec l'indulgente autorité d'un maître, le modernisme réside moins dans la forme que dans le fond d'un poème ,et il le prouve en enfermant tour à tour dans les quatrains classiques et les vers libres d'Etape, les songes que lui suggère un destin encore mal équilibré entre les pôles également tentateurs de l'inquiétude et de l'espoir.

Une étape présuppose toujours la certitude d'un départ auquel, pour peu qu'il ait foi en lui-même, nul ne se sent de

force à résister. Sur ce thème baudelairien, M. Steurs édifie de courtes strophes souvent confuses et maladroites, mais toujours, et c'est l'essentiel, riches de substance humaine.

C'est le même thème, mais sanctifié par l'amour divin, qui lance son appel éperdu dans **Chanteurs de Dieu**, de Dom A. M. Achard. On s'imagine bien que rien de profane n'enraie l'élan de ces poèmes religieux écrits au pied d'un crucifix et rythmés dans l'extase d'un cœur dévoré d'amour. Est-ce parce qu'ils échappent au contrôle souvent pernicieux, mais toujours nécessaire de la raison ou parce que, tout à la joie de louer l'Eternel, ils ne découvrent pas dans le vocabulaire humain, le verbe capable de répercuter leur frénésie, toujours est-il que *Chanteurs de Dieu* n'ont pas la signification profonde qu'on leur souhaiterait et n'atteignent, ni en intensité lyrique, ni en pureté d'accent, les tendres et naïfs poèmes tressés par un écrivain profane, M. Emile Schwarz, à la gloire de **Saint François d'Assise**.

Sans doute, comme Dom Achard, M. Emile Schwarz confond souvent l'abondance avec la prolixité et ne nous fait grâce d'aucune de ses découvertes. Mais à l'encontre de Dom Achard, qui aborde son Dieu par les chemins escarpés de l'absolu, M. Schwarz, en pèlerin de la nature, pare les êtres, les choses et même le Dieu qu'il révère, d'un amour à peine nuancé d'infini et leur confère, rien qu'en les effleurant du regard ou du geste, une sorte de prestige ingénu.

C'est dans une contrée moins merveilleuse, mais tout aussi émouvante, que se complaît la Muse-Enfant de Mme Marie Gevers. Un coin de campagne, un arbre en fleur, la poursuite d'un rayon de lune par un nuage, une fillette qui saute à la corde, une alouette qui monte au ciel, en un mot tous les menus motifs des épinaleries, lui suffisent pour édifier, avec une incomparable gentillesse, des poèmes sans prétention, mais non sans parfum d'éternité, où revivent sur un ton de chanson populaire les mille émois d'une vie de femme et les décors familiers d'une banlieue provinciale. Dans **l'Almanach perpétuel des jeux d'enfant**, Mme Marie Gevers, qui paraît avoir hérité pour la circonstance du charmant génie de Max Elskamp, inscrit les douze mois de l'année dans un zodiaque constitué par les différents jeux que nos écoliers se

transmettent de génération en génération et qui ressurgissent selon de mystérieuses lois, avec le retour de chaque saison.

M. José Gers pratique un art plus austère et, bien que l'aventure marine dont il nous relate quelques épisodes retentisse d'échos passionnés, les brefs poèmes de **O, 99 Jeanne** subordonnent leur ardeur à une rigoureuse observance de la forme qui n'amoindrit d'ailleurs en rien leur beauté. En ce faisant, l'artiste qu'a voulu être M. Gers n'a point nui au poète capable d'évoquer dans certaines strophes, et ce n'est pas peu dire, l'admirable *Océan Pacifique* de M. Henry Charpentier.

MM. Frédéric L. Noël et Georges Guérin, classiques comme M. Gers, sont à des degrés divers disciples de M. Paul Valéry, dont ils ont adopté l'art hermétique et qu'ils s'efforcent d'honorer dans la mesure de leur talent. **Aspects** du premier, **Ame en vigie** et **Pollens mystiques** du second, reflètent donc à leur manière le visage de *La Jeune Parque*. Chez M. Noël, ce reflet ne va pas sans se confondre parfois à d'autres images comme celle d'Henry Bataille, par exemple, tandis que chez M. Guérin il épouse jusqu'à la manie les moindres traits de son modèle. Si pour M. Noël, qui, sauf erreur, en est à ses débuts et se cherche encore, on peut espérer une prompte libération, il n'en est pas de même pour M. Guérin, envoûté jusqu'aux moelles par un maître impérieux, entre les mains duquel il n'est plus, hélas, qu'un enfant sans défense. Car du charmant élégiaque qui monnayait, en poèmes souvent exquis, le menu trésor de ses rêves, il ne demeure qu'un rhétoriqueur ébloui par l'éclat d'une œuvre qu'il n'a point comprise et à laquelle, avec l'espoir de l'égaler, il emprunte, au hasard de ses réminiscences, le secret d'une formule ou le prestige d'une image. Par-ci, par-là cependant, le délicieux poète de *L'Eden intérieur* se reconquiert en quelques vers frappés à son effigie. Et c'est, malgré tout, une raison pour ne pas désespérer de son avenir.

Mme H.-H. Dubois, qui, elle aussi, fut touchée dans les *Tentations* par le coup d'aile valéryen, s'en est victorieusement libérée dans **Plages** où, dépouillée de toute parure étrangère, une pensée à la fois brûlante et réfléchie entreprend, pour élucider son destin, un pathétique dialogue avec elle-même. Cette pensée encore pantelante et qui goûte toujours l'attrait

des combats avec son démon secret cherche, tantôt dans une impossible évasion, tantôt dans les traîtres délices d'un consentement mensonger, à tromper l'ennemi, aussi cher que redouté, qu'elle traîne comme une ombre après elle :

Silence des nuits
d'où monte et se déploie
Cette aube d'or où d'autres ciels reposent,
Je sais ton rythme et ta mesure
et je ne goûte
que la douceur
de respirer dans ta brûlure.

Rares, mesurés et secrets, les poèmes de *Plages* sont parmi les plus parfaits qui aient paru en Belgique depuis *La Chanson d'Eve,* dont ils possèdent la miraculeuse résonance.

Prix Verhaeren en 1929 avec *Les Tentations,* Mme H.-H. Dubois avait été précédée en 1928 par Mlle Elise Champagne dans cette charmante antichambre de la gloire. Depuis *Taciturnes,* qui lui valut le trophée, Mlle Elise Champagne a fait paraître un nouveau recueil de vers, **Le Mur sans porte**, qui, tout en confirmant son talent, n'en révèle cependant aucun aspect inédit. Mlle Champagne, en effet, semble l'esclave volontaire d'un unique décor, dressé autour d'elle depuis son éveil à la vie littéraire et dont elle s'obstine, dirait-on, autant par goût que par apostolat, à célébrer, à l'exclusion de tout autre, le visage pathétique : murs lépreux, banlieues pouilleuses, passants équivoques, gamins pervers, rumeurs nocturnes, soirs pluvieux, amours en détresse se succèdent ainsi, bercés par une interminable plainte, dans les cinq livres de vers publiés jusqu'ici par Mlle Champagne, qu'un sort implacable rive à des bords injurieux.

Ce n'est pas M. Charles Conrardy que l'on accusera jamais de monotonie, car cet éternel insatisfait, plutôt que de s'arrêter à un instrument de son choix, les a délibérément essayés tous, non sans découvrir quelquefois dans l'un d'eux, sinon l'interprète idéal de son rêve, du moins l'indulgent confident de ses fantaisies. Une Muse, mi-partie vêtue d'un péplum et d'une robe de Mlle Mistinguett, vient de lui offrir La Flûte et le Banjo, dont aussitôt M. Charles Conrardy, qui ne doute jamais de lui-même, s'est efforcé, tant bien que mal,

d'accorder les voix disparates. Reconnaissons qu'il y réussit quelquefois, mais que, tout bien considéré, c'est de la flûte qu'il tire ses meilleurs accents. M. G.-A. Masson préfère la grande lyre. **Eparts**, qu'il lui dédie, sont des dialogues mystérieux et graves entre Çakiamouni et Rhana. Une haute flamme brille au pavois de la lamaserie thibétaine où M. Marson situe la rencontre du Dieu et de son disciple et sa clarté s'insinue tour à tour en éclairs et en caresses à travers les propos subtils des deux interlocuteurs. Moins ambitieux, M. Florent Raes, avec **Au rythme des tendresses**, et M. Jean Van Osta, avec **Primevères**, débutent sans fracas dans la carrière lyrique où M. Marcel Angenot, silencieux depuis des années, reprend son rang avec d'éloquents et harmonieux poèmes rimés à la gloire de **Malines**, sa ville natale. Le passé héroïque de la jolie cité, ses coins paisibles où l'eau reflète parmi les feuilles mortes le sourire des vieilles pierres, son carillon célèbre et, évocations plus touchantes encore, des visages d'aïeules mortes et d'amis disparus, tout cela trouve en M. Angenot un confident ému.

M. Gauchez, contemporain de M. Angenot, n'a pas la même discrétion. Abondant et verbeux, il se multiplie en d'innombrables ouvrages où vers et prose passent d'habitude des quarts d'heure redoutables. Cette fois, comme naguère MM. Paul Claudel et Fernand Crommelynck, il s'initie à la chrysopée en célébrant **Les Muscles d'or** d'un héros qui, faut-il le dire, n'est autre que lui-même.. Ce héros, quand il s'attendrit, écrit des vers comme ceux-ci :

> J'ai mangé tes baisers et j'ai bu ton haleine
> Et leur saveur de menthe a grisé mon cerveau...

ou comme ceux-là, quand il repart en guerre :

> ...la force parfois est la cariatide
> Soutenant le ciel clair et le néant du vide.

Il y en a des centaines de cette qualité.

Tel est notre dernier bilan poétique. N'en déplaise à M. Roger Avermaete, il n'est pas négligeable.

Mémento. — Sous l'experte direction de M. Pierre Fontaine, *Le*

Rouge et le Noir a repris ses intéressantes séances où, chaque mercredi, le Tout-Bruxelles se donne rendez-vous.

— *Mlle Youra Guller,* l'admirable pianiste que nous avons trop rarement l'occasion d'entendre, nous a réservé cet hiver un récital du plus haut intérêt.

— *Mlle Marie Howet,* qui expose en ce moment à Paris, nous a offert la primeur de ses *Paysages Irlandais,* qui la classent définitivement parmi nos meilleurs peintres.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Le prix Nobel de littérature. — Thomas Mann : *Die Forderung des Tages* (Les exigences de l'heure présente), chez Fischer, Berlin.

Le **prix Nobel de littérature** a été attribué le 12 novembre dernier à l'écrivain allemand Thomas Mann. Lancée aux quatre coins du monde, cette information n'a causé aucune surprise. Depuis longtemps les suffrages de tous les « bons Européens » se rencontraient tacitement dans ce choix qui n'a fait que manifester au grand jour les titres les plus évidents et consacrer devant le monde entier la reconnaissance d'une maîtrise incontestée. Mais d'où vient ce sentiment unanime de sympathie et de confiance qui, dans tous les pays d'Europe, s'attache aujourd'hui à l'œuvre et à la personnalité de Thomas Mann?

La meilleure réponse à cette question, je crois qu'on la trouverait dans le dernier volume, intitulé **die Forderung der Tages** (les exigences de l'heure présente), où le maître allemand a réuni toute sa production « à côté », en dehors de sa production artistique, et nous présente, sous forme d'essais, d'articles de critique, de discours, de préfaces, de requêtes, le tableau pendant les cinq dernières années, de 1925 à 1929, d'une des activités d'écrivain les plus hautement représentatives, en même temps qu'il nous initie aux préoccupations d'une des consciences les plus lucides et les plus attentives à tous les problèmes du temps présent.

Du vaste ensemble des questions soulevées et scrutées ici, je voudrais simplement dégager deux ou trois problèmes essentiels par où se manifeste la qualité particulière de cette œuvre ainsi que du moule humain qui l'a conçue et façonnée.

Thomas Mann ne s'est en effet jamais considéré comme un être à part, à qui sa vocation d'artiste conférait une sorte de dispense générale à l'endroit des tâches communes et des occupations quotidiennes de l'humanité. Ni le culte romantique du génie, ni les formules de « l'art pour l'art », prônées par un certain esthétisme plus récent, n'ont jamais gagné son adhésion profonde. De même qu'il a recueilli avec piété et reconnaissance le patrimoine moral que lui ont légué ses ancêtres, honorables commerçants de Lubeck, — toutes les vertus familiales et traditions bourgeoises grâce à quoi leur lignée s'est perpétuée, affinée, élevée, — de même il n'a jamais songé à se raidir, vis-à-vis de ses contemporains, dans un isolement distant, ni à se dérober devant les honneurs que l'estime publique réserve à toute activité reconnue bonne, utile et productrice.

Je ne me suis pas dérobé à l'honneur qui m'était fait, disait-il à l'occasion du festival organisé à l'Hôtel de ville de Munich pour célébrer son 50e anniversaire, car j'estime qu'on ne doit jamais « se dérober », qu'on doit obéir à tous les appels de la vie, payer de sa personne et célébrer aussi les fêtes qui vous sont destinées, bref, accueillir avec sympathie tout ce que l'existence vous apporte. Pour les mêmes raisons, je dis qu'on doit se marier, avoir des enfants (vous rappelez-vous dans les *Maîtres-chanteurs* cette définition du Maître, où il est dit que celui-là seul mérite de porter pareil titre, qui sait composer un beau chant même « au milieu des baptêmes, des tracas et des querelles domestiques »?) En toute occasion, on doit faire figure de bon citoyen du monde. Même en un jour comme celui-ci, d'une solennité quelque peu fastueuse et tapageuse, il faut savoir pourtant tenir son rôle, le cœur plein de reconnaissance, dût-on, dans son for intérieur, en ressentir quelques embarras ou une pointe d'inquiétude.

Séparer l'art de la vie, comme deux domaines distincts, voire même comme deux mondes ennemis, voilà une formule de littérature à laquelle, dès le premier jour, il s'est refusé de souscrire. Toutes les morales ou idéologies à l'usage exclusif de l'artiste, à l'usage des bohêmes anti-bourgeoises ou des idolâtries de cénacles, il y a toujours vu un symptôme de décadence secrète, un refus d'accepter la vie avec ses tâches réelles et ses multiples responsabilités, au fond une dérobade, une désertion, une forme de défaitisme humain. Non

pas que l'artiste doive borner son horizon à celui de la santé commune et du monde bourgeois. Loin de là. Plus que quiconque, il est initié à toutes les formes de maladie et de décadence, par une disposition morbide native où il faut reconnaître son douloureux privilège. C'est à cette morbidité, en tout cas, qu'il doit ses plus délicates clairvoyances, toutes les facultés exceptionnelles de sympathie magique et divinatoire où n'atteindrait jamais la santé normale. Car, au fond, la santé est bête. Elle est sans finesse, sans esprit, sans avenir. Et voici précisément où apparaît la fonction propre du romancier, qui est de conquérir pour l'humanité ces terres inconnues, ces domaines mitoyens interdits ou suspects, où se côtoient la santé et la maladie, la vie et la mort, la raison et la folie. Mais ce qu'il importe de bien souligner tout de suite, c'est le caractère *positif* que doit toujours revêtir chez lui cette représentation même de la décadence, en se mettant bravement au service de la vie. Le naturalisme ici a vu clair, lui qui rapprochait l'activité du romancier de celle du médecin, dans la tâche commune qui s'impose à tous deux de faire servir, soit par la science, soit en art, l'étude de la décadence, de la maladie, de la misère ou de la mort, à l'avancement même de la vie. Il y a là tout au moins la formule d'un « humanisme » nouveau, approfondi, auquel, à leur insu, collaborent la littérature et la médecine.

Cette même formule nouvelle d'humanisme inspire pareillement l'attitude de Thomas Mann en face des problèmes du temps présent. On a parlé un peu précipitamment d'un changement d'attitude qui se serait produit chez lui, comme si son européanisme démocratique d'aujourd'hui était un reniement de son nationalisme conservateur d'autrefois. A y regarder de près, c'est plutôt le problème lui-même qui, entre temps, a changé d'aspect et qui ne se présente plus en ce moment dans les mêmes termes qu'au temps où Thomas Mann pratiquait cet examen de conscience approfondi et sévère qu'il a publié dans ses *Méditations d'un Allemand étranger à la politique.* Il s'agissait alors, on s'en souvient, d'un livre de guerre. L'exigence de l'heure présente, aussi bien des deux côtés de la ligne de feu, commandait de sauvegarder les disciplines et les traditions d'où chaque peuple

combattant tirait ses forces de résistance morale. Aujourd'hui, le problème qui se pose est un problème non plus de « guerre », mais de « paix ». La lutte est à présent entre ceux qui savent reconnaître cette exigence nouvelle de l'heure et ceux qui se refusent à l'admettre, décidés à perpétuer une mentalité de guerre, à maintenir ou même à restaurer des solutions qui dans le passé ont poussé à la catastrophe européenne. Le « défaitisme » a changé de bord. Il consiste, il est vrai, toujours à se dérober à un commandement, à une tâche difficile ou à un poste dangereux. Mais aujourd'hui il se manifeste dans le refus d'entrer au service de l'avenir, de collaborer aux tâches que cette exigence nouvelle impose à l'activité créatrice de l'esprit.

Or, il n'est, à cet égard, pas de symptômes plus alarmant qu'un certain mépris de l'Esprit, dont Thomas Mann découvre les manifestations parmi la jeunesse allemande d'aujourd'hui. Ce qui rend cet esprit de réaction, cet obscurantisme nouveau particulièrement redoutable, c'est qu'il se présente souvent sous un camouflage révolutionnaire, c'est qu'il aime de parler un langage scientifique et emprunte volontiers ses armes à l'arsenal de l'idéologie la plus avancée. Il tire notamment ses arguments d'une certaine psychologie dite « des profondeurs », qui prétend interpréter la vie morale de l'humanité à la lumière d'un « freudisme » tendancieusement détourné dans le sens de cette mentalité réactionnaire. Qu'est-ce en effet que cet Inconscient irrationnel, péniblement refoulé et contenu par le mécanisme artificiel d'une civilisation précaire, sinon un encouragement donné à l'âme germanique pour secouer toutes les contraintes et toutes les normes rationnelles, pour lâcher la bride au penchant natif qui la porte vers les orgies barbares du chaos, vers les mystiques impérialistes, obscurantistes ou anti-intellectualistes? Non, certes, qu'il faille rendre Freud lui-même responsable de ces tendancieuses déviations imposées à sa doctrine. Car, lui, il est avant tout médecin, et la vraie tendance de son enseignement est de fournir une analyse des symptômes morbides et d'établir les règles d'une nouvelle thérapeutique. Or, a-t-on jamais vu médecin prendre le parti de la maladie contre la santé, de la mort contre l'organisme vivant, alors

même que la maladie et la mort seraient reconnues mille fois plus fortes que la santé et en fin de compte inévitablement victorieuses?

On ne saurait trop le dire : l'intérêt que Freud porte aux impulsions irrationnelles n'est nullement un défi à l'Esprit, ni un hommage rendu à ces forces supérieures par où la nature s'efforce de maintenir indéfiniment la domination de son passé aveugle. Cet intérêt, au contraire, ne tend chez lui qu'à rendre possible l'avenir de l'Esprit; il entre au service de cette activité révolutionnaire, au service des « lumières » (et je donne à ce terme si décrié son sens le plus relevé, en dehors de toutes les fluctuations d'opinion). Freud lui-même l'a dit : « L'Intelligence humaine est encore impuissante en présence de ces forces aveugles. Cela est mille fois vrai. Et pourtant son infirmité est d'une essence singulière. Sans doute la voix de l'Intelligence est faible, mais elle n'a de cesse qu'elle ne se soit fait entendre. Tôt ou tard, après mille échecs et mille refus, elle finira tout de même par obtenir audience. »

Voilà aussi la voix que Thomas Mann voudrait faire entendre à la jeunesse allemande d'aujourd'hui. Sans doute la vie n'est pas facile pour cette jeunesse. Mais l'était-elle davantage pour un Schiller, pour un Lenz, pour un Hölderlin, pour un Kleist? A en croire quelques-uns, nous assisterions aujourd'hui à la création d'un monde tout nouveau, sortant des limbes d'un chaos intégral, à une révolution sans précédent, au moins dans les mœurs et dans la littérature, et qui abolira tous les respects, toutes les traditions, tous les liens concevables avec le passé. Fiction combien simpliste! Sans doute, la guerre a suscité une brusque solution de continuité entre hier et aujourd'hui; elle a dressé, du moins en Allemagne, les fils contre les pères; elle a suscité une jeunesse qui ne veut plus entendre parler d'aucun éducateur, d'aucun maître, décidée à n'écouter que les mots d'ordre lancés par quelques chefs de file, par quelques « *Führer* » recrutés dans ses propres rangs. Mais se figure-t-on une alliance des jeunes qui exclurait à la longue tout le reste de l'humanité? Et d'ailleurs ces aînés, ceux qui ont l'infortune d'être nés avant l'heure et d'appartenir par leur acte de naissance à un siècle qu'on déclare périmé, n'ont-ils pas été, eux aussi, « révolutionnés »? S'imagine-t-on qu'ils aient été frappés subitement,

pendant ces douze dernières années, de surdité, de cécité, d'aphasie, tout au moins d'une sorte de létargie, de maladie du sommeil, en sorte qu'ils auraient assisté inertes, le regard vide et hébété, à une vie qui leur est devenue complètement étrangère? A dire vrai, l'humanité sera toujours composée de jeunes et de vieux, c'est-à-dire de la coexistence de générations multiples — enfants, jeunes hommes, hommes mûrs, vieillards — et pareillement chaque individu isolé doit normalement traverser ces stades successifs. Que l'expérience de l'humanité soit comparable à l'expérience complète d'un seul et même individu, voilà le sens profond de toute civilisation humaine, l'idée dominante aussi de cet « humanisme » qui est avant tout une « *Bildung* », c'est-à-dire un apprentissage humain, une pédagogie humaine, un idéal éducatif dont Thomas Mann a recueilli l'héritage dans l'œuvre de Gœthe et dont il a fait de plus en plus la pensée centrale et rayonnante de sa propre activité.

Et sans doute il s'agit ici d'un humanisme passablement différent de l'ancien, d'un humanisme renouvelé, approfondi, et qui a laissé bien loin derrière lui l'optimisme superficiel, la foi naïve à la raison et au progrès de l'*Aufklärung* du XVIIIe siècle. Eduqué à l'école du naturalisme, à l'école aussi des médecins et même des psychiatres modernes, cet humanisme nouveau connaît tous les abîmes, tous les dangers, toutes les résistances formidables aussi, bref toutes les réalités irrationnelles par où le passé et la nature s'opposent à l'œuvre civilisateur. Il estime qu'il ne sert de rien de vouloir ignorer ou masquer ces choses-là. Il faut au contraire mettre en évidence ces forces de négation, de destruction, de chaos, obliger à apparaître ces démons du passé dont continue à s'exercer l'empire sur les régions troubles et obscures de notre sensibilité et de notre volonté. Il faut ,selon une formule de Nietzsche, que Thomas Mann aime de répéter, *contraindre la réaction elle-même à entrer au service du progrès*, si l'on ne veut pas que le progrès entre un jour au service de la réaction. Notre époque, plus qu'aucune autre, est une époque de chaos transitoire, d'analyse, de dissolution, et dans cette voie il n'y a pour elle plus d'arrêt possible, plus de retour en arrière concevable vers le bon vieux temps. Il faut

donc aller jusqu'au bout et chercher des solutions toutes nouvelles. L'ancien humanisme visait surtout à une synthèse du Nord et du Midi. L'humanisme nouveau — Gœthe en a eu le pressentiment dans son *Divan occidental-oriental* — visera plutôt à une synthèse de l'Occident et de l'Orient.

Plus qu'aucun autre, le peuple allemand — et c'est ici que se rejoignent chez Thomas Mann son nationalisme allemand et son européanisme — est appelé à hâter cette synthèse. D'abord par sa situation géographique, comme « peuple du milieu », ouvert à toutes les invasions, à toutes les pénétrations venues tour à tour de l'Occident et de l'Orient. Mais peut-être davantage encore par le fait d'une prédestination, qui est en même temps pour lui un grand danger. Elle transparaît, cette prédestination, aussi bien dans sa vie spéculative que dans son histoire, elle fait de lui le peuple instable et nomade, des contrastes les plus tendus, celui qui porte en lui la conscience la plus profonde de ce que j'appellerais « la fonction de la négation », laquelle se manifeste chez lui parce qu'elle porte l'accent sur tout ce que les autres peuples affectent d'un signe négatif et appellent communément le mal, le chaos, la guerre, la barbarie, la maladie, la mort.

L'Allemand, observe Thomas Mann, est le peuple toujours en route et qui n'avance que par mille détours, condamné à faire, en nomade perpétuel, l'expérience positive de la vie, parce qu'autrement cette expérience positive lui paraîtrait insipide et stupide.

L'Allemand n'arrive à Dieu que par la ruine du dogme et à travers les déserts du néant; il n'arrive à la sociabilité humaine qu'en passant par les abîmes les plus profonds de la solitude et de l'individualisme; il n'arrive à la santé que par la connaissance la plus complète des secrets de la maladie et de la mort.

Plus qu'aucun autre, le peuple allemand est donc exposé aux plus graves déséquilibres, aux plus criminelles aberrations, sitôt que cette idée d'humanité se voile ou s'efface devant son regard. Depuis Gœthe, personne n'a peut-être compris avec autant de clairvoyance que Thomas Mann la menace permanente de ce danger et ce qu'elle comporte de hautes responsabilités pour l'écrivain à la pensée lucide qui discerne le péril. Personne non plus, parmi les contemporains, ne s'est voué avec un sens plus aiguisé, plus averti de

toutes les difficultés, de toutes les complications, de toutes les résistances auxquelles nécessairement se heurte une pareille tâche, à cette éducation par le moyen d'un humanisme nouveau qui seul pourra faire collaborer ces démons redoutables à une activité civilisatrice féconde. Et c'est là ce qui donne son sens profond et en même temps sa valeur humaine à l'œuvre de Thomas Mann. Elle représente, comme celle de Gœthe, un des éléments pondérateurs et régulateurs de l'Allemagne d'aujourd'hui.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

Giovanni Papini : *Sant' Agostino*, Vallecchi, Florence.

Les hommes de lettres, sceptiques, indifférents, ou même croyants, ont toujours aimé à raconter la vie des saints. Du moins de certains saints. La besogne est facile. Le travail est tout fait. On prend le Martyrologe, ou la *Légende Dorée*, ou d'autres recueils de pieuses biographies, et l'on n'a plus à trouver qu'une certaine mise en œuvre avec quelques mots d'esprit. Comme tous les genres faux, celui-ci porte toujours sur la masse du public. Aussi fut-il très exploité, surtout il y a une trentaine d'années. C'était une inépuisable mine de contes et de récits. Aujourd'hui, les lecteurs réclament des livres de plus de fond. C'est pourquoi les hagiographes amateurs sont allés à de grands saints, comme saint Paul, dont la vie peut être racontée avec d'autant plus de précision qu'elle est écrite dans les *Actes des Apôtres*. N'y rien ajouter, que des mots, peut passer pour de la piété.

Saint François est aussi un riche sujet. Depuis l'exégèse de Paul Sabatier, on n'a qu'à suivre. Et il y a sa mystique. Sous prétexte d'effusions, on peut tout dire. Nous le vîmes bien pour le centenaire, il y a trois ans, où pullulèrent les écrits de toute sorte sur le Pauvre d'Assise. C'était à croire que le siècle renonçait tout à coup à son goût effréné pour la vie matérielle et les tapageuses apparences de la richesse. Heureusement, ce n'était qu'en paroles.

Saint Augustin a toujours été aussi un riche thème. Il y a dix volumes à tirer des *Confessions* pour un homme ha-

bile. On annonce déjà pour 1930, l'année du centenaire de la mort du Docteur, un nombre respectable de biographies romancées. Il n'y manquera rien, pas même les passages licencieux. Ils sont indiqués dans le texte. Il n'y aura qu'à forcer la note.

C'est donc avec une vive satisfaction que nous voyons que toute cette bimbeloterie littéraire a été prévenue par un livre, un beau livre, un vrai livre, le Sant' Agostino de Giovanni Papini. Livre, surtout, très attendu. C'est le premier ouvrage que l'auteur ait fait paraître depuis l'*Histoire du Christ*; du moins le premier ouvrage d'importance, car *le Dictionnaire de l'Homme Sauvage,* composé en collaboration avec Giuliotti, n'était qu'un amusement littéraire; et *Pane e Vino* un recueil de poésies qui ne pouvait avoir une portée doctrinale. Depuis le grand événement de l'*Histoire du Christ,* donc, on attendait. Les uns avec espérance, les autres avec perfidie. Tour à tour, il fut parlé d'une *Vie de la Vierge,* puis d'un *Adam,* immenses œuvres où Papini aurait donné son *cymbalum mundi.*

Au lieu de ces livres, en quelque sorte cycliques, nous avons le *Saint Augustin,* œuvre belle, large, robuste, d'une grande fermeté de pensée et d'écriture, mais qui ne doit être considérée que comme un épisode dans le développement général de l'activité de Papini. En somme, un beau sommet en dehors de la ligne principale des crêtes; quelque chose comme un *Uomo Carducci* chrétien, avec une facture plus solide et plus large.

Malgré tout, ce *Saint Augustin* a une grande importance. Il fixe la position exacte de Papini dans la pensée catholique. Les premiers enthousiasmes passés, après la conversion, vint je ne dis pas la défiance, mais l'expectative. Le clergé, je parle du clergé français, est très spécialisé. Il se méfie de l'amateur littéraire, aussi génial qu'il soit, quand il le voit venir travailler dans ses eaux. Léon Bloy n'est guère son homme. Et l'on pourrait déjà écrire un long article sur les diverses réactions des ecclésiastiques relativement à l'auteur de *l'Histoire du Christ,* selon leur rang, leur ordre, et qu'ils habitent Naples ou Paris. Mais je voulais ne parler que de ceux de France.

Or, il faut en prendre son parti. Le *Sant' Agostino* de Papini est un livre rigoureusement chrétien. Non seulement par l'orthodoxie de la doctrine, mais aussi à cause de la belle sévérité selon laquelle le livre est ordonné. Il ne contient pas un mot de vaine littérature. Plus de brillants hors-d'œuvre, comme encore dans *l'Histoire du Christ,* mais une vigueur d'exécution toute papinienne.

L'auteur déclare, et nous l'en croyions par avance, qu'il s'est toujours senti attiré par saint Augustin; qu'il y avait une certaine affinité, toute relative sans doute, mais affinité quand même, entre lui et l'auteur de la *Cité de Dieu.* Voilà qui donne à l'œuvre un sens très précis, et qui la défend contre l'intempestive curiosité de certains indiscrets qui n'iraient y chercher que l'histoire d'un grand converti, écrite pour un autre converti. Ces hautes expériences spirituelles, chacun les fait pour son propre compte, et elles ne sont point réversibles. Aussi bien, y a-t-il de très grandes différences, je dis comme nature, entre saint Augustin et Papini. Le premier fut à la fois un sensuel et un cérébral. Le second est un pur cérébral. C'est ce qui marque la différence des *Confessions* à *l'Uomo Finito.* Dans *l'Homme Fini,* il n'y a de la femme que le moins qu'il puisse y avoir. Mais c'est le récit d'une longue expérience spirituelle qui ne s'achèvera que six ou sept ans après la publication du livre : par la conversion et la composition de *l'Histoire du Christ.* Les *Confessions* décrivent une expérience spirituelle de même genre, et apportent en elles-mêmes la conclusion.

C'est pourquoi Papini, même le Papini du pragmatisme, a toujours été sollicité par l'œuvre de saint Augustin. Dans le livre qu'il lui consacre, il a voulu retracer, dit-il, l'histoire d'une âme. Ce n'est point si nouveau dans l'œuvre de Papini. Plus ou moins, il l'a toujours fait. Mais aujourd'hui, il procède dans son analyse à l'aide des instruments très précis que lui donne la psychologie religieuse, et le résultat est remarquable. C'est l'histoire d'un grand philosophe devenu Père de l'Eglise, écrite par un autre philosophe devenu chrétien. Car ce qui manque le plus ordinairement aux faiseurs de vies de saints, c'est une solide culture philosophique. Papini la possède à un rare degré. C'est pourquoi, dès les pre-

miers chapitres, nous nous sentons portés hors de l'incertitude et de la confusion. Le texte apparaît très nourri. Tous les mots portent.

Mais Papini ne se sert de son expérience philosophique que pour décrire plus parfaitement la marche spirituelle d'Augustin. Il ne se risque pas à l'analyse approfondie de ses grandes œuvres. C'eût été long, et trop technique. Il n'entendait pas retracer les vieilles querelles théologiques sur la grâce. Aussi se limite-t-il à une analyse très large des œuvres les plus connues de saint Augustin, les *Confessions* et la *Cité de Dieu*. Et il ne serait plus Papini s'il ne procédait par idées très originales, même dans ce bref examen.

Le tour polémique est à peu près absent de ce livre. On le sent revenir cependant dans un ou deux passages d'accent personnel, notamment celui de la page 361, et que je m'abstiens de commenter parce que Papini a voulu que la presque totalité de son œuvre fût de paix et d'amour. En guise de conclusion, mieux vaut citer ce mot du même chapitre : « Augustin... je l'admire autant que je suis capable, avec toutes les ressources de mon intelligence; je le vénère en même temps que l'Eglise comme saint, mais en plus je l'aime avec tout l'abandon de mon cœur. »

PAUL GUITON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

ROMANCIERS ET CONTEURS. — Federico Gana : *Cuentos Completos*, Nascimento, Santiago (Chili). — J. J. Nuñez y Dominguez : *Cuentos Mexicanos*, Herrero, Mexico. — Alcides Greca : *Viento Norte*, « Inca », Buenos-Ayres. — Mémento.

Les écrivains du XIXe siècle, qui ont eu tant de prédilection pour le roman, l'ont écarté, néanmoins, de sa finalité et l'ont rempli d'artifice. Grisés par des idées politiques et sociales, ils ont interprété la vie sous l'influence de leurs préjugés, s'adonnant au roman à thèse, ou au moins au roman tendancieux, tandis que, influencés par l'ambiance des villes, ils s'occupaient de préférence du grand monde, faussé par les raffinements, ou bien du prolétariat, intoxiqué par la lutte de classes. De sorte que le roman tournait à l'étude pseudo-scientifique de cas exceptionnels ou de conflits sociaux. A

notre époque, on assiste à un mouvement de réaction, en voie de rendre le roman à son véritable rôle d'interprétation désintéressée de l'homme, et de s'occuper pour cela particulièrement de la population rurale ou de la classe moyenne qui, maintenant la tradition nationale, conservent l'intégrité de leur esprit et de leur caractère. André Thérive et ses amis ont donc été bien inspirés de réclamer le roman pur, le roman pour le roman, et les sujets puisés dans la vie populaire.

De telles conceptions sont également en faveur dans l'Amérique espagnole. Federico Gana, Chilien, qui est mort récemment, se consacrait à interpréter la vie de l'homme autochtone de son pays, avec un grand talent et avec un art très fin. Il n'a publié que des nouvelles, mais, dans ces œuvrettes, il a réussi à enclore toute l'âme austère et dolente de sa race, tout le paysage mélancolique et rude de sa terre de vallées et de montagnes. Ce sont de simples croquis de la réalité, vécue ou observée, mais tracés avec un sentiment très profond de la vie nationale, en traits essentiels et caractéristiques et en une langue savoureuse et pure, que ne dépare jamais l'abus des vocables régionaux. Ils font penser, par l'émotion et la simplicité des lignes, à certaines pages des modernes romanciers russes, que notre auteur connaissait et admirait. Certains, comme « En las Montañas », « La Señora », « La Maiga », sont, à mon avis, les nouvelles les plus belles qui aient été écrites dans tout le continent.

Ces nouvelles, qui avaient été publiées dans un volume : *Dias de Campo*, ont été rééditées, augmentées de sept récits nouveaux, sous le titre de **Cuentos Completos.** Cinq d'entre eux sont, comme les précédents, des impressions personnelles de la vie campagnarde, pleines de sentiment et de finesse : un dialogue sentimental entre paysans, surpris par l'auteur, l'histoire de son chien favori, le cas d'un vieil ivrogne qui concentre toute sa tendresse sur sa petite fille, l'histoire d'une pauvre chanteuse bossue que sa famille exploite, et qui meurt enlacée à sa harpe. Mais il en est une, qui est tout un roman comprimé de la classe moyenne. C'est le cas lamentable et suggestif d'un garçon du grand monde de la capitale, déclassé et malade à cause de ses vices, trouvant un refuge

chez un pauvre pharmacien qui forme le rêve séduisant de lui faire épouser une de ses filles, rêve dont la réalisation échoue, car le garçon succombe la veille de la cérémonie. L'un des autres contes est une scène biblique où nous voyons les évangélistes converser avec le divin Maître sur les bords du lac de Tibériade, scène traitée avec tant d'art que l'imagination s'y fait réalité. Mais Federico Gana a laissé encore d'autres nouvelles qu'il faudrait rechercher et réunir. Je me souviens qu'il m'a lu une histoire attendrissante, que je n'ai jamais vue imprimée, d'une vieille servante que l'on conduisait à l'hospice. Il a laissé en outre une suite de poèmes en prose, qui sont des impressions de la vie d'un lyrisme simple, mais très dense, poèmes qu'il intitulait *Manchas de Color*, et qui nous donneraient, s'ils étaient publiés, la clef de son véritable esprit, car l'on y verrait quel grand poète a été cet excellent observateur de la réalité.

Federico Gana fut le premier écrivain de son pays qui traita de la vie à la campagne avec un sentiment profond et un art authentique. Son influence a été si grande que tous les romanciers chiliens d'aujourd'hui lui doivent quelque chose. Néanmoins, cet auteur de choix est mort dans la pauvreté et l'abandon. Découragé sans doute par le peu de cas que l'on fait, en son pays, des écrivains d'imagination, il s'adonna à cette vie de bohême, hier à la mode, cherchant un réconfort dans l'alcool. Ainsi perdit-il sa fortune et se vit-il réduit à mener une existence lamentable, bien que sans y perdre sa noblesse d'esprit et sa distinction de gentilhomme. On a dit que son caractère de rêveur avait été la cause de son malheur. Mais toute autre est la vérité. Dans son conte « Los Pescadores », Federico Gana fait dire par le Christ à ses disciples, qui se plaignent de l'incompréhension de leurs concitoyens : « Ne saviez-vous donc pas que nul n'est prophète en son pays? » Et l'auteur de la préface de *Cuentos Completos*, T. Gatica Martinez, nous confie que les dernières paroles du grand conteur furent : « Tout ce qui m'est arrivé vient de ce que j'ai été écrivain... »

Le poète mexicain J.-J. Nuñez y Dominguez, dont je me suis occupé ici plusieurs fois à propos de ses recueils de poèmes, nous a donné un livre de nouvelles : **Cuentos Mexicanos**.

Ce sont des histoires populaires d'amour et de mort, dans lesquelles palpite l'âme violente et passionnée de son pays et où l'on voit, en toute sa splendeur, la nature tropicale et, avec tout son pittoresque, la vie de Mexico. A ce point de vue, il en est deux qui sont particulièrement intéressants : « Lolita la tamalera » dans lequel nous contemplons le panorama de l'antique capitale de la vice-royauté surmontée des superbes tours de sa cathédrale espagnole, et « Sudor de Sangre », où nous assistons à une procession qui perpétue les splendeurs ingénues de l'époque coloniale. C'est un beau livre, qui complète fort heureusement l'œuvre de ce fervent poète du Mexique autochtone et traditionnel.

Alcides Greca, Argentin, s'est révélé dernièrement comme un romancier bien doué. Son roman, **Viente Norte**, est l'histoire d'un bourg du Nord argentin, à moitié indien, dans lequel les aborigènes, irrités par les injustices et les mauvais traitements dont ils sont accablés, se soulèvent, attaquent la population blanche, sont enfin exterminés, et leurs bois rasés par le feu. Mais ce roman est également un tableau de la politique provinciale, et nous y voyons mêlée l'histoire, souvent exploitée déjà, de deux amoureux contrariés par l'adversité d'opinions entre le prétendant et le père de la jeune fille. Toutefois, la présentation très savoureuse de la vie de province et des mœurs indigènes, et la peinture très brillante de la nature tropicale, enveloppent l'action tendancieuse et créent une atmosphère pleine de réalité et de couleur. Si Greca voulait prendre une position plus désintéressée devant la vie et soigner un peu plus son espagnol, il n'est pas douteux qu'il ne devienne un des meilleurs romanciers de son pays.

Mémento. — Suivant une tradition excellente, la revue *Nosotros*, de Buenos-Ayres, a consacré un numéro spécial à Paul Groussac, l'écrivain français-argentin qui est mort dernièrement. On y trouve des articles sur l'homme et sa vie, par A. de Laferrere, Luis Berisso, E.-M. Barreda, etc., sur son œuvre en général par E. Guiñazu, C. Correa Luna, etc., sur l'historien par J.-N. Eizaguirre, L. Landra, sur l'écrivain par C. Vega Belgrano, sur le romancier par J.-B. Gonzalez, sur l'auteur dramatique par A. Arrizagu, sur le critique musical par J. Piñero, sur l'érudit par R. Giusti. Un nu-

méro très intéressant. — *Bandera de Provincias* est un organe de la jeunesse littéraire de Guadalajara (Mexique), qui paraît dans cette ville. Dans le dernier numéro, nous remarquons un article de F. de P. Leon, « Ancienneté des émaux, de Urnapan » et un autre de T. Gomez Haro, « Puebla et la littérature ». — *Diogenes*, feuille que publiaient à La Plata (Rép. Argentine) un groupe de jeunes bien inspirés, et qui avait cessé de paraître, a consacré un numéro à l'écrivain anglo-américain Waldo Franck à l'occasion des conférences qu'il a faites à Buenos-Ayres. On y trouve de bons articles sur l'œuvre de Franck et sur la « conscience » et la « réalisation du Nouveau-Monde ». — *Renovacion*, le courageux périodique de Buenos-Ayres, organe de l'Union Latino-américaine, consacre aussi, dans son dernier numéro, un article à Waldo Franck. On y lit : « Dans sa foi mystique, il (Franck) perd la notion des problèmes urgents qui se posent dans la réalité de notre monde. Il envisage, par exemple, nos relations économiques avec son pays comme une question où nous tous avons une part de faute, mais il ne nous dit pas comment nous devrons nous défendre de l'agression que les banquiers de sa patrie font contre la souveraineté et l'avenir économique des nations de l'Amérique latine. » — *Mercurio Peruaño*, la belle revue de Lima, continue de paraître, toujours très intéressante. Dans le dernier numéro, nous signalerons un bon article de V. C. Balaunde : « Autour du dernier livre de Marialtegui », et un travail très remarquable du professeur espagnol C. Barcias Trelles : « La politique des Etats-Unis dans la Mer Caraïbe. »

FRANCISCO CONTRERAS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André Michel : *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.* Tome VIII : *L'art en Europe et en Amérique au* XIX*e siècle et au début du* XX*e*, 3e partie. 1er volume : *L'art aux Pays-Bas et en Belgique au* XIX*e siècle et au début du* XX*e. L'art en Amérique depuis l'introduction de l'art européen jusqu'à nos jours. Les arts décoratifs à la fin du* XX*e*. Avec 217 gravures et 6 pl. II. t. 2e volume : *Index d'ensemble par noms d'artistes, par noms de lieux et de sujets. Table générale de l'ouvrage;* Colin. Les 2 volumes. 110 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Claire Baumard : *Léon Denis intime.* Préface de Sir Arthur Conan Doyle. Avec un portrait; Edit. Jean Meyer. 8 »

Ethnographie, Folklore

Antonin Perbosc et Séverin Canal : *Coutumes de Gourdon.* Avec une introduction et un glossaire; Edit. Occitania. » »

Hagiographie

Victor Giraud : *Sainte Jeanne de Chantal.* (Coll. *les Grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

B. Bois : *Les fêtes révolutionnaires à Angers de l'an II à l'an VIII* (1793-1799); Alcan. 20 »

B. Bois : *La vie scolaire et les créations intellectuelles en Anjou pendant la Révolution* (1789-1799); Alcan. 45 »

Fr. Engels : *La guerre des paysans en Allemagne.* Préface de D. Riazanov; Edit. sociales internationales. 12 »

Littérature

Georges Baume: *Les Lettres de mon moulin d'Alphonse Daudet.* (Coll. *Les grands événements littéraires*) Malfère. 9 »

J.-B. Bouvier : *L'œuvre de Madame Noëlle Roger*, étude critique; Naville, Genève. » »

René Bray : *Les Fables de La Fontaine* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Natalie Clifford Barnay : *Aventures de l'esprit;* Emile-Paul. 12 »

Léon Deffoux : *Trois aspects de Gobineau.* (Coll. *Variétés littéraires*); Edit. Crès. » »

Lucie Delarue-Mardrus: *Les amours d'Oscar Wilde.* (Collection *leurs amours*); Flammarion. 10 »

Elie Faure : *Les trois gouttes de sang;* Malfère. 12 »

J.-N. Faure-Biguet : *Passages de l'oiseau;* Attinger. 18 »

Théophile Gautier : *Œuvres choisies.* Extraits, Notice et annotations par Georges Roth; Delagrave. » »

Docteur Lucien Graux : *Le Maréchal de Beurnonville.* Avec 8 gravures, 10 fac-similés, 2 cartes et 16 h. t. en héliogravure; Champion. 15 »

René Guyon : *Réflexions sur la tolérance;* Alcan. 10 »

Paul Léautaud : *Lettres à Paul Valéry, Rachilde, Marcel Schwob, Adolphe Paupe, Ch.-H. Hirsch, Remy de Gourmont, Marie Laurencin, André Gide, André Billy, Paul Morisse, André Rouveyre, Guillaume Apollinaire, etc., 1902-1918.* Portrait de l'auteur par Marie Laurencin; Edit. Mornay. 50 »

Jean Martet : *M. Clemenceau par lui-même;* Albin Michel. 12 »

Alex Pasquier : *Maurice Maeterlinck;* Figuière. 6 »

Hugues Rebell : *Chants de la patrie et de l'exil.* Préface par Auriant. Avec un portrait de l'auteur par J.-A. Stival; Les cahiers d'Occident, Libr. de France. 25 »

Jacques Renaud : *Galerie poitevine,* études et souvenirs sur les écrivains du Poitou, 2e série; Impr. Lavadoux, Niort. 10 »

Shakespeare : *La tragédie du Roi Richard III,* texte anglais et traduction de Joseph Delcourt. (*Collection Shakespeare*); Belles lettres. » »

Philippe Van Tieghem : *La nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau.* (Coll. *les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Stefan Zweig : *Romain Rolland, sa vie, son œuvre.* Avec 10 illustr. h. t. Texte français de O. Richez; Editions pittoresques. 24 »

Musique

Charles Bouvet : *Massenet,* biographie critique, avec 12 pl. h. t. (Collect. *les Musiciens célèbres*); Laurens. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Contre-Amiral Forget, capitaines de Frégate Trabaud et Faurie, capitaine de Corvette Bouissou, etc.; *En patrouille à la mer.* Préface de A. Tomazi. Avec 21 photographies et 17 dessins et croquis; Payot. 25 »

Emil Ludwig : *Juillet 1914*, traduit de l'allemand par A. Lecourt; Payot. 18 »

Philosophie

Louis Gastin : *Tu réussiras;* Edit. Vallot. 5 »

Poésie

Jules Bonamour : *Réflexions et souvenirs, poèmes d'un errant;* Figuière. 6 »

Maurice Chevrier : *Les trois premiers livres des chants;* Garnier. » »

Auguste-Pierre Garnier : *Le chemin vers la mer.* Avec des bois de Pierre Gusman; Garnier. » »

René Hener : *Mes premiers pas.* Préface de Raoul Follereau; La jeune Académie. » »

Henri Leconte : *Dieux et Dieu;* La Caravelle. 12 »

O.-V. de Milosz : *Poèmes;* Fourcade. » »

Raoul Raynaud : *La viole d'ombre;* le Rouge et le Noir. » »

Henry Spiess : *Pour le saint jour de Noël;* S. n. d'édit. Genève. » »

Politique

R.-N. Coudenhove-Kalergi : *Héros ou Saint*, traduit de l'allemand par Marcel Beaufils; Rieder. 20 »

Panaït Istrati : *Vers l'autre flamme. II. : Soviets 1929*; Rieder. 12 »

Panaït Istrati : *Vers l'autre flamme. III : La Russie nue;* Rieder. 15 »

Henri Quilgars : *Ce qu'était l'Etat breton;* Edit. du Parti autonomiste breton, Rennes. 2 »

Albert Vilar : *Le mensonge politique;* Figuière. 6 »

Questions coloniales

Capitaine G. Carbillet : *Au Djebel Druse*, notes d'un officier de renseignements. Préface de Albert Londres; Edit. Argo. 12 »

Questions militaires et maritimes

Laurence I. Keating : *Le voilier Mary-Céleste*, révélations définitives sur le plus grand mystère de l'Atlantique. Traduction française du Comm. A. Thomazi. Avec 4 pl.; Payot. 18 »

Questions religieuses

Georges Goyau : *Rome chrétienne. Son visage, son organisation;* Flammarion. 12 »

Léon de Modène : *Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'huy parmy les Juifs*, traduction de l'italien de Léon de Modène, Rabbin de Venise, par le Sieur de Simonville. (Coll. Judaïsme); Rieder. 12 »

Roman

E.-M. Benech : *Les pieds dans l'herbe;* Attinger. 12 »

Albert Bessières : *L'agonie de Cosmopolis;* Edit. Spès. 10 »

Ivan Bounine : *La nuit*, traduit du russe par Boris de Schloezer; Emile-Paul. 12 »

Constantin-Weyer : *Clairière*, récits du Canada. Avec 16 ill.; Stock. »

Jeanne de Coulomb : *Au revoir, soleil!* Flammarion. 12 »

Michel Dentan : *Devant les cimes blanches;* Revue française. 12 »

Lucien Gachon : *Monsieur de l'En-*

ramas; Horizons de France. 12 »
Maurice Gauchez : *Le roman du Grand Veneur;* Renaissance du Livre, Bruxelles. 12 »
Henry James : *Le tour d'écrou* suivi de *Les papiers de Jeffroy Aspern*, traduit de l'anglais par M. Le Corbeiller. Préface de Edmond Jaloux; Stock. » »
Odette Keun : *La capitulation;* Malfère. 12 »
M. Lahy-Hollebecque : *Agnès et le vaste monde;* Colin. 16 »
C. Le Marguet : *Myrelingues la Brumeuse ou l'An 1536 à Lion sur le Rosne;* Belles Lettres. 12 »
Heinrich Mann : *L'Empire. II : Les pauvres;* Kra. 16 50
Guillemette Marrier : *Lokoma,* ill. de Pierre Rousseau; Lettres françaises. 12 »
Max Nordau : *Contes pour Maxa.* Illust. en couleurs de Maxa Nordau; Kra. » »
Raymond Offner : *Vaincre* ; Figuière. 12 »
A. Petrischev : *La grande forêt,* traduit du russe par H. de Witte; Payot. 20 »
Lucie Porquerol : *A toi pour la vie;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Rachilde : *La femme aux mains d'ivoire;* Le Portique. 12 »
Eugène Soubeyre : *Stagyre le néophyte;* Edit. de la Nouvelle Revue. 15 »
Françoise de Sourdon: *Le Marocain, son âme et sa ville;* Renaissance du Livre. 12 »
Sunière : *Le deuxième jour;* Edit. de la Vie romande, Lausanne. » »
Sigrid. Undset : *Maternités,* traduit du norwégien par Victor Vinde; Kra. 12 »
V. Veressaiev : *Guerre civile,* traduit du russe par V. Soukomline et S. Campaux; Payot. 15 »
Emile Zavie : *Les beaux soirs de l'Iran,* roman contemporain en Perse. Préface d'André Billy; Nouvelle Revue Franç. 12 »
Emile Zavie: *Les Dieux de la tribu;* Nouv. Revue Franç. 12 »

Sciences

L. Gay : *Cours de chimie-physique.* Préface de M. G. Urbain. Tome I; Hermann et Cie. 85 »
Pierre Thomas : *Cours de chimie biologique. II : Partie spéciale;* Presses universitaires. 60 »
H. Volkringer : *Les étapes de la physique;* Gauthier-Villars. » »

Sociologie

Henri-Jules Vincent : *La Vraie Rèpublique;* Rivière. 5 »

Voyages

Henry Bordeaux : *Sur le Rhin.* (Le Rhin romantique. Les fêtes de la libération à Strasbourg et à Metz. Les Français sur le Rhin.) Avec 12 photographies h. t.; Flammarion. 12 »
Eric de Crail : *Chez les nègres blancs,* choses vues; Figuière. 12 »
Maurice Dekobra : *Les tigres parfumés,* aventures au pays des Maharajahs; Edit. de France. 15 »
Lucien Lehman : *Le grand mirage U. S. A.* (Coll. *Les grandes enquêtes*); Maisonneuve. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Albert Giraud. — Une lettre de M. Camille Mauclair. — La question bretonne. — L'exécution de miss Cavell : une mise au point. — Sur « La Rouille ». — Au sujet de Philarète Chasles. — A propos de Cyrano de Bergerac. — De « Nach Paris ! » à « Im Westen nichts Neues ». — Une dédicace de Théodore de Banville. — Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — Un monument à Aristide Bruant. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort d'Albert Giraud. — Il fut, aux environs de 1880, un des

jeunes qui avaient éveillé la Belgique au sentiment des lettres et provoqué un renouveau des arts. Issu, comme Emile Verhaeren et Max Waller, de l'Université de Louvain, il avait contribué avec eux à fonder cette belle revue d'ardeur, de conviction et aussi d'âpre et dédaigneuse polémique, *La Jeune Belgique*. Il en était devenu aussitôt le collaborateur le plus assidu; il y donna ses premiers vers, qui furent très remarqués, des articles de doctrine singulièrement fermes et lucides, des critiques volontiers véhémentes et caustiques.

Sa faiblesse, une fois qu'il eut élu position dans le combat nécessaire contre les médiocrités triomphantes et les platitudes encouragées par l'école naturaliste à la suite de Zola, fut de demeurer dans son absolue et intransigeante droiture, obstinément fermé à tout ce qui pouvait tendre à élargir ou à modifier ses points de vue primitifs. Il s'était, une fois pour toutes, établi dans la rigueur réfléchie de ses conceptions; rien ne l'en pouvait faire démordre : scrupule de conscience à coup sûr noble, respectable, rare.

Mais aussi, et c'est de cette vie exemplaire, vouée absolument et sans réserves au culte unique de la poésie française, ce qu'il sied qu'on retienne, tous les poèmes qu'il produisit visent à un art impeccable. Ils sont d'un rythme toujours éprouvé, traditionnel, sans doute, mais sûr; les images n'en sont jamais chargées ni confuses; un goût imperturbable préside au choix qu'il en fait, et le sentiment s'y équilibre sans cesse à la pensée. Parfois, néanmoins, l'élan d'une indignation, si contenue qu'il la veuille, l'amène à mêler à ses poèmes un flux d'ironie et d'amertume qui déborde un peu son ton, en général plus mesuré, bien que toujours fort sensible. Il ne souffrait pas que l'émotion fût par l'artiste rendue visible et sollicitât, en quelque sorte, le suffrage de ses lecteurs.

Durant la guerre, demeuré à Bruxelles, il faisait courir des vers cinglants à l'adresse de l'oppresseur teuton; il y louait le courage et l'abnégation de ses compatriotes et des Alliés : le moins courageux, certes, n'était pas lui, lorsque notamment, sous la botte, il ne craignait pas de flétrir le meurtre abominable d'Edith Cavell. Ces vers de circonstance ont été réunis sous le titre : *Le Laurier*.

Les dernières années de son existence ont été douloureusement appesanties par la maladie et, surtout, la cécité.

Au mois de décembre 1928, un hommage solennel d'admiration et de respect lui avait été rendu par les lettrés belges. Ce fut sa joie suprême; il vient de s'endormir dans l'orgueil de sa gloire solitaire. Il accomplissait sa soixante-dixième année.

Pur entre les poètes parnassiens ou, si l'on veut, classique à

la mode du XIXe siècle, il reste le plus pur et le plus classique des poètes belges, et on relira toujours avec plaisir, avec ferveur, quelques-uns de ces beaux recueils : *Hors du Siècle, les Dernières Fêtes, la Guirlande des Dieux, la Frise Empourprée, le Concert dans le Musée, le Miroir Caché.*

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Une lettre de M. Camille Mauclair.

Mon cher Vallette,

Dans le *Mercure* du 1er janvier, mon vieux camarade Charles-Henry Hirsch s'est fâché très fort à propos de mes pages sur « la jeunesse de Henri Heine », publiées dans la *Revue Universelle.*

Cela m'a montré une fois de plus l'inconvénient des publications fragmentaires. *La Revue Universelle* avait bien voulu me demander des extraits du livre sur *La Vie humiliée de Henri Heine* qui paraîtra au printemps chez Plon, dans la collection des « grandes existences ». Si large qu'ait été l'accueil, le morceau était quand même tronqué. Certains développements sacrifiés eussent éclairé certains passages. Un séjour en Andalousie m'empêcha de relire les épreuves, de rétablir les guillemets encadrant des citations, par exemple pour le « pas poltron quoique juif » qui est de Heine lui-même. Ce sont là de petites déconvenues. Mais j'eusse préféré que Hirsch attendît la lecture intégrale de mon ouvrage en me faisant confiance, au lieu de me houspiller.

J'ai tenté, de façon toute objective, d'expliquer l'étroite liaison de la vie et de l'œuvre d'un poète que j'admire infiniment depuis toujours par sa psychologie juive, en me plaçant au point de vue auquel Heine, passionnément juif et très fier de l'être, souhaitait toujours qu'on se plaçât pour comprendre ses actes et ses écrits. Et c'est sa pensée elle-même qui m'a guidé dans mon travail très impartial de biographe répugnant aux « vies romancées ». Le caractère de Heine était loin, hélas ! d'être toujours à la hauteur de son génie lyrique. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que je n'eusse point qualifié sa demande d'audience à Gœthe aussi sévèrement, s'il n'était établi qu'avant de l'écrire Heine s'était répandu en propos jaloux et dénigreurs sur le colosse qu'il déclarait vouloir dépasser, jusqu'à indigner ses amis Varnhagen. Mon livre m'a beaucoup coûté, et j'espère y avoir mis bien des choses au point, mais toujours avec le souci dominant de l'admiration pour le poète, au-dessus de l'homme faillible et malheureux.

Je ne suis nullement antisémite, précisément parce que je suis catholique. J'ai des amis juifs braves, généreux, d'âmes hautes. J'ai

toujours considéré l'antisémitisme comme une erreur historique, religieuse et morale, une erreur haineuse et inefficace, tout en croyant que le génie juif, avec ses qualités et ses défauts, reste comme le proclamait Heine lui-même, « immiscible » et que ce n'est pas sans des raisons de mystérieuse utilité dans la société humaine. Mais Hirsch me fait divers autres reproches que je ne crois pas mieux fondés. Il m'accuse d'être « un indépendant devenu réactionnaire ». Quand les nigauds me disent cela, je ne réponds pas. Mais comment un homme intelligent comme Hirsch peut-il encore prendre au sérieux de misérables termes aussi vides de sens que « réactionnaire, indépendant, avant-garde, arrière-garde, droite ou gauche littéraires », que tous emploient, que nul ne définit, et qui sentent le bas langage électoral? Est-on réactionnaire parce qu'on préfère l'ordre, le savoir, la culture, le goût, la dignité des mœurs de notre état, au désordre, à l'ignorance, à la brutalité, au puffisme qui s'étalent partout? Je me considère comme plus indépendant que jamais, plus fidèle que jamais à la ligne que j'ai toujours suivie depuis mes lointains débuts en cette revue même, alors que je supporte avec calme les pires injures en m'élevant contre le snobisme pictural de mon temps, contre l'insolence des métèques et la domestication de l'art français par un trust de mercantis. Quel avantage puis-je retirer de cette protestation indépendante, alors que hurler avec les loups, comme tant d'autres, servirait mon ambition et mon intérêt? L'un et l'autre me sont inconnus, et notamment sous la forme académique à laquelle Hirsch fait allusion en termes un peu blessants. L'idée d'une Académie, quelle qu'elle soit, a toujours été et sera toujours complètement étrangère aux opinions que j'ai le souci d'émettre en toute liberté et sans calcul ni mensonge. Trop de gens savent faire leur cour : c'est une science que je n'envie pas. Et j'espère que cette réponse confirmera une vieille amitié qui préexistait à l'affaire Dreyfus!

Bien cordialement à vous, CAMILLE MAUCLAIR.

§

La question bretonne.

Cher directeur et ami,

Les principes de scrupuleuse impartialité, ou plutôt, d'indépendance absolue, qui sont la raison d'être du *Mercure* et lui ont assuré une place exceptionnelle dans les lettres, vous ont induit à insérer, d'abord une étude de moi sur la *Question bretonne*, ensuite, quatre protestations contre cet article. Souffrez que je réponde aux quatre qui voulaient me battre. Je serai bref, rassu-

rez-vous. Et probablement courtois. En tout cas, il me sera facile de l'être beaucoup plus que mes... contradicteurs.

Selon M. Crémieux, toutes mes affirmations sont des « vétilles ». Alors je m'étonne qu'elles l'aient bouleversé comme il se laisse aller à le montrer. Les vétilles, d'ordinaire, cela ne se prend pas au tragique.

Autre inconséquence : après avoir annoncé qu'il va réfuter une par une toutes mes vétilles, soigneusement numérotées par lui, — et je dois sans doute lui savoir gré de n'en avoir découvert que quatorze, — c'est d'une seule qu'il s'occupe. Il n'a du reste pas de chance. Quoi qu'il prétende, je n'ai pas dit que Coatanlem avait découvert l'Amérique. J'ai dit que Coatanlem avait été l'un des nombreux Bréhatins qui hantaient le littoral nord-américain longtemps avant 1492. Et je n'ignore pas que ce littoral avait été abordé, dès le neuvième siècle, par des Scandinaves. Je l'ignore si peu, que j'ai publié une étude sur ce sujet, il y a maintes années. Mais M. Crémieux, de son côté, n'ignore pas, j'imagine, que ces premières explorations n'avaient été d'aucune utilité pour l'Europe en général. La gloire que j'ai donc revendiquée pour les Bretons, c'est celle d'avoir *pratiquement* découvert l'Amérique. L'adverbe est dans l'alinéa incriminé, je viens de vérifier sa présence. M. Crémieux a lu mon article superficiellement, aussi n'a-t-il pas aperçu ce qui s'y trouve.

Par contre, il y a vu ce qui ne s'y trouve point. A l'en croire, j'ai employé constamment l'expression de France *métropolitaine* pour désigner tout ce qui, de notre pays, est extérieur à la Bretagne. Or, c'est une seule fois que j'ai parlé de la France *métropolitaine*, et je l'ai fait selon l'usage courant, et conformément, d'ailleurs, à tous les dictionnaires, pour établir une distinction, nécessaire en cet alinéa, entre les territoires européens de la France, et ses colonies et pays de protectorat.

Autre calomnie : M. Crémieux me reproche de ne pas m'avouer autonomiste. Textuel. Mais ahurissant. Je ne réussis pas à concevoir comment j'aurais pu m'avouer partisan d'une thèse contre laquelle mon article était rédigé. Les autonomistes ne s'y sont pas trompés, eux. Après m'avoir, dans leur journal officiel, traité d'érudit, de poète, d'homme du XIX[e] siècle, bref, après m'avoir accablé d'anathèmes, ils m'ont catégoriquement spécifié, comme je m'y attendais un peu, qu'ils n'étaient pas du tout d'accord avec moi, oh ! loin de là, puisque je préconise pour la France une réorganisation où la Bretagne serait ni moins ni plus que l'une de vingt ou vingt-cinq provinces fédérées, et qu'ils veulent une Bretagne directement adhérente à une fédération européenne.

M. Crémieux décèle en moi « une haine irraisonnée contre la France » et une propension à chercher des « querelles d'Allemand ». Que répondre à de pareilles grossièretés? Je me contente de recommander encore une fois à M. Crémieux un coup d'œil sur *Breiz atao*, qui me raille d'avoir, dans l'article incriminé, proclamé mon patriotisme de Français.

Pour conclure, je me permets de signaler à M. Crémieux qu'il est téméraire quand il assure que, dans les provinces autres que la Bretagne, on est satisfait du système départemental. J'ai sous les yeux, — car il s'en faut de beaucoup que mon article n'ait suscité que des blâmes, — une profusion de lettres où des Bourguignons, des Normands, etc., formulent d'ardentes professions de foi fédéraliste.

Passons à M. Camille Vallaux. Il déclare que j'ai « évité prudemment » de le nommer, « bien que » mon article « réponde, d'une manière évidente », à celui qu'il a publié sur le régionalisme dans le *Mercure* du 1er août 1928. Or, d'une part, je ne discerne pas en quoi il eût été imprudent pour moi de nommer M. Vallaux; d'autre part, j'affirme sur l'honneur, — et j'ai l'habitude que personne, jamais, en aucune circonstance, ne mette ma parole en doute, — j'affirme n'avoir pas lu l'article en cause. On ne peut tout lire, fût-ce de M. Vallaux, et l'on peut traiter un sujet, sans s'être d'abord demandé ce qu'en pensera M. Vallaux. De même que celui-ci a le droit d'ignorer certains livres, fussent-ils de moi, qui, après tout, ne suis pas le centre du monde, — et c'est pourquoi je ne l'accuse pas d'avoir, le 1er août 1928, riposté, « d'une manière évidente », au volume que j'ai publié, il y a vingt ans, sur, ou plutôt pour, le fédéralisme.

Si l'on est favorable à celui-ci, on est, paraît-il, « un fou, ou un traître », au choix. Je préférerais les deux à la fois, ce serait plus grandiose. Foin des semi-démences, ou des crimes simples! Au demeurant, j'ai de la compagnie, car il me serait aisé de nommer, — à défaut de M. Vallaux, puisqu'il se tient pour innommable, — une trentaine d'hommes, et de tous les partis sans exception, — et par exemple un député républicain socialiste qui s'appelle Jean Hennessy (propositions de loi des 9 mai 1913, 29 avril 1915, etc.), et qui même est ministre depuis des mois. Et notez que si celui-là est un traître, M. André Tardieu doit être dénoncé comme son complice, puisqu'il l'a maintenu en fonctions sous sa présidence.

Revenons à M. Vallaux. Je connais enfin, de son travail sur le régionalisme, ce qui concerne la Bretagne. Combien je regrette d'avoir, quand j'écrivais mon étude sur la question bretonne,

ignoré ce passage! Il m'eût été précieux à citer pour preuve de ce que j'ai toujours avancé, à savoir, que le système départemental, c'est-à-dire le régime de la *banalisation* à outrance, — le mot, et son soulignement, sont de M. Vallaux, — a pour aboutissement inéluctable, et que ses suprêmes défenseurs ont, et ne peuvent avoir, pour idéal, que le mussolinisme, ou le bolchevisme, au choix.

Mlle Tréglos se proclame *très autorisée* (là aussi, le soulignement appartient à l'auteur de la lettre) à me vilipender. Autorisée par qui? En vertu de quoi? Je n'aurai pas la cruauté d'insister. Il me suffira de constater que Mlle Tréglos n'est au courant de rien. Exemple : elle m'accuse de risquer « à la légère », touchant le nombre des Bretons morts pour la France de 1914 à 1918, « des chiffres qu'il serait peut-être difficile de justifier ». Les chiffres que j'ai donnés sont ceux de toutes les publications officielles, et depuis dix ans, tous les journaux de toutes opinions les ont insérés et re-insérés à satiété. Autre exemple : Mlle Tréglos doute qu'Etienne Nicol « daigne » (*sic*) répondre à mon article du *Mercure*. Non seulement il a « daigné » me répondre, dans les *Nouvelles Rennaises* du 12 décembre, mais sa réponse, presque longue, et très aimable, est une approbation complète. Il ajoute même des griefs aux quatorze qu'a su recenser M. Crémieux.

Quant à M. Henri Sée, les facéties qu'il m'a décochées ne sont pas féroces. En tout cas, elles ne l'ont pas fatigué, et c'est là le principal.

En résumé, on me reproche des choses que je n'ai pas dites, on feint de n'avoir pas discerné des choses que j'ai dites, on m'accuse de professer les opinions contre lesquelles j'ai pris la plume, on me crible de calomnies et d'injures. J'en conclus, d'abord, que mes contradicteurs n'ont pas bénéficié d'une éducation très raffinée, ensuite, que les adversaires du fédéralisme sont à plaindre, si c'est là tout ce qui leur reste en fait d'arguments — y compris la profession de foi de cette demoiselle que je vois et que j'entends d'ici, vociférer, en trépignant et serrant les poings : — « Je suis jacobine, moi, na! »

Mais il serait fâcheux que les lecteurs sans parti pris restassent sous l'impression que mon article nous a valu des lettres appartenant exclusivement au genre des quatre dont je viens de m'occuper. Permettez-moi donc de citer ce que nous ont écrit un Normand et un Bourguignon, puisque, ci-dessus, j'ai fait allusion à des correspondants de cette origine.

« Je suis persuadé, dit le Normand, M. Lebarbier, que tout homme sincèrement attaché à un coin de terre, à une province vivante, aura été ému

à lire votre article. Cette centralisation outrancière (où la Révolution et l'Empire n'ont fait que continuer et aggraver l'Ancien Régime), cette hypertrophie de la capitale, sont ridicules et débilitantes. Je tiens à vous féliciter de vos paroles pleines de sens et pleines de cœur. Il est absurde de légiférer pour des hommes du Nord comme pour des hommes du Midi, pour des Celtes comme pour des Latins, pour des Normands comme pour des Auvergnats. »

Et, pour finir, cette phrase qui semble dédiée, avant la lettre, à M. Vallaux :

Quand toute la France portera l'uniforme, nous serons bien avancés!

Voici l'opinion du Bourguignon, que je ne nomme point parce qu'il appartient à une administration pleine de mouchards :

Le morcellement absurde de 1790 a fait de la France un corps énervé, sans vigueur. La République a grandement aggravé cette centralisation qui eut si large part à la chute de l'Ancien Régime, elle l'a rendue plus odieuse... La division du territoire en départements est une des plus haïssables erreurs de la Révolution. C'est une unité fausse. Elle viole les cadres naturels et les affinités ethniques, ces provinces fortes d'unir des races à des sols, et qui sont des unités indestructibles. Le département est inutile, vexatoire, incommode. Les démagogues ont voulu que le souvenir des vieilles indépendances et des splendeurs perdues échappât aux provinces, que tout fût nivelé... Ce n'est pas un bon moyen d'unir que niveler, et pour que des peuples s'entendent bien il n'est point nécessaire de leur faire subir d'identiques lois... Les provinces, si elles étaient plus libres d'accomplir leurs propres destins, seraient plus fortes, et ne seraient pas moins unies. Le pouvoir central a grandement failli. Se séparer de lui en quelques matières, ce ne serait point trahir la patrie, mais sauver ce qui reste de la France.

J'en passe, et de plus véhément encore.

Un écho nous a été apporté par M. Georges Méautis, professeur à la Faculté des Lettres de Neuchâtel, et helléniste éminent. Il nous a écrit notamment ceci :

La démocratie ne peut vivre qu'avec et par la décentralisation, et l'on peut se demander si beaucoup des difficultés politiques de la France actuelle ne proviennent pas du fait que la République s'y appuie sur une organisation faite pour une monarchie ou une autocratie. Seule la décentralisation permet le contrôle du gouvernement par le gouverné, permet que chaque citoyen se sente responsable effectivement de ses actes et de ses votes.

Vous me direz : — « M. Georges Méautis est un Suisse, donc un étranger. De quoi se mêle-t-il? »

Je vous répondrai que tous ses ascendants étaient « de chez nous », qu'il est de vieille race française, au moins autant que MM. Crémieux et Sée.

A. CHABOSEAU.

§

L'exécution de miss Cavell : une mise au point.

Paris, 2 janvier 1930.

Je commence par ma conclusion : Le secrétaire du *Peuple* a raison. J'ai été induit en erreur et je déclare abandonner Rammler,

le soldat récalcitrant et héroïque, aux nuages de la légende, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Voici comment j'ai été amené à introduire ce soldat dans ma relation de l'exécution de miss Cavell, qui allait être imprimée dans le *Mercure*. Etant de passage à Bruxelles au mois de juillet dernier, je fis un pèlerinage au Tir national à Schaerbeek pour voir le Mémorial de miss Cavell et l'endroit où était tombée la malheureuse infirmière, précédant Gabrielle Petit et tant d'autres civils belges fusillés.

Je constatai avec étonnement que parmi les cartes illustrées en vente au Tir il y en avait une dont la gravure représentait un soldat allemand exhumé, dans son cercueil ouvert. Du côté de l'adresse il y avait, en français, en flamand et en anglais, l'inscription suivante : *Rammler, soldat allemand, fusillé* (*sans jugement*) *en même temps que Baucq et miss Cavell, pour avoir refusé de tirer sur cette infirmière. Son cercueil fut retrouvé entre ces deux patriotes.*

Comme dans le film *Dawn*, revu et corrigé selon le désir des autorités allemandes, qui avaient protesté contre la projection du film original, il y a toujours un soldat qui refuse de tirer, je me dis tout naturellement : « Voilà donc la première version du film confirmée par les cartes officielles du Tir national. »

Pourtant, pour avoir des précisions, j'écrivis au colonel Cambier, directeur du Tir national, qui me répondit que, pendant les années de l'occupation, il avait été aux armées et, par conséquent, ne saurait me renseigner. Il ajoutait :

Il paraîtrait que jusqu'à la date à laquelle ont été fusillés Philippe Baucq et miss Cavell le peloton d'exécution était composé de soldats commandés; *à la suite du refus de l'un d'eux de tirer sur une femme* (1), le peloton d'exécution aurait été constitué de soldats volontaires exclusivement.

Le colonel Cambier m'adressa pour toutes précisions à l'administration communale de Schaerbeek et à M. Mahy, entrepreneur de pompes funèbres qui, en 1919, avait été chargé du transfert des corps des fusillés belges au cimetière de Schaerbeek et qui avait fait les inscriptions sur les cartes illustrées en question.

Je reçus du secrétariat de la ville de Schaerbeek une réponse signée par le bourgmestre, le général Meiser, et par le secrétaire de la commune. Cette lettre disait en substance ceci :

Lors des exhumations des corps des fusillés, nous avons trouvé *auprès de la dépouille de miss Cavell* (2) un soldat allemand, revêtu de son uniforme. Nous supposons que c'est l'homme *qui refusa de tirer*.

(1) C'est moi qui souligne.
(2) C'est moi qui souligne.

Comme on voit, ces lettres, bien qu'elles gardent une certaine réserve, n'infirment pas l'inscription de la carte postale et ne font nullement penser à une « fumisterie ».

Je remaniai donc ma relation de l'exécution de miss Cavell pour y introduire l'incident du soldat rebelle.

Mais, après la première lettre de M. Housiaux (*Mercure* du 15 décembre 29), je repris le chemin de la Belgique ,principalement pour aller voir à Schaerbeek M. Mahy, qui ne m'avait pas répondu. Je lui montrai la lettre de M. Housiaux et le priai de l'expliquer. Mon interlocuteur me confirma tout ce que dit la carte sur le soldat Rammler et donna même quelques détails sur le corps retrouvé. Comment douter de l'affirmation réitérée de l'homme qui avait assisté à toutes les exhumations, qui avait transféré les corps et établi les cartes illustrées?

De retour à Paris, je rédigeai ma réponse à M. Housiaux. Je répondis un peu vertement, parce que le premier témoignage contre la version du soldat rebelle, que le secrétaire du *Peuple* invoquait, m'irritait. C'était celui d'un correspondant allemand à Bruxelles qui prétendait, contre toute vérité, qu'un pasteur *anglais* avait assisté à l'exécution et prouvait ainsi en ignorer les détails. Je me suis dit : « Voilà! L'opinion sans valeur de ce correspondant (et d'autres Allemands) est immédiatement acceptée par M. Housiaux, socialiste. »

Aujourd'hui, je reconnais que M. Housiaux, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance, me paraît un homme loyal et franc, qui a écrit ses lettres au *Mercure* pour me faire revenir d'une erreur qu'il jugeait regrettable en raison du but de mon livre sur Mata Hari.

Cela n'empêche que je maintiens l'opinion que, *en général*, les socialistes marxistes de *tous* les pays non-allemands sont germanophiles et prêtent plutôt l'oreille aux voix qui viennent d'Allemagne qu'à celles de leur propre pays. J'estime que c'est là une vérité qui n'a même pas besoin d'être démontrée .

Après la seconde lettre de M. Housiaux (*Mercure* du 1er janvier 1930) et quand un reporter de l'*Indépendance Belge* (du [illegible] cembre 1929) m'eut reproché injustement que je m'efforçais d'accréditer une légende, je décidai de faire une seconde enquête à Bruxelles. Enquête qui commença par un entretien avec l'ambassadeur américain en Belgique, M. Gibson, qui, lors du procès de miss Cavell, avait, en sa qualité de secrétaire de la légation, fait de louables efforts pour sauver l'infirmière. Puis j'allai voir de nouveau M. Mahy, à qui j'avais envoyé la seconde lettre de M. Housiaux, sans obtenir plus de réponse que la première fois que je lui

avais écrit. Je lui posai la question catégorique s'il pouvait affirmer comme un fait absolument certain, indiscutable, que le soldat Rammler avait refusé de tirer sur miss Cavell.

M. Mahy répondit négativement. Il m'avoua qu'il avait inscrit sur la carte illustrée en question comme un *fait positif* ce qu'il supposait — avec d'autres Belges en 1919 — être la vérité.

Dès que j'eus quitté M. Mahy, je repris le tramway pour Bruxelles et allai me présenter aux bureaux du *Peuple,* pour rencontrer M. Housiaux, lui faire part de mon entretien avec M. Mahy, lui avouer mon erreur vraiment compréhensible et pour lui tendre la main.

M. Housiaux me demanda si je voulais faire la connaissance de M. Brassinne, dont il parle dans sa seconde lettre (*Mercure* du 1er janvier 30). Comme j'acceptais avec empressement, il eut l'amabilité de téléphoner pour moi à l'ancien échevin de Bruxelles. Et une heure après, je me trouvais dans le salon d'un bel hôtel particulier du Boulevard Botanique, en face du maître de céans, qui me reçut avec une grande courtoisie.

M. Brassinne avait été, après l'arrestation du bourgmestre Adolphe Max et le transfert de celui-ci en Allemagne, le bourgmestre *de facto,* bien qu'il eût refusé d'accepter une nomination officielle de la main du gouverneur général von Bissing, et bien que le collège échevinal eût désigné M. Lemonnier comme bourgmestre provisoire de Bruxelles.

Par son attitude toujours digne et courageuse, il sut en imposer aux envahisseurs qui le tenaient en haute estime, et c'est ainsi que ce grand patriote a pu intervenir pour sauver la vie d'un grand nombre de civils condamnés.

Vers la fin d'octobre 1918, alors que les Allemands voyaient leur débâcle imminente et se préparaient à évacuer les régions conquises, M. Brassinne obtint du gouverneur général von Falkenhausen la permission d'aller au Tir national fleurir les tombes des fusillés belges et d'y placer des croix de bois. En effet, les Allemands n'avaient rien mis sur les tombes de leurs victimes; seule une planchette de bois numérotée, sur un petit monticule, en indiquait la sépulture. Le jour de la Toussaint, M. Brassinne plaça les croix de bois, entièrement à ses propres frais, et les enguirlanda de fleurs. Préalablement, le lieutenant allemand Behrens, qui avait fait inhumer les suppliciés, lui avait remis un plan complet des inhumations du Tir national, afin qu'il pût reconnaître les tombes.

M. Brassinne m'a montré ce plan tracé à l'encre sur une feuille

de papier ordinaire; chaque case représente une tombe et porte deux dates : celle de la condamnation et celle de l'exécution.

Le plan prouve :

1° que le soldat Rammler a été trouvé en effet *auprès* de la dépouille de miss Cavell, exactement à côté de l'architecte Baucq. La tombe du soldat Rammler portait le n° 3, celle de Baucq le n° 4 et celle de la nurse le n° 5;

2° que Rammler a été fusillé le 3 octobre, neuf jours *avant* Baucq et miss Cavell, qu'il n'a donc pu refuser de tirer sur l'infirmière;

3° que M. Baussens, directeur du cimetière de Schaerbeek, avait eu la berlue lors de l'exhumation du cadavre de Rammler. Il a, en effet, contrairement à la vérité, déclaré au reporter de l'*Indépendance Belge* que le soldat Rammler avait été enterré *près d'un bosquet, à droite de l'entrée.* (*Indépendance Belge,* 18 décembre 1929);

4° que ce n'est pas un seul corps de soldat allemand qui a été retrouvé, ni deux, mais *quatre* (même journal ,même numéro).

En tout état de cause, ma controverse avec M. Housiaux a eu pour résultat de faire la lumière sur un point d'histoire intéressant, outre qu'elle m'a fait connaître en M. Housiaux un adversaire politique loyal et un confrère sympathique et en M. Brassinne un des grands patriotes belges qui ont tenu tête à l'envahisseur pour le seul bien de leurs compatriotes malheureux.

Il me reste à faire un vœu : c'est que la vente de cartes postales illustrées portant des inscriptions mensongères soit interdite dans un lieu, sacré par le sang innocent de tant de martyrs.

CHARLES S. HEYMANS.

§

Sur « La Rouille ».

Paris, le 2.1.30.

Mon cher directeur ami,

Je viens de lire, dans le *Mercure* du 1er janvier, l'artcile de M. Rouveyre sur *La Rouille.* Chacun est libre d'avoir son opinion, et je ne dirai rien sur la critique de M. Rouveyre. Je ne dirai également rien de ses plaisanteries, d'un goût douteux, sur ma barbe et les prophéties que je n'ai jamais faites. Mais je ne puis ne pas protester contre sa supposition, que Nozières et moi, nous avons trahi les auteurs de *La Rouille* et avons fait une adaptation qui altère et change le sens de la pièce.

Voilà ce que m'a écrit, à la date du 28 mars 1928, M. Kirchon — un des auteurs de *La Rouille* :

Votre traduction est admirable. Je vous demande seulement d'examiner

les quelques petites observations ci-jointes. Je vous prie aussi de *supprimer complètement la scène de la Commission du Contrôle...*

C'est ce que Nozière et moi, nous conformant au désir des auteurs, avons fait. Cette suppression ne modifie d'ailleurs aucunement l'esprit général de la pièce. Notre adaptation de *La Rouille* ne trahit en rien le texte russe, et je crois que rarement pièce étrangère a été jouée dans une version aussi fidèle au texte original.

Croyez, etc... W. BIENSTOCK.

§

Au sujet de Philarète Chasles.

Mon cher directeur,

Mon excellent ami Maurice Garçon me signale, dans l'article consacré au « Centenaire de la *Revue des Deux-Mondes* » (1), un lapsus que j'aurais commis, attribuant, horreur! à Philarète Chasles, les naïvetés de son homonyme Michel, la victime de Vrain-Lucas, en matière d'autographes. Tout juste s'il ne me menace pas déjà du pilori au « Sottisier ».

Pas du tout. Qu'il veuille bien relire la phrase incriminée. Elle peut être mal construite, ou plutôt incomplète ou mal ponctuée, mais ne constitue aucunement la sottise que la simple consultation du Larousse ne permettrait pas de commettre :

La Revue vit venir à elle, en 1834, Philarète Chasles, bien plus sagace comme critique qu'en matière d'autographes le géomètre Michel...

Pour plus de clarté, j'aurais dû ajouter : « qu'en matière d'autographes *son homonyme*, le géomètre Michel *Chasles* ». Mais j'ai voulu éviter une répétition, convaincu que personne ne s'y tromperait. J'ai eu tort. En fait, il n'y avait qu'une virgule de trop entre « en matière d'autographes » et « le géomètre Michel », ce qui a pu égarer le lecteur.

Chose plus grave, une coquille m'a échappé, page 546, le mot « famille » au lieu du mot *faillite*, rendant incompréhensible cette phrase, — ce serait là, pour de bon, une sottise — cette autre phrase qu'il faut ainsi rétablir :

Le roman champêtre est comme un cycle de la nature, dont le renouveau et la *faillite* reviennent tous les vingt ou trente ans.

Un erratum s'imposait. Le voilà fait.

Croyez, etc... PIERRE DUFAY.

(1) *Mercure de France*, 15 décembre 1929.

§

A propos de Cyrano de Bergerac.

18 décembre 1929.

Monsieur le Directeur,

Dans un entrefilet : *A propos de Cyrano de Bergerac* publié dans le numéro du 15 décembre du *Mercure de France*, M. Pierre Dufay reproduit l'acte de naissance du héros d'Edmond Rostand et il cite, comme étant les biographes les plus sérieux de Cyrano, MM. Emile Magne (1898), Gaston Capon, Pierre Brun (1893), et autres. Est-ce manque de modestie de ma part de lui faire connaître que j'ai publié en 1921 les *Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac* (2 vol. in-8) précédées d'une notice beaucoup plus exacte et beaucoup plus documentée que celles qu'il cite. Ce travail a d'ailleurs obtenu le prix Saintour de l'Académie Française.

Peut-être une réclamation vous paraîtra-t-elle un peu insolite. Je la fais cependant dans l'intérêt des lecteurs du *Mercure de France* qui désirent être complètement renseignés.

Je vous prie d'agréer, etc.

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

N.-B. — Je ne parle pas de la *Vie* romancée de Cyrano de Bergerac de M. Louis Raymond Lefèvre, qui n'est qu'une adaptation de ma notice de 1921.

§

De « Nach Paris! » à « Im Westen nichts Neues ». — On a fait trop de bruit sur le roman de Remarque pour qu'il ne soit pas permis de dissiper — même tardivement — une confusion essentielle dont bénéficie, aux yeux de trop de lecteurs français, ce livre très germanique. Laissons ses qualités d'œuvre « vécue », où, p. ex., l'on voit nos soldats noirs, fumant en patrouille, s'offrir ainsi comme cible facile aux bons tireurs d'en face, mais où l'on voit aussi la compagnie de l'auteur descendre des lignes *en colonnes par quatre* et, de ce fait, être presque anéantie par un bombardement... Il serait si aisé d'y découvrir d'autres « choses vues » de la même force d'observation! Mais ce que, trop souvent, on n'y a pas remarqué, chez nous, c'est à quel point un tel livre est révélateur de la fausse *Kultur* teutonne, bien que celle-ci, devant la matérialité de la défaite, subisse une passagère autant que fatale éclipse. Le Michel vaincu nous fait donc oublier ce qu'il eût été, victorieux. Et c'est là cette fâcheuse confusion, dont on parlait plus haut et par où nous sommes ramenés au merveil-

leux roman de Louis Dumur. Nous y trouvons, en effet, la relation du problème que pose le livre de Remarque : *qu'eussent été ces anti-bellicistes que pétrifie l'éclat des galons de leur chef de section, si l'Allemagne avait triomphé?* Eux, soldats de la classe 17 ou 18, n'eussent-ils pas renchéri sur les recrues de 14 qui, après Charleroi, pillaient nos villages en hurlant : *nach Paris?* Car, alors, il y avait pour eux quelque chose de nouveau à l'Ouest et n'est-ce pas, aussi bien, de Remarque qu'est cette phrase : « *Nous ne sommes pas battus, car, en tant que soldats, nous sommes plus forts et plus expérimentés; nous sommes simplement écrasés et repoussés par l'énorme supériorité numérique?* » — C. P.

§

Une dédicace de Théodore de Banville. — La famille d'Emile Cottinet, l'auteur des *Ballades contre et Sonnets pour,* mort le 31 décembre dernier, des suites d'une opération, était très liée avec Théodore de Banville qui inscrivit le huitain ci-dessous sur un exemplaire du *Petit Traité de la Poésie française* offert par lui à Edmond Cottinet, père du poète :

Le Philistin hait qui l'amuse,
Et, jusque dans la Charente, on
Dit communément que la Muse
Conduit les gens à Charenton.
Quand sa bonne odeur nous parfume,
On dit que la nicotine est
Dangereuse... Tant pis. Je fume
Et je rime, cher Cottinet.

Ces vers, que nous croyons inédits, nous avaient été communiqués par Emile Cottinet alors qu'il collaborait avec nous, en 1914, à la revue *Pan.* — L. DX.

§

Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — Le cinquantenaire du Naturalisme et des *Soirées de Médan* sera commémoré en 1930. Un comité vient de se constituer à cet effet. En voici la composition :

Léon Hennique, André Antoine, Marcel Batilliat, Gérard Bauër, Henri Béraud, Marcel Berger, André Billy, Paul Brulat, Alfred Bruneau, Francis Carco, Gustave Charpentier, J.-L. Croze, Daniel-Rops, Léon Deffoux, Lucien Descaves, Roland Dorgelès, René Dumesnil, Louis Dumur, Henri Duvernois, Eugène Fasquelle, Henry Fèvre, Louis-Jean Finot, Léon Frapié, Pierre Galichet, Charles-Henry Hirsch, Frantz Jourdain, Bertrand de Jouvenel, Gustave Kahn, René

Lalou, Maurice Le Blond, Georges Lecomte, Frédéric Lefèvre, Léon Lemonnier, Albert Marchon, Pierre Martino, Paul Mathiex, Alexandre Mercereau, Pierre Paraf, Gabriel Reuillard, Elie Richard, Louis de Robert, Sheridan, Emile Solari, Adolphe Tabarant, André Thérive, Ernest Tisserand, Gabriel Ursin-Langé, Alfred Vallette, J. Valmy-Baysse, Henry de Wendel, Emile Zavie.

Diverses manifestations sont envisagées pour le commencement de l'année, dont le programme va être incessamment arrêté. Les adhésions sont reçues par M. Léon Deffoux, 268, rue des Pyrénées, Paris (20e).

§

Un monument à Aristide Bruant. — Pour élever à Aristide Bruant un monument à Courtenay, son pays natal, un comité s'est formé, dont Maurice Donnay a accepté la présidence d'honneur et dont font partie outre tous les chansonniers, Ferny, Bonnaud, Bastia, etc., MM. Louis Barthou, Edouard Herriot, Paul Léon, Max Maurey, Paul Bouju, Sacha Guitry, Maurice Neumont, Poulbot, etc.

Le comité fait appel aux admirateurs d'Aristide Bruant et les prie d'envoyer leurs souscriptions à M. Eugène Rey, trésorier de ce comité, 11 *bis*, rue Drouot.

Le monument sera l'œuvre du statuaire Jean Boucher.

§

Erratum. — N° du 15 décembre, p. 671, l. 3, au lieu de Fontain, lire : Toutain.

§

Le Sottisier universel.

Dans la *Nouvelle Revue Française*, étude analytique très poussée sur Racine, par Jean Giraudoux. Le grand tragédien y est disséqué de main de maître. — *Le Progrès Civique*, 14 décembre.

Si les Romains du siècle d'Auguste avaient prononcé, selon le mode italien actuel, le premier vers, le délicieux premier vers des *Géorgiques* serait faux :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

PIERRE TUC : *Action Française*, 22 décembre 1929.

Le docteur Schœgrun, de l'hôpital de la Pitié, nous donne des précisions mathématiques sur l'oxyde de carbone rejeté par le corps humain et la résistance de chaque individu devant l'asphyxie. — AUGUSTE NARDY, *l'Œuvre*, 5 décembre.

LE ROI BORIS DE BULGARIE NE VIENDRA PAS EN EUROPE. — (Titre d'une dépêche datée de Sofia.). *La Liberté*, 17 décembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

BULLETIN FINANCIER

De quoi demain sera-t-il fait? C'est la question que tout capitaliste se pose plus ou moins consciemment en ce début d'année. Elle constitue véritablement la pierre angulaire de l'économie boursière. Si le plus grand nombre des épargnants y répondait dans un sens favorable, la hausse devrait prévaloir nécessairement, les disponibilités en quête de placement étant appelées à grossir. Dans le cas contraire, on ne pourrait raisonnablement prévoir une amélioration des tendances générales du marché.

Pourtant, dira-t-on, les cours actuels sont très sensiblement inférieurs aux niveaux atteints voici tantôt un an. Sans doute. Mais les cours de février 1929 — cours records — ne sauraient être retenus comme des termes de comparaison. Ils étaient exagérés, artificiellement grossis par l'influence d'éléments imaginaires, créés de toutes pièces par une spéculation effrénée. Aussi bien, la baisse a-t-elle sévi sans cesse dès qu'il apparut que les conjectures faites au lendemain de la stabilisation du franc anticipaient trop largement sur l'avenir.

Aujourd'hui, après plusieurs mois d'effritement lent, il pourrait sembler que les cours sont ajustés aux conditions économiques et monétaires du moment. Notre pays ignore le chômage; il connaît une relative tranquillité politique; la liquidation de la guerre est en bonne voie; les plus-values budgétaires ont autorisé divers dégrèvements dont certains intéressent directement les porteurs de valeurs mobilières; enfin, l'extrême abondance des disponibilités permet d'envisager une période d'argent facile, très favorable à l'activité financière. Dans ces conditions, pourquoi les capitalistes s'inquiéteraient-ils? Pourquoi, en 1930, la Bourse se montrerait-elle maussade puisque tout semble s'accorder à témoigner d'une relative prospérité?

Certes, on ne comprendrait pas que la baisse dût encore sévir s'il était démontré que la nouvelle année soit appelée à briller. Mais il n'en est pas ainsi. On peut craindre, au contraire, qu'elle soit une année de crise générale. Nul ne peut nier aujourd'hui la baisse de presque toutes les matières premières sur tous les marchés du monde, ce qui signifie clairement qu'il y a surproduction. La dénonciation, fin 1929, du cartel de l'acier indique en outre que cette politique d'ententes entre producteurs — qu'on se plaisait à représenter comme une véritable panacée — est loin d'aboutir aux résultats attendus.

Le pire, c'est qu'on peut craindre un nouveau resserrement de certains grands marchés mondiaux. Sous ce rapport, ce qui se passe actuellement aux Indes intéresse non seulement l'Angleterre, aujourd'hui en plein déclin, mais tout le monde économique. Et la situation industrielle est loin d'être satisfaisante aux Etats-Unis, en Allemagne et en Belgique. Nos colonies offrent sans doute d'intéressants débouchés, mais leur capacité d'absorption se trouve momentanément diminuée par suite de la baisse notable des denrées.

On ne peut donc prévoir une augmentation du volume mondial des affaires. Autant dire que les prévisions de la spéculation se trouvent déjouées et qu'il ne peut être question d'une augmentation rapide des prochains dividendes et par suite d'amples mouvements spéculatifs. C'est dire aussi que les valeurs à revenu fixe — déjà très en vogue — sont appelées à connaître de plus en plus les faveurs du public. Leur rendement net est généralement supérieur à celui des valeurs à revenu variable, et il est assuré.

Ne soyons donc pas surpris de l'inaction persistante des Charbonnages, des Métallurgiques et des Valeurs d'électricité, dont les cours actuels escomptent largement l'avenir. Disons-nous aussi que les affaires de mines, de pétrole et de caoutchouc présentent actuellement trop de risques pour pouvoir retenir l'attention, et concluons que l'activité financière, en 1930, intéressera beaucoup plus les banques que la Bourse, les obligations plus que les actions.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : **85** fr. | 6 mois : **46** fr. | 3 mois : **24** fr. | Un numéro : **5** fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : **105** fr. | 6 mois : **56** fr. | 3 mois : **29** fr. | Un numéro **5** fr. **75**

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : **125** fr. | 6 mois : **66** fr. | 3 mois : **34** fr. | Un numéro : **6** fr. **50**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationnale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinaires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.